



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

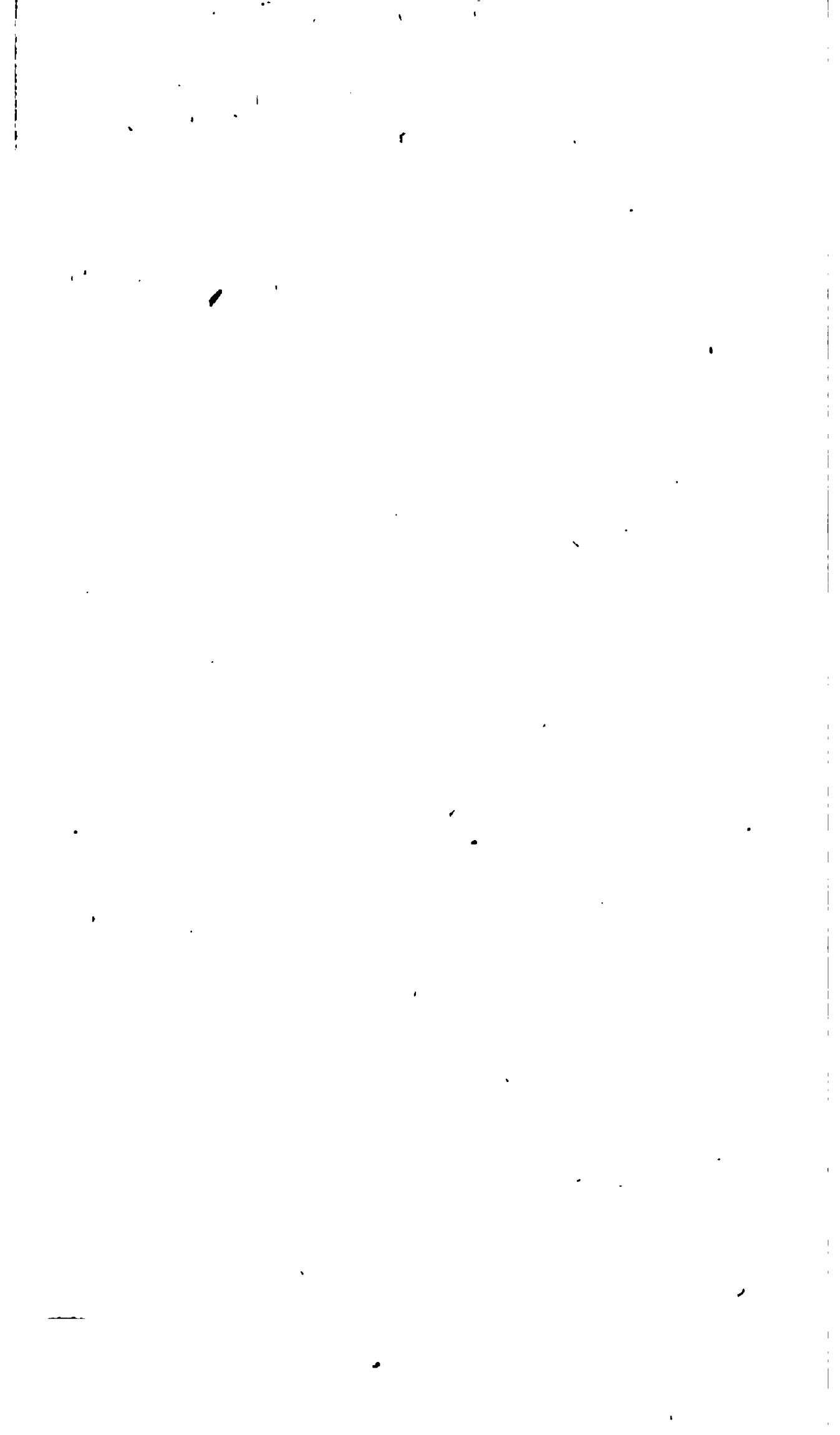
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B
F-9





O E U V R E S

C O M P L È T E S

D E

M. D E V O L T A I R E.

TOME QUATRE-VINGT-CINQUIÈME.

AUX DEUX-PONTS,

CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1 7 9 2.

848

V94

1791

V. 85

Buhr

GL
Estate of Prof. K. T. Rowe
fren
2-15-89

R E C U E I L

D È S L E T T R E S

D E M. D E V O L T A I R E

Juillet 1755 — 1759.

N. 85. *Corresp. générale.* Tome VII. A

R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E

M. DE VOLTAIRE.

L E T T R E P R E M I E R E.

A MADAME DE FONTAINE, à *Paris*.

Aux Délices , 2 de Juillet.

JE vous écris, ma très-chère nièce, en faisant clouer au chevet de mon lit votre portrait et celui de votre fils. En vérité, voilà trois chefs-d'oeuvres de votre façon qui me sont bien chers, vous, le petit d'*Ornoi*, et son pastel. Vous ne pouviez faire ni un plus joli enfant, ni un plus joli portrait. Le vôtre est parfaitement ressemblant. Vous êtes un excellent peintre, et vous me consolez bien du portrait détestable que nous avions de vous. Je vous remercie bien tendrement de tous vos beaux ouvrages.

Quand viendrez-vous donc voir les lieux que vous avez déjà embellis? Dieu merci, les vaches vous sont plus favorables que les ânesses. Pour moi, j'ai un âne qui me fait bien de la peine; car mon âne tient un grand rang dans l'ouvrage que vous savez, et on lui a fait de terribles oreilles dans les maudites copies qui

1755. courent. Je vous enverrai certainement la véritable leçon, et vous en ferez tout ce qu'il vous plaira. Je vous enverrai aussi notre Orphelin de la Chine. Mais, en vérité, nous n'avons guère le temps de nous reconnaître, et je ne fais pas trop comment je peux suffire à toutes les sottises que j'ai entreprises. Il s'en faut bien que j'aye la santé que M. *Tronchin* me donne si libéralement. Il s' imagine que quiconque a eu le bonheur de le voir et de lui parler, doit se bien porter : il est comme les magiciens qui croient guérir avec des paroles. Il a raison, car personne ne parle mieux que lui, et n'a plus d'esprit ; mais je ne m'en porte pas mieux.

A propos, *Thiriot* a douze chants de ce que vous savez : demandez-les lui sur le champ. Faites-les copier ; cela vous amusera, vous et votre frère, quand il sera las de réciter son bréviaire et de rapporter des procès. Je voudrais bien que mon abbaye fût aussi sur les bords de la Seine ; mais j'ai bien l'air d'avoir planté le piquet pour jamais sur les bords du lac de Genève. Les malades ne se transportent guère, à moins que ce ne soit aux eaux de Plombières, lorsque vous irez.

Ma chère enfant, il fait bien chaud pour montrer cinq magots de la Chine à quinze cents parisiens, et la plupart des acteurs sont d'autres magots. Il est impossible que la pièce réussisse ; mais il est encore plus triste que tout le monde dispose de mon bien comme si j'étais mort. J'écris à M. d'*Argenson* & à madame de *Pompadour*, touchant le nommé *Prieur* qui a imprimé un manuscrit volé chez l'un ou chez l'autre. Ce manuscrit ne contient que des mémoires in-

formes. Ce libraire est un sot, et le vendeur est un fripon. Je n'ai à craindre que d'être défiguré; cela est toujours fort désagréable. 1755.

Adieu, ma chère nièce; votre sœur vous embrasse; j'en fais autant: nous vous aimons à la folie.

L E T T R E II.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 6 de Juillet.

MON cher ange, gardez-vous de penser que le quatrième et le cinquième magot soient supportables; ils ne sont ni bien cuits ni bien peints. L'orphelin était trop oublié. *Zamti*, qui avait joué un rôle principal dans les premiers actes, ne paraissait plus qu'à la fin de la pièce; on ne s'intéressait plus à lui, et alors la proposition que sa femme lui fait de deux coups de poignard, un pour lui et un autre pour elle, ne pouvant faire un effet tragique, en faisait un ridicule. En un mot, ces deux derniers actes n'étaient ni assez pleins, ni assez forts, ni assez bien écrits. Madame *Denis* et moi nous n'étions point du tout contents. Nous espérons enfin que vous le ferez. Il faut commencer par vous plaire pour plaire au public. Je vais vous envoyer la pièce. Elle ne sera peut-être pas trop bien transcrite, mais elle sera lisible. Le roi de Prusse m'a repris un de mes petits clercs pour en faire son copiste; c'était un jeune homme de Potsdam. J'ai rendu à *César* ce qui appartient à *César*, et il ne me reste plus qu'un scribe qui a bien de la besogne

— en vers et en prose. Ce n'est pas une petite entreprise pour un malade de corriger tous ses ouvrages, et de faire cinq actes chinois. Mais, mon cher ange, quel temps prendrez-vous pour faire jouer la pièce? Pour moi, je vous avoue que mon idée est de laisser passer tous ceux qui se présentent, et sur-tout de ne rien disputer à M. de *Chateaubrun*. Il ne faut pas que deux vieillards se battent à qui donnera une tragédie, et il vaut mieux se faire désirer que de se jeter à la tête. J'imagine qu'il faudrait laisser l'hiver à ceux qui veulent être joués l'hiver. En ce cas, il faudrait attendre Pâques prochain, ou jouer à présent nos Chinois. Il y aurait un avantage pour moi à les donner à présent. Ce serait d'en faire la galanterie à madame de *Pompadour*, pour le voyage de Fontainebleau. Il ne m'importe pas que l'Orphelin ait beaucoup de représentations. J'en laisse tout le profit aux comédiens et au libraire, et je ne me réserve que l'espérance de ne pas déplaire. Si cette pièce avait le même succès qu'*Alzire*, à qui madame *Denis* la compare, elle servirait de contrepoison à cette héroïne d'*Orléans* qui peut paraître au premier jour; elle disposerait les esprits en ma faveur. Voilà sur-tout l'effet le plus favorable que j'en peux attendre. Je crois donc, dans cette idée, que le temps qui précède le voyage de Fontainebleau est celui qu'il faut prendre; mais je sou mets toutes mes idées aux vôtres.

J'envoie l'ouvrage sous l'enveloppe de monsieur de *Chauvelin*. Je vous prie, mon divin ange, de le donner à M. le maréchal de *Richelieu*. Qu'il le fasse transcrire, s'il veut, pour lui et pour madame de *Pompadour*, si cela peut les amuser.

J'ai cru devoir envoyer à *Thuriot*, en qualité de trompette, cet autre ancien ouvrage dont nous avons tant parlé. J'aime bien mieux qu'il coure habillé d'un peu de gaze, que dans une vilaine nudité et tout estropié. On le trouve ici très-joli, très-gai, et point scandaleux. On dit que les Contes de *la Fontaine* sont cent fois moins honnêtes. Il y a bien de la poésie, bien de la plaisanterie, et quand on rit, on ne se fâche point; sur-tout nulle personnalité. Enfin, on fait qu'il y a trente ans que cette plaisanterie court le monde. La seule chose désagréable qu'il y aurait à craindre, ce serait la liberté que bien des gens se sont donnée de remplir les lacunes comme ils ont pu, et d'y fourrer beaucoup de sottises qu'ils ont ajoutées aux miennes.

Mon cher ange, je suis bien bon de songer à tout cela. Tout le monde me dit ici que je dois jouir en paix de mon charmant hermitage; il est bien nommé les Délices, mais il n'y a point de délices si loin de vous. Mille tendres respects à tous les anges.

L E T T R E I I I.

A U M Ê M E.

Aux Délices, 18 de Juillet.

VOUS devez, mon cher ange, avoir reçu et avoir jugé notre Orphelin. Je n'étais point du tout content de la première façon, je ne le suis guère de la seconde: je pense que le petit morceau ci-joint est moins mauvais que celui auquel.

— 1755. je le substitue, et voici mes raisons. Le sujet de la pièce est l'Orphelin : plus on en parle, mieux l'unité s'en trouve. La scène me paraît mieux filée, et les sentimens plus forts. Il me semble que c'était un très-grand défaut que *Zamti* et *Idamé* eussent des choses si embarrassantes à se dire, et ne se parlassent point.

Plus la proposition du divorce est délicate, plus le spectateur désire un éclaircissement entre la femme et le mari. Cet éclaircissement produit une action et un nœud ; cette scène prépare celle du poignard au cinquième acte. Si *Zamti* et *Idamé* ne s'étaient point vus au quatrième acte, ils ne feraient nul effet au cinquième ; on oublie les gens qu'on a perdus de vue. Le parterre n'est pas comme vous, mon cher ange ; il ne fait nul cas des absens. *Zamti*, ne reparaissant qu'à la fin seulement, pour donner à *Gengis* occasion de faire une belle action, serait très-insipide ; il en résulterait du froid sur la scène du poignard, et ce froid la rendrait ridicule. Toutes ces raisons me font croire que la fin du quatrième acte est incomparablement moins mauvaise qu'elle n'était ; et je crois la troisième façon préférable à la seconde, parce que cette troisième est plus approfondie. Après ce petit plaidoyer, je me soumets à votre arrêt. Vous êtes le maître de l'ouvrage, du temps et de la façon dont on le donnera. C'est vous qui avez commandé cinq actes, ils vous appartiennent. Notre ami *le Kain* doit avoir un habit. Il faudra aussi que *Lambert* ait le privilège, pour les injures que nous lui avons dites, madame *Denis* et moi, et pour l'avoir appelé si souvent paresseux.

THIRIOT-TROMPETTE me mande que M. Bouret ne lui a point encore fait remettre son paquet. Il soupçonne que les commis en prennent préalablement copie. 1755.

J'en bénis DIEU , et je souhaite qu'il y ait beaucoup de ces copies moins mal-honnêtes que l'original défiguré et tronqué qui court le monde. Je suis toujours réduit à la maxime qu'un petit mal vaut mieux qu'un grand. A propos de nouveaux maux , pourriez-vous me dire si un certain livre édifiant contre les *Buffon*, *Pope*, *Diderot*, moi indigne, et *ejusdem farinae homines*, a un grand succès, et s'il y a quelques profits à faire ? Il serait bien doux de pouvoir se convertir sur cette lecture, et de devoir son salut à l'auteur. Adieu, mon cher et respectable ami ; je vous dois ma consolation en ce monde.

Je dois vous mander que M. de *Paulmi* et M. de *la Valette*, intendant de Bourgogne, ont pleuré tous deux à notre Orphelin. M. de *Paulmi* n'a pas mal lu le quatrième acte. Nous le jouerons dans ma cabane des Délices ; nous y bâtissons un petit théâtre de marionnettes. Genève aura la comédie malgré *Calvin*. J'ai envoyé à M. le maréchal de *Richelieu*, par M. de *Paulmi*, quinze chants honnêtes de ce grave poëme épique. Je lui ai promis que vous lui communiqueriez l'Orphelin. Voilà un compte très-exact des affaires de la province. Donnez-nous vos ordres, et aimez-nous.

M le maréchal de *Richelieu* nous apprend le bruit cruel qui court, que je fais imprimer à Genève cet ouvrage qu'on vend manuscrit à

— 1755. Paris à tout le monde, et que je le gâte. Il n'y a rien de p'us faux, ni de plus dangereux, ni de plus funeste pour moi qu'un pareil bruit.

L E T T R E I V.

A U M Ê M E.

Aux Délices, 21 de juillet.

MON cher ange, vous avez dû recevoir les cinq chinois par M. de *Chauvelin*, et une petite correction au quatrième acte, par la poste. Il est juste que je vous rende compte des moindres particularités de la Chine. Celes qui regardent l'ouvrage que *Darget* et tant d'autres personnes ont entre les mains, sont bien tristes. Il n'est que trop vrai que ce *Graffet*, dont vous aviez eu la bonté de me parler, en avait un exemplaire; mais ce qu'il y a de plus cruel, c'est le bruit qui court, et dont M. le maréchal de *Richelieu* m'a instruit. Cette idée est aussi funeste qu'elle est mal fondée. Comment avez-vous pu croire que je songeasse à me priver de l'afile que j'ai choisi, et qui m'a tant coûté? comment avez-vous pensé que je voulusse publier moi-même ce que j'ai envoyé à madame de *Pompadour*, et perdre ainsi tout d'un coup le mérite de ma petite confiance? J'ai embelli assurément l'ouvrage, au lieu de le gâter; et je suis d'autant plus en droit de condamner les éditions défigurées qui pourraient paraître de l'ancienne leçon. J'ai soigné cet ouvrage; je l'ai regardé comme un pendant de l'*Arioste*;

j'ai songé à la postérité ; et je fais l'impossible pour écarter les dangers du temps présent. Je vous conjure, - mon cher et respectable ami, de détruire de toutes vos forces le bruit affreux qui n'est point du tout fondé et qui m'achèverait. Vous avez confié vos craintes à M. de *Richelieu* et à madame de *Fontaine*. L'un et l'autre ont pris pour certain l'événement que votre amitié redoutait. Ils l'ont dit, la chose est devenue publique ; mais c'est le contraire qui doit être public. Ma consolation sera à la Chine. Je ne vois plus que ce pays où l'on puisse me rendre un peu de justice. Adieu, mon cher ange. 1795.

L E T T R E V.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, 22 de juillet.

VOTRE *Traité d'optique*, Monsieur, ne peut devenir meilleur que par des augmentations, et ne peut l'être par des changemens.

Je vous renouvelle mes remerciemens pour cet ouvrage, et je vous en dois de nouveaux pour la bonté que vous avez de vous intéresser aux vérités historiques qui peuvent se trouver dans le siècle de *Louis XIV.* Ces vérités ne sont pas du genre des démonstrations. Tout ce que je peux faire, c'est de croire ce que m'a assuré M. de *Fénélon*, neveu et élève de l'archevêque de Cambrai, que les vers imputés à madame *Guyon* étaient de l'auteur du *Téléma-*

— que , et qu'il les lui avait vu faire ; ce peut
1755. être la matière d'une note.

A l'égard de la poudre de diamant , comme cette question est du ressort de la physique expérimentale , elle peut mieux s'éclaircir. Le verre et le diamant n'étant que du sable , il redevient sable fin quand il est réduit en poudre impalpable , et cette poudre n'est pas plus nuisible que de la poudre de corail. De-là vient que tant d'ivrognes ont été dans l'habitude d'avalier leur verre après l'avoir vidé.

J'ai eu le malheur de souper quelquefois , dans ma jeunesse , avec ces messieurs ; ils brisaient leurs verres sous leurs dents , et ni le vin ni le verre ne leur faisaient mal. Si les fragmens de verre ou de diamant n'étaient pas assez broyés , assez pilés , on ne pourroit les avaler , ou du moins on sentirait au passage un petit déchirement , une douleur qui avertirait. Je n'ai point sous les yeux l'article où *Boërhaave* parle des poisons ; j'ai celui d'*Allen* qui dit en effet que la poudre de diamant est un poison. Mais le docteur *Mead* disait : *Qu'on me donne deux gros diamans à condition que j'en avalerai un en poudre , et je ferai le marché.* En un mot , il est très-certain que la poudre de diamant impalpable ne peut faire de mal , et que grossière on ne l'avaleroit pas. Du verre pilé tue quelquefois des souris , et souvent les manque ; mais une princesse , dont le palais est délicat , n'avalerait point du verre mal pilé.

Je viens de parler de tout cela à M. *Tronchin* qui est entièrement de mon avis ; ce peut encore être l'objet d'une note.

Je vous aurai obligation , Monsieur , d'éclair-

dir ces deux faits dont vous me faites l'honneur de me parler.

1755.

La prédiction des tremblemens de terre sera un peu plus difficile à constater. Je me suis un peu mêlé du passé, mais j'avoue en général ma profonde ignorance sur l'avenir.

Tout ce dont je suis bien sûr pour le présent, c'est de la sensibilité que vos attentions obligeantes m'inspirent, et de l'estime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE VI.

À M. THIRIOT.

À Genève, le 22 de juillet.

LES curieux, mon ancien ami, se sont saisis, à ce que je vois, de votre paquet, et ma toile cirée est perdue. J'apprends que l'ancien manuscrit (*) tronqué et défiguré court tout Paris. Qui m'aurait dit qu'au bout de trente ans cette pauvre madame *du Châtelet* me jouerait ce tour ? Pour comble de bénédiction, on dit que je vous envoyais l'ouvrage afin de l'imprimer ; c'est bien assurément tout le contraire. Je ne fais plus comment m'y prendre. Ce n'est pas l'affaire d'un jour de faire copier tout cela. Tous mes scribes sont occupés à l'Orphelin de la Chine. Je tâche de faire ma cour à sa Majesté tartaro-chinoise ; on dit que c'est un très-bon prince, et dont je serai fort content.

(*) De la Pucelle.

Je voudrais vous écrire de longues lettres ;
 1755. mais un pauvre malade avec une Histoire générale sur les bras, et trente ouvriers qui lui rompent la tête, n'est guère en état de parler long-temps à ses amis. C'est aux gens tranquilles, et qui ont un heureux loisir, à assister ceux qui n'en ont pas.

Ecrivez-moi, et aimez-moi ; je vous embrasse.

LETTRE VII.

A M. LE MARECHAL DUC DE
 RICHELIEU.

31 de juillet.

JE reçois, mon héros, votre lettre du 26 de juillet. Or, voyez, mon héros, comme vous avez raison sur tous les points.

Premièrement, ce qui court dans Paris et ailleurs est l'ouvrage de la plus vile canaille, aidée par des gens qui méritent un châtiment exemplaire. Voici ce qu'on y trouve :

*Et qu'à la ville, et sur-tout en province,
 Les Richelieux ont nommé maquereau.*

*Dort en Bourbon la grasse matinée ;
 Et que Louis, ce saint et bon apôtre,
 A ses Bourbons en pardonne bien d'autres.*

Ce n'est pas là apparemment l'ouvrage que vous voulez. Les *la Beaumelle*, les *Fréron*, et les autres espèces qui vendent sous le manteau cette abominable rapsodie, sont prêts,

dit-on, de la faire imprimer. Un nommé *Grasset*, qui en avait un exemplaire, est venu me proposer à Genève de me le vendre cinquante louis. Il m'en a montré des morceaux écrits de sa main; je les ai portés sur le champ au résident de France. J'ai fait mettre ce malheureux en prison, et enfin on n'a point trouvé son manuscrit. J'ai cru, dans ces circonstances, devoir vous envoyer, aussi-bien qu'à madame de *Pompadour* et à M. le duc de *la Vallière*, mon véritable ouvrage, qui est à la vérité très-libre, mais qui n'est ni ne peut être rempli de pareilles horreurs. Ils ont reçu leur paquet. Vous n'avez point le vôtre; apparemment que M. de *Paulmi* a voulu préalablement en prendre copie. Vous pourriez bien en demander des nouvelles à M. *Dumenil*, en présence de qui je donnai le paquet cacheté sans armes, pour être cacheté avec les armes de M. de *Paulmi*, contresigné par lui, et vous être dépêché le lendemain.

Vous sentez. Monseigneur, le désespoir où tout cela me réduit. La canaille de la littérature m'avait fait sortir de France, et me poursuit jusque dans mon asile.

Le second point est le rôle de *Gengis* donné à *le Kain*. Je ne me suis mêlé de rien que de faire comme j'ai pu l'Orphelin de la Chine, et de le mettre sous votre protection. *Zamti* le chinois et *Gengis* le tartare sont deux beaux rôles. Que *Grandval* et *le Kain* prennent celui qui leur conviendra; que tous deux n'aient d'autre ambition que de vous plaire; que M. d'*Argental* vous donne la pièce; que vous donniez vos ordres: voilà toute ma requête. Je me

—
1755. borne à vous amuser, et, si par hasard l'ouvrage réussissait, si on le trouvait digne de paraître sous vos auspices, je vous demanderais la permission de vous le dédier à ma façon, c'est-à-dire, avec un ennuyeux discours sur la littérature chinoise et sur la nôtre. Vous savez que je suis un bavard, et vous me passeriez mon rabâchage sur votre personne et sur les Chinois. Je vous supplierais en ce cas d'empêcher, en vertu de votre autorité, que monsieur le souffleur ne fit imprimer ma pièce et ne la défigurât, comme cela lui est arrivé souvent. Tout le monde me pille comme il peut.

Adieu, Monseigneur. Si vous commandez une armée, je veux aller vous voir dans votre gloire, au lieu d'aller aux eaux de Plombières. Recevez mon tendre respect,

L E T T R E V I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

31 de juillet.

MON cher ange, votre lettre du 25 juillet m'apprend que vous avez reçu la petite correction du quatrième acte, conformément à vos desirs et à vos ordres. Je ne doute pas que vous n'ayez reçu aussi celle du deuxième acte. Le violent chagrin que me cause cet abominable ouvrage qu'on fait courir sous mon nom, me met hors d'état d'embellir, comme je le voudrais, une tragédie que vous approuvez. Pourquoi M. de Richelieu imagine-t-il que je lui envoyais un exemplaire rapetassé?

Je

Je lui envoyais, comme à vous, quelque chose de bien meilleur que la rapsodie qui court. 1755.
Il n'a point reçu son paquet. Apparemment que M. de *Paulmi* a voulu en prendre copie pour son droit de transit; à la bonne heure. M. de *Richelieu* me gronde sur la distribution des rôles; je ne m'en mêle point: c'est à vous mon cher ange, à tout ordonner avec lui. *Giengis* et *Zamti* sont deux rôles que *Grandval* et le *Kain* peuvent jouer. Faites tout comme il vous plaira, mon unique occupation est de tâcher de vous plaire; mais le pucelage de *Jeanne* me tue. Je vous embrasse mille fois, mon ange.

Je rouvre ma lettre. J'apprends dans l'instant qu'on a encore volé le manuscrit de la guerre de 1741, qui était dans les mains de M. d'*Argenson*, de M. de *Richelieu* et de madame de *Pompadour*. On a porté tout simplement le manuscrit à M. de *Malesherbes*, qui donne aussi tout simplement un privilège. Je vous conjure de lui en parler et de l'engager à ne pas favoriser ce nouveau larcin. On dit que cela presse. Je n'ai d'espérance qu'en vous.

Revenons aux chinois. *Grandval*, à qui j'ai donné cinquante louis pour le duc de *Foix*, refuserait-il de jouer dans l'Orphelin? Au nom du *Tien*, arrangez cela avec monsieur le maréchal.

L E T T R E IX.

A M O N S I E U R

LE PREMIER SYNDIC DU CONSEIL
DE GENEVE.

Le 2 d'auguste.

M O N S I E U R ,

— Vos bontés et celles du magnifique conseil
1755. m'ayant déterminé à m'établir ici sous sa protection, il ne me reste, en vous renouvelant mes remerciemens, que d'assurer mon repos en ayant recours à la justice et à la prudence du conseil.

Je suis obligé de l'informer que, le 17 du mois de juin, un conseiller d'Etat de France m'écrivit qu'un nomme *Grasset* était parti de Paris, chargé d'un manuscrit abominable qu'il voulait imprimer sous mon nom, croyant mal à propos que mon nom servirait à le faire vendre ; on m'envoya le plus la teneur de la lettre écrite de Lausanne, par ce *Grasset*, à un facteur de librairie de Paris. J'écrivis incontinent à des magistrats de Lausanne, et je les suppliai d'éclaircir ce fait. On intimida *Grasset* à Lausanne.

Le 22 juillet, une femme nommée *Dubret*, qui demeure à Genève dans la même maison que le sieur *Grasset*, vint me proposer de me vendre cet ouvrage manuscrit, quarante louis.

Le 26 juillet, *Grasset* arrivé de Lausanne vint lui-même me proposer ce manuscrit pour

cinquante louis , en présence de madame *Denis* et de M. *Catala* ; et me dit que si je ne l'achetais pas , il le vendrait à d'autres. Pour me faire connaître le prix de ce qu'il voulait me vendre , il m'en montra une feuille écrite de sa main ; il me pria de la faire transcrire , et de lui rendre son original. 1755.

Je fus saisi d'horreur à la vue de cette feuille qui insulte , avec autant d'insolence que de platitude , à tout ce qu'il y a de plus sacré. Je lui dis , en présence de M. *Catala* , que ni moi ni personne de ma maison ne transcrivions jamais des choses si infames , et que si un de mes laquais en copiait une ligne , je le chasserais sur le champ.

Ma juste indignation m'a déterminé à faire remettre dans les mains d'un magistrat cette feuille punissable , qui ne peut avoir été composée que par un scélérat insensé et imbécille.

J'ignore ce qui s'est passé depuis , j'ignore de qui *Grasset* tient ce manuscrit odieux ; mais ce que je fais certainement , c'est que ni vous , Monsieur , ni le magnifique conseil , ni aucun membre de cette république ne permettra point des ouvrages et des calomnies si horribles , et qu'en quelque lieu que soit *Grasset* , j'informerai les magistrats de son entreprise qui outrage également la religion et le repos des hommes. Mais il n'y a aucun lieu sur la terre où j'attende une justice plus éclairée qu'à Genève.

Je vous supplie , Monsieur , de communiquer ma lettre au magnifique conseil , et de me croire avec un profond respect , etc.

L E T T R E X.

A M. T H I R I O T , à Paris.

Aux Délices , le 4 d'auguste.

— C E que vous avez est presque aussi ancien que
 1755. notre amitié. Il y a trente ans que cela est fait,
 et vous voyez combien cela est différent des pla-
 tes grossièretés et des scandales odieux qui cou-
 rent. Vous aurez le reste ; vous verrez que le
 bâtard de l'*Arioste* n'est pas le bâtard de l'*A-*
retin. Un scélérat, nommé *Grasset*, est venu
 dans ce pays-ci, dépêché par des coquins de
 Paris, pour faire imprimer sous mon nom, à
 Lausanne, les abominations qu'ils ont fabri-
 quées. Je l'ai fait guetter à Lausanne ; il est venu
 à Genève, je l'ai fait mettre en prison. J'ai ici
 quelques amis, et on n'y troublera point mon
 repos impunément.

Adieu, mon ancien ami ; vous auriez trouvé
 ma retraite charmante l'été, et l'hiver il ne faut
 pas quitter le coin de son feu. Tous les lieux
 sont égaux quand il gèle ; mais dans les beaux
 jours je ne connais rien qui approche de ma
 situation. Je ne connaissais ni ce nouveau plai-
 sir, ni celui de semer, de planter et de bâtir.
 Je vous aurais voulu dans ce petit coin de terre.
 J'y suis très-heureux, et si les calomnies de Paris
 venaient m'y poursuivre, je serais heureux ail-
 leurs.

Je vous embrasse. *Quid novi ?*

L E T T R E X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 4 d'auguste.

MON cher ange, je voudrais encore vernir mes magots; mais tout ce qui arrive à *Jeanne* 1755. gâte mes pinceaux chinois. C'est ma destinée, que la calomnie me poursuive au bout du monde. Elle vient me tourmenter au pied des Alpes. Vous ai-je mandé que ce coquin de *Grasset* était venu dans ce pays-ci, chargé de cet impertinent ouvrage avec des vers contre la France, contre la maison régnante, contre M. de *Richelieu*? Ceux qui l'ont envoyé, sachant que j'étais auprès de Genève, n'ont pas manqué de faire paraître *Calvin* dans cette rapsodie; cela fait un bel effet du temps de *Charles VII*. Il est très-certain que ce *Chevrier*, qui avait annoncé l'ouvrage dans les feuilles de *Fréron*, y a travaillé; et il est très-probable que *Grasset* s'entend toujours avec *Corbi*.

Vous voyez combien il est nécessaire que les cinq magots soient joués vite et bien; mais comment *Sarrazin* peut-il se charger de *Zamti*? est-ce là le rôle d'un vieillard? On n'entendra pas *le Kain*. *Sarrazin* joue en capucin. Serai-je la victime de l'orgueil de *Grandval* qui ne veut pas s'abaisser à jouer *Zamti*? Mon divin ange, je m'en remets à vous; mais si mes magots tombent, je suis entermé.

Je vois enfin que vous avez perdu ces malheureux soupçons que vous aviez de moi sur un

— pucelage ; Dieu soit béni. *Thiriot-trompette*
 1755. me mande qu'il y avait dans le seul premier
 chant qui court à Paris, cent vingt-quatre vers
 falsifiés. Tout ce qu'on m'en a envoyé est de la
 plus grande platitude. Gare que ces sottes hor-
 reurs ne paraissent sous mon nom ; ce maraud
 de *Fréron* en fera un bel extrait.

Je vous demande en grâce au moins qu'on ne
 falsifie pas mon pauvre Orphelin. Je vous con-
 jure qu'on le joue tel que je l'ai fait.

Nous venons d'en faire une répétition. Un
Tronchin, conseiller d'État de Genève, auteur
 d'une certaine *Marie Stuart*, a joué, ou plutôt
 lu sur (notre petit théâtre, le rôle de *Gengis* pas-
 sablement ; il a fort bien dit *vos vertus*, et tout
 le monde a conclu que c'était un solécisme épou-
 vantable de dire quelque chose après ce mot. Ce
 ferait tout gâter ; la seule idée m'en fait frémir.

La scène du poignard a bien réussi ; des cœurs
 durs ont été attendris.

Je vous embrasse ; je me recommande à vos
 bontés.

LETTRE XII.

A M. D A R G E T.

Le 5 d'août.

JE vous dois, mon ancien ami, un compte
 exact de ce qui s'est passé en dernier lieu au
 sujet de ce poème de la Pucelle d'*Orléans*,
 dont on pourra dire comme de celle de *Chape-
 lain* : Depuis trente ans on parle d'elle, et
 bientôt on n'en dira rien. C'est peu qu'on ait

deshonoré la littérature jusqu'à imprimer le *Siècle de Louis XIV* avec des notes aussi absurdes que calomnieuses, et qu'on se soit avisé de faire un libelle scandaleux d'un ouvrage approuvé de tous les honnêtes gens de l'Europe; c'est peu qu'on ait donné sous mon nom une prétendue Histoire universelle dont il n'y avait pas dix chapitres qui fussent de moi, et dont l'ignorance a rempli tous les vides: les mêmes gens qui me persécutent depuis si long-temps, ont mis le comble à ces malversations inouïes jusqu'à nos jours parmi les gens de lettres. Ils ont déterré quelques fragmens de cet ancien poëme de la Pucelle d'Orléans qui étoit assurément un badinage très-innocent; quand ils ont su que j'étais en France, ils ont ajouté à cet ouvrage des vers aussi plats qu'offensans contre les amis que j'ai en France, et contre les personnes et les choses les plus respectables. Quand on a vu que j'avais choisi un petit asile auprès de Genève, où ma mauvaise santé m'a forcé de chercher des secours auprès d'un des plus célèbres médecins de l'Europe; ils ont glissé au plus vite dans l'ouvrage des vers contre *Calvin*. Ils vivent du fruit de leurs manœuvres, ils vendent cherement leurs manuscrits ridicules aux dupes qui les achètent, et se font ainsi un revenu fondé sur la calomnie. En vérité, mon cher ami, si ces malheureux pouvaient être appelés des gens de lettres, je serais presque de l'avis de ce citoyen de Genève, qui a soutenu avec tant d'esprit que les belles lettres ont servi à corrompre les mœurs. On a député dans le pays où je suis un homme qui se mêle de vendre des livres, il se nomme *Grasset*; il

1755.

— vint dans ma maison le 26 juillet, et me pro-
1755. posa de me vendre cinquante louis d'or un de
ces manuscrits; il m'en fit voir un échantillon,
c'était une page remplie de tout ce que la sot-
tise et l'impudence peuvent rassembler de plus
méprisable et de plus atroce: voilà ce que cet
homme vendait sous mon nom et ce qu'il vou-
lait me vendre à moi-même. Il me dit en
présence de plusieurs personnes, que le manus-
crit venait d'un Allemand qui l'avait vendu
cent ducats; ensuite il dit qu'il venait d'un an-
cien secrétaire de monseigneur le prince *Henri*:
il entend sans doute le secrétaire à qui votre
beau-frère a succédé, et qui était avec cet au-
tre fripon de *Tinois*; mais ni le roi de Prusse,
ni le prince *Henri* n'ont jamais eu entre leurs
mains des choses si indignes d'eux. Il nomma
plusieurs autres personnes, il assura que *la Beau-
melle* en avait un exemplaire à Amsterdam; je
pris le parti de porter sur le champ au résident
de France la feuille scandaleuse que cet homme
m'avait apportée écrite de sa main. On mit
Grasset en prison; il dit alors qu'il la tenait
d'un nommé *Maubert*, ci-devant capucin, au-
teur de je ne fais quel testament politique du
cardinal *Alberoni*, dans lequel le ministère de
France, et monsieur le maréchal de *Bellisle*
sont calomniés avec cette impudence qu'on pu-
nissait autrefois et qu'on méprise aujourd'hui;
enfin on a banni de Genève, le nommé *Gras-
set*. On a interrogé le sieur *Maubert*, et on
lui a signifié que si l'ouvrage paraissait, on s'en
prendrait à lui. Voilà tout ce que j'ai pu faire,
dans un pays où la justice n'est pas rigoureuse;
j'attends de votre amitié, que vous voudrez
bien

bien m'instruire de ce que vous pourrez apprendre sur cette misère. Si vous voyez M. de Croismare et M. du Verney, je vous prie de leur faire mes très-humbles complimens ; mes Délices me font souvenir de Plaisance. Je n'ose demander des oignons de tulipe à M. du Verney, c'est la seule chose qui me manque dans ma retraite trop belle pour un philosophe : il faut savoir jouir et savoir se passer ; j'ai tâté de l'un et de l'autre. Je vous souhaite fortune, agrémens, et j'aurais voulu que ma maison eût été sur le chemin de Vésel.

P. S. Pourrez vous-avoir la bonté de me dire le nom de ce provençal qui était ci-devant secrétaire du prince Henri (*) ? Je vous embrasse. Je suis bien malade.

Réponse de M. Darget à la lettre précédente.

Le 6 septembre.

J'AI malheureusement une trop bonne excuse, mon ancien ami, de n'avoir pas encore répondu à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5 du mois dernier ; j'ai toujours été malade, et pendant plus de 15 jours assez considérablement d'un mal de gorge : je n'ai pu ni m'occuper ni sortir, et cela est vrai au point que je ne verrai que demain pour la première fois votre belle tragédie de l'Orphelin de la Chine. Je vous fais bien sincèrement mon compliment sur ces nouveaux lauriers, et je vous prie d'être persuadé que personne n'en voit orner votre front avec plus de plaisir que moi.

Je n'ai rien vu des manuscrits tronqués qui courent presque publiquement de votre poème de la Pu-

(*) Du Puget.

T. 85. *Corresp. générale.* Tome VII. C

1755.

celle ; vous savez que je connais la bonne édition, et je verrai bientôt les endroits où l'on a voulu si méchamment introduire des choses qui ne sont pas de vous : et qui pourrait s'y tromper, mon cher ami ? il n'appartient qu'à vous seul de retoucher vos ouvrages. Il faut bien prendre votre parti sur la publication de ce poème ; tous vos amis craignent à Paris qu'il ne soit bientôt imprimé, sur-tout en Hollande ou en Angleterre, et j'en tremble avec eux : je suis même surpris que cet événement là ne soit pas arrivé plutôt ; il est très certain que *du Puget*, ce provençal, attaché très-peu de temps à la maison du prince *Henri*, en avait une copie fournie par l'infidélité de *Tinois* ; il l'avait emportée dans le temps qu'il disparut de Berlin, et peut-être les espérances qu'il avait fondées sur le profit de ce manuscrit entrèrent-elles dans le projet de sa retraite ; j'ai su depuis qu'il avait passé en Russie, où il a rentré dans l'obscurité. C'est peut-être à cette copie que vous devez la filiation de toutes celles qui se sont répandues depuis. *Grasset* qui vous porte à vous-même votre ouvrage, mais gâté et falsifié, et qui veut vous le vendre cinquante louis, est quelque chose de tout-à-fait singulier, et qui a dû vous faire rire vous-même ; enfin vous savez à qui vous en prendre de tout cela, vous ne soupçonneriez plus vos admirateurs et vos amis. Vous en avez envoyé des copies ici qui pourront servir de pièces de comparaison ; M. *Thiriot* en a une que je dois entendre ces jours-ci : les honnêtes gens ne se tromperont pas aux différences, et s'il y a des choses que l'on trouve que vous deviez changer, vous le ferez avec cette supériorité qui rend toujours les éditions faites sous vos yeux préférables aux autres.

M. du *Verney* a été enchanté, Monsieur, de recevoir des témoignages de votre souvenir ; sa santé est assez bonne, il ne passe plus que les étés seulement à Plaisance, et il y jouit d'un loisir qui serait encore plus philosophique s'il était moins homme d'état ; il vous enverra volontiers des oignons de tulipe : marquez-moi la manière de vous les faire parvenir : il

ne faut pas qu'il manque rien à un lieu dont vous faites vos délices!

Vous m'avez promis anciennement et dans les momens heureux de ma liaison avec vous, que vous me procureriez mes entrées à la comédie française par la présentation d'une de vos tragédies; je vous rappelle cet engagement, et j'en prends acte, pour la première que vous enverrez; vous savez que je fais les lire.

1755.

M. de *Croisnare* vous fait mille complimens; il est du comité secret de vos amis à Paris, et mérite assurément à tous égards d'y tenir sa place.

Ma mauvaise santé salue vos incommodités, elle s'y intéresse, elle vous plaint. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous renouvelle toujours avec un nouveau plaisir, mon cher ami, les aveux de mon attachement bien tendre et bien sincère.

L E T T R E X I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 d'auguste.

MON cher ange, je ne suis pas en état de songer à une tragédie; je suis dans les horreurs de la persécution que la canaille littéraire me fait depuis quarante ans. Vous m'aviez assurément donné un très-bon avis. Ce *Grasset* était venu de Paris tout exprès pour consommer son iniquité. Il n'est que trop vrai que *Chévrier* étoit très-instruit de ce maudit ouvrage et de toute cette manœuvre. *Fréron* n'en avait parlé dans sa feuille que pour préparer cette belle entreprise. Vous savez de quelles abominations on a faici ce poëme. On a voulu me perdre

— et gagner de l'argent. Je n'y fais autre chose
1755. que de déferer moi-même tout scandale qu'on
voudra mettre sous mon nom, en quelque lieu
que je sois. Pour comble de douleurs, on
m'apprend que Lyon est infecté d'un premier
chant aussi plat que criminel, dans lequel il
n'y a pas quarante vers de moi. Mon malheur
veut que monsieur votre oncle, que je n'ai ja-
mais offensé, ait depuis un an écrit au roi plu-
sieurs fois contre moi, et ait même montré
les réponses. Il a trop d'esprit et trop de pro-
bité pour m'imputer les misères indignes qui
courent; mais il peut, sans les avoir vues,
écouter la calomnie. L'abbé *Pernetti* m'a écrit
de Lyon qu'on me forcerait à quitter mon asile,
qui m'a déjà coûté plus de quarante mille
écus. Madame *Denis* se meurt de douleur, et
moi de la colique.

J'écris un mot à madame de *Pompadour* au
sujet des cinq pagodes que vous lui faites tenir
de ma part.

Je me flatte qu'elle ne trouvera rien dans
la pièce qui ne plaise aux honnêtes gens, et
qui ne déplaie à *Crébillon*. Je me flatte que,
si elle l'approuve, elle sera jouée malgré le ra-
doteur *Licofron*. Adieu, mon très-cher ange
qui me consolez.

L E T T R E X I V :

A U M E M E .

13 d'auguste.

VRAIMENT, mon cher ange, il ne manquait plus à mes peines que celle de vous voir affligé. Je ne m'embarasse guère de vos gronderies, mais je souffre beaucoup de l'embarras que vous donnent les bateleurs de Paris. Mon divin ange, grondez-moi tant qu'il vous plaira, mais ne vous affligez pas. M. de Richelieu me mande qu'il faut que *Grandval* joue dans la pièce: *très-volontiers*, lui dis-je, *je ne me mêle de rien; que le Kain et Grandval s'étudient à vous plaire, c'est leur devoir.*

La comédie est aussi mal conduite que les pièces qu'on y donne depuis si long-temps. Le siècle où nous vivons est en tout sens celui de la décadence; il faut l'abandonner à son sens réprouvé. J'ai désiré, mon cher et respectable ami, qu'on donnât mes magots à Fontainebleau, puisqu'on doit les donner; et je l'ai désiré afin de pouvoir détruire, dans une préface, les calomnies qui viennent m'affaillir au pied des Alpes. Vous savez une partie des horreurs que j'éprouve, et je dois à votre amitié le premier avis que j'en ai eu. La députation de *Graffet* est le résultat d'un complot formé de me perdre par-tout où je serai. Jugez si je suis en état de chanter le Dieu des jardins. J'en dirai pourtant un petit mot quand je pourrai être tranquille; mais je le dirai hon-

— nêtement. Toute grossièreté rebute, et vous
1755. devez vous en apercevoir par la différence qui
est entre la copie que je vous ai envoyée et
l'autre exemplaire. Je vous supplie de répandre
cette copie le plus que vous pourrez, et sur-
tout de la faire lire à M. de *Thibouville*; je
vous en conjure. Ah! mon cher et respectable
ami, quel temps avez-vous pris pour me gron-
der? Celui que votre oncle prend pour m'a-
chever. Je vous embrasse tendrement. Les
hommes sont bien méchans; mais vous me rac-
commodez avec l'espèce humaine.

L E T T R E X V.

A MADAME DE FONTAINE.

13 d'auguste.

MA chère nièce, vous êtes charmante. Vous courez, avec votre mauvaise santé, aux invalides pour des chinois. Tout Pékin est à vos pieds. Je me flatte qu'on jouera la pièce telle que je l'ai faite, et qu'on n'y changera pas un mot. J'aime infiniment mieux la savoir supprimée qu'altérée.

Les scélérats d'Europe me font plus de peine que les héros de la Chine. Un fripon, nommé *Graffet*, que M. d'*Argental* m'avait heureusement indiqué, est venu ici pour imprimer un détestable ouvrage sous le même titre que celui auquel je travaillai il y a trente ans, et que vous avez entre les mains. Vous savez que cet ouvrage de jeunesse n'est qu'une gaieté très-

innocente. Deux fripons de Paris, qui en ont eu des fragmens, ont rempli les vides comme ils ont pu, contre tout ce qu'il-y a de plus respectable et de plus sacré. *Graffet*, leur éditeur, est venu m'offrir le manuscrit pour cinquante louis d'or, et m'en a donné un échantillon aussi absurde que scandaleux. Ce sont des sottises des halles, mais qui font dresser les cheveux à la tête. Je courus sur le champ de la campagne à la ville, et, aidé du résident de France, je déferai le coquin; il fut mis en prison et banni, son bel échantillon lacéré et brûlé, et le conseil m'a écrit pour me remercier de ma dénonciation. Voilà comme il faudrait par-tout traiter les calomniateurs. Je ne les crains point ici; je ne les crains qu'en France.

Ayez soin de votre santé, et aimez deux sœurs qui vous aiment tendrement. Je vous embrasse, ma chère enfant, du fond de mon cœur.

LETTRE XVI.

A M. THIRIOT.

Le 23 d'auguste.

MON ancien ami, amusez-vous tant que vous pourrez avec une Pucelle; cela est beau pour votre âge. Il y a trente ans que je fis cette folie. Je vous ai envoyé la copie que j'avais depuis dix ans. Je ne puis songer à tout cela que pour en rougir. Dites aux gens qui sont assez bons pour éplucher cet ouvrage, qu'ils commencent par critiquer sérieusement frère *Jean des Ennemures* et *Gargantua*.

— 1755. Quant à mes cinq magots de la Chine, je les crois très-mal placés sur le théâtre de Paris, et je n'en attends pas plus de succès que je n'attends de reconnaissance des comédiens à qui j'ai fait présent de la pièce. Il y a long-temps que j'ai affaire à l'ingratitude et à l'envie. Je fuis les hommes, et je m'en trouve bien; j'aime mes amis, et je m'en trouve encore mieux. Je voudrais vous revoir avant d'aller voir *Pascal* et *Rubelais*, et *tutti quanti* dans l'autre monde.

Puisque vous voyez M. d'*Argenson* le philosophe, présentez-lui, je vous prie, mes respects.

LETTRE XVII.

A MADAME

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Aux Délices, le 23 d'août.

ON vous lit des choses bien édifiantes, Madame, dans le couvent des carmélites (*). Je ne doute pas qu'elles ne servent à entretenir votre dévotion. Si vous n'êtes pas encore convaincue du pouvoir de la grâce, vous devez l'être de celui de la destinée. Elle m'a fait quitter Cirey, après l'avoir embelli; elle vous a fait quitter votre terre, lorsque vous en rendiez la demeure plus agréable que jamais; elle a fait mourir madame du *Châtelet* en Lorraine; elle m'a conduit sur les bords du lac de Genève; elle vous a campée aux carmélites: c'est ainsi

(*) La Pucelle.

qu'elle se joue des hommes qui ne sont que des atomes en mouvement, soumis à la loi générale qui les éparpille dans le grand choc des événemens du monde, qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni prévenir, ni comprendre, et dont ils croient quelquefois être les maîtres. Je bénis cette destinée de ce que messieurs vos enfans sont placés.

Je vous souhaite, Madame, du bonheur, s'il y en a; de la tranquillité, au moins, tout insipide qu'elle est; de la santé qui est le vrai bien, et qui cependant est un bien trop peu senti. Conservez-moi de l'amitié. Les roues de la machine de ce monde sont engrénées de façon à ne pas me laisser l'espérance de vous revoir; mais mon tendre respect pour vous sera toujours dans mon cœur.

LETTRE XVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux tristes Délices, 29 d'auguste.

MON divin ange, je reçois votre lettre du 21; je commence par les pieds de madame d'Argental, et je les baise, avec votre permission, enflés ou non. J'espère même qu'ils pourront la conduire à la Chine, et qu'elle entendra *le Kain*; ce qui est, dit-on, très-difficile. On prétend qu'il a joué un beau rôle muet; mais, mon cher et respectable ami, je ne suis touché que de vos bontés; je les sens mille fois plus vivement que je ne sentirais le succès le plus complet. Les magots chinois iront comme ils pourront; on les brisera, on les cassera, on les mettra sur la che-

— minée ou dans sa garde-robe, on en fera ce
1755. qu'on voudra; mon cœur est flétri, mon esprit
lassé, ma tête épuisée. Je ne puis, dans mes
violens chagrins, que vous faire les plus tendres
remerciemens. C'est vous qui avez prévenu le
mal. Vous avez été à cent lieues, mon véritable
ange gardien. Ce *Grasset*, ce maudit *Grasset*,
est un des plus insignes fripons qui infectent la
littérature. J'ai essuyé un tissu d'horreurs. Enfin,
ce misérable, chassé d'ici, s'en est allé avec son
manuscrit infame, et on ne fait plus où le pren-
dre. Je n'ai jamais vu de plus artificieux et de
plus effronté coquin.

A l'égard de cet autre animal de *Prieur*, qui
dispose insolemment de mon bien sans daigner
seulement m'en avertir, j'ai écrit à madame de
Pompadour et à M. d'*Argenson*. L'un ou l'au-
tre a été volé, et il leur doit importer de savoir
par qui; d'ailleurs, il s'agit de la gloire du roi,
et ni l'un ni l'autre ne seront indifférens. Enfin,
mon cher ange, je suis vexé de tous côtés de-
puis un mois. La rapine et la calomnie me sont
venu assaillir aux pieds des Alpes, dans ma so-
litude. Où fuir? il faudra donc aller trouver
l'empereur de la Chine. Encore trouverai-je là
des jésuites qui me joueront quelque mauvais
tour. Ma santé n'a pas résisté à toutes ces se-
cousses, Il ne me reste de sentiment que pour vous
aimer; je suis abasourdi sur tout le reste. Adieu;
pardonnez-moi, je ne fais plus où j'en suis.
Adieu, votre amitié fera toujours ma consola-
tion la plus chère. Je baise très-douloureuse-
ment les ailes de tous les anges.

L E T T R E X I X.

A M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU , *à Paris.*

30 d'auguste.

J'AI reçu , Monsieur , votre nouveau livre (*) ———
contre le genre - humain ; je vous en remercie. 1755.
Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs
vérités , mais vous ne le corrigerez pas. On ne
peut peindre avec des couleurs plus fortes les
horreurs de la société humaine , dont notre igno-
rance et notre foiblesse se promettent tant de
consolations. On n'a jamais employé tant d'es-
prit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie
de marcher à quatre pattes , quand on lit votre
ouvrage. Cependant , comme il y a plus de soi-
xante ans que j'en ai perdu l'habitude , je sens
malheureusement qu'il m'est impossible de la re-
prendre , et je laisse cette allure naturelle à
ceux qui en sont plus dignes que vous et moi.
Je ne peux non plus m'embarquer pour aller
trouver les sauvages du Canada ; premièrement ,
parce que les maladies dont je suis accablé me
retiennent auprès du plus grand médecin de l'Eu-
rope , et que je ne trouverais pas les mêmes se-
cours chez les Missouris ; secondement , parce
que la guerre est portée dans ce pays-là , et que
les exemples de nos nations ont rendu les sau-
vages presque aussi méchants que nous. Je me
borne à être un sauvage paisible dans la solitude

(*) Le Discours sur l'inégalité des conditions.

— que j'ai choisie , auprès de votre patrie où vous
1755. devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Tasse* firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de *Galilée* le firent gémir dans les prisons , à soixante et dix ans , pour avoir connu le mouvement de la terre ; et ce qu'il y a de plus honteux , c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire encyclopédique , ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de déistes , d'athées , et même de jansénistes.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense , je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre , du jour que je donnai la tragédie d'Oedipe ; une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi ; un prêtre ex-jésuite , que j'avais sauvé du dernier supplice , me payant par des libelles diffamatoires , du service que je lui avais rendu ; un homme , plus coupable encore , faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV* , avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infames impostures ; un autre qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle* sous mon nom ; le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues , de fausses dates , de faits et de noms estropiés ; et enfin , des hommes assez lâches et assez méchants pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferai voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité , qui , ne pouvant embrasser une pro-

seffion honnête , soit de manœuvre , soit de la-
quais , et sachant malheureusement lire et écrire, 1755.
se font courtiers de littérature , vivent de nos
ouvrages , volent des manuscrits , les défigurent
et les vendent. Je pourrais me plaindre que des
fragmens d'une plaisanterie faite , il y a près de
trente ans , sur le même sujet que *Chapelain* eut
la bêtise de traiter sérieusement , courent au-
jourd'hui le monde par l'infidélité et l'avarice
de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés
à ce badinage , qui en ont rempli les vides avec
autant de sottise que de malice , et qui enfin ,
au bout de trente ans , vendent par-tout en ma-
nuscrit ce qui n'appartient qu'à eux et qui n'est
digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu
on a volé une partie des matériaux que j'avais
rassemblés dans les archives publiques pour servir
à l'histoire de la guerre de 1741 , lorsque j'étais
historiographe de France ; qu'on a vendu à un
libraire de Paris ce fruit de mon travail ; qu'on
se fait à l'envi de mon bien , comme si j'étais
déjà mort , et qu'on le dénature pour le mettre
à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude , l'im-
posture et la rapine me poursuivant depuis qua-
rante ans jusqu'au pied des Alpes , et jusqu'au
bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je
de toutes ces tribulations ? que je ne dois pas
me plaindre ; que *Pope* , *Descartes* , *Bayle* , le
Camouens , et cent autres , ont essuyé les mêmes
injustices et de plus grandes ; que cette destinée
est celle de presque tous ceux que l'amour des
lettres a trop séduits.

Avouez , en effet , Monsieur , que ce sont là
de ces petits malheurs particuliers , dont à peine
la société s'aperçoit. Qu'importe au genre-hu-

— main que quelques frelons pillent le miel de
1755. quelques abeilles? Les gens de lettres font grand
bruit de toutes ces petites querelles; le reste du
monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont-là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature, et à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tous temps ont inondé la terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrece*, ni *Virgile*, ni *Horace*, n'eurent la moindre part aux proscriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide*, lisaient peu *Platon* et *Sophocle*; et pour ce tyran sans courage, *Octave-Cepias*, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin que dans les temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que *Pétrarque* et *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la Saint-Barthelemy, et que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis *Thamas Kouli-kan* qui ne savait pas lire jusqu'à un commis de la douane qui ne fait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent; elles vous servent, Monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles: vous êtes comme *Achille*, qui s'empporte contre la gloire, et comme le père

Mallebranche dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination. —

1755.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi; puisque, dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuye; comme il faut aimer et servir l'Etre suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chapuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très-philosophiquement et avec la plus tendre estime, etc.

L E T T R E X X.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, le 10 de septembre.

NON assurément, mon ancien ami, je ne peux ni ne veux retoucher à une plaisanterie faite il a trente ans, qui ne convient ni à mon âge, ni à ma façon présente de penser, ni à mes études. Je connais toutes les fautes de cet ouvrage. Il y en a d'aussi grandes dans l'*Arioste*. Je l'abandonne à son sort. Tout ce que je peux faire, c'est de défavouer et de flé-

— trir les vers infames que la canaille de la littérature a inférés dans cet ouvrage. Ne vous ai-je pas fait part de quelques-unes de ces belles interpolations ?

Qui des Valois rompant la destinée,
A la gard'Dieu laisse aller son armée,
Chasse le jour, le soir est en festin,
Toute la nuit fait encor pire train :
Car saint Louis, là-haut ce bon apôtre,
A ses Bourbons en pardonne bien d'autre.

Eh bien, croiriez-vous que, dans le siècle où nous sommes, on m'impute de pareilles bêtises qu'on appelle des vers. On m'avertit que l'on imprime l'ouvrage en Hollande, avec toutes ces additions : cela est digne de la presse hollandaise, et du goût de la gent réfugiée.

Je fais imprimer l'Orphelin de la Chine, avec une lettre (*) dans laquelle je traite les marauds qui débitent ces horreurs comme ils le méritent.

Plût à Dieu qu'on eût saisi la Pucelle, l'infame prostituée de Pucelle, à Paris, comme vous me l'écrivez, et comme je l'ai demandé ; mais ce n'est point sur elle qu'est tombée l'équité du ministère ; c'est, à ma réquisition, sur une édition de la Guerre de 1741. Un homme de condition avait, à ce qu'on prétend, volé chez madame Denis les minutes très-informes des matériaux de cette histoire, et les avait vendus vingt-cinq louis d'or à un libraire nommé Prieur, par les mains du chevalier de la Molière, dont ce Prieur a la quittance. Je ne crois point du tout que le jeune marquis, qu'on accuse de s'être servi de ce chevalier, soit ca-

(*) C'est celle à J. J. Rousseau qu'on vient de lire.

pable d'une si infame action. Je suis très-loin de l'en soupçonner, et je suis persuadé qu'il se lavera devant le public d'une accusation si odieuse. Je me suis borné à empêcher qu'on imprimât malgré moi une histoire du roi imparfaite, et qu'on abusât de mes manuscrits. Cette histoire ne doit paraître que de mon aveu et de celui du ministère, après le travail le plus assidu et l'examen le plus sévère.

Vous me feriez un très-grand plaisir de faire lire le manuscrit que vous avez à M. de Thibouville.

Adieu, mon ancien ami. Le ministre philosophe aura bientôt les remerciemens que mon cœur lui doit.

LETTRE XXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 de septembre.

VOILA ce que causent, mon cher ange, les persécutions, les procédés infâmes, les injustices. Tout cela m'a empêché de donner la dernière main à mon ouvrage, et m'a forcé de le faire imprimer en hâte, afin de donner au moins quelque petit préservatif contre la crédulité qui adopte les calomnies dont je suis accablé depuis si long-temps. C'était une occasion de faire voir dans tout son jour tout ce que j'essuie, sans pourtant paraître trop m'en plaindre; car à quoi servent les plaintes?

Ce n'est que dans votre sein, mon cher et respectable ami, qu'il faut déposer sa douleur.

T. 85. *Corresp. générale*. Tome VII. D

— Je n'ai su que depuis quelques jours tout ce qui
 1755. s'est passé entre madame *Denis* et M. de *Mallesherbes*. Elle m'avait tout caché pendant un assez violent accès de ma maladie. Il me paraît qu'elle s'est conduite avec le zèle et la fermeté de l'amitié. Elle devait dire la vérité à madame de *Pompadour*. Il était très-dangereux que des minutes informes, des papiers de rebut, qui contenaient l'histoire du roi, fussent imprimés sans l'aveu du roi. Il est indubitable que * * * les a volés, que *la M* * * * les a vendus de sa part au libraire *Prieur*, et que ce *la M* * * * est encore, en dernier lieu, allé à Rouen les vendre une seconde fois. C'est une chose dont *Lambert* peut vous instruire. J'ai dû moi-même écrire à madame de *Pompadour* dès que j'ai été instruit. Elle m'a mandé sur le champ qu'on saisirait l'édition. On l'a saisie à Paris chez *Prieur*; mais la pourra-t-on saisir à Rouen, c'est ce que j'ignore. Tout ce que je fais bien certainement, par la réponse de madame de *Pompadour* et par sa démarche, c'est qu'il ne fallait pas que l'ouvrage parût.

Pour le procédé de * * *, qu'en dites-vous? Consolez-vous, pardonnez à la race humaine. Il y a un homme de condition, dans ce pays-ci, qui en faisait autant, et qui faisait vendre un autre manuscrit par ce fripon de *Graffet*, dont vos bontés pour moi avaient découvert les manœuvres.

Et que pensez-vous de la belle lettre de * * * à madame *Denis*? et de la manière dont ce misérable ose parler de vous? Toutes ces horreurs, toutes ces bassesses, toutes ces insolences sont-elles concevables? Je ne conçois pas M.

de *Malesherbes* ; il est fâché contre ma nièce, pourquoi ? parce qu'elle a fait son devoir. Il est trop juste pour lui en savoir long-temps mauvais gré. Je suis persuadé que vous lui ferez sentir la raison. Il s'y rendra, il verra que l'action infame de *** et de la *M**** exigeait un prompt remède. En quoi M. de *Malesherbes* est-il compromis ? je ne le vois pas. Aurait-il voulu protéger une mauvaise action pour me perdre ? Mon cher ange, mon cher ange, la vie d'un homme de lettres n'est bonne qu'après sa mort.

Voilà ce que je vous écrivais, mon cher ange, et je devais vous envoyer cette lettre dans quelques jours, avec la pièce imprimée, lorsque je reçois la vôtre du 3 du courant. Moi corriger cet Orphelin ! moi y retravailler, mon cher ange, dans l'état où je suis ! cela m'est impossible. Je suis anéanti. La douleur m'a tué. J'ai voulu absolument imprimer la pièce pour avoir une occasion de confondre, à la face du public, tout ce que la calomnie m'impute. Cent copies abominables de la Pucelle d'Orléans se débitent en manuscrit sous mes yeux, dans un pays qui se croit recommandable par la sévérité des mœurs. On farcit cet ouvrage de vers diffamatoires contre les puissances, de vers impies. Voulez-vous que je me taise ici, que je sois en exécration, que je laisse courir ces scandales sans les réfuter ? J'ai pris l'occasion de la célébrité de l'Orphelin ; j'ai fait imprimer la pièce avec une lettre où je vais au-devant du mal qu'on veut me faire. Mon asile me coûte assez cher pour que je cherche à y achever en paix des jours si malheureux. Que m'importe dans

— cet état cruel qu'on rejoue ou non une tragédie ? Je me vois dans une situation à n'être
1755. ni flatté du succès, ni sensible à la chute. Les grands maux absorbent tout.

J'ai envoyé à *Lambert* les trois premiers actes un peu corrigés. Il aura incessamment le reste, avec l'épître à M. de *Richelieu*, et une à *Jean-Jaques*. Les *Cramer* ont la pièce pour les pays étrangers; *Lambert* l'a pour Paris. Je leur en fais présent à ces conditions. Il ne me manque plus que de les avoir pour ennemis, parce que je les gratifie les uns et les autres. Je vous le répète, les talens font damnés dans ce monde.

Je vous conjure de faire entendre raison à M. de *Malesherbes*; il n'a ni bien agi ni bien parlé. Il a bien des torts, mais il est digne qu'on lui dise ses torts; c'est le plus grand éloge que je puisse faire de lui. Je vous embrasse mille fois.

LETTRE XXII.

A M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU, à Paris.

Septembre.

M. *Rousseau* a du recevoir de moi une lettre de remerciement. Je lui ai parlé, dans cette lettre, des dangers attachés à la littérature; je suis dans le cas d'essuyer ces dangers. On fait courir dans Paris des ouvrages sous mon nom; je dois saisir l'occasion la plus favorable de les désavouer. On m'a conseillé de faire imprimer la lettre que j'ai écrite à M. *Rousseau*, et de

m'étendre un peu sur l'injustice qu'on me fait, et qui peut m'être très-préjudiciable. Je lui en demande la permission. Je ne peux mieux m'adresser, en parlant des injustices des hommes, qu'à celui qui les connaît si bien. (*)

(*)

Réponse de M. Rousseau.

Paris, le 20 de septembre.

EN arrivant, Monsieur, de la campagne où j'ai passé cinq ou six jours, je trouve votre billet qui me tire d'une grande perplexité; car, ayant communiqué à M. de Gauffecourt, notre ami commun, votre lettre et ma réponse, j'apprends à l'instant qu'elles a lui-même communiquées à d'autres, et qu'elles sont tombées entre les mains de quelqu'un qui travaille à me réfuter, et qui se propose, dit-on, de les insérer à la fin de sa critique. M. Bouchand, agrégé en droit, qui vient de m'apprendre cela, n'a pas voulu m'en dire davantage; de sorte que je suis hors d'état de prévenir les suites d'une indiscretion que, vu le contenu de votre lettre, je n'avais eue que pour une bonne fin.

Heureusement, Monsieur, je vois par votre projet que le mal est moins grand que je n'avais craint. En approuvant une publication qui me fait honneur, et qui peut vous être utile, il me reste une excuse à vous faire sur ce qu'il peut y avoir en de ma faute dans la promptitude avec laquelle ces lettres ont couru, sans votre consentement ni le mien.

Je suis avec les sentimens du plus sincère de vos admirateurs, etc.

Je suppose que vous avez reçu ma réponse du 10 de ce mois.

L E T T R E XXIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE
RICHELIEU.

Aux Délices, 12 de septembre.

1755.

JE vous envoie, Monseigneur, à la hâte et comme je peux, votre filleul l'Orphelin, dont vous voulez bien être le parrain; ce sont les premiers exemplaires qui sortent de la presse. Je crois que vous joindrez à toutes vos bontés celle de me pardonner la dissertation que je m'avise toujours de coudre à mes dédicaces. J'aime un peu l'antique; cette façon en a du moins quelque air. Les épîtres dédicatoires des anciens n'étaient pas faites comme une lettre qu'on met à la poste, et qui se termine par une vaine formule; c'étaient des discours instructifs. Un simple compliment n'est guère lu, s'il n'est soutenu par des choses utiles.

Il y a, à la fin de la pièce, une lettre à *Jean-Jaques Rousseau*, que j'ai cru nécessaire de publier dans la position où je me trouve.

Je suis honteux de vous entretenir de ces bagatelles, lorsque je ne devrais vous parler que du chagrin sensible que m'a causé la perte de votre procès. Je ne fais pas si une pareille décision se trouve dans l'Esprit des Lois. J'ignore la matière des substitutions; j'avais seulement toujours entendu dire que les droits des mineurs étaient inviolables, et, à moins qu'il n'y ait une loi formelle qui déroge à ces droits, il me paraît qu'il y a eu beaucoup d'arbitraire dans ce jugement. Je ne puis croire sur-tout qu'on vous ait condamné aux dépens, et je re-

garde cette clause comme une fausse nouvelle. —
Je n'ose vous demander ce qui en est. Vous 1755.
devez être surchargé d'affaires extrêmement
désagréables. Il est bien triste de succomber,
après tant d'années de peines et de frais, dans
une cause qui, au sentiment de *Cochin*, était
indubitable et ne faisait pas même de question.

Vous êtes bien bon de me parler de tragédies
et de dédicaces, quand vous êtes dans une
crise si importante; c'est une nouvelle épreuve
où l'on a mis votre courage. Vous soutenez
cette perte comme une colonne anglaise; mais
les canons ne peuvent rien ici, et ce n'est que
dans votre belle ame que vous trouvez des res-
sources. C'est à cette ame noble et tendre que
je ferai attaché toute ma vie avec les senti-
mens les plus inviolables et les plus respectueux.
Vous savez que ma nièce pense comme moi.

Permettez que je revienne à la pièce qui est
sous votre protection. Je vous demande en
grâce qu'on la joue à Fontainebleau, telle que
je l'ai faite, telle que madame de *Pompadour*
l'a lue et approuvée, telle que j'ai l'honneur
de vous l'envoyer, et non telle qu'elle a été
défigurée à Paris. En vérité, je ne puis conce-
voir comment elle a pu avoir quelques succès
avec tant d'incongruités. Il faut que made-
moiselle *Clairon* soit une grande enchantresse.

LETTRE XXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 12 de septembre.

— 1755. **J**E vous ai déjà mandé, mon cher ange, que j'ai envoyé la pièce à *Lambert*; que la seule chose importante pour moi, dans le triste état où je suis, c'est qu'elle paraisse avec les petits boucliers qui repoussent les coups qu'on me porte.

J'ai pris, sur les occupations cruelles, sur les maux qui m'accablent, sur le sommeil que je ne connais guère, un peu de temps à la hâte, pour corriger, pour arrondir ce que j'ai pu.

Si la pièce était malheureusement imprimée de la manière dont les comédiens la jouent, elle me ferait d'autant plus de peine que les critiques en feraient très-incorrectes, et c'est ce que j'ai craint; c'est ce qui est arrivé à Rome sauvée, transcrite aux représentations. Il n'y a nulle liaison dans les choses qu'on a été obligé de substituer pour faire taire des critiques très-injustes. Ces critiques disparaissent bientôt, et il ne faut pas qu'il reste de vestige de la précipitation avec laquelle on a été forcé d'adoucir les ennemis d'un ouvrage passable avec des vers nécessairement faibles, par lesquels on a cru les désarmer.

S'il reste quelques longueurs, si l'impatience française ne veut pas que le dialogue ait sa juste étendue, on peut, aux représentations, sacrifier des vers; mais les yeux jugent autrement.

Le

Le lecteur exige que tout ait sa proportion, que rien ne soit tronqué, que le dialogue ait toute sa justesse. Je ne parle point de certains vers énergiques, tels que : 1755.

Les lois vivent encore et l'emportent sur vous.

vers que madame de *Pompadour* a approuvés, vers qui donnent quelque prix à mon ouvrage : me les ôter sans aucune raison, c'est jeter une bouteille d'encre sur le tableau d'un peintre. Ne joignez pas, je vous en conjure, aux désagréemens qui m'environnent, celui de laisser paraître mon ouvrage défiguré. Je serai peut-être dans la nécessité d'employer plus de soins à faire jouer ma pièce à Fontainebleau, comme elle doit l'être, qu'on n'en a mis à satisfaire les murmures inévitables à une première représentation dans Paris. Un peu de fermeté, quelques vers retranchés suffiront pour faire passer la pièce au tribunal de ce parterre si indocile; mais, au nom de Dieu, que mon ouvrage soit imprimé comme je l'ai fait. Mon cher ange, j'exige cette justice de votre amitié.

Quant à M. de *Malesherbes*, il a tort, et il faut avoir le courage de lui faire sentir qu'il a tort; il n'y a que votre esprit aimable et conciliant qui puisse réussir dans cette affaire. N'y êtes-vous pas intéressé? Quoi, un **** vole des manuscrits, et ce lâche insulte! et il vous traite d'espèce! et M. de *Malesherbes* a protégé ce vol! Contre qui? contre celui que ce vol pouvait perdre. Parlez, parlez avec le courage de votre probité, de votre honneur, de votre amitié. Les hommes sont bien méchans! Vous avez le droit de vous élever contre eux; c'est à

T. 85. *Corresp. générale*. Tome VII. E

— plus fortes que les siennes ; j'aurais préparé les
 1755. esprits à un ouvrage plus fort que je médite, et
 que je ne pourrai probablement exécuter. Il
 faudra me réduire à planter des marronniers et
 des péchers ; cela est plus aisé, et n'est pas sujet
 aux revers que les talens attirent. Il faut enfin
 vivre pour soi, et mourir pour soi, puisque je
 ne peux vivre pour vous et avec vous. Je vous
 embrasse bien tendrement, mon très-cher ange.

LETTRE XXVI.

A U M Ê M E.

20 de septembre.

MON cher ange, tout malade que je suis, j'ai lu avec attention le grand mémoire sur l'Orphelin. J'en fais les plus sincères remerciemens au cœur des anges ; mais les forces et le temps me manquent pour donner à cet ouvrage la perfection que vous croyez qu'il mérite, et du moins les soins que je lui dois après ceux que vous en avez daigné prendre. Je crois que le mieux serait de ne pas reprendre la pièce après Fontainebleau, de gagner du temps, de me laisser celui de me reconnaître. Songez que je n'ai ni santé ni recueillement d'esprit. Cette cruelle aventure de l'histoire de 1741, l'injustice de M. de *Malesherbes*, ses discours offensans et si peu mérités, six mille copies répandues dans Paris d'un ouvrage tout falsifié et qui me fait grand tort ; tant de tribulations jointes aux souffrances du corps, des ouvriers de toute espèce qu'il faut conduire, un voyage à mon autre

hermitage qu'il faut faire; tout m'arrache à présent à l'Orphelin; mais rien ne m'ôtera jamais à vous. Tâchez, je vous en prie, que les comédiens oublient l'Orphelin cet hiver; mais ne m'oubliez pas. Vous ne m'aimez que comme feseur de tragédies; je ne veux pas être aimé ainsi. Vous ne me parlez point de vous, de votre vie, de vos amusemens; vous ne me dites point, si vous êtes aussi mécontent que moi de Cadix, si vous avez été à la campagne cet été. Vous ne savez pas que vos minuties sont pour moi essentielles. Il faut que vous me parliez de vous davantage, si vous voulez que je sois mieux avec moi-même. Adieu; je vous demande toujours en grâce de faire lire à M. de *Thibouville* ce que vous savez.

L E T T R E X X V I I.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 27 de septembre.

Vous devez, Monseigneur, avoir reçu mes magots depuis la lettre dont vous m'avez honoré. J'avais adressé le premier exemplaire sortant de la presse, à M. *Pallu*, sous l'enveloppe de M. *Rouillé*. Je ne crois pas qu'il y ait aucune négociation avec la Chine qui ait pu empêcher que le paquet vous ait été rendu. Tout a été fait un peu à la hâte de ma part, et je vous demande très-sérieusement pardon de vous offrir une pièce que j'aurais pu rendre, avec le temps, moins indigne de vous; main on ne

— fait pas toujours tout ce qu'on voudrait. Je ne
1755. vous parlerai plus de votre procès, puisque vous
l'avez oublié; mais vous ne m'empêcherez pas
d'être surpris et affligé. Je voudrais que l'injus-
tice opiniâtre des Anglais me donnât un sujet
plus ample pour parler de vous selon mon cœur.
Vous m'inspirez du goût pour l'historiographie,
depuis que je ne suis plus historiographe. L'his-
toire de la guerre de 1741, où vous êtes tout
du long, paraîtra un jour; mais c'est un fruit
qu'il faut laisser mûrir. Madame *Denis* jure tou-
jours qu'elle vous remit l'exemplaire que je lui
avais envoyé pour vous; mais voici ce qui est
arrivé. Un libraire de Paris, nommé *Prieur*,
acheta vingt-cinq louis, il y a quelque temps,
une partie de ce manuscrit qui n'allait que jus-
qu'à la bataille de Fontenoi; et ce qui est fort
étrange; c'est que ce libraire dit l'avoir acheté
de M. de ***. Manger six cents mille francs,
et vendre six cents francs un manuscrit dérobé,
voilà un singulier exemple de ce que la ruine
traîne après elle. M. de *Malesherbes* eut la fai-
blesse de permettre cette édition, sans me con-
sultier. J'en fus instruit; j'ignorais ce qu'on avait
imprimé; je savais seulement qu'une partie de
l'histoire du roi allait paraître sous mon nom,
sans mon aveu, sans qu'on m'eût rien commu-
niqué. J'écrivis à Madame de *Pompadour* et à
M. d'*Argenson*, et j'obtins sur le champ qu'on
fit saisir l'ouvrage. Une des plus fortes raisons
qui m'ont déterminé à prendre ce parti, c'est la
crainte qu'on ne m'accusât de flatterie dans
cette histoire. J'aurais passé pour l'avoir publiée
moi-même, et pour avoir voulu m'attirer quel-
que grâce par des louanges. Ces louanges ne

peuvent jamais être bien reçues que quand elles paraissent entièrement désintéressées. D'ailleurs, je n'avais point revu cette histoire, et il y a toute apparence qu'on n'en avait publié que des fragmens fort imparfaits. Madame de Pompadour et M. d'Argenson ont pensé comme moi, et madame de Pompadour m'a fait l'honneur de m'écrire, aussi-bien que monsieur d'Argenson, qu'elle approuvait ma conduite. Je me flatte que vous daignez lui donner la même approbation. Vous voyez combien ceux qui ont parlé de cette affaire ont été peu instruits; mais l'est-on jamais bien sur les grandes choses et sur les petites? A propos de petites, vous avez lu, sans doute, madame de Staël. Je m'aperçois que mon bavardage n'est pas petit. Recevez mon tendre respect.

L E T T R E XXVIII.

A M. THIRIOT, à Paris.

Aux Délices, le 1 d'octobre.

J E n'ai point répondu, mon ancien ami, aux belles exhortations que vous me faites sur cette vieille folie de trente années, que vous voulez que je rajeunisse. J'attends que je sois à l'âge auquel *Fontenelle* a fait des comédies. Il n'est permis qu'à un jeune homme ou à un radoteur de s'occuper d'une Pucelle. *Colonne*, à l'âge de soixante et quinze ans, commenta l'*Aioïfia*; mais il y a peu de ces grandes ames qui conservent si long-temps le feu sacré de *Prométhée*. Il y a d'ailleurs un petit obstacle à l'entreprise

— Je suppose que vous ménagez votre entrée de
1755. façon que *Gengis-kan* a le temps de prononcer
tout ce bavardage.

Je demande instamment qu'on rétablisse la
dernière scène du quatrième acte, telle que je
l'ai envoyée à M. d'*Argental*, elle doit faire
quelque effet, si elle est jouée avec chaleur ;
du moins elle en faisait lorsque je la récitais,
quoique j'aye perdu mes dents au pied des Alpes.

Je ne peux pas concevoir comment on a pu
ôter de votre rôle ce vers au quatrième acte :

Les lois vivent encore et l'emportent sur vous.

C'est assurément un des moins mauvais de la
pièce, et un de ceux que votre art ferait le plus
valoir. Il n'est pas possible de soutenir le vers
qu'on a mis à la place :

Mon devoir et ma loi sont au-dessus de vous ;

Je vous l'ai déjà dit.

Vous sentez qu'*un devoir au-dessus de quel-
qu'un*, n'est pas une expression française ; et ce
malheureux, *je vous l'ai déjà dit*, ne semble
être là que pour avertir le public que vous ne
devriez pas le redire encore.

La dernière scène du quatrième acte est entre
les mains de M. d'*Argental*, *je vous l'ai déjà
dit* ; et dans cette dernière scène que, par pa-
renthèse, je trouve très-bonne, je voudrais que
Zamti eût l'honneur de vous dire :

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune, etc.

Je voudrais que le cinquième acte fut joué
tel qu'il est imprimé. J'ai de fortes raisons pour
croire que votre scène avec *Octar* ne doit point
être tronquée ; et que vous disiez :

Ci j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître, etc.

1755.

Une de ces raisons, c'est qu'il me paraît très-convenable qu'*Idamé*, qui a son projet de mourir avec son mari, veuille l'exécuter sans voir *Gengis*; et que, remplie de cette idée, elle hasarde sa prière à *Octar*: d'ailleurs, j'aime fort ce brutal d'*Octar*, et je voudrais qu'il parlât encore davantage.

Je vous demande pardon, Mademoiselle, de tous ces détails. Maintenant, si M. de *Crchillon*, ou M. de *Châteaubrun*, ou quelques autres jeunes têtes de mon âge, n'ont ni tragédies, ni comédies nouvelles à vous donner pour votre Saint-Martin; et si votre malheur vous force à reproduire encore au théâtre les cinq magots chinois, je vous enverrai la pièce avec le plus de changemens que je pourrai. J'attendrai sur cela vos ordres; mais voici ce que je vous conseillerais, ce serait de jouer *Mariamne* à la rentrée de votre parlement. Ce rôle est trop long pour mademoiselle *Gaußin*, qui ne doit pas d'ailleurs en être jalouse. Vous feriez réussir cette pièce avec M. le *Kain* qui joue, dit-on, très-bien *Hérode*; vous joueriez après cela *Idamé*, si le public redemandait la pièce; j'aurais le temps de la rendre moins indigne de vous.

Je vous demande pardon d'une si longue lettre que le triste état de ma santé m'a obligé de dicter. Je vous présente mes très-sincères remerciemens, etc.

L E T T R E X X X .

A M. D U M A R S A I S , à Paris.

Aux Délices , le 12 d'octobre.

1755. **J**E bénis les Chinois, et je brûle des pastilles à *Confucius*, mon cher philosophe, puisque mon étoffe de Pékin vous a encore attiré dans le magasin d'*Adriène* (*). Nous l'avons vue mourir, et le comte de *Saxe*, devenu depuis un héros, et presque tous ses amis. Tout a passé, et nous restons encore quelques minutes sur ce tas de boue, où la raison et le bon goût sont un peu rares.

Si les Français n'étaient pas si français, mes Chinois auraient été plus chinois, et *Gengis* encore plus tartare. Il a fallu appauvrir mes idées, et me gêner dans le costume, pour ne pas effaroucher une nation frivole qui rit sottement, et qui croit rire gaiement, de tout ce qui n'est pas dans ses mœurs, ou plutôt dans ses modes.

M. le comte de *Lauragais* me paraît au-dessus des préjugés, et c'est alors qu'on est bien. Il m'a écrit une lettre dont je tire presque autant de vanité que de la vôtre. Il a dû recevoir ma réponse adressée à l'hôtel de Brancas. Il pense, puisqu'il vous aime. Cultivez de cet esprit-là tout ce que vous pourrez; c'est un

(*) M. du *Marsais* avait enseigné la déclamation à mademoiselle le *Couvreur*.

rice que vous rendez à la nation, Vivez, inspirez la philosophie. — 1755..

Nous ne nous verrons plus; mais se voit-on dans Paris? Nous voilà morts l'un pour l'autre; j'en suis bien fâché. Je trouve quelques philosophes au pied des Alpes; toute la terre n'est pas corrompue.

Vous vivez sans doute avec les encyclopédistes; ce ne sont pas des bêtes que ces gens-là; faites-leur mes complimens, je vous en prie. Conservez-moi votre amitié jusqu'à ce que votre machine végétante et pensante retourne aux élémens dont elle est faite.

Je vous embrasse en *Confucius*; je m'unis à vos pensées; je vous aime toujours au bord de mon lac, comme lorsque nous soupions ensemble. Adieu; on n'écrivait ni à *Platon* ni à *Socrate*, votre très-humble serviteur.

LETTRE XXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 d'octobre.

MON cher ange, vous commencez donc à être un peu content. Vous le feriez davantage sans trois terribles empêchemens, la maladie; l'éloignement et une histoire générale qui me tue. Puis-je songer au seul *Gengis*, quand je me mêle du gouvernement de toute la terre? Les Japonais et les Anglais, les jésuites et les talapains, les chrétiens et les musulmans me demandent audience. J'ai la tête pleine du procès de tous ces gens-là. Vous avez beau

— me dire que la cause de *Gengis* doit passer la première, vous connaissez trop bien la faiblesse humaine pour ne pas savoir que nous sommes les maîtres de rien. Dites à vos fleurs de s'épanouir, à vos blés de germer, ils vous répondront : attendez ; cela dépend de la terre et du soleil. Mon cher ange, ma pauvre tête dépend de tout. Je fais ce que je peux, quand je peux ; plus je vais en avant, plus je me tiens machine griffonnante. Pour vous, messieurs de Paris, faites suivant vos volontés ; ordonnez, coupez, taillez, rognez, faites jouer mes magots devant les marionnettes de Fontainebleau, et qu'on y déchire l'auteur au sortir de la pièce, tandis que je languis malade dans mon hermitage entre de la casse et des livres ennuyeux. J'ai mandé à *Lambert* que je serais peut-être assez fou pour lui donner, en son temps, une nouvelle tragédie à imprimer ; mais ce n'est pas du pain cuit pour *Lambert*. Il faut que les nations soient jugées, et que le génie me dise, travaille. En attendant, mon divin ange, j'ai recours à vous auprès de *Lambert* ; il s'avise d'imprimer un recueil de toutes mes sottises, et il n'a encore aucune des corrections, aucun des changemens sans nombre que j'y ai faits. C'est encore un travail assez grand de mettre tout cela en ordre. Dites-lui, je vous en conjure, qu'il ne fasse rien avant que je lui aye fait tenir tous mes papiers. Ce paresseux est bien ardent quand il croit qu'il y va de son intérêt ; mais son intérêt véritable est de ne rien faire sans mes avis et sans mes secours. De quoi se mêle-t-il de commencer, sans me le dire, une édition de mes œuvres, lorsqu'il sait que j'en fais une à

Genève, et lorsqu'il a passé une année entière sans vouloir profiter des dons que je lui offrais. 1755.
 Il m'envoya, il y a un an, une feuille de la Henriade, et s'en tint là, et point de nouvelles. Je lui mandai enfin que je payerais la feuille, et qu'il s'allât promener. Je donnerai mes guenilles à d'autres; et à présent le voilà qui travaille, et sans m'avoir averti. Je vous prie, mon cher ange, de lui laver la tête en passant, si vous le rencontrez en allant à la comédie, si vous vous en souvenez, si vous voulez bien avoir cette bonté. Je vous demande bien pardon de mon importunité, mais encore faut-il être imprimé à sa fantaisie. Adieu; je voudrais travailler à la vôtre et réussir autant que j'ai envie de vous plaire.

L E T T R E X X X I I .

A MADemoiselle CLAIron.

Aux Délices, 25 d'octobre.

ON me mande qu'on rejoue à Paris cette pièce dont vous faites tout le succès. Le triste état de ma santé m'a empêché de travailler à rendre cet ouvrage moins indigne de vous. Je ne peux rien faire, mais vous pouvez retrancher. On m'a parlé de quatre vers que vous récitez à la fin du quatrième acte:

Cependant de Gengis j'irrite la furie;
 Je te laisse en ses mains, je lui livre ta vie;
 Mais mon devoir rempli, je m'immole après toi:
 Cher époux, en partant, je t'en donne ma foi.

— 1755. Je vous demande en grâce, Mademoiselle, de supprimer ces vers. Ce n'est pas que je sois fâché qu'on ait inféré des vers étrangers dans mon ouvrage; au contraire, je suis très-obligé à ceux qui ont bien voulu me donner leurs secours pendant mon absence; mais le public ne peut être content de ces vers; ils ressemblent à ceux que dit *Chimène* à *Rodrigue*, mais ils ne sont ni si heureux ni si bien placés.

Rien n'est plus froid que des scènes où l'un répète qu'on mourra, et où un autre acteur conjure l'actrice de vivre. Ces lieux communs doivent être bannis; il faut des choses plus neuves. Je vais écrire à monsieur d'*Argental* pour le supplier, avec la plus vive instance, de s'unir avec moi pour remettre les choses comme elles étaient. Je peux vous assurer que la scène ne sera pas mal reçue, si vous la récitez comme je l'ai fait en dernier lieu.

Je n'ai que le temps, Mademoiselle, de vous demander pardon de ces minuties, et de vous assurer de tous les sentimens que je vous dois.

LETTRE XXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux prétendues Délices, octobre.

TOUT va de travers dans ce monde, mon cher ange. Il m'est mort un petit suisse charmant, qui m'avait fait avoir une maison assez agréable auprès de Lausanne, me l'avait meublée, ajustée, et qui m'y attendait avec sa femme. J'allais à cette maison, où j'a-

vais

—
1755.
vais fait porter mes livres; je comptais y travailler à votre Orphelin. Mon •suisse est mort dans ma maison; ses effets étaient confondus avec les miens. J'ai été très-affligé, très-dérangé, je n'ai pas pu faire un vers. Vous ne savez pas, vous autres conseillers d'honneur, ce que c'est que de faire bâtir en suisse en deux endroits à la fois, de planter et de changer des vignes en pré, et de faire venir de l'eau dans un terrain sec, pendant qu'on a une Histoire générale sur les bras, et une maudite Pucelle qui court le monde en dévergondée, et un petit suisse qui s'avise de mourir chez vous. Faites comme il vous plaira avec votre Orphelin; il n'a de père que vous; il me faudrait un peu de temps pour le retoucher à ma fantaisie. Je suis toujours dans l'idée qu'il faut parler de *Confucius* dans une pièce chinoise. Les petits changemens que je ferais à présent ne produiraient pas un grand effet. C'est mademoiselle *Clairon* qui établit tout le succès de la pièce. On dit que *le Kain* a joué à Fontainebleau plus en goujat qu'en tartare, qu'il n'est ni noble, ni amoureux, ni terrible, ni tendre, et que *Sarrazin* a l'air d'un vieux sacristain de pagode. J'aurais beau mettre dans leur bouche des vers de Cinna et d'Athalie, on ne s'en appercevrait pas. J'ai besoin d'une inspiration de quinze jours pour rapiécer ou rapiéceter mon drame; nos histrions feraient quinze autres jours à remettre le tout au théâtre, et je ne ferais pas sûr du succès. Vous avez fait réussir mes magots avec tous leurs défauts, mon cher et respectable ami; vous les ferez supporter de même. Je ne les ai imprimés que pour

— aller au-devant de la Pucelle qu'on vend par-
1755. tout. Il falloit absolument désavouer ces abomi-
nables copies qui courent dans l'Europe. J'ai
besoin d'un peu de repos dans ma vieillesse et
dans une vieillesse infirme, qui ne résisteroit
pas à des chagrins nouveaux. Ma lettre à *Jean-
Jaques* a fait un assez bon effet, du moins dans
les pays étrangers; mais je crains toujours les
langues médifiantes du vôtre. Comptez, mon
divin ange, que le génie poétique ne s'acco-
mode pas de toutes ces tribulations. Ce mau-
dit *Lambert* parle toujours de réimprimer *pre-
sto, presto*, mes sottises non corrigées. Il ne
veut point attendre; il a grand tort de toutes
façons; c'est encore là une de mes peines. En-
core, si on pouvait bien digérer! mais avoir tou-
jours mal à l'estomac, craindre les rois, et les
libraires, et les pucelles! on n'y résiste pas.
Etes-vous content de Cadix? Pour moi j'en
suis horriblement mécontent.

Le roi de Prusse m'a fait *mille complimens*;
et me demande de nouveaux chants de la Pu-
celle; il a le diable au corps. Comment va le
pied de madame d'*Argental*? Je suis à ses
pieds. Adieu, divin ange.

L E T T R E X X X I V .

A M. LE COMTE DE CHOISEUL.

Aux Délices , ou foi-disant telles , 29 d'octobre.

JE vous remercie , Monsieur , de M. *Palissot* et de toutes vos autres bontés. J'en suis un peu indigne. Je n'ai point verni mes cinq magots chinois comme je l'aurais voulu. Je viens d'envoyer à M. d'*Argental* ce que j'ai pu ; quoique-j'aie à présent l'esprit assez triste , je ne l'ai pourtant point tragique. Cette maudite Pucelle , qui ma souvent fait rire , me rend trop sérieux. Je crains que les ames dévotes ne m'imputent ce scandale , et la crainte glace la poésie. La Pucelle de *Chapelain* n'a jamais fait tant de bruit. Me voilà , avec mes quatre cheveux gris , chargé d'une fille qui embarrasseroit un jeune homme. Il arrivera malheur. Vous ne sauriez croire quel tort *Jeanne d'Arc* a fait à l'Orphelin de la Chine.

1755.

Je ne manquerai pas de vous envoyer , Monsieur , le recueil de mes rêveries , dès qu'il sera imprimé. Je conviens que *Lambert* a négligé l'Orphelin autant que moi. N'aurait-il point aussi quelque Pucelle à craindre ? Je ne fais plus à quel saint me vouer. Je trouverai toujours dans mon chemin St. *Denis* qui me redemandera son oreille , St. *George* à qui j'ai coupé le bout du nez , et sur-tout St. *Dominique* ; cela est horrible. Les Mahométans ne me pardonneront pas ce que j'ai dit de *Mahomet*. Il me reste la cour de Pékin ; mais c'est encore la

— famille des conquérans tartares. Je vois qu'il
1755. faudra pousser jusqu'au Japon. En attendant,
Monsieur, conservez-moi à Paris des bontés
qui me sont plus précieuses que les faveurs
d'*Agnès* et le pucelage de *Jeanne*.

L E T T R E X X X V.

A M. THIRIOT, à Paris.

Aux Délices, le 8 de novembre.

MON ancien ami, j'ai vu *M. Patù*; il a de l'esprit, il est naturel, il est aimable. J'ai été très-fâché que son séjour ait été si court, et encore plus fâché qu'il ne soit pas venu avec vous; mais la saison était encore rude, et ma cabane était pleine d'ouvriers. Il s'en allait tous les soirs coucher au couvent de Genève avec *M. Palissot*, autre enfant d'*Apollon*. Ces deux pèlerins d'Emmaüs sont remplis du feu poétique: ils sont venus me réchauffer un peu; mais je suis plus glacé que jamais par les nouvelles que j'apprends du pucelage de *Jeanne*. Il est très-sûr que des fripons l'ont violée, qu'elle en est toute défigurée, et qu'on la vend en Hollande et en Allemagne sans pudeur. Pour moi, je la renonce et je la déshérite: ce n'est point là ma fille; je ne veux pas entendre parler de *catins*, quand je suis sérieusement occupé de l'histoire du genre-humain. Cependant, je ne vois que *catins* dans cette histoire; elles se rencontrent par-tout, de quelque côté qu'on se tourne. Il faut bien prendre patience.

Avez-vous toute l'histoire d'*Ottieri*? En ce

cas, voulez-vous vous en défaire en ma faveur ?
Si vous avez quelques bons livres anglais et italiens, ayez la bonté de m'en faire un petit catalogue. Je vous demanderai la préférence pour les livres dont j'aurai besoin, et vous serez payé sur le champ. Adieu, mon ancien ami.

1755.

L E T T R E X X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de novembre.

MON cher ange, je suis toujours pénétré de vos bontés pour les Chinois. Vous devez avoir reçu deux exemplaires un peu corrigés, mais non autant que vous et moi le voudrions. J'ai dérobé quelques momens à mes travaux historiques, à mes maladies, à mes chagrins, pour faire cette petite besogne. La malignité qu'on a eue de placer M. de *Thibouville* dans cet impertinent manuscrit qui court, et de lui montrer cette infamie, m'a mis au désespoir. Il est vrai qu'on l'a mis en grande compagnie. Les polissons qui défigurent et qui vendent l'ouvrage, n'épargnent personne ; ils fourrent tout le monde dans leurs caquets. Je me flatte que vous ferez, avec M. de *Thibouville*, votre ministère d'ange consolateur.

J'ai vu, pendant neuf jours, vos deux pèlerins d'Emmaüs. C'est véritablement une neuvaine qu'ils ont faite. Ils m'ont paru avoir beaucoup d'esprit et de goût, et je crois qu'ils feront de bonnes choses. Pour moi, mon cher

— ange, je suis réduit à planter. J'achève cette
 1755. maudite Histoire générale, qui est un vaste tableau faisant peu d'honneur au genre humain. Plus j'envisage tout ce qui se passe sur la terre, plus je serais content de ma retraite, si elle n'était pas trop éloignée de vous. Si madame d'*Argental* a si long-temps mal au pied, il faut que M. de *Châteaubrun* lui dédie son *Philoctète*; mais ce pied m'alarme. Je reçois dans ce moment une ode sur la mort, intitulée *de main de maître*; elle m'arrive d'Allemagne, et il y a des vers pour moi. Tout cela est bien plaisant, et la vie est un drôle de songe. Je ne rêve pourtant pas en vous aimant de tout mon cœur. Mille tendres respects à tous les anges.

LETTRE XXXVII.

A U M Ê M E.

14 de novembre.

MON cher ange, je prends la liberté de vous adresser une lettre à cachet volant, pour l'académie française et pour monsieur son secrétaire, dont j'ignore le nom. J'envoie ma lettre sous l'enveloppe de monsieur *Dupin*, secrétaire de M. le comte d'*Argenson*. Je me suis déjà servi de cette voie pour vous faire tenir deux exemplaires corrigés de l'*Orphelin de la Chine*, et je me flatte que vous les avez reçus. La lettre pour l'académie, et celle au secrétaire, sont à cachet volant, dans la même enveloppe. Pardonnez encore, mon cher et respectable

ami, à cette importunité. La démarche que je fais est nécessaire, et il faut qu'elle soit publique. Elle est mesurée, elle est décente, elle est bien consultée, bien approuvée, et j'ose croire que vous ne la condamnerez pas. C'est un très-grand malheur que la publicité de ce manuscrit qui inonde l'Europe sous le nom de la Pucelle d'Orléans. Un désaveu modeste est le seul palliatif que je puisse appliquer à un mal sans remède. Je vous supplie donc de vouloir bien faire rendre au secrétaire de l'académie le paquet que M. Dupin vous fera tenir, et qui part le même jour que cette lettre. 1755.

Cette maudite *Jeanne d'Arc* a fait grand tort à notre orphelin. Il vaudrait bien mieux sans elle; mais vous pouvez compter que ma vie est empoisonnée, et mon ame accablée depuis six mois. Je suis si honteux qu'à mon âge on réveille ces plaisanteries indécentes, que mes montagnes ne me paraissent pas avoir assez de cavernes pour me cacher. Aidez-moi, mon cher ange, et je vous promets encore une tragédie, quand j'aurai de la santé et de la liberté d'esprit. En attendant, laissez-moi pleurer sur *Jeanne*, qui cependant fait rire beaucoup d'honnêtes gens. Comment va le pied de madame d'*Argental*? et pourquoi a-t-elle mal au pied? *Le Kain* m'a mandé que notre Orphelin n'allait pas mal. Vous êtes le père de l'Orphelin; je voudrais bien lui donner un frère, mais seulement pour vous plaire. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Je baise les ailes de tous les anges.

L E T T R E X X X V I I I .

A U M Ê M E .

Aux Délices, près Genève, 1 de décembre.

1755. **J**E dicte, mon cher ange, mes très-humbles et très-tendres remerciemens, car il y a bien des jours que je ne peux pas écrire. Je vous avais envoyé le paquet pour l'académie, avant d'avoir reçu la lettre par laquelle vous m'avertissiez de la noble et scrupuleuse attention de messieurs des postes; je profiterai dorénavant de votre avis. Je vous assure qu'on vous en a donné un bien faux, quand on vous a dit que je faisais une nouvelle tragédie. Le fait est que madame *Denis* avait promis *Zulime* à messieurs de *Lyon*; mais, comme monsieur le cardinal votre oncle ne va pas aux spectacles, là grosse madame *Destouches* se passera de *Zulime*.

Ceux qui ont imprimé la rapsodie dont vous avez la bonté de me parler, ont bien mal pris leur temps. L'Europe est dans la consternation du jugement dernier arrivé dans le Portugal. Genève ma voisine y a plus de part qu'aucune ville de France; elle avait à Lisbonne une grande partie de son commerce. Cette aventure est assurément plus tragique que les *Orphelin* et les *Mérope*. Le *tout est bien* de *Matthieu Garo* et de *Pope* est un peu dérangé. Je n'ose plus me plaindre de mes coliques depuis cet accident. Il n'est pas permis à un particulier de songer à soi dans une désolation si générale. Portez-vous bien, vous, madame d'*Argental* et tous les anges,

ges, et tâchez de tirer parti, si vous pouvez, de cette courte et misérable vie; je suis bien fâché de passer les restes de la mienne loin de vous. S'il y a quelques nouvelles sur *Jeanne*, je vous supplie de ne me laisser rien ignorer.

Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE XXXIX.

A MADAME DE FONTAINE, à *Paris*.

A Monrion, 16 de décembre.

IL faut que je dicte une lettre pour vous, ma chère nièce, en arrivant dans notre solitude de Monrion. Je ne vous ai point écrit depuis longtemps, mais je ne vous ai jamais oubliée. Tantôt malade, tantôt profondément occupé de bagatelles, j'ai été trop paresseux d'écrire. Si je vous avais écrit autant que j'ai parlé de vous, vous auriez eu de mes lettres tous les jours.

Je vais faire chercher les meilleurs pastels de Lausanne; vous en faites un si bel usage que j'irais vous en déterrer au bout du monde. Toutes nos petites Délices sont ornées de vos œuvres. Vous êtes déjà admirée à Genève, et vous l'emportez sur *Liotard*. Remerciez la nature, qui donne tout, de vous avoir donné le goût et le talent de faire des choses si agréables.

C'est assurément un grand bonheur de s'être procuré pour toute sa vie, un amusement qui satisfait à la fois l'amour-propre et le goût, et qui fait qu'on vit souvent avec soi-même, sans être obligé d'aller chercher à perdre son temps en assez mauvaise compagnie, comme font la

T. 85. *Corresp. générale*. T. VII. G

— plupart de tous les hommes, et même de vous
1755. autres dames. L'ennui et l'insipidité sont un
poison froid contre lequel bien peu de gens
trouvent un antidote.

Votre sœur et moi, nous cherchons aussi à
peindre. On me reproche un peu de nudité dans
notre pauvre *Jeanne d'Arc*; on dit que les édi-
teurs l'ont étrangement défigurée. J'ai tiré mon
épingle du jeu du mieux que j'ai pu; et, grâce
à vos bontés, nous avons évité le grand scandale.

Je me mets à présent au régime du repos;
mais j'ai peur qu'il ne me vaille rien, et
que je ne sois obligé d'y renoncer. Madame
Denis se donne actuellement le tourment d'ar-
ranger notre retraite de Monnon. Nous avons
eu aujourd'hui presque tout Lausanne. Je me
flatte que les autres jours seront un peu plus à
moi; je ne suis pas venu ici pour chercher du
monde. La seule compagnie que je désire ici,
c'est la vôtre. Peut-être que le docteur *Tronchin*
ne fera pas inutile à votre santé; vous êtes dans
l'âge où les estomacs se raccommoient, et moi
dans celui où l'on ne raccommode rien. Sans
doute, vous trouverez bien le moyen d'amener
votre enfant avec vous. Si ma pauvre santé me
permettait de lui servir de précepteur, je pren-
drais de bon cœur cet emploi; mais la meil-
leure éducation qu'il puisse avoir, c'est d'être
auprès de vous.

Ma chère nièce, mille complimens à tout ce
que vous aimez.

L E T T R E X L.

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE
FRANÇAISE.

Le 21 de décembre.

M E S S I E U R S ,

DAIGNEZ recevoir mes très-humbles remerciemens de la sensibilité publique (*) que vous avez témoignée sur le vol et la publication odieuse de mes manuscrits, et permettez-moi d'ajouter que cet abus, introduit depuis quelques années dans la librairie, doit vous intéresser personnellement: vos ouvrages, qui excitent plus d'empressement que les miens, ne seront pas exempts d'une pareille rapacité.

1755.

L'histoire prétendue de la guerre de 1741, qui paraît sous mon nom, est non-seulement un outrage fait à la vérité défigurée en plusieurs endroits, mais un manque de respect à notre nation, dont la gloire qu'elle a acquise dans cette guerre méritait une histoire imprimée avec plus de soin. Mon véritable ouvrage, composé à Versailles sur les mémoires des ministres et des généraux, est, depuis plusieurs années, entre les mains de M. le comte d'Argenson, et n'en est pas sorti. Ce ministre fait à quel point l'histoire que j'ai écrite diffère de celle

(*) Voyez la lettre de M. de *Voltaire*, à l'académie française, et la réponse de l'académie, dans la préface de la *Pucelle*.

— qu'on m'attribue. La mienne finit au traité
1755. d'Aix-la-Chapelle; et celle qu'on débite sous
mon nom ne va que jusqu'à la bataille de Fontenoi. C'est un tissu informe de quelques-unes de mes minutes dérobées et imprimées par des hommes également ignorans. Les interpolations, les omissions, les méprises, les mensonges y sont sans nombre. L'éditeur ne fait seulement pas le nom des personnes et des pays dont il parle; et, pour remplir les vides du manuscrit, il a copié, presque mot à mot, près de trente pages du Siècle de *Louis XIV.* Je ne puis mieux comparer cet avorton qu'à cette Histoire universelle que *Jean Néaulme* imprima sous mon nom, il y a quelques années. Je fais que tous les gens de lettres de Paris ont marqué leur juste indignation de ces procédés. Je fais avec quel mépris et avec quelle horreur on a vu les notes dont un éditeur a défiguré le siècle de *Louis XIV.* Je dois m'adresser à vous, Messieurs, dans ces occasions, avec d'autant plus de confiance que je n'ai travaillé, comme vous, que pour la gloire de ma patrie, et qu'elle serait flétrie par ces éditions indignes si elle pouvait l'être.

Je ne vous parle point, Messieurs, de je ne fais quel poème entièrement défiguré, qui paraît aussi depuis peu. Ces œuvres de ténèbres ne méritent pas d'être relevées, et ce serait abuser des bontés dont vous m'honorez; je vous en demande la continuation.

Je suis avec un très-profond respect, etc.

L E T T R E X L I.

A M. LE BARON DE HALLER.

VOICI, Monsieur, un petit certificat qui peut servir à faire connaître *Grasset*, pour lequel on réclame très-instamment votre protection. Ce malheureux a fait imprimer à Lausanne un libelle abominable contre les mœurs, contre la religion, contre la paix des particuliers, contre le bon ordre. Il est digne d'un homme de votre probité et de vos grands talens, de refuser à un scélérat une protection qui honorerait les gens de bien. J'ose compter sur vos bons offices, ainsi que sur votre équité. Pardonnez à ce chiffon de papier; il n'est pas conforme aux usages allemands, mais il l'est à la franchise d'un français qui vous révere plus qu'aucun allemand. 1755.

Un nommé *Lervèche*, ci-devant précepteur de M. *Constant*, est auteur d'un libelle sur feu M. *Saurin*. Il est ministre d'un village, je ne fais où, près de Lausanne. Il m'a écrit deux ou trois lettres anonymes sous votre nom. Tous ces gens-là sont des misérables bien indignes qu'un homme de votre mérite soit sollicité en leur faveur.

Je saisis cette occasion de vous assurer de l'estime et du respect avec lesquels je ferai toute ma vie, etc. (4)

(4) Il s'agissait de ce manuscrit de la Pucelle que *Grasset* voulut faire acheter à M. de *Voltaire*, en le menaçant de le publier. Si M. de *Haller* s'était rappelé

Réponse de M. Haller.

MONSIEUR,

— J'AI été véritablement affligé de la lettre dont vous
1755. m'avez honoré. Quoi ! j'admirerai un homme riche, indépendant, maître du choix des meilleures sociétés, également applaudi par les rois et par le public, assuré de l'immortalité de son nom, et je verrai cet homme perdre le repos pour prouver qu'un tel a fait des vols et qu'un autre n'est pas convaincu d'en avoir fait.

Il faut bien que la Providence veuille tenir la balance égale pour tous les humains. Elle vous a comblé de biens, elle vous accable de gloire. Il vous fallait des malheurs : elle a trouvé l'équilibre en vous rendant sensible.

Les personnes dont vous vous plaignez perdraient bien peu en perdant la protection d'un homme caché dans un coin du monde, et charmé d'être sans influence et sans liaisons. Les lois ont seules ici le droit de protéger le citoyen et le sujet. M. *Grasset* est chargé des affaires de mon libraire. J'ai vu M. *Lervêche* (*Laroche*) chez un exilé, M. *May*, que j'ai visité quelquefois depuis sa disgrâce, et qui passait ses dernières heures avec ce ministre.

Si l'un ou l'autre a mis mon nom sous des lettres

combien la conduite de ce *Grasset* était infame, combien la crainte de M. de *Voltaire* était fondée, il aurait, sans doute, tout bon calviniste qu'il était, répondu d'un ton moins magistral.

Un étranger se présente chez M. de *Voltaire*, et lui raconte qu'il a vu à Berne M. de *Haller*. M. de *Voltaire* le félicite sur le bonheur qu'il a eu de voir un grand-homme. Vous m'étonnez, dit l'étranger, M. de *Haller* ne parle certainement pas de vous de la même manière. Eh bien, répliqua M. de *Voltaire*, il est possible que nous nous trompions tous deux.

anonymes, s'il a laissé croire que nos relations sont plus intimes, il aura vis-à-vis de moi des torts que vous sentez avec trop d'amitié.

1755.

Si les souhaits avaient du pouvoir, j'en ajouterais un aux bienfaits du destin. Je vous donnerais de la tranquillité qui fuit devant le génie, qui ne le vaut pas par rapport à la société, mais qui vaut bien davantage par rapport à nous-mêmes : dès-lors l'homme le plus célèbre de l'Europe serait aussi le plus heureux. Je suis avec l'admiration la plus parfaite, etc.

L E T T R E . X L I I .

A M. L'ABBÉ DE CONDILLAC, à Paris.

Janvier.

Vous serez peut-être étonné, Monsieur, que je vous fasse si tard des remerciemens que je vous dois depuis si long-temps ; plus je les ai différés, et plus ils vous sont dus. Je n'ai voulu avoir l'honneur de vous écrire qu'après avoir lu de suite tous vos ouvrages. Il m'a fallu passer une année entière au milieu des ouvriers et des historiens. Les ajustemens de ma campagne, les événemens contingens de ce monde, et je ne fais quel Orphelin de la Chine qui s'est venu jeter à la traverse, ne m'avaient pas permis de rentrer dans le labyrinthe de la métaphysique. Enfin, j'ai trouvé le temps de vous lire avec l'attention que vous méritez. Je trouve que vous avez raison dans tout ce que j'entends, et je suis bien sûr que vous auriez raison encore dans les choses que j'entends moins ; et sur lesquelles j'aurais quel-

1756.

— ques petites difficultés. Il me semble que per-
1756. sonne ne pense ni avec tant de profondeur,
ni avec tant de justesse que vous.

J'ose vous communiquer une idée que je crois utile au genre humain. Je connais de vous trois ouvrages, l'Essai sur l'origine des connaissances humaines, le Traité des sensations et celui des animaux. Peut-être quand vous fîtes le premier ne songiez-vous pas à faire le second, et quand vous travaillâtes au second, vous ne songiez pas au troisième. J'imagine que depuis ce temps-là il vous est venu quelquefois la pensée de rassembler en un corps les idées qui règnent dans ces trois volumes, et d'en faire un ouvrage méthodique et suivi, qui contiendrait tout ce qu'il est permis aux hommes de savoir en métaphysique. Tantôt vous iriez plus loin que *Locke*, tantôt vous le combattriez, et souvent vous seriez de son avis. Il me semble qu'un tel livre manque à notre nation; vous la rendriez vraiment philosophe: elle cherche à l'être, et vous ne pouvez mieux prendre votre temps.

Je crois que la campagne est plus propre pour le recueillement d'esprit que le tumulte de Paris. Je n'ose vous offrir la mienne, je crains que l'éloignement ne vous fasse peur; mais, après tout, il n'y a que quatre-vingt lieues en passant par Dijon. Je me chargerais d'arranger votre voyage; vous seriez le maître chez moi comme chez vous; je serais votre vieux disciple; vous en auriez un plus jeune dans madame *Denis*, et nous verrions tous trois ensemble ce que c'est que l'ame. S'il y a quelqu'un capable d'inventer des lunettes pour découvrir cet être imper-

ceptible, c'est assurément vous. Je sais que vous avez, physiquement parlant, les yeux du corps aussi faibles que ceux de votre esprit sont perçans. Vous ne manquerez point ici de gens qui écriraient sous votre dictée. Nous sommes d'ailleurs près d'une ville où l'on trouve de tout, jusqu'à de bons métaphysiciens. M. *Tronchin* n'est pas le seul homme rare qui soit dans Genève. Voilà bien des paroles pour un philosophe et pour un malade. Ma faiblesse m'empêche d'avoir l'honneur de vous écrire de ma main, mais elle n'ôte rien aux sentimens que vous m'inspirez. En un mot, si vous pouviez venir travailler dans ma retraite à un ouvrage qui vous immortaliserait, si j'avais l'avantage de vous posséder, j'ajouterais à votre livre un chapitre du bonheur. Je vous suis déjà attaché par la plus haute estime; et j'aurai l'honneur d'être toute ma vie, Monsieur, etc. — 1756.

L E T T R E L X I I I.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

A Monrion, 8 de Janvier.

J'ENVOIE, ma chère nièce, la consultation de votre procès avec la nature au grand juge *Tronchin*. Je le prierai d'envoyer sa décision par la poste en droiture, afin qu'elle vous arrive plus vite.

Vous me paraissez à peu-près dans le même cas que moi: faiblesse et sécheresse, voilà nos deux principes. Cependant, malgré ces deux ennemis, je n'ai pas laissé de passer soixante

— ans; et madame *le Doffeur* vient de mourir
1756. avant quarante, d'une maladie toute contraire.
Mesdemoiselles *Bessières* avaient une vieille tante
qui n'allait jamais à la garde-robe; elle faisait seu-
lement tous les quinze jours une crotte de chat
que sa femme de chambre recevait dans sa
main, et qu'elle portait dans la cheminée;
elle mangeait dans une semaine deux ou
trois biscuits, et vivait à peu-près comme
un perroquet; elle était sèche comme le bois
d'un vieux violon, et vécut dans cet état près
de quatre-vingts ans, sans presque souffrir.

Au reste, je présume que M. *Tronchin* vous
prescrira à-peu-près le même remède qu'à moi;
et comme vous avez l'esprit plus tranquille que
le mien, peut-être ce remède vous réussira: mais
ce ne sera qu'à la longue. Le père putatif du
maréchal de *Richelieu*, qui était le plus sec et
le plus constipé des ducs et pairs, s'avisa de
prendre du lait à la casse: cela avait l'air du
bouillon de *Proserpine*; il s'en trouva très-bien.
Il mangeait du rôti à dîner, il prenait son lait
à la casse à souper, et vécut ainsi jusqu'à qua-
tre-vingt-quatre ans. Je vous en souhaite autant,
ma chère nièce. Amusez-vous toujours à peindre
de beaux corps tout nus, en attendant que le
docteur *Tronchin* rétablisse et engraisse le vôtre.

Adieu, ma chère nièce; tâchez de venir
nous voir avec des tetons rebondis et un gros
cu. Je vous embrasse tendrement, tout maigre
que je suis. J'écris à *Montigni* sur la mort de
madame *le Doffeur*. Sa perte m'afflige, et fait
voir qu'on meurt jeune avec de gros tetons. La
vie n'est qu'un songe; nous voudrions bien,
votre sœur et moi, rêver avec vous.

L E T T R E X L I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

A Monrion, 8 de janvier.

J E reçois, mon cher ange, votre lettre du 29 décembre, dans ma cabane de Monrion, qui est mon palais d'hiver. Mon sermon sur Lisbonne n'a été fait que pour édifier votre troupeau, et je ne jette point le pain de vie aux chiens. Si vous voulez seulement régaler *Thiriot* d'une lecture, il viendra vous demander la permission de s'édifier chez vous. 1756.

Je cherche toujours à vous faire ma cour par quelque nouvelle tragédie ; mais j'ai une maudite Histoire générale qu'il faut finir, et une édition à terminer. Ma déplorable fanté ne me permet guère de porter trois gros fardeaux à la fois. J'ai résolu d'abandonner toute idée de tragédie jusqu'au printemps. Je sens que je ne pourrai faire de vers que dans le jardin des Délices. Il faut à présent que ma vieille muse se promène un peu pour se dégourdir. Je ne crois pas qu'on ait beaucoup à faire de *Mariamne*, quand on a un *Astianax* et une *Coquette*. On dit que cette mademoiselle *Hus*, dont vous me parlez, ressemble plus à une *Agnès* qu'à une *Salome*. Cependant, si vous voulez qu'elle joue ce vilain rôle, je le lui donne de tout mon cœur, *in quantum possum et in quantum indiget*. Je suis gisant dans mon lit, ne pouvant guère écrire ; mais je vais donner les provisions de *Salome* à ladite demoiselle.

— Quoique vous ne méritiez pas que je vous
 756. dise des nouvelles, vous saurez pourtant que la
 cour d'Espagne envoie quatre vaisseaux de guerre
 à Buénos-Aïres contre le révérend père *Nicolas*.
 Parmi les vaisseaux de transport, il y en a un
 qui s'appelle le *Pascal*. Peut-être y êtes-vous
 intéressé comme moi; car il appartient à mes-
 sieurs *Gilly*. Il est bien juste que *Pascal* aille
 combattre les jésuites; mais, ni vous ni moi,
 ne paraissions pas faits pour être de la partie.
 Je vous embrasse, mon cher ange.

LET TRE XLV.

▲ M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Monrion, 11 de janvier.

IL me paraît, Monsieur, que sa Majesté polo-
 naise n'est pas le seul homme bienfaisant en
 Lorraine, et que vous savez bien faire comme
 bien dire. Mon cœur est aussi pénétré de votre
 lettre que mon esprit a été charmé de votre dis-
 cours. Je prends la liberté d'écrire au roi de
 Pologne, comme vous me le conseillez, et je
 me fers de votre nom pour autoriser cette li-
 berté. J'ai l'honneur de vous adresser la lettre;
 mon cœur l'a dictée.

Je me souviendrai toute ma vie que ce bon
 prince vint me consoler un quart d'heure dans
 ma chambre, à la Malgrange, à la mort de
 madame *du Châtelet*. Ses bontés me sont tou-
 jours présentes. J'ose compter sur celles de ma-
 dame de *Boufflers* et de madame de *Bassom-*

Pierre. Je me flatte que M. de *Lucé* ne m'a pas oublié ; mais c'est à vous que je dois leur souvenir. Comme il faut toujours espérer , j'espère que j'aurai la force d'aller à Plombières , puisque Toul est sur la route. Vous m'avez écrit à mon château de Monrion : c'est *Ragotin* qu'on appelle *monseigneur* ; je ne suis point homme à châteaux. Voici ma position. J'avais toujours imaginé que les environs du lac de Genève étaient un lieu très-agréable pour un philosophe , et très-sain pour un malade ; je tiens le lac par les deux bouts : j'ai un hermitage fort joli aux portes de Genève , un autre aux portes de Lausanne ; je passe de l'un à l'autre : je vis dans la tranquillité , l'indépendance et l'aïssance , avec une nièce qui a de l'esprit et des talens , et qui a consacré sa vie aux restes de la mienne.

Je ne me flatte pas que le gouverneur de Toul vienne jamais manger des truites de notre lac ; mais si jamais il avait cette fantaisie , nous le recevrons avec transport ; nous compterions ce jour parmi les plus beaux jours de notre vie. Vous avez l'air , messieurs les lieutenans généraux , de passer le Rhin cette année , plutôt que le mont Jura ; et j'ai peur que vous ne soyez à Hanovre quand je serai à Plombières. Devenez maréchal de France , passez du gouvernement de Toul à celui de Metz , soyez aussi heureux que vous méritez de l'être ; faites la guerre , et écrivez-la. L'histoire que vous en ferez , vaudra certainement mieux que la rapsodie de la Guerre de 1741 , qu'on met impudemment sous mon nom. C'est un ramas informe et tout défiguré de mes manuscrits , que j'ai laissés entre les mains de M. le comte d'*Argenson*.

— Je vous prévienne sur cela, parce que j'ambitionne votre estime. J'ai autant d'envie de vous
1756. plaire, Monsieur, que de vous voir, de vous faire ma cour, de vous dire combien vos bontés me pénètrent. Il n'y a pas d'apparence que j'abandonne mes hermitages et un établissement tout fait dans deux maisons qui conviennent à mon âge et à mon goût de retraite. Je sens que si je pouvais les quitter, ce serait pour vous, après toutes les offres que vous me faites avec tant de bienveillance. Je crois avoir renoncé aux rois, mais non pas à un homme comme vous.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame la comtesse de *Tressan*, et recevez les tendres et respectueux remerciemens du fuisse *Voltaire*.

Je m'intéresse à *Pampan* (*) comme malade et comme ami.

L E T T R E X L V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Février.

MON cher ange, si ceci n'est pas une tragédie, ce sont au moins des vers tragiques : je vous demande en grâce de me mander s'ils sont orthodoxes, je les crois tels ; mais j'ai peur d'être un mauvais théologien. Il court sous mon nom je ne fais quelle pièce sur le même sujet.

(*) M. de *Vaux*.

Il serait bon que mon vrai sermon fût tomber ———
celui qu'on m'impute. Je vous demande en 1756.
grâce d'éplucher mon prêche. Le *tout est bien*
me paraît ridicule quand le mal est sur terre et
sur mer. Si vous voulez que tout soit bien pour
moi, écrivez-moi.

Je vous demande pardon, mon cher ange,
de vous envoyer tant de vers, et point de
nouvelle tragédie; mais j'imagine que vous se-
rez bien aise de voir les belles choses que fait
le roi de Prusse. Il m'a envoyé toute la tragé-
die de Mérope mise par lui en opéra. Permet-
tez que je vous donne les prémices de son tra-
vail; je m'intéresse toujours à sa gloire. Vous
pourriez confier ce morceau à *Thiriot*, qui en
chargera sans doute sa mémoire, et qui fera
une des trompettes de la renommée de ce grand-
homme. Je ne doute pas que le roi de Prusse
n'ait fait de très-beaux vers pour le duc de
Nivernois; mais jusqu'à présent on ne connaît
que son traité en prose avec les Anglais.

Mille respects à tous les anges.

LETTRE XLVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE
RICHELIEU.

A Monrion, le 7 de février.

JE vous remercie bien fort, mon héros, de
votre belle et instructive épître. Il est vrai que
vous écrivez comme un chat, et que si vous
n'y prenez garde vous égalerez le maréchal de

— *Villars*. Je me flatte bien que vous l'égalerez
1756. tout de même quand il ne sera pas question
de plume; mais il me semble que le nouveau
traité dont le roi de Prusse s'applaudit, ne vous
permettra pas la guerre de terre. Vous ne fe-
riez pas le premier de votre nom qui eût gagné
une bataille navale; mais, jusqu'à présent, vous
n'avez pas tourné vos vues de ce côté. Vous
allez pourtant vous montrer à la Méditerranée;
et je voudrais que les Anglais fissent une des-
cente vers Toulon, pour que vous les traitassiez
comme on vient de les traiter à Philadelphie.

Je reviens à Fontenoi. Je suis encore à com-
prendre comment ma nièce ne vous donna pas
le manuscrit que je lui avais envoyé pour vous.
Ce manuscrit ne contenait que des mémoires
qu'il fallait rédiger et resserrer: il y avait une
grande marge qui attendait vos instructions
dans vos momens de loisir.

M. de *Ximènes*, qui allait souvent chez ma
nièce, fait comment ces mémoires informes et
défigurés ont été imprimés en partie. Je ferai
transcrire l'ouvrage entier dès que je serai de re-
tour à mes petites Délices auprès de Genève. Il
est bien certain que le nom de *Reiff* ou de
Thésée est une chose fort indifférente; mais ce
qui ne l'est point, c'est qu'on ose vous contes-
ter le service important que vous avez rendu
au roi et à la France.

Permettez-moi seulement de vous représen-
ter qu'en vous tuant de dire qu'il n'y a pas un
mot de vrai dans la conversation rapportée,
vous semblez donner un prétexte à vos en-
vieux de dire que ce qui suit cette conversa-
tion n'est pas plus véritable.

Je

Je n'ai pas inventé le *Thésée*, et, par parenthèse, cela est assez dans le ton de M. le maréchal de Noailles. C'est, encore une fois, votre écuyer *Féraul* qui me l'a conté: c'est une circonstance inutile, sans doute; mais ces bagatelles ont un air de vérité qui donne du crédit au reste; et si vous me contestez le *Thésée* publiquement, vous affaiblissez vous-même les vérités qui sont liées à cette conversation. On présumera que j'ai hasardé tout ce que je rapporte de cette journée si glorieuse pour vous.

Au reste, toute cette histoire est fondée sur les lettres originales de tous les généraux; et quelques petites circonstances, qu'on m'a dites de bouche, ne peuvent, je crois, faire aucun tort au reste de l'histoire, quand je rapporte mot pour mot les lettres qui sont dans le dépôt du ministre.

Je souhaite que la guerre sur mer soit aussi glorieuse que la dernière guerre en Flandres l'a été.

Croirez-vous que le roi de Prusse vient de m'envoyer une tragédie de *Méropé*, mise par lui en opéra? Il m'avertit cependant qu'il n'est occupé qu'à des traités. Je voudrais que vous vissiez quelque chose de son ouvrage, cela est curieux. Faites vos réflexions sur ce contraste, et sur tous ces contrastes. J'aurais pu donner quelques bons avis, mais je me renferme dans mon obscurité et dans ma solitude, comme de raison.

Je ne doute pas que vous ne voyiez madame de *Pompadour*, avant votre départ. Je n'ai qu'à vous renouveler mon éternel et respectueux attachement.

LETTRE XLVIII.

A M. BRIASSON, *libraire à Paris.*

A Monrion, 13 de février.

1756. **A**VANT de travailler à l'article *Français*, il serait bon que quelque homme zélé pour la gloire du Dictionnaire encyclopédique, voulût bien se donner la peine d'aller à la bibliothèque royale, et d'y consulter les manuscrits du dixième et onzième siècles, s'il y en a dans le jargon barbare, qui est devenu depuis la langue française. On pourrait découvrir peut-être quel est le premier de ses manuscrits qui emploie le mot *français*, au lieu de celui de *franc*. Ce serait une chose assez curieuse de fixer le temps où nous fûmes débaptisés, et où nous devinmes sauvages *français*, après avoir été sauvages *francs*, sauvages *gaulois* et sauvages *celtes*.

Si le roman de *Philomena*, écrit au dixième siècle, en langue moitié romance, moitié française, se trouve à la bibliothèque du roi, on y rencontrera peut-être ce que j'indique. L'histoire des ducs de Normandie, manuscrite, doit être de la fin du onzième siècle, aussi-bien que celle de *Guillaume au court nez*. Ces livres ne peuvent manquer de donner des lumières sur ce point qui, quoique frivole en lui-même, devient important dans un dictionnaire. On verra si ces premiers romans se servent encore du mot *franc*, ou s'ils adoptent celui de *français*.

En vérité, il n'y a que les gens qui sont à Paris qui puissent travailler avec succès au Dictionnaire encyclopédique ; cependant, quand je serai de retour à ma maison de campagne, près de Genève, je travaillerai de toutes mes forces à *Histoire*. 1756.

Je ne doute pas que M. de *Montesquieu* n'ait profité, à l'article *Goût*, de l'excellente dissertation qu'*Addisson* a insérée dans le *Spectateur*, et qu'il n'ait fait voir que le goût consiste à discerner, par un sentiment prompt, l'excellent, le bon, le mauvais, le médiocre, souvent mis l'un auprès de l'autre dans une même page. On en trouve mille exemples dans les meilleurs auteurs, sur-tout dans les auteurs de génie, comme *Corneille*.

A propos de goût et de génie, l'Eloge de monsieur de *Montesquieu*, par M. d'*Alembert*, est un ouvrage admirable ; il y a confondu les ennemis du genre-humain.

Mille sincères et tendres complimens à monsieur d'*Alembert*, à M. *Diderot* et à tous encyclopédistes.

LETTRE XLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 26 de février.

Moi, vous avoir oublié, mon cher ange ! ah, cela est bien impossible. Il y a plus de trois semaines que j'envoyai à madame de *Fontaine* le petit ouvrage dont vous me parlez pour vous

— être donné sur le champ. Si vous avez quelqu'un
1756. de la famille à gronder, c'est à madame de *Fontaine* qu'il faut vous adresser. J'en n'ai point reçu cette lettre où vous me chantiez pouilles : apparemment que vos gens, voyant que vous me grondiez, n'ont pas cru que la lettre fût pour moi. Je reçois très-régulièrement toutes celles qu'on m'écrit par M. *Tronchin*. Ne craignez point, mon cher ange, de m'écrire par cette voie. Il me semble qu'il faudrait faire à présent quelque tragédie maritime : on n'a encore représenté des héros que sur terre ; je ne vois pas pourquoi la mer a été oubliée. La scène ferait sur un vaisseau de cent pièces de canon. Vous m'avouerez que l'unité de lieu y serait exactement observée, à moins que les héros ne se jettassent dans la mer. En vérité, je ne trouve rien de neuf sur terre : ce sont toujours les mêmes passions, et des aventures qui se ressemblent. Le théâtre est épuisé, et moi aussi : et puis, quand on s'est tué à travailler deux ans de suite à l'ouvrage le plus difficile que l'esprit humain puisse entreprendre, quelle en est la récompense ? Les comédiens daignent-ils seulement remercier du présent qu'on leur a fait ? On amuse la cour deux heures ; mais, de tous ceux qu'on a amusés, en est-il un seul qui daigne vous rendre le moindre service ? La parodie nous tourne en ridicule ; un *Fréron* nous déchire : voilà tout le fruit d'un travail qui abrège la vie. C'est à ce coup que vous m'allez bien gronder : vous auriez tort, mon cher ange. Ne voyez-vous pas que si mon sujet était arrangé à ma fantaisie, j'aurais déjà commencé les vers ?

Mais quelle est donc la maladie de madame d'*Argental* ? que veut donc dire son pied ? Si la comédie ne la guérit point, que pourra *Fournier* ? Son état m'afflige sensiblement. Quand vous irez à la comédie, mon cher et respectable ami, faites, je vous prie, pour moi, les remerciemens les plus tendres à *Gengis-kan*. Il est vrai que je ne pouvais mieux me venger de l'auteur de *Mérope* opéra, qu'en vous en envoyant un petit échantillon. Je crois qu'à présent on doit trouver ses vers fort mauvais à Versailles. Je suis toujours attaché à madame de *Pompadour* ; je lui dois de la reconnoissance, et j'espère qu'elle fera long-temps en état de faire du bien. Adieu, mon cher ange ; je vous embrasse tendrement.

L E T T R E L.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, 12 de mars.

IL faut, mon ancien ami, que l'âge ait dépravé mon goût. Je n'ai pu tâter des deux plats que vous m'avez envoyés par M. *Bouret* : je vous remercie, et je ne peux guère remercier l'auteur.

Si vous avez l'ancienne Religion naturelle, en quatre chants, je vous prie de me l'envoyer.

Si vous avez à vous défaire d'un nombre de livres curieux, envoyez-moi la liste et le prix.

Si vous aimez les vers honnêtes et décens,

— voici ceux qui termineront le sermon sur Lis-
1756. bonne : lâchez-les pour appaiser les *Cerbères*.

Quel est l'ignorant qui veut qu'on mette l'*ou-
vrier* au lieu du *potier* ? Cet ignorant-là n'a
pas lu saint *Paul*.

Il ne tient qu'à moi d'aller voir l'opéra de
Mérope , de la composition du roi de Prusse ,
qu'il fait exécuter le 27 mars ; mais je n'irai pas.

En retrouvant votre dernière lettre , j'ai vu
que vous m'y disiez de vous envoyer la nou-
velle édition de mon petit carême , par la
poste ; et que vous vouliez la faire réimprimer
sur le champ , à l'usage des ames dévotes. J'obéis
donc à votre bonne intention. Mon ancien
ami , si on ne veut pas se servir de la préface
des éditeurs de Genève , il en faut une qui soit
dans le même goût , et qui dise combien ces
deux poèmes ont été tronqués et défigurés. Il
est très-triste assurément qu'on les ait imprimés
sans avoir mon dernier mot ; mais le voici. Je
fais aussi la guerre aux Anglais , à ma façon.

J'espère que M. le maréchal de *Richelieu* leur
prouvera , à la sienne , qu'il y a pour eux du
mal dans ce monde.

Je vous embrasse.

L E T T R E L I.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

A Monrion, 17 de mars.

MA chère enfant, je savais, il y a long-temps, qu'*Esculape-Tronchin* était à Paris; et j'ai été fidelle à un secret qu'il ne m'avait pas dit. Je le déclare indigne de sa réputation, s'il ne vous donne pas un cu et des tetons. Vous ferez très-bien de venir avec MM. *Tronchin* et *Labat*: une femme ne peut se damner en voyageant avec son directeur, ni se mal porter en courant la poste avec son médecin. 1756.

Votre frère a donc quitté son pot-à-beurre pour vous; et il va soutenir la cause du grand conseil contre les gens tenant la cour du parlement. Nous l'embrassons tendrement, votre sœur et moi. Nous comptons aller faire un petit tour à Lyon pour la dédicace du beau temple dédié à la comédie, que la ville a fait bâtir moyennant cent mille écus. C'est un bel exemple que Lyon donne à Paris, et qui ne sera pa suivi; mais l'autel ne sera pas prêt, et on ne pourra y officier qu'à la fin de juin. Nous viendrons ou vous recevoir à Lyon, ou nous vous y reconduirons des petites Délices du Lac. Enfin nous nous verrons, et tout s'arrangera, et je dirai: *tout est bien*.

C'est *Satan* qui a fait imprimer l'ébauche de mon sermon. J'ai, dans un accès de dévotion, augmenté l'ouvrage de moitié, et j'ai pris la

— 1756. liberté de raisonner à fond contre *Pope*, et de plus très-chrétiennement. Il y a sans doute beaucoup de mal sur la terre, et ce mal ne fait le bien de personne; à moins qu'on ne dise que votre constipation a été prévue de DIEU pour le bonheur des apothicaires. Je souffre depuis quarante ans, et je vous jure que cela ne fait de bien à personne. La maladie de M. de *Séchelles* ne fera aucun bien à l'Etat. Pour la comédie de *la Noue*, elle lui fera quelque bien, quoiqu'on dise qu'elle ne vaut pas grand' chose.

Votre sœur se donne quelquefois des indigestions de truite, et fait toujours sa cour à *Alceste* et à *Admète*. Je fais de mon côté de la mauvaise prose et de mauvais vers. Je griffonne quelques articles pour l'Encyclopédie; je bâtis une écurie, je plante des arbres et des fleurs, et je tâche de rendre l'hermitage des Délices moins indigne de vous recevoir. Je vous embrasse tendrement, vous et les vôtres, et frère et fils, et vous recommande un cu et des ttons, ma chère nièce.

LETTRE LII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 22 de Mars.

MON cher ange, vous avez raison; il vaudrait mieux faire des tragédies que des poèmes sur les malheurs de Lisbonne et sur la loi naturelle. Ces deux ouvrages sont donc imprimés à

à Paris, pleins de lacunes et de fautes ridicules, et on est exposé à la criaillerie ! Madame de *Fontaine* a dû vous donner, il y a long-temps, le poëme sur la loi naturelle. On lui a donné le titre de Religion naturelle : à la bonne heure ; mais il fallait l'imprimer plus correct. C'est une faible esquisse que je crayonnai pour le roi de Prusse, il y a près de trois ans, précisément avant la brouillerie. La margrave de *Barcith* en a donné des copies, et j'en suis fâché pour plus d'une raison. Que faire ? il faudra le publier après y avoir mis sagement la dernière main. J'en fais autant de la jérémiade sur Lisbonne. C'est actuellement un poëme de deux cent cinquante vers. Il est raisonné, et je le crois très-raisonnable. Je suis fâché d'attaquer mon ami *Pope*, mais c'est en l'admirant. Je n'ai peur que d'être trop orthodoxe, parce que cela ne me sied pas ; mais la résignation à l'Etre suprême sied toujours bien.

Encore une fois, une tragédie vaudrait mieux : mais le génie poétique est libre, et commande ; il faut attendre l'inspiration.

J'apprends qu'on a imprimé la Religion naturelle à madame la duchesse de *Götha* ; aussi bien que celle au roi de Prusse. Je me vois comme l'âne de *Buridan*.

L E T T R E L I I I .

A M A D A M E

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices , 24 de Mars.

— 1756. **C**OMMENT luttez-vous contre la queue de l'hiver , Madame , avec votre maudite exposition au nord ? Vous êtes sur les bords du Rhin , et vous ne le voyez pas. Vous êtes à la campagne , et à peine y avez-vous un jardin. Vous avez une amie intime , - et il faut qu'elle vous quitte. Ni la campagne ni Strasbourg ne doivent vous plaire. Monsieur votre fils n'est-il pas auprès de vous ? Il vous consolerait de tout. Que ne puis-je vous avoir tous deux dans mes Délices ! C'est alors que mon hermitage mériterait ce nom. Nous sommes du moins au midi , et nous voyons le beau lac de Genève. Madame *Denis* n'a pas heureusement de prébende qui la rappelle. Nous oublions , dans notre hermitage , les rois , les cours , les sottises des hommes ; nous ne songeons qu'à nos jardins et à nos amis.

Je finis enfin par mener une vie patriarchale ; c'est un don de DIEU qu'il ne nous fait que quand on a barbe grise ; c'est *le hochet de la vieillesse*. Si j'avais autant de santé que je me suis procuré de bonheur , je vous dirais plus

souvent, Madame, que je vous aimerai de tout mon cœur, jusqu'au dernier moment de mon existence. Madame *Denis* et moi sommes à vous pour jamais; ne nous oubliez pas près de la branche qui préside à Colmar. 1756.

L E T T R E L I V.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 28 de Mars.

SI je n'avais pas une nièce, mon héros, vous m'auriez vu à Lyon. Je vous aurais suivi à Toulon, à Minorque. Vous auriez eu votre historien avec vous, comme *Louis XIV.* Que les vents et la fortune vous accompagnent! Je ne peux répondre d'eux, mais je réponds que vous ferez tout ce que vous pourrez faire. Si jamais vous pouvez avoir la bonté de me faire parvenir un petit journal de votre expédition, je tâcherai d'en enchâsser les particularités les plus intéressantes pour le public et les plus glorieuses pour vous, dans une espèce d'Histoire générale qui va depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours. Je voudrais que mon greffe fût celui de l'immortalité. Vous m'aidez à l'empêcher de périr. Il est venu, à mon hermitage des Délices, des anglais qui ont vu votre statue à Gènes: ils disent qu'elle est belle et ressemblante. Je leur ai dit qu'il y avait dans Minorque un sculpteur bien supérieur. Réussissez, Monseigneur; votre gloire fera sur le marbre et dans tous les cœurs. Le mien en est rempli; il vous est attaché avec la plus vive tendresse et le plus profond respect.

— Je me flatte que vous serez bien content de
1756. M. le duc de *Fronsac*. On dit qu'il sera digne
de vous : il commence de bonne heure.

Offrais-je vous demander une grâce ? Ce se-
rait de daigner vous souvenir de moi , avec M.
le prince de *Wirtemberg* qui sert , je crois ,
sous vos ordres , et qui m'honore des bontés
les plus constantes.

Vous m'avez parlé de certaines rapsodies sur
Lisbonne et sur la religion naturelle. Vraiment
vous avez bien autre chose à faire qu'à lire
mes rêveries ; mais , quand vous aurez quel-
que insomnie , elles sont bien à votre service.

LETTRE LV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'avril.

JE reçois votre lettre du 24 mars , mon divin
ange ; que de choses j'ai à vous dire ! Ma-
dame d'*Argental* a toujours mal au pied ! et
le messie *Tronchin* est à Paris ! Il dit que je
suis sage et que je me porte bien ; ah , n'en
croyez rien. Mon procureur dit qu'il m'avait
envoyé une procuration ; c'est ce qu'un procu-
reur doit envoyer ; mais il n'en était rien avant
vos bontés et avant que M. l'abbé de *Chauve-
lin* eût daigné employer auprès de lui son élo-
quence. J'écris à M. l'abbé de *Chauvelin* pour
le remercier ; je ne fais point sa demeure : je
lui écris à Paris.

Vous me parlez d'une mademoiselle *Guëan* ; voilà
ce que c'est d'écrire trop tard ; les *Bonneau* sont

plus alertes. Un *Bonneau* m'a écrit, il y a un mois, pour mademoiselle *Hus*, et mon respect pour le métier ne m'a pas permis de refuser. J'ai signé; j'ai donné *Nanine* à cette *Hus*: ce n'est pas ma faute. Je ne suis qu'un pauvre Suisse mal instruit. On me défigure à Paris. Mon petit carême est imprimé d'une manière scandaleuse. La jérémiade sur Lisbonne et la Loi naturelle sont deux pièces dignes de la primitive Eglise. *Satan* en a fait les éditions. A qui dois-je m'adresser pour vous faire tenir mes sermons avec les notes? Parlez donc, écrivez donc un petit mot. Quand vous n'auriez pas eu la bonté de mettre à la raison mon procureur, je ne laisserais pas de songer pour vous à quelque drame bien extraordinaire, bien tendre, bien touchant, si DIEU m'en donne la force et la grâce; mais que faire? comment faire, et à quoi bon travailler pour des ingrats? moi Suisse! moi fournir la cour et la ville! Je prêche DIEU, et on dit au roi que je suis athée. Je prêche *Confucius* et on lui dit que je ne vaudrais pas *Crébillon*. Le roi de Prusse ne m'a pas traité avec reconnaissance; et on imprime une Religion naturelle où je le loue à tour de bras. Comment soutenir tous ces contrastes? Heureusement j'ai une jolie maison et de beaux jardins. Je suis libre, indépendant: mais je ne digère point, et je suis loin de vous; et je mourrai probablement sans vous revoir.

On me mande que les Anglais sont à Port-Mahon. On me mande que nos affaires de Cadix sont désespérées, et vous ne me dites pas comment va votre petit fait. Vous me ferez

— prendre les tragédies en horreur. Madame De-
 1756. nis vous fait des complimens sans fin, et moi
 des remerciemens et des reproches. Je vous em-
 brasse. Je vous aime de tout mon cœur.

L E T T R E L V I.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 12 d'avril.

J'AI tant fait de vers, mon cher et ancien
 ami, que je suis réduit à vous écrire en prose.
 J'ai différé à vous donner de mes nouvelles,
 comptant vous envoyer à la fois le poëme sur
 le Désastre de Lisbonne, sur le Tout est bien
 et sur la Loi naturelle, ouvrages dont on a
 donné à Paris des éditions toutes défigurées.
 Obligé de faire imprimer moi-même ces deux
 poëmes, j'ai été dans la nécessité de les corri-
 ger. Il a fallu dire ce que je pense, et le
 dire d'une manière qui ne révoltât ni les esprits
 trop philosophes, ni les esprits trop crédules.
 J'ai vu la nécessité de bien faire connaître ma fa-
 çon de penser, qui n'est ni d'un superstitieux ni
 d'un athée, et j'ose croire que tous les honnêtes
 gens feront de mon avis.

Genève n'est plus la Genève de *Calvin*, il
 s'en faut beaucoup; c'est un pays rempli de
 vrais philosophes. Le christianisme raisonnable
 de *Locke* est la religion de presque tous les
 ministres, et l'adoration d'un Etre suprême,
 jointe à la morale, est la religion de presque
 tous les magistrats. Vous voyez, par l'exemple
 de *Tronchin*, que les Gênevois peuvent appor-

ter en France quelque chose d'utile. Vous avez eu, cette année, des bords de notre lac, l'infestation de la petite vérole, Idamé, et la Religion naturelle. 1756.

Mes libraires se sont donné le plaisir d'assembler dans leur ville les chefs du conseil et de l'Eglise, et de leur lire mes deux poèmes: ils ont été universellement approuvés dans tous les points. Je ne fais si la sorbonne en ferait autant. Comme je ne suis pas en tout de l'avis de *Pope*, malgré l'amitié que j'ai eue pour sa personne, et l'estime sincère que je conserverai toute ma vie pour ses ouvrages, j'ai cru devoir lui rendre justice dans ma préface, aussi-bien qu'à notre illustre ami M. l'abbé *du Resnel*, qui lui a fait l'honneur de le traduire, et souvent lui a rendu le service d'adoucir les duretés de ses sentimens. Il a fallu encore faire des notes. J'ai tâché de fortifier toutes les avenues par lesquelles l'ennemi pouvait pénétrer. Tout ce travail a demandé du temps. Jugez, mon cher et ancien ami, si un malade chargé de cette besogne et encore d'une Histoire générale qu'on imprime, et qui plante, et qui fait bâtir, et qui établit une espèce de petite colonie, a le temps d'écrire à ses amis. Pardonnez-moi donc si je parais si paresseux dans le temps que je suis le plus occupé.

Mandez-moi comment je peux vous adresser mon Tout n'est pas bien et ma Religion naturelle. J'ignore si vous êtes encore à Paris; je ne fais où est M. l'abbé *du Resnel*. Je vous écris presque au hasard, sans savoir si vous recevrez ma lettre. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

L E T T R E L V I I .

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, 12 d'avril.

— 1756. J E dicte ma lettre, mon cher et ancien ami, parce que je ne me porte pas trop bien. C'est tout juste le cas de combattre plus que jamais le système de *Pope*;

*Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.*

Mandez-moi comment je peux vous envoyer quelques exemplaires de mes lamentations de *Jérémie* sur Lisbonne, et de mon testament en vers où je parle de la religion naturelle d'une manière, en vérité, très-édifiante. J'ai arrondi ces deux ouvrages autant que j'ai pu; et, quoique j'y aye dit tout ce que je pense, je me flatte pourtant d'avoir trouvé le secret de ne pas offenser beaucoup de gens. Je rends compte de tout dans mes préfaces, et j'ai mis à la fin des poèmes des notes assez curieuses. Je ne fais si les théologiens de Paris me rendront autant de justice que ceux de Genève. Il y a plus de philosophie sur les bords de notre lac qu'en forbonne. Le nombre des gens qui pensent raisonnablement se multiplie tous les jours: si cela continue, la raison rentrera un jour dans ses droits; mais ni vous ni moi ne verrons ce beau miracle. Je suis fâché que vous ayez perdu l'idée de venir à mes Délices; elles com-

ment à mériter leur nom : elles sont bien plus jolies qu'elles ne l'étaient quand votre petit aimable *Patu* y fit un pèlerinage ; je vous assure que c'est une jolie retraite bien convenable à mon âge et à ma façon de penser. Je ne fais pas de si beaux vers que *Pope* ; mais ma maison est plus belle que la sienne, et on y fait meilleure chère, grâce aux soins de madame *Denis* ; et je vous réponds que les jardins d'*Epicure* ne valaient pas les miens. Si jamais vous vous ennuyez des rues de Paris, et que vous vouliez faire un voyage philosophique, je me chargerai volontiers de votre équipage. Dites, je vous en prie, à *Lambert* que je vais lui envoyer les poèmes de Lisbonne et de la Loi naturelle. Dites-lui, en même temps, qu'il aurait bien dû s'entendre avec les *Cramer* pour l'édition de mes rêveries. Il était impossible que cette édition ne se fit pas sous mes yeux : vous savez que je ne suis jamais content de moi, que je corrige toujours, et il y a telle feuille que j'ai fait recommencer quatre fois. L'édition est finie depuis quelques jours. Puisque *Lambert* en veut faire une, il me fera grand plaisir de mettre votre nom à la tête du premier discours sur l'homme ; le quatrième est pour un roi, et le premier sera pour un ami ; cela est dans l'ordre.

Bonsoir, je vous embrasse.

L E T T R E L V I I I .

A M. LE DUC D'UZÈS.

Aux Délices, près de Genève, 16 d'avril.

1756. **V**OUS voyez, monsieur le Duc, l'excuse de mon long silence, dans la liberté que je prends de ne pas écrire de ma main. Mes yeux ne valent pas mieux que le reste de mon corps. Il faut que vous ayez plus de courage que moi, puisque vous écrivez de si jolies lettres avec un rhumatisme; mais c'est que vous avez autant d'esprit que de courage.

Il est vrai, monsieur le Duc, que je me suis avisé, il y a quelques années, d'argumenter envers sur la religion naturelle, avec le roi de Prusse. C'était tout juste immédiatement avant que lui et moi chétif nous fissions l'un et l'autre une petite brèche à cette religion naturelle, en nous fâchant très-mal à propos; mais il n'est pas rare à la nature humaine de voir le bien et de faire le mal. On a imprimé à Paris ce petit ouvrage depuis quelque temps, mais entièrement défiguré; et on y a joint des fragmens d'une jérémiade sur le Désastre de Lisbonne, et d'un examen de cet axiome *tout est bien*. Toutes ces rêveries viennent d'être recueillies à Genève: on les a imprimées correctement avec des notes assez curieuses. Si cela peut amuser votre loisir, je donnerai le paquet à M. de Rhodon qui, sans doute, trouvera des occasions de vous le faire tenir.

Puisque vous me parlez des péchés de ma jeunesse, je vous assure que vous n'avez point la véritable *Jeanne* : celle qu'on a imprimée et celles qui courent en manuscrit ressemblent à toutes les filles qui prennent le beau nom de pucelles, sans avoir l'honneur de l'être. Bien des gens, à qui le sujet plaisait, se sont avisés de remplir les lacunes. Je peux vous assurer que ce mot de *bien-aimé* n'est pas dans mon original : il n'est fait que pour le Cantique des cantiques. Si mon âge, mes maladies et mes occupations me permettaient de revoir ces anciennes plaisanteries qui ne sont plus pour moi de saison, et si le goût vous en demeurerait, je me ferais un plaisir de mettre entre vos mains l'ouvrage tel que je l'ai fait ; mais ce n'est pas là une besogne de malade. 1756.

Quant à la foule de mes autres sottises, les frères *Cramer* en achèvent l'impression à Genève. Je n'en fais point les honneurs. Ils ont entrepris cette édition à leurs risques et périls, et j'ai eu des raisons pour ne pas vouloir en garder plusieurs exemplaires en ma possession. Ma santé d'ailleurs est dans un état si déplorable que j'évite avec soin tout ce qui pourrait entraîner quelque discussion.

Je fais des vœux, en qualité de bon français et de serviteur de M. le maréchal de *Richelieu*, pour qu'il arrive dans l'île de Minorque avant les Anglais ; et je crois qu'on a beau jeu quand on part de Toulon, et qu'on joue contre des gens qui ne sont pas encore partis de Portsmouth.

L E T T R E L I X.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 d'avril.

1756. C'EST un trait digne de mon héros, de daigner songer à son vieux petit suiffe, quand il s'en va prendre ce Port-Mahon. Savez-vous bien, Monseigneur, que l'île de Minorque s'appelait autrefois l'île d'Aphrodise, et qu'*Aphrodise* en grec c'est *Vénus*? Je me flatte que vous donnerez pour le mot, *Vénus victrix*, cela vous fiéra à merveille. Ce mot-là ne réussit pas mal à un de vos devanciers qui eut aussi affaire en son temps aux Anglais et aux dames.

Je ne conçois pas comment les Anglais pourraient s'opposer à votre expédition. Ils ont quatre cent cinquante lieues à traverser avant d'être dans la mer de vos îles Baléares; et quand même ils arriveraient à temps, auront-ils assez de troupes? Vous n'avez pas cent lieues de traversée. Si le sud-ouest vous est contraire, ne l'est-il pas aussi aux Anglais? Enfin, j'ai la meilleure opinion du monde de votre entreprise. Il vient tous les jours des anglais dans ma retraite. Ils me paraissent très-fachés d'avoir chez eux des hanovriens, et ils ne croient pas qu'on puisse vous empêcher de prendre Port-Mahon, fussiez-vous quinze jours aux îles d'Hières. Comme on peut avoir quelques momens de loisir sur le *Foudroyant*, dans

le chemin, je prends la liberté grande de vous envoyer mes sermons; ils ne sont ni gais ni ga-
lans, ils conviennent au saint temps de Pâques: 1756.
ils sont bien sérieux; mais votre sphère d'activité s'étend à tous les objets. S'ils vous ennui-
ent, vous n'avez qu'à les jeter dans la mer. Je ne dirai *tout est bien* que quand vous aurez
pris la garnison de Port-Mahon prisonnière de guerre. En attendant, je songe assez tristement
aux choses de ce monde. J'ai reçu de Buénos-Aires le détail de la destruction de Quito; c'est
pis que Lisbonne. Notre globe est une mine, et c'est sur cette mine que vous allez vous
battre.

Vous savez que les jésuites du Paraguay s'op-
posent très-saintement aux ordres du roi d'Es-
pagne. Il envoie quatre vaisseaux chargés de
troupes pour recevoir leur bénédiction. Le ha-
sard a fait que je fournis pour ma part un de
ces vaisseaux dont une petite partie m'appar-
tenait. Ce vaisseau s'appelle *le Pascal*. Il est
juste que *Pascal* combatte les jésuites; et cela
est plaisant. Pardon de bavarder si long-temps
avec mon héros. Madame *Denis* et moi, nous
lui présentons nos tendres respects, nos vœux,
nos espérances, notre impatience.

L E T T R E L X.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

Aux Délices, 16 d'avril.

1756. **L**ES Délices sont un hôpital, ma chère nièce : nous sommes sur le côté, votre sœur et moi ; notre *Esculape - Tronchin* ne peut pas être partout. Songez à conserver la santé qu'il vous a rendue. Il arrive bien souvent dans les maladies chroniques, comme les nôtres, qu'un remède agit heureusement les quinze premiers jours, et cesse ensuite de faire son effet. C'est ce que j'ai éprouvé toute ma vie, et que je souhaite que vous n'éprouviez pas.

Dès que votre sœur et moi nous aurons repris un peu de force, nous ferons un petit voyage indispensable. Ne manquez pas de nous écrire toujours aux Délices, et de nous informer de votre marche, afin que nous puissions aller au-devant de vous, et que nous ne soyons pas d'un côté tandis que vous arriverez de l'autre.

Je crois qu'on ne s'embarrasse pas plus à Paris de nos flottes et de la vengeance qu'il faut prendre des Anglais, que du système de *Pope* et de la Loi naturelle. Cependant je suis fâché qu'on ait imprimé mes petits sermons : je les ai rendus beaucoup plus corrects et plus édifiants, avec de belles notes fort instructives pour les curieux. Je vous enverrai tout cela comme je pourrai. Vous voyez que je suis bon français ; je combats les Anglais à ma façon. Je suis

pomme *Diogène* qui remuait son tonneau pendant que tout le monde se préparait à la guerre 1756. dans Athènes.

Je pourrais bien écrire quelque petite flagornerie à notre docteur, si j'ai quelques momens heureux : mais à présent à peine puis-je dicter une mauvaise lettre en prose, et vous dire combien je vous aime.

Bonsoir, ma chère nièce; j'embrasse votre frère, et fils, et mari, et tout ce que vous aimez.

LETTRE LXI.

A M. DE BORDES,

DE L'ACADÉMIE DE LYON.

Aux Délices, avril.

SOYEZ bien sûr, Monsieur, que votre lettre me fait plus de plaisir que tout ce que vous auriez pu m'envoyer d'Italie, soit opéra, soit agnus Dei. Nous sommes très-fâchés, madame Denis et moi, que vous n'ayez pas pu prendre votre route par Genève. Après avoir vu des palais et des cascades, et après avoir entendu des *Miserere* à quatre chœurs, vous auriez vu, dans une retraite paisible, deux espèces de philosophes pénétrés de votre mérite. J'ai eu longtemps un extrême désir de faire le voyage dont vous revenez; mais à présent je n'ai plus d'autre passion que celle de rester tranquille chez moi, et d'y pouvoir recevoir des hommes comme vous. Je fais bien plus de cas d'un être pensant

— que de Saint-Pierre de Rome ; et ce n'est pas
1756. trop la peine, à mon âge, d'aller dans un pays
où il faut demander permission de penser à un
dominicain.

M. l'abbé *Pernetti* m'a mandé qu'il fallait
deux vers pour l'inscription de votre salle de
spectacles, et qu'il ne fallait que deux vers. La
langue française, qui par malheur est très-in-
grate pour le style lapidaire, rend cette besogne
assez mal-aisée. Quatre vers en ce genre sont
plus aisés à faire que deux. Cependant je vous
supplie de dire à M. l'abbé *Pernetti* que j'es-
saiurai de lui obéir et de lui plaire. J'ai encore
heureusement du temps devant moi : on dit que
votre salle ne sera prête que pour l'automne. Je
me flatte qu'avant ce temps-là il faudra faire des
inscriptions pour la statue de M. le maréchal de
Richelieu à Minorque.

Adieu, Monsieur ; conservez-moi une amitié
dont je sens vivement tout le prix.

LETTRE LXII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, avril.

PRENEZ Port-Mahon, mon héros ; c'est mon
affaire. Vous savez qu'un fou d'anglais parie
vingt contre un, à bureau ouvert dans Londres,
qu'on vous mènera prisonnier en Angleterre
avant quatre mois. J'envoie commission à Lon-
dres de déposer vingt guinées contre cet extra-
vagant, et j'espère bien gagner quatre cents li-
vres sterling, avec quoi je donnerai un beau
feu

Je n'ai de joie le jour que j'apprendrai que vous avez fait la garnison de Saint-Philippe prisonnière de guerre. Je ne suis pas le seul qui prie pour vous. Vous vengerez la France, et vous enrichirez plus d'un Français. Je me flatte que, malgré la fatigue et les chaleurs, la gloire vous donne de la santé, à vous et à M. le duc de Fronsac. Vous avez auprès de vous toute votre famille. Permettez-moi de souhaiter que vous buviez tous à la glace dans ce maudit fort de Saint-Philippe, couronnés de lauriers comme des Romains triomphans des Carthaginois.

Je n'ose pas vous supplier d'ordonner à un de vos secrétaires de m'envoyer les bulletins; mais, si vous pouvez me faire cette faveur, vous ne pouvez assurément en honorer personne plus intéressé à vos succès.

Permettez que les deux suisses vous présentent leur tendre respect.

L E T T R E L X I I I

A M. PARIS DUVERNEY.

Aux Délices, le 26 d'avril.

IL y a un mois, Monsieur, que je devais vous renouveler mes remerciemens, car il y a un mois que je jouis du plaisir de voir s'épanouir sous mes fenêtres les belles fleurs que vous eûtes la bonté de m'envoyer l'an passé. Je fais d'autant plus de cas des plaisirs de cette espèce que malheureusement je n'en ai plus guère d'autres. Pour vous, Monsieur, vous jouissez d'un bonheur plus précieux, de la santé, de la confid-

T. 85. *Corresp. générale.* Tome VII. K

— ration et de la gloire que vous avez acquise. Cè
 1756. sont-là de belles fleurs qui valent mieux que des
 jacinthes, des renoncules et des tulipes.

Je crois que ni vous ni moi ne ferons fâchés
 d'apprendre la prise de Minorque par M. le ma-
 réchal de *Richelieu*. Vous vous êtes toujours in-
 téressé à sa gloire, comme je l'ai vu prendre à
 cœur tout ce qui vous regardait. S'il venge la
 France des pirateries anglaises, il lui faudra une
 nouvelle statue au Port-Mahon; et si les Anglais
 ont été assez mal-avisés pour ne pas prendre de
 justes mesures, ils auront la réputation d'avoir
 été de bons pirates, et de très-mauvais poli-
 tiques.

Adieu, Monsieur; conservez-moi un souvenir
 qui me fera toujours infiniment précieux. Vous
 voulez bien que je présente ici mes très-hum-
 bles obéissances à monsieur votre frère. Je le
 crois à présent à Brunoi, comme vous à Plai-
 fance, n'ayant plus l'un et l'autre que des oc-
 cupations douces qui exercent l'esprit sans le
 fatiguer. Vivez l'un et l'autre plus que le cardi-
 nal de *Fleuri*, avec le plaisir et la gloire d'avoir
 fait plus de bien à vos amis que jamais ce mi-
 nistre n'en a fait aux siens, supposé qu'il en
 ait eu.

L E T T R E L X I V.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 3 de mai.

MON. HÉROS,

RECEVEZ mon petit compliment (*); il aura du moins le mérite d'être le premier. Je n'attends pas que les courriers soient arrivés. Il n'y aurait pas grand mérite à vous envoyer de mauvais vers, quand tout le monde vous chantera; je m'y prends à l'avance : c'est mon droit de vous deviner. Je vous crois à présent dans Port-Mahon, je crois la garnison prisonnière de guerre ; et si la chose n'est pas faite quand j'ai l'honneur de vous écrire, elle le fera à la réception de mon petit compliment. Une flotte anglaise peut arriver. Eh bien, elle fera le témoin de votre triomphe. Enfin, pardonnez-moi si je me presse. Vous vous pressez encore plus d'achever votre expédition. Il y a longtemps que je vous ai entendu dire que vous étiez prime-fautier.

Pardon, Monseigneur, d'un si énorme bavardage ; vous avez bien autre chose à faire.

(*) Voyez dans le volume d'Epîtres celle qui commence par ce vers :

Depuis plus de quarante années, etc.

L E T T R E L X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 3 de mai.

1755. **T**HIRIOT me mande, mon divin ange, que vous avez été content de l'édition de mes sermons, que ma morale vous a plu, que les notes ont eu votre approbation; mais vous saviez alors l'affront qu'on venait de faire au père de l'Eglise des sages, à *Bayle*. On venait de le traiter comme le père *Berruyer* et comme la *Christiade*, on l'associait à l'évêque de Troies. On brûlait tout, et ancien et nouveau Testament, et mandemens, et philosophie. Cette capilotade est assez singulière, et le discours de M. *Joli* peu courtois pour le philosophe de Rotterdam. Mon mauvais ange voulut que, précisément dans ce temps-là, il se soit glissé au bout de mon petit carême une note sur *Bayle*, qui devient tout juste la satire d'un jugement que j'ignorais, et du discours éloquent de M. *Joli de Fleury*, que je n'avais pu deviner. Je n'ai été informé que par les gazettes, de l'arrêt contre l'Ecriture sainte et contre *Bayle*. J'ai écrit aussitôt à *Thiriot* l'éditeur; je l'ai prié de réformer ma scandaleuse note faite si innocemment. Je ne veux pas être brûlé avec la Bible; à moi n'appartient tant d'honneur. Il est certain qu'il y a deux ou trois petits mots qui doivent déplaire beaucoup à M. *Joli de Fleury*: *Que ceux qui se déchaînent contre Bayle apprennent de lui à raisonner et à être modérés;*

et à la fin de la note, *c'est qu'ils sont injustes.* —
Encore une fois, je ne pouvais deviner que des 1756.
hommes qui raisonnent, qui sont modérés et
justes, traitassent *Bayle* comme ils l'ont fait ;
mais je ne dois pas le leur dire. Vous venez
toujours à mon secours, mon ange ; mais en
est-il temps ? et *Thiriot* n'a-t-il pas déjà fait
imprimer ma bévue ? Je vous supplierais aussi
de ne pas permettre qu'on gâte ce vers :

L'empereur ne peut rien sans ses chers électeurs.

Le mot de *cher* est celui dont il se sert en leur
écrivain. Ce sont ces mots propres et caractéris-
tiques qui font le mérite d'un vers. *Qu'avec*
ses électeurs est dur et faible. Je voudrais bien
n'être ni brûlé ni mutilé.

Je mérite ces grâces de vous, puisque je vous
fais faire deux tragédies à la fois sous mes yeux.
La première est ce botoniate, ce Nicéphore que
le conseiller genevois raccommode ; la seconde
est *Alceste*, à laquelle votre très-humble ser-
vante, ma nièce, travaille tout doucement. Il
ne reste plus que moi ; mais je vous ai déjà
dit qu'il me fallait du temps, de la santé et *fla-*
tus divinus. J'attends le moment de la grâce.
Si mon état continue, je serai un juste à qui la
grâce aura manqué. Je ne peux d'ailleurs songer
à présent qu'à Port-Mahon. Je me flatte que
vous apprendrez bientôt la réduction de toute
l'île. Ce fera-là un beau coup de théâtre, un
beau dénouement ; mais, en vérité, il est plus
aisé de prendre Minorque que de faire une
bonne tragédie à mon âge. Je ne connais plus
les acteurs ; je suis loin de vous. Les sujets sont

— épuisés, et moi aussi. Il n'y a que le cœur qui
 1756. soit inépuisable. Je voudrais bien que les talens
 fussent comme l'amitié, qu'ils augmentassent
 avec les années. Adieu, mille tendres respects
 à tous les anges.

L E T T R E L X V I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 5 de mai.

MADAME, je suis rempli d'étonnement et de reconnaissance à la lecture de votre lettre, et j'ai de plus bien des remords. Comment ai-je pu être si long-temps sans vous écrire, moi qui ai encore des yeux ? et comment avez-vous fait, vous qui n'en avez plus ?

Vous avez donc de petites parallèles que vous appliquez sur le papier, et qui conduisent votre main ? Vous n'avez plus besoin de secrétaire avec ce secours ; il ne vous faut plus qu'un lecteur. Je ne lui ai donné guère d'occupation depuis long-temps ; mais je n'en ai pas été moins occupé de vous, moins touché de votre état. Je m'étais interdit presque tout commerce, n'écrivant que de loin en loin des réponses indispensables. Accablé une année entière, sans relâche, de travaux sous lesquels ma santé succombait, et ayant de plus l'occupation d'une maison et d'un jardin, et même de l'agriculture ; enseveli dans les Alpes, dans les livres,

et dans les ouvrages de la campagne, je me sentais incapable de vous amuser, et encore plus de vous consoler ; car, après avoir dit autrefois assez de bien des plaisirs de ce monde, je me suis mis à chanter ses peines. J'ai fait comme *Salomon*, sans être sage : j'ai vu que tout était à-peu-près vanité et affliction, et qu'il y a certainement du mal sur la terre. 1756.

Vous devez être de mon avis, Madame, dans l'état où vous êtes ; et je crois qu'il n'y a personne qui n'ait senti quelquefois que j'ai raison. Des deux tonneaux de *Jupiter*, le plus gros est celui du mal : or, pourquoi *Jupiter* a-t-il fait ce tonneau aussi énorme que celui de Cîteaux ? ou comment ce tonneau s'est-il fait tout seul ? cela vaut bien la peine d'être examiné. J'ai eu cette charité pour le genre-humain ; car pour moi, si j'osais, je serais assez content de mon partage.

Le plus grand bien auquel on puisse prétendre est de mener une vie conforme à son état et à son goût. Quand on en est venu là, on n'a point à se plaindre ; et il faut souffrir ses coliques patiemment.

Je présume, Madame, que vous tirez un bien meilleur parti encore de votre situation, que moi de la mienne. Vous êtes faite pour la société ; la vôtre doit être recherchée par tous ceux qui sont dignes de vivre avec vous. La privation de la vue vous rend le commerce de vos amis plus nécessaire, et par conséquent plus agréable ; car les plaisirs ne naissent que des besoins. Il vous fallait absolument Paris, vous auriez péri de chagrin à la campagne ; et moi je ne peux plus vivre que dans la retraite où je suis.

— Nos maux font différens ; et il nous faut de différens remèdes.

Il est vrai qu'il est triste d'achever sa vie loin de vous ; et c'est une des choses qui me font conclure que *tout n'est pas bien*. Tout doit être bien pour M. le président *Hénault*. S'il y a quelqu'un pour qui le bon tonneau soit ouvert , c'est lui. M. le maréchal de *Richelieu* en boira sa bonne part , s'il prend les forts de Port-Mahon. Cette île de Minorque s'appelait autrefois l'île de *Vénus* ; il est juste que ce soit à M. de *Richelieu* qu'elle se rende.

Adieu , Madame ; soyez sûre que le bord du lac Lemman n'est pas l'endroit de la terre où vous êtes le moins chérie et respectée.

L E T T R E L X V I I .

A M. THIRIOT , à Paris.

A Mohrion , le 27 de mai.

JE crois , mon ancien ami , que le braiement de l'âne de Montmartre (*) est aux Délices. Je verrai ce que c'est , à mon retour dans cet hermitage. Ma nièce de *Fontaine* y arrive incessamment. J'aurais bien voulu qu'elle vous eût amené , et que vous aimassiez la campagne comme moi. Il y en a de plus belles que la mienne ; mais il n'y en a guère d'aussi agréables. Je suis redevenu sibarite , et je me suis fait un séjour délicieux ; mais je vivrais aussi aisément comme

(*) Ouvrage intitulé : *Pensées d'un citoyen de Montmartre*.

Diogène

Diogène que comme *Aristippe*. Je préfère un ———
ami à des rois; mais, en préférant une très- 1756.
jolie maison à une chaumière, je serais très-
bien dans la chaumière. Ce n'est que pour les
autres que je vis avec opulence; ainsi je défie
la fortune, et je jouis d'un état très-doux et
très-libre que je ne dois qu'à moi.

Quand j'ai parlé en vers des malheurs des
humains mes confrères, c'est par pure générosité;
car, à la faiblesse de ma santé près, je suis si
heureux que j'en ai honte. Je vous aimerais
bien mieux encore compagnon de ma retraite
qu'éditeur de mes rêveries.

Les faquins qui poursuivent la mémoire de
Bayle méritent le mépris et le silence. Je vous
remercie de supprimer la petite remarque qui
leur donne sur les oreilles. Tout le reste aura
son passe-port chez les honnêtes gens. Il est
vrai que cette seconde édition paraît bien tard,
et qu'on a donné trop de temps aux fots pour
répandre leurs préjugés sur la première. Celle-
ci est aussi forte; mais elle est mesurée et ac-
compagnée de correctifs qui ferment la bouche
à la superstition, tandis qu'ils laissent triompher
la philosophie.

Je vous ai déjà mandé que je ne suis pas
partisan de ce vers : *Tandis que de la grace*,
etc.; mais que j'aime mieux un vers hasardé
qu'un vers plat.

Je ne fais pas ce qu'on veut dire par les pré-
tendues dissensions des *Cramer*; il n'y en a
jamais eu l'ombre. Ce sont des gens d'une très-
bonne famille de Genève, qui ont de l'éduca-
tion et beaucoup d'esprit; ils sont pénétrés de
mes bienfaits, tout minces qu'ils sont, et ont

— fait un magnifique présent à mon secrétaire. **Ce**
1756. secrétaire, par parenthèse, est un florentin très-
 aimable, très-bien né, et qui mérite mieux
 que moi d'être de l'academie della Crusca.

Vous voilà donc moine de Saint-Victor; je
 l'ai été de Senones. J'ai travaillé avec dom
Calmet pendant un mois. Je travaille actuelle-
 ment avec des calvinistes, et je m'en trouve
 bien, excommunication à part.

Mandez-moi où il faut vous écrire. *Interea
 vale, et me ama.*

LETTRE LXVIII..

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 de juin.

JE vous ai envoyé, mon cher ange, mes
 sermons sous l'enveloppe de M. *Bouret*; mais
 comme je me suis avisé de voyager un mois
 dans la Suisse, il se peut faire qu'il y ait eu
 quelque retardement dans l'envoi.

Vous voyez que la famille des *Tronchin* est
 dévouée aux arts: mais l'auteur aura des succès
 moins brillans que l'inoculateur. Il vaut mieux
 suivre *Esculape* qu'*Apollon*. On a corrigé le
Nicéphore et l'*Alexis* selon vos vues; mais non
 selon vos désirs. L'*Alceste* est très-bien entre
 les mains de madame *Denis*, puisque cela l'a-
 muse, et que de plus c'est le triomphe des fem-
 mes. Pour moi, je vous avoue que je n'aurais
 jamais osé traiter un pareil sujet. Je doute fort
 que *Racine* en ait eu l'idée. *Alceste* peut faire

à l'opéra le plus grand effet. Il eût été à souhaiter que *Quinault* eût fait *Alceste* après *Armide*, dans le temps de la force de son génie, et qu'il eût eu *Rameau* pour musicien. 1756.

Je ne protesterai point votre lettre de change pour une tragédie, mais je demanderai du temps pour vous payer. Les éditions de mes anciennes rêveries prennent le peu de temps que ma misérable santé me laisse. Il faut joindre le *Siècle de Louis XIV* à un tableau du monde entier depuis *Charlemagne*. Vous m'avouerez qu'il est difficile qu'un malade puisse d'une main arranger le monde, et de l'autre faire une tragédie. Au reste, quand j'en ferai une, je sens bien que je travaillerai pour des ingrats; mais je travaillerai pour vous, mon cher ange, et vous me tiendrez lieu du public. Je suis assez animé quand c'est à vous que je veux plaire; mais, quand vous aurez une pièce du pays des *Allobroges*, songez que l'on fait souvent des pièces *allobroges* à Paris, alors vous me jugerez avec indulgence.

Auriez-vous lu ce recueil de lettres de madame de *Maintenon*, de *Louis XIV*, etc.? y a-t-il quelque chose, dont un historien puisse faire usage? Je ne vous parle que d'histoire; je vous en demande pardon. Madame *Denis* vous dit les choses les plus tendres. Elles sont bien reçues puisqu'elle fait une tragédie. Madame de *Fontaine*, qui n'en fait point, arrivera dans quelques jours dans mon hermitage; il est bien joli. J'en suis fâché, car je m'y attache, et il est trop loin de vous, mon cher ange. Mille tendres respects à madame d'*Argental* et à tous vos amis.

L E T T R E L X I X.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, 4 de juin.

1756.

JE reviens dans mon hermitage vers Genève, mon ancien ami, sans savoir si mes petits sermons ont été imprimés à Paris comme je les ai faits et comme je vous les ai envoyés; mais je reçois une lettre de M. d'*Argental*, qui met presque en colère ma dévotion. Il me fait part d'un scrupule que vous avez eu, quand je vous ai mandé que la condamnation un peu dure des ennemis de *Bayle* ferait tort à l'édition et à l'éditeur. Vous avez fait comme tous les commentateurs; vous n'avez pas pris le sens de l'auteur. Quel galimatias, ne vous en déplaît, de regarder ce danger de l'éditeur autrement que comme le danger d'imprimer un reproche fait à un corps respectable! Comment avez-vous pu imaginer que je puisse avoir un autre sentiment? Vous avez la bonté de faire imprimer un ouvrage qui vous plaît, et je ne veux point qu'il y ait dans cet ouvrage la moindre chose qui puisse vous compromettre. Il faut que vous ayez le diable au corps, le diable des *Bentley*, des *Burman*, des *variorum*, pour expliquer ce passage comme vous avez fait. J'attends des exemplaires reliés de mon recueil des rêveries pour vous en envoyer. Je ne fais pas quel parti prend *Lambert*; je voudrais bien ne

pas désobliger *Lambert*. Je voudrais aussi que les *Cramer* pussent profiter de mes dons. Il est difficile de contenter tout le monde. Je viens de parcourir une partie du Citoyen de Montmartre ; c'est un âne qui affiche sa patrie. J'apprends , par une voie très-sûre, que *Fréron* et *la Beaumelle* ont composé cet infame et ridicule libelle. On me mande qu'il n'a excité que l'horreur et le mépris. 1756.

Cela n'empêche pas que *la Beaumelle* ne puisse avoir imprimé des lettres originales de *Louis XIV* et de madame de *Maintenon*, dont on pourra faire quelque usage dans la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*. Un scélérat et un sot peut avoir eu par hasard de bons manuscrits. Je vous prie de me mander s'il y a quelque chose d'utile dans ce recueil. Etes-vous à présent moine de Saint-Victor ? Que n'êtes vous venu faire vos vœux dans l'abbaye des Délices avec madame de *Fontaine* ? Croyez que mon abbaye en vaut bien une autre ; c'est celle de *Thélème*. On m'en a voulu tirer en dernier lieu pour aller dans des palais, mais je n'ai garde. Je vous embrasse tendrement.

P. S. Je vous envoie une nouvelle édition de mes sermons , et vous prie de vouloir bien en distribuer à MM. d'*Alembert*, *Diderot* et *Rousseau*. Ils m'entendront assez ; ils verront que je n'ai pu m'exprimer autrement, et ils seront édifiés de quelques notes ; ils ne dénonceront point ces sermons.

L E T T R E L X X.

A M. DE FORMONT.

Aux Délices, 13 de juin.

—
1756. **M**ON ancien ami et mon philosophe, je vous regretterai toute ma vie, vous et madame *de Deffant*. Elle s'est donc accoutumée à la perte de la vue. Il me reste des yeux, mais c'est presque tout ce qui me reste. Je ne lui écris pas : qu'aurais-je à lui mander de ma solitude ? que je vois de mon lit le lac de Genève, le Rhône, l'Arve, des campagnes, une ville et des montagnes. Cela n'est pas honnête à dire à quelqu'un qui a perdu deux yeux, et, qui pis est, deux beaux yeux ; mais je voudrais l'amuser et vous aussi. Je voudrais vous envoyer certain poëme dans le goût de messer *Ariosto*, qui court dans Paris, indignement défiguré, plein de grossièretés et de sottises. Je veux en faire pour vous une petite copie bien propre, et vous l'envoyer. Vous en connaissez déjà quelque chose ; il est juste que vous l'ayez tout entier et tel que je l'ai fait, puisque des gens sans goût l'ont tel que je ne l'ai pas fait. Mandez-moi comment et par qui je peux vous faire tenir cette ancienne plaisanterie que je m'amusai à corriger, il y a quelques années. Je ne veux pas perdre mes peines ; est c'est en être payé que de faire passer deux ou trois heures à me lire, les gens qui sont capables de bien juger. Notre ami *Cideville* est de ce

petit nombre. S'il est encore à Paris, quand vous aurez cet ancien logaton, je vous prierai de lui en faire part; car deux copies sont trop longues à faire. J'aimerais mieux vous envoyer cette espèce d'Histoire générale qu'on a autant défigurée que mon petit poëme ariostin. C'est un ouvrage plus honnête, plus convenable à mon âge et à mon goût; mais il faut un peu de temps pour achever le tableau des sottises humaines, depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours. J'ai été indigné et ennuyé de la manière dont on a presque toujours écrit les grandes histoires chez nos modernes. Un homme qui ne saurait pas que *Daniel* est un jésuite, le prendrait pour un sergent de bataille. Cet homme ne vous parle jamais que d'aile droite et d'aile gauche. On retrouve enfin le jésuite quand il est à *Henri IV*, et c'est encore bien pis. Il semble qu'il ait voulu écrire la vie du révérend père *Cotton*, et qu'il parle par occasion du meilleur roi qu'ait eu la France; mais ce qu'il oublie toujours, c'est la nation. L'histoire des mœurs et de l'esprit humain a toujours été négligée. C'est un beau plan que cette histoire; c'est dommage que la bibliothèque du roi ne soit pas sur les bords de mon lac. Je n'ai pas laissé de trouver quelque secours; je travaille quand je me porte tolérablement; je bâtis, je plante, je sème, je cultive des fleurs, je meuble deux maisons aux deux bouts du lac, tout cela fort vite, parce que la vie est courte. Madame *Denis* a eu assez de philosophie et assez d'amitié pour quitter la vilaine maison que nous occupions à Paris, et pour se transporter dans le plus beau lieu de la nature. Il

— fallait sans doute cette philosophie et cette
 *756. amitié, car on est assez porté à croire qu'un
 trou à Paris vaut mieux qu'un palais ailleurs.
 Pour moi, je n'aime ni les trous ni les palais; mais
 je suis très-content d'une maison riante et com-
 mode, -encore plus content de mon indépen-
 dance, de ma vie libre et occupée; et sans
 vous, sans madame *du Deffant*, sans quelques
 autres personnes que je n'oublierai jamais, je
 ferais bien loin de connaître les regrets. Adieu,
 mon ancien ami; continuez à tirer le meil-
 leur parti que vous pourrez de ce songe de la
 vie. Je vous embrasse tendrement.

L E T T R E L X X I.

▲ M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 14 de juin.

J'AI quelque orgueil, mon héros, de voir
 une partie de ma destinée, unie à la vôtre. Il
 est assez plaisant que je sois, après vous, l'hom-
 me le plus réellement intéressé à la prise de
 Port-Mahon. Je me suis avisé de faire le
 prophète. Vous accomplirez sans doute ma
 prophétie; elle est très-claire; il y en a eu
 jusqu'ici peu dans ce goût-là. Votre panégy-
 riste est devenu votre astrologue. Par quel ha-
 sard faut-il que ma prédiction coure Paris,
 avant que le maudit rocher de M. *Blakeney* se
 soit rendu? Le même jour que j'ai reçu
 la lettre dont vous honorez votre petit prophète,
 j'ai appris que mon petit compliment était ré-

pându dans Paris. C'est *Thiriot-la-trompette* —
 qui me dit l'avoir vu et tenu, et même l'avoir 1756.
 désapprouvé. Il y a long-temps que je vous
 avertis que vous aviez probablement quelque
 secrétaire bel esprit, qui rendait publiques les
 galanteries que je vous écrivais quelquefois. Je
 suis bien sûr que ce n'est pas moi qui ait divul-
 gué ma prophétie. Je ne l'ai certainement en-
 voyée à personne qu'à mon héros; c'était un
 secret entre le ciel et lui. *Thiriot* fait quelque-
 fois sa cour à madame la duchesse d'*Aiguillon*.
 Si c'est chez elle qu'il a vu ma lettre, peut-
 être madame d'*Aiguillon* n'en aura pas laissé
 prendre de copie; et, en ce cas, il n'y a que
 quelques lambeaux de publiés.

Voyez, Monseigneur, comment notre secret
 a pu transpirer. Je vous envoyai cette faillie
 par M. le duc de *Villars*, et je ne lui en fis
 pas confidence. Nul autre que vous au monde
 n'a vu la prédiction. Si vous l'avez fait lire
 à quelque profanateur de ces mystères, il n'y
 a pas grand mal. Vous me justifierez bientôt;
 vous confondrez les incrédules comme les en-
 vieux; on verra bien que vous êtes un héros,
 et que je ne suis pas un prophète de *Baal*.

Au milieu des coups de canon, vous soucie-
 riez-vous de savoir que *la Beaumelle*, qui s'est
 fait, je ne fais comment, héritier des papiers
 de madame de *Maintenon*, a fait imprimer
 quinze volumes, soit de lettres, soit de mé-
 moires? Ce ramas d'inutilités est relevé par un
 tas d'impudences et de mensonges, qui est fait
 tout juste pour l'avidité curieuse du public. Il
 y a quatre-vingt ou cent familles outragées:
 voilà ce qu'il faut au gros des hommes. Il y a,

— 1756. parmi les lettres de madame de *Maintenon*, une lettre de M. le duc de *Richelieu* votre père, qui certainement n'était pas faite pour être publique. Les termes qui vous regardent sont bien peu mesurés, et il est désagréable que monsieur votre fils soit à portée de les voir. Il me paraît bien indécent de révéler ainsi des secrets de famille, du vivant des intéressés.

Mais, après tout, qu'importe qu'on attaque la conduite de M. le duc de *Fronsac* en 1715, pourvu qu'on rende justice à M. le maréchal de *Richelieu* en 1756 ?

Prenez votre Mahon, triomphez des Anglais et des mauvais discours. Je lève les mains au ciel sur mes montagnes, et je chanterai le *Te Deum* en terre hérétique.

Madame *Denis* et moi, nous sommes les deux fuiffes qui aiment le plus votre gloire et votre personne.

LETTRE LXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à *Paris*.

Aux Délices, 15 de juin.

MON cher ange, nos amours sont furieusement traversées. Je ne pourrai, de plus de trois mois, travailler à cette tragédie que vous voulez avec tant d'obstination, et que j'ai déjà esquissée pour vous plaire. Vous savez que *Villars* ne peut être par-tout. On va imprimer une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, à la suite d'une espèce d'Histoire uni-

verselle. Je crois vous l'avoir déjà mandé. Je —
 lis cette compilation des mémoires de madame 1755.
 de *Maintenon*, et j'admire comment un homme
 a l'audace de publier tant de sottises, tant de men-
 songes et de contradictions, d'insulter tant de fa-
 milles, de parler si insolemment de tout ce qu'il
 ignore, et comment on a la bonté de le souffrir. Il
 est assez singulier que cet homme soit à Paris, et
 que je n'y sois pas. Il a eu quelques bons mé-
 moires, et il a noyé le peu de vérités inutiles
 que contiennent les mémoires de *Dangeau*,
d'Hébert, de mademoiselle d'*Aumale*, dans
 un fatras d'impostures de sa façon. Il a trouvé
 le vrai secret d'être lu et d'être méprisé.

Il avance hardiment que le premier dauphin
 épousa mademoiselle *Chouin*. J'ai toujours en-
 tendu dire à ceux qui ont vécu avec elle, et
 sur-tout à madame de *Villefranche* et à ma-
 dame de *Bolingbroke*, que c'était un conte ri-
 dicule. Si vous avez pu, mon cher et respec-
 table ami, déterrer un peu de vérité parmi les
 anecdotes d'erreur dont le monde est plein,
 daignez, à vos heures perdues, vous amuser à
 m'instruire, afin que je sorte au plutôt du bour-
 bier désagréable de l'histoire, pour me donner
 tout entier aux choses que vous aimez.

Vous n'aurez de moi que ce feuillet, une bou-
 teille d'encre est tombée sur l'autre. Madame
Denis et madame de *Fontaine* vous embrassent.
 Cette *Fontaine*, la ressuscitée, est tout étonnée
 de ma maison et de mes jardins. Elle dit que
 cela serait bien beau auprès de Paris, mais je
 ne le crois pas.

L E T T R E L X X I I I .

A M. T H I R I O T .

Aux Délices, 16 de juin.

1756. **J**E ne suis pas étonné qu'on dévore ce ramas d'anecdotes où, parmi quelques vérités indifférentes, tirées des mémoires de *Dangeau*, d'*Hébert*, etc., tout fourmille de faussetés, de contradictions et d'impostures. Le mensonge n'a jamais parlé avec tant d'impudence. Cela est fait pour être lu des ignorans oisifs, méprisé des sages, et pour indigner les gens en place. De quel front ce malheureux ose-t-il assurer que Monseigneur épousa mademoiselle *Chouin*? et que madame de *Berry* se maria au comte de *Riom*? Quand on avance de tels faits, il faut avoir ses garants. Il était réservé à ce siècle qu'un gredin parlât de la cour comme s'il y avait joué un rôle. Il prend la peine de combattre de temps en temps le Siècle de *Louis XIV*, et il porte la démence jusqu'à citer des passages qui n'y ont jamais été.

Je suis bien aise que ce soit un pareil coquin qui ait écrit contre vous. Il se dit citoyen de Montmartre, il mérite d'être citoyen d'une chiourme. Que comptez-vous faire, mon ancien ami, de l'édition de mes bagatelles? Vous devriez bien venir voir l'auteur, et joindre votre porte-feuille au mien. Nous pourrions faire quelque chose ensemble. Les *Cramer* ne se repentent pas de leur édition, quoiqu'il y en ait tant d'au-

tres. Ils l'ont presque toute débitée en trois semaines; je ne m'y attendais pas. L'Histoire générale mérite un peu plus d'attention; on y joint le *Siècle de Louis XIV*, avec des additions et des notes qui seront assez curieuses. Vous ne nuiriez pas à cet ouvrage; nous le reverrions ensemble. Mes nièces auraient soin de vous rendre votre séjour aux Délices digne du nom que ma maison ose porter. J'y jouis de la paix, j'y travaille à loisir; ce sont-là les vraies délices. Je serai trop heureux, si j'avais de la santé et l'ami *Thiriot*. *Vale*.

P. S. La lettre à M. le maréchal de *Richelieu* n'était pas assurément pour le public. Je ne l'ai communiquée à personne. S'il a fait voir mes prophéties, il les accomplira.

LETTRE LXXIV.

A MADAME DUPUY,

Femme du secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui, plusieurs années avant son mariage, avait consulté l'auteur sur les livres qu'elle devait lire.

Aux Délices, près de Genève, le 20 de juin.

JE ne suis, Mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plutôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous

— envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous
 1756. me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le *Tasse* et l'*Arioste* vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poètes vaut mieux que toutes les leçons; mais, puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui font depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque: il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté, on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, Mademoiselle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le *Tasse* et l'*Arioste*, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit; et les Français font dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de *Sévigné* et d'autres dames écrivent; comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans; je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de madame *Deshoulières* qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si

Vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité notre *Racine* s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que *Racine* a dit en vers; croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout. 1756.

Vos réflexions, Mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, *Fénélon*, *Bossuet*, *Racine*, *Despréaux*, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, Mademoiselle, à ces longues réflexions, ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

LETTRE LXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 de juin.

MON très-cher ange, j'ai fait venir les frères *Cramer* dans mon hermitage. Je leur ai demandé pourquoi vous n'aviez pas eu le premier ce recueil de mes folies en vers et en prose;

— ils m'ont répondu que le ballot ne pouvait en-
 1756. core être arrivé à Paris. Ils disent que les exem-
 plaires qui sont entre les mains de quelques
 curieux, y ont été portés par des voyageurs de
 Genève; ils en sont la dupe. *Lambert* a at-
 trapé un de ces exemplaires, et travaille jour
 et nuit à faire une nouvelle édition. Comment
 avez-vous pu soupçonner, mon cher ange, que
 j'aye négligé le premier de mes devoirs? Votre
 exemplaire devait vous être rendu par un nom-
 mé monsieur *Dubuisson*. Le *Dubuisson* et les
Cramer disent qu'ils n'ont point tort, et moi je
 dis qu'ils ont très-grand tort, puisque vous êtes
 mal servi.

Je n'ai point vu les feuilles de *Fréron*; je sa-
 vais seulement que *Catilina* était l'ouvrage d'un
 fou, versifié par *Pradon*; et *Fréron* n'en dira
 pas davantage. C'est cependant à ce détestable
 ouvrage qu'on m'immola pendant trois mois;
 c'est cette pièce absurde et gothique à laquelle
 on donna la plus haute faveur.

L'ouvrage de *la Beaumelle* est bien plus mau-
 vais et bien plus coupable qu'on ne croit; car,
 qui veut se donner la peine de lire avec examen?
 c'est un tissu d'impostures et d'outrages faits à
 toute la maison royale et à cent familles. Il est
 juste que ce malheureux soit accueilli à Paris,
 et que je sois au pied des Alpes.

Dieu me préserve de répondre à ses personna-
 lités; mais c'est un devoir de relever, dans les
 notes du Siècle de *Louis XIV*, les mensonges
 qui déshonoreraient ce beau siècle.

J'ai reçu une grande et éloquente lettre de la
Duménil. Elle n'était pas tout-à-fait ivre, quand
 elle me l'a écrite. Je vois que *Clairon* lui donne
 de

de l'émulation ; mais , si elle veut conserver son talent , il faut qu'elle cesse de boire. Ma-
demoiselle *Clairon* a des inclinations plus con- 1756.
venables à son sexe et à son état.

Je vous avoue une de mes foiblesses. Je suis persuadé , et je le serai jusqu'à ce que l'événement me détrompe , qu'*Oreste* réussirait beaucoup à présent ; chaque chose a son temps , et je crois le temps venu. Je ne vous dirai pas que ce succès me serait agréable , je vous dirai qu'il me serait avantageux ; il ouvrirait des yeux qu'on a toujours voulu fermer sur le peu que je vaux.

Si vous pouviez , mon cher ange , faire jouer *Oreste* quelque temps après *Sémiramis* , vous me rendriez un plus grand service que vous ne pensez. Vous pourriez faire dire aux acteurs qu'ils n'auront jamais rien de moi avant d'avoir joué cette pièce.

Je vous remercie de vos anecdotes. Le discours de *Louis XIV* , qu'on prétend tenu au maréchal de *Boufflers* , passe pour avoir été débité aux maréchaux de *Villars* et de *Harcourt*. La plaine de Saint-Denis est bien loin du *Quefnoy*. Il eût été bien triste de dire qu'on se ferait tuer aux portes de Paris , quand les anciennes frontières n'étaient pas encore entamées.

Quoique je sois plongé dans le siècle passé , je voudrais pourtant savoir si , dans le temps présent , l'abbé de *Bernis* est déclaré contre moi. Je ne le crois pas ; je l'ai toujours aimé et estimé , et j'applaudis à sa fortune. Instruisez-moi. Je vous embrasse tendrement.

L E T T R E L X X V I

A U M Ê M E.

Aux Délices, 2 de juillet.

— 1756. AVEZ-VOUS reçu enfin, mon cher ange, cette édition qui est en chemin depuis plus d'un mois? C'est une pièce complexe, à ce que je vois, que celle du Port-Mahon. Nous ne touchons pas encore au dénouement, et bien des gens commencent à siffler. Ma petite lettre, non trop tôt écrite, mais trop tôt envoyée par M. d'Egmont à madame d'Egmont, donne assez beau jeu aux rieurs. On en a supprimé la prose, et on n'a fait courir que les vers qui ont un peu l'air de vendre la peau de l'ours avant qu'on l'ait mis par terre. Si M. de Richelieu ne prend pas ce maudit rocher, il retrouvera à Versailles et à Paris beaucoup plus d'ennemis qu'il n'y en a dans le fort Saint-Philippe. Il faut pour mon honneur, et pour le sien surtout, qu'il prenne incessamment la ville. Il se trouverait, en cas de malheur, que mes compliments n'auraient été qu'un ridicule. Je vous prie de bien dire, mon cher ange, que je n'ai pas eu celui de répandre des éloges si prématurés. Si M. d'Egmont avait été un grand politique, il ne les aurait fait courir qu'à la veille de prendre la garnison prisonnière.

La Beaumelle m'embarasse un peu davantage. Il est triste d'être obligé de lui répondre, cependant il le faut. Son livre a trop de cours

pour que je laisse subsister tant d'erreurs et tant d'impostures. Il attaque cent familles, il prodigue le scandale et l'injure sans la moindre preuve, il parle de tout au hasard ; et plus il est audacieux dans le mensonge , plus il est lu avec avidité. Je peux vous répondre qu'il y a peu de pages où l'on ne trouve des mensonges très-aisés à confondre. Il faut les relever, la preuve en main ; dans des notes au bas des pages du *Siècle de Louis XIV*, sans aucune affectation , et par le seul intérêt de la vérité. Si vous et vos amis vous aviez remarqué quelque chose d'important, je vous serais bien obligé d'avoir la bonté de m'en avertir ; peut-être même les yeux du public commencent-ils à s'ouvrir sur cette insolente rapsodie. On me mande que les gens un peu instruits en pensent comme moi ; à la longue ils dirigent le sentiment du public. Nous voilà bien loin de la tragédie, mon cher ange ; j'ai besoin pour ce travail de n'en avoir aucun autre sur les bras, de quelque nature que ce soit. *Tronchin* est revenu ; je lui donne ma fanté à gouverner, et mon ame à vous. Mille tendres respects à tous les anges.

L E T T R E L X X V I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE
RICHELIEU.

A vous seul.

Aux Délices , 5 de juillet.

— 1756. **P**ARDONNEZ à mes importunités, mon héros. Je me flatte que vous prendrez, ce mois-ci, le rocher et les Anglais. Tant mieux que la besogne soit difficile, vous en aurez plus de gloire. Vous connaissez Paris et Versailles; vous savez comme on a murmuré que la ville de l'Europe la plus forte, après Gibraltar, n'ait pas été prise en quatre jours; et si vous aviez pu l'emporter d'emblée, on aurait dit, cela était bien aisé. Vous triompherez des difficultés, des Anglais, des fots et des jaloux.

Tronchin est revenu de Paris, il en a été l'idole, et jamais idole n'a reçu plus d'offrandes. Il a tout vu, tout entendu; il connaît tous ceux qui osent vous porter envie. Une certaine personne lui a parlé avec une confiance étonnante. Je n'ai qu'un reproche à me faire, lui a-t-elle dit, c'est d'avoir fait du mal à M. de *M*....; mais j'ai été trompée, etc. etc. etc.

On a parodié la petite lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire; tant mieux encore. Je vais préparer des fusées, et je compte donner un feu le jour que j'apprendrai que vous

êtes entré dans la place. En vérité, vous devriez bien me faire savoir, par un de vos secrétaires, dans quel temps à-peu-près vous souperiez dans le fort Saint-Philippe; vous feriez là une bonne œuvre. Elève du maréchal de Villars et son successeur, battez les ennemis de la France et les vôtres. 1756

Il y a dans le monde un petit coin de terre où vous êtes adoré. Le lac de Genève retentit de votre nom. Recevez mes vœux, mon encens, mon attachement, mon tendre respect.

LETTRE LXXVIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 7 de juillet.

O ricevuto colla più viva gratitudine, caro signor mio, ciò che ò letto col più gran piacere. Siete giudice d'ogni arte; e maestro d'ogni stile, *et doctus sermones cujuscumque lingua*. On m'assure que vous êtes parti de Venise après l'avoir instruite, que vous-allez à Rome et à Naples. On me fait espérer que vous pourrez faire encore un voyage en France, et repasser par Genève; je le désire plus que je ne l'espère. Vous trouveriez les environs de Genève bien changés; ils sont dignes des regards d'un homme qui a tout vu. Je n'habite que la moindre maison de ce pays-là; mais la situation en est si agréable que peut-être, en voyant de votre fenêtre le lac de Genève, la ville, deux rivières et cent jardins, vous ne regretteriez pas absolu-

— ment Potsdam. Ma destinée a été de vous voir
1756. à la campagne ; ne pourrai-je vous y revoir encore ?

Ella troverà difficilmente un pittore tal quale lo vuole ; e più difficilmente ancora un impresario , o un *Swerts* , che possa far rappresentare un opera conforme alle vostre belle regole ; ma troverà nel mio ritiro *des Délices* , un dilettante appassionato di tutto ciò che scrivete , e non meno innamorato della vostra gentilissima conversazione.

Je suis trop vieux , trop malade et trop bien posté pour aller ailleurs. Si je voyageais , ce serait pour venir vous voir à Venise ; mais si vous êtes en train de courir , per Dio venite a Genève. Farewell , farewell ; I love you sincerely and for ever.

LETTRE LXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 16 de juillet.

MON cher ange , on voit bien que vous ne m'écrivez pas les secrets de l'Etat , car vous m'envoyez vos lettres sans les cacheter. M. *Tronchin* , le conseiller de Genève , voit que vous attendez toujours avec impatience une tragédie , il y a grande apparence que la sienne sera la première que vous aurez. Je vous servirai un peu plus tard. Il est permis d'être lent à mon âge. Vous me pardonnerez bien de préférer quelque temps *Louis XIV* aux héros de l'antiquité. Je ne pourrai être absolument à leurs or-

dres et aux vôtres, que quand j'aurai mis le *Siècle de Louis XIV* dans son nouveau cadre. 1756.

Souffrez que je me défie un peu de toutes les anecdotes ; celle des campemens du prince *Eugène*, depuis le *Quesnoy* jusqu'à *Montmartre*, est plus que suspecte. Comment veut-on qu'on ait pris à *Dénain* ce projet de campagne ? Le prince *Eugène* n'avait pas son porte-feuille dans les retranchemens de *Dénain* où il n'était pas. Je ne veux pas ressembler à ce *la Beaumelle* qui répète tous les bruits de ville à tort et à travers, qui paraît avoir été le confident de *Monseigneur* et de mademoiselle *Chouin*, et qui parle du duc d'*Orléans* comme s'il avait souvent soupé avec lui.

Si jamais on imprime les *Mémoires* du marquis de *Dangeau*, on verra que j'ai eu raison de dire qu'il faisait écrire les nouvelles de son valet de chambre. Le pauvre homme était si ivre de la cour, qu'il croyait qu'il était digne de la postérité de marquer à quelle heure un ministre était entré dans la chambre du roi. Quatorze volumes sont remplis de ces détails. Un huissier y trouverait beaucoup à apprendre, un historien n'y aurait pas grand profit à faire. Je ne veux que des vérités utiles. J'ai cherché à en dire depuis le temps de *Charlemagne* jusqu'à nos jours. C'est peut-être l'emploi d'un homme qui n'est plus historiographe, car ceux qui l'ont été ont rarement dit la vérité. Il y en a à présent de bien agréables à dire à M. le maréchal de *Richelieu*. J'étais fâché que ma prophétie courût, parce qu'on pouvait me soupçonner d'en avoir fait les honneurs ; mais j'étais fort aise d'être le premier à lui rendre jus-

— tice. Il eut la bonté de me mander, le 29 du
1756, mois passé, l'accomplissement de ma prophétie.
Nous autres voisins du Rhône, nous savons
toujours les nouvelles quelques jours avant vous
autres Parisiens.

M. le duc de *Villars* avait encore mademoi-
selle *Clairon* il y a trois jours. Je lui ai écrit,
à cette *Idamé*; et si ma santé le permettait,
j'irais l'entendre à Lyon; mais je sens que je ne
me transplanterais que pour venir vous voir,
mon cher ange. Je pourrais bien faire cette par-
tie l'année prochaine, avec quelques héros à
cothurne et quelques héroïnes. Il n'est pas mal
de se tenir quelque temps à l'écart; c'est pres-
que le seul préservatif contre l'envie et contre
la calomnie, encore n'est-il pas toujours bien sûr.

Je ne fais pas comment *Sémiramis* aura réussi
sans mademoiselle *Clairon*. Si la demoiselle *Du-
ménil* continue à boire, adieu le tragique. Il
n'y a jamais eu de talens durables avec l'ivro-
gnerie. Il faut être sobre pour faire des tragé-
dies et pour les jouer.

On me paraît de tous côtés très-indigné con-
tre *la Beaumelle*. Plusieurs personnes même
trouvent assez étrange que cet homme soit tran-
quille à Paris, et que je n'y sois pas; mais ces
gens-là ne voyent pas que tout cela est dans
l'ordre. Adieu, mon divin ange; mes nièces
vous embrassent. Madame de *Fontaine* est un
miracle de *Tronchin*; si cela continue, vous la
reverrez avec des tetons. Il fait bien chaud
pour jouer *Sémiramis*; mais *Crébillon* ne fera-
t-il pas jouer la sienne? c'est un de ses ouvrages
qu'il estime le plus. Adieu; mille respects à
tous les anges.

LETTRE

L E T T R E L X X X.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE
RICHELIEU.

Aux Délices, 16 de juillet.

MON HÉROS ET CELUI DE LA FRANCE,

EN vertu du petit billet dont vous daignâtes
m'honorer après votre bel assaut, j'eus l'hon-
neur de vous dire tout ce que j'en pense, et de
vous écrire à Compiègne. Vous allez être assas-
siné de poèmes et d'odes. Un jésuite de Mâ-
con, un abbé de Dijon, un bel esprit de Tou-
louse, m'en ont déjà envoyé. Je suis le bureau
d'adresse de vos triomphes. On s'adresse à moi
comme au vieux secrétaire de votre gloire.

1756.

Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est une
Histoire de la révolution de Gênes, très-sage-
ment écrite et très-exacte, qui paraît depuis
peu en Italien. On m'en a apporté la traduc-
tion en français; on vous y rend toute la jus-
tice qui vous est due. Je vais incessamment la
faire imprimer. J'avoue qu'il y a un peu d'a-
mour-propre à moi, de voir que l'Europe vous
regarde des mêmes yeux que je vous ai vu de-
puis plus de vingt ans; mais, en vérité, il y
a cent fois plus d'attachement que de vanité
dans mon fait.

On dit que M. le duc de *Fronsac* était fait
comme un homme qui vient d'un assaut, quand
il a porté la nouvelle. Il était avec les grâces

T. 85. *Corresp. générale.* Tome VII. N

— 1756. qu'il tient de vous, orné de toutes celles d'un brûleur de maisons. Il tient cela de vous encore. Demandez à votre écuyer; si vous n'aviez pas votre chapeau en clabaud, et si vous n'étiez pas noir comme un diable, et poudreux comme un courrier, à la bataille de Fontenoi.

Je vous importune; pardonnez au bavard.

LETTRE LXXXI.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 21 de juillet.

Le succès fait la renommée.

VOUS le voyez bien, mon ancien ami, une lettre anonyme que je reçois, selon ma coutume, m'apprend qu'on imprime une critique dévote contre mes ouvrages; mais ces gens-là seront forcés d'avouer que je suis prophète. M. le maréchal de *Richelieu* a bien voulu témoigner à son *Habacuc* le gré qu'il lui savait de ses prédictions, en daignant me mander ses succès le jour de la capitulation. J'ai su sa gloire aux Délices, avant qu'on la fût à Compiègne. Vous n'imaginerez pas ce que c'était que ce fort Saint-Philippe: c'était la place de l'Europe la plus forte. Je suis encore à comprendre comment on en est venu à bout. Dieu merci, vous autres Parisiens, vous ne regretterez plus M. de *Lævendal*. Votre damné vous a-t-il dit tout ce qui se passe en Allemagne? Je regarde les affaires publiques à peu-près du même œil dont je lis *Tite-Live* et *Polybe*.

*Non me agitant populi fasces , aut purpara regum.
Aut conjurato descendens Dacus ab Istro.*

1756.

J'attends, avec quelque impatience, le brillant philosophe d'*Alembert*; peut-être va-t-il plus loin que Genève, mais il y a apparence qu'il prendrait mal son temps. A l'égard du philosophe un peu plus dur, dont vous me parlez, je crois qu'il ne sera heureux ni sur les bords de la Sprée, ni sur les bords de la Seine. On dit que ce n'est pas chose aisée d'être heureux: *Est Ulubris, est hic*. Je ne reçois que des lettres remplies d'indignation et de mépris pour ces insolens Mémoires de madame de *Maintenon*. Je vous avoue que c'est une espèce de livre toute neuve. Le faquin parle de tous les grands-hommes, de tous les princes, comme s'il avait vécu familièrement avec eux, et débite ses impostures avec un air de confiance, de hauteur, de familiarité, de plaisanterie, qui en imposera aux barons allemands et aux lecteurs du Nord. On me conseille de le confondre dans quelques notes, au bas des pages du Siècle de *Louis XIV* qu'on réimprime avec l'Histoire générale.

Si les Mémoires de ce *Conac* sont imprimés, je vous prie de me les envoyer. Vous avez la voie sûre de M. *Bouret*. Puis-je m'adresser à vous, mon ancien ami, pour les livres que vous jugerez dignes d'être lus? Vous m'aviez promis les deux sermons de *Lambert*.

Je ne vous ai point envoyé l'énorme édition des *Cramer*, parce que j'ai jugé que vous auriez presque en même temps celle de Paris; cependant, si vous en êtes curieux, je vous la

ferai tenir. Il y a bien des fautes; je suis aussi mauvais correcteur d'imprimerie que mauvais auteur. *Intered vale et scribe, amice, amico veteri.*

L E T T R E L X X X I I .

A M. P A R I S D U V E R N E Y .

Aux Délices, le 26 de juillet.

— VOTRE lettre, Monsieur, augmente la joie
1756. que les succès de M. le maréchal de *Richelieu* m'ont causée. Votre amitié pour lui, qui ne s'est jamais démentie, justifie bien mon attachement. Une si belle action fait sur vous d'autant plus d'effet, que vous formez au roi des sujets qui apprendront à l'imiter. Vous vous êtes fait une carrière nouvelle de gloire par cette belle institution (*) qu'on doit à vos soins, et qui fera une grande époque dans l'histoire du siècle présent. Le nom de M. le maréchal de *Richelieu* ira à la postérité, et le vôtre ne sera jamais oublié.

Les événemens présens fourniront probablement une ample matière aux historiens : l'union des maisons de France et d'Autriche, après deux cents cinquante ans d'inimitiés ; l'Angleterre qui croyait tenir la balance de l'Europe, abaissée en six mois de temps; une marine formidable, créée avec rapidité; la plus grande fermeté déployée avec la plus grande modération : tout cela forme un bien magnifi-

(*) L'école royale militaire.

que tableau. Les étrangers voient avec admiration une vigueur et un esprit de suite dans le ministère, que leurs préjugés ne voulaient pas croire. Si cela continue, je regretterai bien de n'être plus historiographe de France. Mais la France qui ne manquera jamais ni d'hommes d'Etat, ni d'hommes de guerre, aura toujours aussi de bons écrivains, dignes de célébrer leur patrie. 1756.

Je ne suis plus bon à rien ; ma santé m'a rendu la retraite nécessaire. Il eut été plus doux pour moi de cultiver des fleurs auprès de Plaisance qu'auprès de Genève, mais j'ai pris ce que j'ai trouvé. J'aurais eu bien difficilement un séjour plus agréable et plus convenable. Le fameux docteur *Tronchin* vient souvent chez moi. J'ai presque toute ma famille dans ma maison. La meilleure compagnie, composée de gens sages et éclairés, s'y rend presque tous les jours, sans jamais me gêner ; il y vient beaucoup d'Anglais ; et je peux vous dire qu'ils font plus de cas de votre gouvernement que du leur.

Vous souffrez, sans doute, Monsieur, avec plaisir, ce compte que je vous rends de ma situation. Je vous dois, en grande partie, la douceur de ma fortune. Je ne l'oublierai point. Je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je vous prie, quand vous verrez Monsieur votre frère, de vouloir bien l'assurer de mes sentimens et de compter sur ceux avec lesquels j'ai l'honneur d'être si véritablement, etc.

L E T T R E L X X X I I I .

M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 d'auguste.

1756. **M**ON cher ange, je suis bien malingre ; mais, puisqu'on a ressuscité Sémiramis, il faut bien que je ressuscite aussi. On dit que *le Kain* s'est avisé de paraître, au sortir du tombeau de sa mère, avec des bras qui avaient l'air d'être ensanglantés ; cela est un tant soit peu anglais, et il ne faudrait pas prodiguer de pareils ornemens. Voilà de ces occasions où l'on se trouve tout juste entre le sublime et le ridicule, entre le terrible et le dégoûtant. Mon absence n'a pas nui au succès ; de mon temps les choses n'auraient pas été si bien. J'ai gagné quelque chose à être mort, car c'est l'être que de vivre sans digérer au pied des Alpes. Je sens que les *Tronchin* n'y font rien. Le miracle de madame de *Fontaine* subsiste, mais je ne suis pas homme à miracles. Il faut être jeune pour faire honneur à son médecin ; mais, mon ange consolateur, aurai-je encore la force de faire quelque chose qui vous plaise ? J'ai bien peur que le talent des tragédies ne passe plus vite que le goût de les voir jouer. Vous n'êtes pas épuisé ; mais, par malheur, ne le ferais-je pas ? Il se présente en Suède un sujet de tragédie ; s'il y avait quelque épisode de Prusse, on pourrait trouver de quoi faire cinq actes. On aura dorénavant à Paris de l'indulgence pour moi, depuis qu'on me tient pour trépassé.

Je ne conseillerais pas à *la Beaumelle* de donner une pièce ; il en a pourtant fait une ; mais il est si protégé et si heureux qu'on pourrait le siffler. Il faut qu'il soit disgracié de quelques rois, et alors le parterre le prendra en amitié. Madame de *Grafigny* a une comédie toute prête ; son succès me paraît sûr. Elle est femme, le sujet sera un roman, il y aura de l'intérêt, et on aimera toujours l'auteur de *Cénie*. Pour madame *du Bocage*, elle s'est livrée au poème épique. On m'a envoyé trois tragédies de Paris et de province. Il en pleut de tous côtés, sans compter l'opéra de *Mérope* du roi de Prusse. Vous voyez que les arts sont toujours en honneur. Bonsoir, mon cher et respectable ami ; mille respects à tous les anges.

L E T T R E L X X X I V .

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 d'août.

IL me semble, Monseigneur, que toutes les lettres adressées à mon héros doivent lui être rendues, et que messieurs de la poste de Compiègne auraient pu vous renvoyer à Marseille la lettre que je vous adressai à la cour, quand vous eûtes donné ce bel assaut ; mais apparemment que l'on n'aime pas les mauvais vers dans ce pays-là. Il se peut aussi que les directeurs de la poste vous aient attendu à Compiègne de jour en jour, et vous attendent encore. Je ne ressemble point au général *Blak-*

— *ney*, je ne peux sortir de ma place. La raison
1756. en est que je suis assiégé par une file de médecins dont le docteur *Tronchin* m'a circonvenu. Que n'ai-je un moment de force et de santé ! Je partirais sur le champ, je viendrais vous voir dans votre gloire, je laisserais là toute ma famille, qui se passerait bien de moi dans mon hermitage.

Vous croyez bien que j'ai un peu interrogé le voyageur dont vous me parlez, et vous devez vous en être aperçu quand je vous mandais que ce n'était pas des seuls Anglais que vous triomphiez. Vous avez, comme tous les généraux, essuyé les propos de l'envie et de l'ignorance. Souvenez-vous, comme on traitait le maréchal de *Villars* avant la journée de *Dénain*. Vous avez fait comme lui, et on se tait, et on admire, et l'enthousiasme que vous inspirez est général. On a mal attaqué, disait-on ; il fallait absolument envoyer M. de *Vallière* pour tirer juste. Au milieu de tous ces beaux raisonnemens arrive la nouvelle de la prise ; voilà jusqu'à présent le plus beau moment de votre vie. Qu'est-il arrivé de-là ? qu'on ne vous conteste plus le service que vous avez rendu à *Fontenoi*. *Port-Mahon* confirme tout, et met le sceau à votre gloire. Il se pourra bien faire que vous ne soyez pas le premier dans le cœur de la belle personne que vous savez ; mais vous serez toujours considéré, honoré, et je vous regarde comme le premier homme du royaume. C'est une place que vous vous êtes donnée, et que rien ne vous ôtera. Il me pleut de tous côtés de mauvais vers pour vous ; vous devez en être excédé. Pour

vous achever, il faut que je prenne aussi la liberté de vous envoyer ce que j'écrivais ces jours-ci à mon petit *Desmahis* (*). Ce *Desmahis* est fort aimable. Vous ne vous en souciez guère; vous avez bien autre chose à faire.

Nous sommes tous ici aux pieds de notre héros.

L E T T R E L X X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 d'auguste.

MON divin ange, voici le *Botoniate* achevé et réparé, à peu-près comme vous l'avez voulu. 1756. L'auteur est un homme très-aimable. et porte un nom qui doit réussir à Paris. Je ne doute pas que les comédiens n'acceptent une pièce qui vaut beaucoup mieux que tant d'autres qu'ils ont jouées, et je doute encore moins du succès quand elle sera bien mise au théâtre. Je vous demande vos bontés, et nous sommes deux qui ferons pénétrés de reconnaissance.

Mon cher ange, les bras ensanglantés sont bien anglais; mais, si on les souffre, je les souffre aussi.

Si cet honnête *la Beaumelle* est enfermé, je n'en suis pas surpris; il avait dit dans ses *Mémoires*, en parlant de la maison royale: *On s'allie plaisamment dans cette maison-là.*

On dit qu'il avait fait imprimer une *Pucelle* en dix-huit chants, pleine d'horreurs.

(*) Voyez vol. d'Épîtres, année 1756.

Je ne savais pas que ce fût M. de *Sainte-Palaye* qui m'eût honoré du *Glossaire* ; voulez-vous bien lui donner le chiffon ci-joint.

La poste part , je n'ai que le temps de vous dire que vous êtes le plus aimable et le plus regretté des hommes.

L E T T R E L X X X V I .

A M. T H I R I O T .

Aux Délices, le 9 d'août.

MON cher et ancien ami , je ne fais ce que c'est que cette critique dévote dont vous me parlez ; est-ce une critique imprimée ? est-ce seulement un cri des âmes tendres et timorées ? vous me feriez plaisir de me mettre au fait. Je m'unis à tout hasard aux sentiments des saints , sans savoir ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils pensent.

On me mande qu'on a défendu à l'évêque de Troies d'imprimer des mandemens : c'est défendre à la comtesse de *Pimèche* de plaider.

Est-il vrai qu'on joue *Sémiramis* ? que l'ombre n'est pas ridicule ? et que les bras de *le Kain* ne sont pas mal ensanglantés ? Vous ne favez rien de ces bagatelles ; vous négligez le théâtre ; vous n'aimez que les anecdotes , et vous ne m'en dites point.

Je ne fais guère de nouvelles de Suède. J'ai peur que ma divine *Ulric* ne soit traitée par son sénat avec moins de respect et de sentiment

qu'on n'en doit à son rang, à son esprit et à ses grâces. —

1756.

Vous saurez que l'impératrice-reine m'a fait dire des choses très-obligeantes. Je suis pénétré d'une respectueuse reconnaissance. J'adore de loin ; je n'irai point à Vienne : je me trouve trop bien de ma retraite des Délices. Heureux qui vit chez soi avec ses nièces, ses livres, ses jardins, ses vignes, ses chevaux, ses vaches, son aigle, son renard, et ses lapins qui se passent la patte sur le nez. J'ai de tout cela, et les Alpes par-dessus, qui font un effet admirable. J'aime mieux gronder mes jardiniers que de faire ma cour aux rois. .

J'attends l'Encyclopède d'*Alembert*, avec son imagination et sa philosophie. Je voudrais bien que vous en fissiez autant, mais vous en êtes incapable.

Est-il vrai que *Plutus*. *Apollon*. *Poplinière* a doublé la pension de madame son épouse ? *Tronchin* prétend qu'elle a toujours quelque chose au sein ; je crois aussi qu'elle a quelque chose sur le cœur. Je vous prie de lui présenter mes hommages, si elle est femme à les recevoir.

C'est grand dommage qu'on n'imprime pas les Mémoires de ce fou d'évêque *Conac*.

Pour Dieu, envoyez moi, signé *Jeanet* ou *Bouret*, tout ce qu'on aura écrit pour ou contre les Mémoires de *Scarron* - *Maintenon*.

Interim vale et scribe. Eger sum, sed tuus.

L E T T R E L X X X V I I .

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices , 6 de septembre.

1756. **J**E ne conçois pas trop comment mon héros, environné tout du long de la route d'affaires, de feux de joie, de fusées, de bals, de comédies, de cris de joie, de battemens de mains, de femmes, de filles daigne encore trouver le temps de donner une lettre à *Florian* pour moi. Je vous remercie tendrement, Monseigneur. Soyez bien persuadé que je serais venu vous faire ma cour à Lyon; mais je crains pour la vie d'une de mes nièces. *Tronchin* fera un grand médecin s'il la tire d'affaire.

Quand vous pourrez m'envoyer quelque petit détail de votre belle expédition de Mahon, je vous serai vraiment très-obligé; mais, à présent je ne fais qu'un tableau général des grands événemens, et je ne peins qu'à coups de brosse. Puisque j'avais commencé une Histoire générale, il a fallu la finir; et, dans cette Histoire, ce qui fait le plus d'honneur à la nation y est marqué en peu de mots. Je dis que vous avez sauvé Gênes, que vous avez contribué plus que personne au gain de la bataille de Fontenoi. Je parle de l'assaut de Berg-op-Zom, pour mettre au-dessus de cette entreprise l'assaut général que vous avez donné à des ouvrages bien moins entamés que ceux de Berg-op-Zom : tout cela sans affectation, sans

avoir l'air de vouloir parler de vous, et comme conduit par la force des événemens. J'aurai eu du moins le plaisir de finir une Histoire générale par vous. 1756.

Il est venu, dans mon trou des Délices, un petit garçon haut comme *Ragotin*, nommé *Dufour*, qui a fait un petit divertissement à Lyon en votre honneur et gloire. Il dit que c'est vous qui me l'avez adressé, qu'il va à Paris, qu'il veut être votre secrétaire, qu'il faut que je lui donne une lettre pour vous. Je lui donnerai donc cette lettre, qui contiendra que le porteur est le petit *Dufour*, et vous ferez du petit *Dufour* tout ce qu'il vous plaira; mais je serai fort surpris si le petit *Dufour* peut vous aborder. On dit qu'un abbé va à Vienne. J'espère qu'il bénira l'aigle à deux têtes, et qu'il maudira celui qui n'en a qu'une.

Les hermites suisses vous présentent leurs tendres respects.

- LETTRE LXXXVIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 10 de septembre.

MON ancien ami, je vous assure que *Tronchin* est un grand-homme; il vient encore de ressusciter madame de *Fontaine*. *Esculape* ne ressuscitait les gens qu'une fois; et ceux qui se sont mêlés de rendre la vie aux morts, ne se sont jamais avisés de donner une seconde représentation sur le même sujet. *Tronchin* en fait

— plus qu'eux ; je voudrais qu'il pût un peu gouverner madame de *la Poplinière* , car je fais 1756. qu'elle a besoin de lui , et plus qu'elle ne pense ; mais je ne voudrais pas qu'elle nous enlevât notre *Esculape* , je voudrais qu'elle le vint trouver : vous seriez du voyage ; comptez que c'est une chose à faire.

Vous devez savoir à présent , vous autres Parisiens , que le *Salomon* du Nord s'est emparé de Leipzig. Je ne fais si c'est-là un chapitre de Machiavel ou de l'Anti-Machiavel , si c'est d'accord avec la cour de Dresde , ou malgré elle : *ea cura quietum non me sollicitat*. Je songe à faire mûrir des muscats et des pêches ; je me promène dans des allées de fleurs de mon invention , et je prends peu d'intérêt aux affaires des Vandales et des Misniens.

Je vous suis très-obligé des rogatons du Pont-neuf et des belles pièces suédoises. Il y a un mois que j'avais ce monument suédois de liberté et de fermeté.

Ce n'est pas là une brochure ordinaire. Seriez-vous homme à procurer à ma très-petite bibliothèque quelques livres dont je vous enverrais la note ? vous seriez bien aimable. Je crois que *Lambert* se mordra les pouces de m'avoir réimprimé ; dix volumes sont durs à la vente. Dieu le bénisse et ceux qui liront mes sottises ; pour moi je voudrais les oublier.

Farewell my old friend I am sick.

LETTRE LXXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 de septembre.

MON cher ange, vous vous êtes tiré d'affaire très-courageusement avec notre conseiller d'Etat. Cet *Apollon-Tronchin* n'aurait pas réussi à Paris comme l'*Esculape-Tronchin*. Notre *Esculape* nous gouverne à présent; il y a un mois que la pauvre madame de *Fontaine* est entre ses mains. Je ne fais qui est le plus malade d'elle ou de moi; nous avons besoin l'un et l'autre de patience et de courage. Madame *Denis* espère que vingt-quatre mille français passeront bientôt par Francfort; elle leur recommandera un certain M. *Freitag*, agent du *Saïmon* du Nord, lequel s'avise quelquefois de faire mettre des soldats, avec la baïonnette au bout du fusil, dans la chambre des dames. Je voudrais que M. le maréchal de *Richelieu* commandât cette armée. Puisque les Français ont battu les Anglais, ils pourront bien déranger les rangs des Vandales. Avez-vous vu le vainqueur de Mahon dans sa gloire? s'est-il montré aux spectacles? a-t-il été claqué comme mademoiselle *Clairon*? On dit que madame de *Grafigny* va donner une comédie grecque, où l'on pleurera beaucoup plus qu'à Cénie. Je m'intéresse de tout mon cœur à son succès; mais des tragédies bourgeoises, en prose, annoncent un peu le complément de la décadence.

1756.

— On dit que *Marie-Thérèse* est actuellement
 1756. l'idole de Paris, et que toute la jeunesse veut
 actuellement s'aller battre pour elle en Bohême.
 Il peut résulter de là quelque sujet de tragédie.
 Je ne me soucie pas que la scène soit bien en-
 sanglantée, pourvu que le bon M. *Freitag* soit
 pendu. On attend, dans peu de jours, la déci-
 sion de cette grande affaire. On ne fait encore
 s'il y aura paix ou guerre. Le *Salomon* du Nord
 a couru si vite que la reine de Saba pourrait
 bien s'arrêter. La paix vaut encore mieux que
 la vengeance. Adieu, mon cher et respectable
 ami; portez-vous mieux que moi, et aimez-moi,

L E T T R E X C.

• A U M Ê M E.

Aux Délices, 20 de septembre.

MON divin ange, après des chinoises vous
 voulez des africaines; mais il y aurait beaucoup
 à travailler pour rendre les côtes de Tunis et
 d'Alger dignes du pays de *Confucius*. Vous vous
 imaginez peut-être que, dans mes Délices, je
 jouis de tout le loisir nécessaire pour recueillir
 ma pauvre ame; je n'ai pas un moment à moi.
 La longue maladie de madame de *Fontaine* et
 mes souffrances prennent au moins la moitié de
 la journée; le reste du jour est nécessairement
 donné aux processions de curieux qui viennent
 de Lyon, de Genève, de Savoie, de Suisse, et
 même de Paris. Il vient presque tous les jours
 sept ou huit personnes dîner chez moi: voyez
 le

le temps qui me reste pour des tragédies. Cependant, si vous voulez avoir l'Africaine telle qu'elle est à-peu-près, en changeant les noms, je pourrais bien vous l'envoyer, et vous jugeriez si elle est plus présentable que le Bottoniate. Il faudrait, je crois, changer les noms, pour ne pas révolter les *Duménil* et les *Gauffin*; mais il faudrait encore plus changer les choses. 1756.

Le roi de Prusse est plus expéditif que moi. Il se propose de tout finir au mois d'octobre, de forcer l'auguste *Marie-Thérèse* de retirer ses troupes, de faire signe à l'autocratrice de toutes les Russies de ne pas faire avancer ses Russes, et de retourner faire jouer à Berlin un opéra qu'il a déjà commencé. Ses soldats, en ce cas, reviendront gros et gras de la Saxe, où ils ont bu et mangé comme des affamés.

Mon cher ange, quelle est donc votre idée avec le vainqueur de Mahon? Il faut d'abord que ces frères *Cramer* impriment les sottises de l'univers en sept volumes; et ces sottises pourront encore scandaliser bien des fots. Il faut, en attendant, que je reste dans ma très-jolie, très-paisible et très-libre retraite. M. le comte de *Grammont*, qui est ici à la suite de *Tronchin*, disait hier, en voyant ma terrasse, mes jardins, mes entours, qu'il ne concevait pas comment on en pouvait sortir. Je n'en sortirais, mon divin ange, que pour venir passer quelques mois d'hiver auprès de vous. Je n'ai pas un pouce de terre en France; j'ai fait des dépenses immenses à mes hermitages sur les bords de mon lac; je suis dans un âge et d'une santé à ne me plus transplanter. Je vous répète que je ne re-

grette que vous , mon cher et respectable ami. Les deux nièces vous font les plus tendres complimens.

L E T T R E X C I.

A M. JEAN-JACQUES-ROUSSEAU.

Aux Délices , le 21 de septembre.

1756. **M**ON cher philosophe , nous pouvons , vous et moi , dans les intervalles de nos maux , raisonner en vers et en prose ; mais , dans le moment présent vous me pardonnerez de laisser là toutes ces discussions philosophiques (*), qui ne font que des amusemens. Votre lettre est très-belle ; mais j'ai chez moi une de mes nièces qui , depuis trois semaines , est dans un assez grand danger ; je suis garde-malade , et très-malade moi-même. J'attendrai que je me porte mieux , et que ma nièce soit guérie , pour oser penser avec vous. M. *Tronchin* m'a dit que vous viendriez enfin dans votre patrie. M. d'*Alembert* vous dira quelle vie philosophique on mène dans ma petite retraite. Elle mériterait le nom qu'elle porte , si elle pouvait vous posséder quelquefois. On dit que vous haïssez le séjour des villes : j'ai cela de commun avec vous. Je voudrais vous ressembler en tant de choses , que cette conformité pût vous déterminer à venir nous

(*) Voyez , dans la nouvelle édition des Oeuvres de *J. J. Rousseau* , volume de Pièces diverses , sa lettre à M. de *Voltaire* sur le poème du *Désastre de Lisbonne* et celui de la *Loi naturelle*.

voir. L'état où je suis ne me permet pas de vous en dire davantage.

1756.

Comptez que, de tous ceux qui vous ont lu, personne ne vous estime plus que moi, malgré mes mauvaises plaisanteries (*); et que, de tous ceux qui vous verront, personne n'est plus disposé à vous aimer tendrement.

Je commence par supprimer toute cérémonie.

LETTRE XCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1^{er} d'octobre.

MON très-aimable ange, tout mon temps se partage entre les douleurs de madame de Fontaine et les miennes. Je n'en ai pas pour rendre notre Africaine digne de vos bontés. Songez

*Que, pour ce changement,
Vous ne donniez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.*

Il me faut une année. Vous briseriez le roseau félé, si vous donniez actuellement un ouvrage si imparfait. Le succès des magots de la Chine est encore une raison pour ne rien hasarder de médiocre. Promettez à mademoiselle Clairon pour l'année prochaine, et soyez sûr, mon cher ange, que je tiendrai votre parole. Je ne fais si je me trompe, mais je crois que le vainqueur de Mahon gouvernera les comédiens en 1757: alors vous aurez beau jeu. Attendez, je vous en conjure, ce temps favorable. J'espère que notre Zulime paraîtra alors avec tous ses ap-

(*) lettre du 30 août 1755.

— pas, et n'en parlera point. Il y a des choses essentielles à faire. C'est une maison dans laquelle
1756. il n'y a encore qu'un assez bel appartement. J'avoue que mademoiselle *Clairon* ferait honnêtement logée, mais le reste ferait au galetas. Laissez moi, je vous en supplie, travailler à rendre la maison supportable. Je serai bientôt débarrassé de cette Histoire générale à laquelle je ne peux suffire. Un fardeau de plus me tuerait, dans le triste état où je suis. Enfin, je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, et qui fait la consolation de ma vie, de ne rien précipiter. Je vous aurai autant d'obligations de cette précaution nécessaire, que je vous en ai de vos démarches auprès de mon héros. Je reconnais bien la bonté de votre cœur à tout ce que vous faites; mais vous pouvez compter beaucoup plus sur Zulime que je ne dois me flatter sur les choses dont vous me parlez à la fin de votre lettre. Il n'y a pas d'apparence, mon cher et respectable ami, que les rancuniers perdent leur rancune. Je ne prévois pas d'ailleurs que je puisse, à mon âge, quitter une retraite dont je ne peux me défaire, et qui est devenue nécessaire à ma situation et à ma santé; mais je ne veux avoir d'autre idée que celle de pouvoir encore vous embrasser, avant de finir ma vie douloureuse.

Madame de *Fontaine* est mieux aujourd'hui. Les deux sœurs et l'oncle se disputent à qui vous aimera davantage, mais il faut qu'on me cède.

Il court un nouveau manifeste du *Salomon* du Nord. Il est fort long; vous en jugerez. Il

paraît qu'on ne peut guère se conduire plus hardiment dans des circonstances plus délicates. 1756.

On me mande que votre archevêque fait un tour dans le pays d'*Astrée* et de *Céladon*; il en reviendra avec les mœurs douces du grand druide *Atamas*.

Adieu; on ne peut être plus pénétré que je le suis de la constance généreuse de votre amitié. Vous sentez qu'il est nécessaire à mon être de vous revoir encore, mais je le souhaite bien plus que je ne l'espère.

LETTRE XCIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC
DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 d'octobre.

JE ne vous écris pas si souvent, Monseigneur, que quand vous preniez Minorque. J'imagine toujours qu'on a encore plus d'affaires à la cour qu'à l'armée. Les riens prennent quelquefois plus de temps que des assauts; et d'ailleurs, il ne faut pas vexer d'ennui les héros qu'on aime.

Un anglais me mande qu'on veut dresser dans Londres une statue à *Blakeney*. J'ai répondu qu'apparemment on mettrait cette statue dans votre temple.

Vous avez vu sans doute le dernier Manifeste du *Salomon* du Nord. Ce *Salomon* est prolix; mais on peut se donner carrière à la tête de cent mille hommes.

La reine de Saba ne répond point, mais elle

— agit. Je voudrais que vous commandassiez une
1756. armée dans ces circonstances, et que *Salomon*
apprît par vous à connaître une nation qu'il ne
connaît point du tout.

Voici les nouvelles que je reçus hier; si elles
sont vraies, mon *Salomon* fera un peu embar-
rassé. Il m'a proposé, il y a quatre mois, de
le venir voir; il m'a offert biens et dignités; je
fais qu'elles sont transitoires; je les ai refusées.
Le roi ne s'en soucie guère, mais je voudrais
qu'il pût en être informé. Le suisse *Voltaire* et
la suisse *Denis* sont toujours pénétrés pour
vous d'amour et de respect.

L E T T R E X C I V .

A U M Ê M E .

Aux Délices, 10 d'octobre.

SOUVENEZ-VOUS, mon héros, que, dans
votre ambassade à Vienne, vous fûtes le premier
qui assurâtes que l'union des maisons de France
et d'Autriche était nécessaire, et que c'était un
moyen infaillible de renfermer les Anglais dans
leur île, les Hollandais dans leurs canaux, le
duc de Savoie dans ses montagnes, et de tenir
enfin la balance de l'Europe.

L'événement doit enfin vous justifier. C'est
une belle époque pour un historien que cette
union, si elle est durable.

Voici ce que m'écrit une grande princesse
plus intéressée qu'une autre aux affaires présen-
tes, par son nom et par ses Etats :

„La manière dont le roi de Prusse en use
„avec ses voisins, excite l'indignation générale. 1756
„Il n'y aura plus de sûreté depuis le Vefer jus-
„qu'à la mer Baltique. Le corps germanique a
„intérêt que cette puissance soit très-réprimée.
„Un empereur serait moins à craindre, car nous
„espérons que la France maintiendra toujours
„les droits des princes. ”

On me mande de Vienne qu'on y est très-embarrassé ; apparemment qu'on ne compte pas trop sur la promptitude et l'affection des Russes.

Il ne m'appartient pas de fourrer mon nez dans toutes ces grandes affaires ; mais je pourrais bien vous certifier que l'homme dont on se plaint, n'a jamais été attaché à la France ; et vous pourriez assurer madame de *Pompadour* qu'en son particulier elle n'a pas sujet de se louer de lui. Je fais que l'impératrice a parlé , il y a un mois , avec beaucoup d'éloge , de madame de *Pompadour*. Elle ne serait peut-être pas fâchée d'en être instruite par vous ; et , comme vous aimez à dire des choses agréables , vous ne manquerez peut-être pas cette occasion.

Si j'osais un moment parler de moi , je vous dirais que je n'ai jamais conçu comment on avait de l'humeur contre moi , de mes coquetteries avec le roi de Prusse. Si on savait qu'il m'a baisé un jour la main , toute maigre qu'elle est , pour me faire rester chez lui , on me pardonnerait de m'être laissé faire ; et si on savait que cette année on m'a offert carte blanche , on avouerait que je suis un philosophe guéri de ma passion.

J'ai , je vous l'avoue , la petite vanité de désirer que deux personnes le sachent ; et ce n'est

— pas une vanité, mais une délicatesse de mon
 1756. cœur, de désirer que ces deux personnes le sachent par vous. Qui connaît mieux que vous le temps et la manière de placer les choses? Mais j'abuse de vos bontés et de votre patience. Agréez le tendre respect du suisse.

Je vous demande pardon du mauvais bulletin de Cologne, que je vous envoyai dernièrement; on forge des nouvelles dans ce pays-là.

L E T T R E X C V.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, le 14 d'octobre.

SI madame de *la Poplinière* n'est pas guérie cet hiver, il faut que son mari lui donne un beau viatique pour aller trouver *Esculape-Tronchin* au printemps. Dieu lit dans les cœurs et *Tronchin* dans les corps. Il a ressuscité deux fois ma nièce de *Fontaine*; il a guéri une gangrène de vieillard. Madame de *Muy*, qui est arrivée mourante à Genève, il y a trois mois, a des joues, et vient chez moi coiffée en pyramide. Il me fait vivre. *Venite ad me omnes qui laboratis*. Ce sont là de vrais miracles, mais ils sont aussi rares que les faux ont été communs. Je me flatte que madame de *la Poplinière* sera du petit nombre des élus. Pendant que *Tronchin* conserve la vie à trois ou quatre personnes, on en tue vingt mille en Bohême. Je ne fais pas encore le détail de la grande bataille. Les relations sont différentes. Il paraît
 vrai-

vraisemblable que notre *Salomon* est vainqueur. —
 Heureux qui vit tranquille sur le bord de son lac, loin du trône et loin de l'envie ! 1756.

Mettez-moi à part, je vous prie, un *Derham* (*) et les *Mémoires de Philippe V.* Je vous demanderai d'autres livres à mesure que les besoins viendront, et vous enverrez la cargaison par la diligence, afin de n'en pas faire à deux fois. Je suis très-sensible au soin que vous avez la bonté de prendre.

Vous me parlez de vers qu'on m'attribuait : n'est-ce pas une petite pièce qui finit ainsi ?

Votre bonheur serait égal au mien.

Ils ont plus de cent ans, et ils ont été faits pour le cardinal de *Richelieu*.

Je ne suis pas fâché d'être loin du centre des faux bruits et des tracasseries. J'ose encore espérer qu'il y a des hommes plus puissans que moi, qui seront moins heureux que moi.

En vous remerciant, mon ancien ami, de m'avoir procuré le plaisir de pouvoir être, auprès de notre docteur, le commissionnaire d'une personne dont je voudrais rendre la vie longue et heureuse.

Si vous avez des nouvelles, *candidus imperti. Vale amice.*

(*) Célèbre physicien anglais.

L E T T R E X C V I.

A M. LE MARÉCHAL DUC
DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1 de novembre.

1756. **J**E n'ai point eu de cesse, mon héros, que je n'aye fait venir dans mon hermitage M. le duc de *Villars*, de son trône de Provence, pour le faire guérir par *Tronchin* d'un léger rhumatisme; et moi, j'en ai un goutteux, horrible, universel, que *Tronchin* ne guérit point, et qui m'a empêché de vous écrire. Quel plaisir m'a fait ce gouverneur des oliviers, quand il m'a parlé de vos lauriers et de l'idolâtrie qu'on a pour vous sur toutes les côtes !

Je vous avais envoyé de très-fausSES nouvelles que je venais de recevoir de Strasbourg. J'en reçois de Vienne qui ne sont que trop vraies. On y est dans un chagrin de dépit et de consternation extrême. Il est certain que l'impératrice hasardait tout pour délivrer le roi de Pologne. M. de *Brown* avait fait passer douze mille hommes par des chemins qui n'ont jamais été pratiqués que par des chèvres ; il avait envoyé son fils au roi de Pologne. Ce prince n'avait qu'à jeter un pont sur l'Elbe, et venir à lui. Il promet pour le 9, puis pour le 10, le 12, le 13, et enfin il a fait son malheureux traité des Fourches caudines.

Les Anglais et les guinées ont persuadé, dit-on, ses ministres.

On mande de Fontainebleau qu'on a prié le ministre du roi de Prusse de s'en retourner. Je n'ose le croire; je ne crois rien, et j'espère peu. On prétend que le roi de Prusse mêle actuellement les piques de la phalange macédonienne à sa cavalerie. Ce sont les mêmes piques dont mes compatriotes les Suisses se sont servis long-temps. Je ne suis pas du métier; mais je crois qu'il y a une arme, une machine bien plus sûre, bien plus redoutable: elle faisait autrefois gagner sûrement des batailles. J'ai dit mon secret à un officier, ne croyant pas lui dire une chose importante, et n'imaginant pas qu'il pût fortir de ma tête un avis dont on pût faire usage dans ce beau métier de détruire l'espèce humaine. Il a pris la chose sérieusement. Il m'a demandé un modèle; il l'a porté à M. d'Argenson. On l'exécute à présent en petit; ce sera un fort joli engin. On le montrera au roi. Si cela réussit, il y aura de quoi étouffer de rire que ce soit moi qui sois l'auteur de cette machine destructive. Je voudrais que vous commandassiez l'armée, et que vous tuassiez force prussiens avec mon petit secret.

J'ai eu la vanité de souhaiter qu'on fût mes nobles refus à votre cour. J'aurais celle d'aller à Vienne, si j'étais jeune et ingambe, et si je n'étais pas dans mes Délics avec votre servante; mais je suis un rêveur paralytique, et je mourrai de douleur de ne pouvoir vous faire ma cour avant de mourir. Je n'ai de libre que la main droite. Je m'en sers comme je peux pour renouveler mon très-tendre respect à mon héros, qui daignera me conserver son souvenir.

L E T T R E X C V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 de novembre.

— **M**ON très-cher ange , il y a long-temps
 1756. que je ne vous ai parlé du tripot. M. le duc
 de *Villars* est venu de Provence dans mon
 hermitage, et il a insisté sur *Zulime* comme
 vous-même. Je l'avais engagé à venir se faire
 guérir, par le grand *Tronchin*, d'un petit rhu-
 matisme que le soleil de Marseille et d'Aix
 n'avait pu fondre. A peine est-il arrivé que
 j'ai été pris d'un rhumatisme général sur tout
 mon pauvre corps, et notre *Tronchin* n'y peut
 rien. Il me reste une main pour vous écrire;
 mais il n'y a pas chez moi une goutte de sang
 poétique qui ne soit figée. Heureusement nous
 avons du temps devant nous. Vous savez com-
 ment s'est terminée la pièce de *Pirna*, par des
 sifflets. Il a rendu enfin le livre de poésie; le
 voilà libre, sans armée et sans argent. On est
 désespéré à Vienne. Le diable de *Salomon* l'em-
 porte et l'emportera. S'il est toujours heureux
 et plein de gloire, je serai justifié de mon an-
 cien goût pour lui; s'il est battu, je serai vengé.

J'espère que vous verrez bientôt madame de
Fontaine, qui a été sur le point de mourir
 aux Délices pour avoir abusé de la santé que
Tronchin lui avait rendue, et pour avoir été
 gourmande. M. le maréchal de *Richelieu* me
 mande que ce qui paraît fésable à votre amitié
 et à la bonté de votre cœur, ne l'est guère à

la prévention. Je m'en suis toujours douté, et je crois connaître le terrain. Il faut que votre archevêque reste à Conflans et moi aux Délices; chacun doit remplir sa vocation. La mienne sera de vous aimer et de vous regretter jusqu'à mon dernier moment. 1756.

On me mande qu'il y a une édition infame de la Pucelle que cet honnête homme de *la Beaumelle* avait fait imprimer, et qu'on débite dans Paris; mais heureusement les mandemens font plus de bruit que les pucelles.

Vous ne m'avez jamais parlé de l'état de M. de *la Marche*; je voulais qu'il vînt se mettre entre les mains de *Tronchin*, mais on dit qu'il est dans un état à ne se mettre dans les mains de personne. O pauvre nature humaine! à quoi tiennent nos cervelles, notre vie, notre bonheur! Portez-vous bien, vous, madame d'*Argental* et tous les anges; et conservez-moi une amitié qui embellit les délices, qui me console de tout, et qui seule peut me rendre quelque génie.

LETTRE XCVIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 28 de novembre.

JE suis persuadé, mon ancien ami, que vous ne ferez pas privé du petit legs que vous a fait madame de *la Poplinière*. Son mari, qui en avait usé si généreusement avec elle, en

— usera de même avec vous. Il aime à faire des choses nobles. Je compterais autant sur son caractère que sur son billet. Je n'ose vous prier d'ajouter au petit paquet de livres que vous m'envoyez, cette infame édition de la Pucelle qu'on dit faite par *la Beaumelle* et par d'*Arnaud*. Je ne devrais pas infecter mon cabinet de ces horreurs ; mais il faut tout voir. Je me flatte que les honnêtes gens ne m'imputeront pas de telles indignités. En vérité, il faudrait faire un exemple de ceux qui imposent ainsi au public, et qui répandent le scandale sous le nom d'autrui.

On me parle encore de je ne fais quels vers qui courent contre le roi de Prusse. Ceux qui me soupçonnent me connoissent bien mal. C'est le comble de la lâcheté d'écrire contre un prince à qui on a appartenu.

Je vous fais mon compliment de quitter vos moines. Il n'y a que leur bibliothèque de bonne, et vous avez à deux pas celle du roi qui est meilleure.

Mes respects à Madame de *Sandwich* ; je crois qu'elle n'est pas fâchée des humiliations que les Wighs essuient. La France joue à présent un beau rôle dans l'Europe. On sent encore mieux cette gloire dans les pays étrangers qu'à Paris. On entend la voix libre des nations ; elles parlent toutes avec respect, jusqu'aux Anglais mêmes ; il leur manquait d'être humbles.

Adieu, la goutte et la calomnie me tracasent. Je vous embrasse.

L E T T R E X C I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

Aux Délices , 28 de novembre.

COMMENT voulez-vous, mon cher ange, que je fasse des Zulime et des chevaleries, quand les calomnies de Paris viennent me glacer dans mes Alpes? Cette infame édition que la *Beaumelle* et d'*Arnaud* avaient, dit-on, faite, de concert, n'a que trop de cours. Je vois les personnes à qui je suis le plus attaché, attaquées indignement sous mon nom. Madame de *Pompadour* y est outragée d'une manière infame; et comment encore se justifier de ces horreurs? comment écrire à Madame de *Pompadour* une lettre qui ferait rougir et celui qui l'écrirait et celle qui la recevrait? On parle aussi de vers sanglans contre le roi de Prusse, que la même malignité m'impute. Je vous avoue que je succombe sous tant de coups redoublés. Le corps ne s'en porte pas mieux, et l'esprit se flétrit par la douleur. S'il me restait quelque génie, pourrais-je mettre à travailler un temps qu'il faut employer continuellement à détruire l'imposture? Je n'ai plus ni santé, ni consolation, ni espérance; et je n'éprouve, au bout de ma carrière, que le repentir d'avoir consacré aux belles-lettres une vie qu'elles ont rendue malheureuse. Si je m'étais contenté de les aimer en secret, si j'avais toujours vécu avec vous, j'aurais été heureux; mais je me suis livré au public et je suis loin de vous, cela est horrible.

L E T T R E C.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 8 de décembre.

1756. **J**E vous souhaite de bonnes et de belles années, c'est-à-dire, celles auxquelles vous êtes accoutumé, Monseigneur; et je m'y prends tout exprès un peu à l'avance, car vous allez être accablé de lettres dans ce temps-là. Je me trompe encore, ou vous entrez en exercice de premier gentilhomme de la chambre, ou vous installerez M. le duc de *Fronsac*, ce qui ne vous occupera pas moins. Et qui sait si au printemps vous n'irez pas encore commander quelque armée? qui sait si vous ne ferez pas gagner des batailles à l'impératrice? Vous n'aviez pas déplu à sa mère, vous seriez le vengeur de sa fille. Les grenadiers français ne feraient pas fâchés de vous suivre, et d'opposer leur impétuosité aux pas mesurés des Prussiens. Milord *Maréchal*, qui m'est venu voir dans mon trou ces jours passés, dit des choses bien étonnantes. Il prétend qu'à la dernière bataille, ce sont huit bataillons seulement qui ont soutenu tout l'effort de l'armée autrichienne. Je m'imaginais que contre vous il en aurait fallu un peu davantage. Je voudrais vous y voir, tout paralytique que je suis. Il me semble que vous êtes fait pour notre nation, et elle pour vous.

Nous avons ici le frère d'un nouveau secrétaire d'Etat d'Angleterre; il chante vos louanges, et non pas celles de son pays. Il vient

chez moi beaucoup d'Anglais, jamais je ne les —
ai vus si polis; je pense qu'ils vous en ont 1756.
l'obligation.

Commandez des armées ou donnez des fêtes. Quelque chose que vous fassiez, vous ferez toujours le premier des Français à mes yeux, et le plus cher à mon cœur qui vous appartient avec le plus profond respect. Ma nièce partage mes sentimens. J'écris rarement; mais que voulez-vous que dise un solitaire, un fainéant, un malingre?

L E T T R E C I.

A M. THIRIOT.

Le 19 de décembre.

ON m'a enfin envoyé de Paris une de ces abominables éditions de la Pucelle. Ceux qui m'avaient mandé, mon ancien ami, que *la Beaumelle* et d'*Arnaud* avaient fabriqué cette œuvre d'iniquité, se sont trompés, du moins à l'égard de d'*Arnaud*. Il n'est pas possible qu'un homme qui fait faire des vers, ait pu en griffonner de si plats et de si ridicules. Je ne parle point des horreurs dont cette rapsodie est farcie; elles font frémir l'honnêteté comme le bon sens; je ne fais rien de si scandaleux ni de si punissable. On dit qu'on a découvert que *la Beaumelle* en était l'auteur, et qu'on l'a transféré de la bastille pour le mettre à Vincennes dans un cachot; mais c'est un bruit populaire qui me paraît sans fondemens. Tout

— ce que je fais, c'est qu'un tel éditeur mérite
 1756. mieux. Voilà assurément une manœuvre bien
 criminelle. Les hommes sont trop méchants.
 Heureusement il y a toujours d'honnêtes gens
 parmi les monstres, et des gens de goût parmi
 les fots. Quiconque aura de l'honneur et de
 l'esprit, me plaindra qu'on se soit servi de
 mon nom pour débiter ces détestables misères.
 Si vous savez quelque chose sur ce sujet aussi
 triste qu'impertinent, faites-moi l'amitié de
 m'en instruire.

Mandez-moi sur-tout si vous avez notre
 diamant. Je m'intéresse beaucoup plus à vos
 avantages qu'à ces ordures, dont je vous parle
 avec autant de dégoût que d'indignation.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

L E T T R E C I I.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 20 de décembre.

JE suis honteux, Monseigneur, d'importuner mon héros, qui a bien autre chose à faire qu'à lire mes lettres; mais je ne demande qu'un mot de réponse pour le fatrâs ci-dessous.

1°. Un anglais vint chez moi, ces jours passés, se lamenter du sort de l'amiral *Bing* dont il est ami. Je lui dis que vous m'aviez fait l'honneur de me mander que ce marin n'était point dans son tort, et qu'il avait fait ce qu'il avait pu. Il me répondit que ce seul mot de vous pourrait le justifier; que vous aviez fait

la fortune de *Blakeney*, par l'estime dont vous l'avez publiquement honoré; et que, si je voulais transcrire les paroles favorables que vous m'avez écrites pour *Bing*, il les enverrait en Angleterre. Je vous en demande la permission; je ne veux et je ne dois rien faire sans votre aveu. Voilà pour le vainqueur de Mahon. — 1756.

Voici une autre requête pour le premier gentilhomme de la chambre; c'est qu'il ait la bonté d'ordonner qu'on joue Rome sauvée à la cour cet hiver sous sa dictature. *La Noue* quitte à Pâques, et M. d'*Argental* prétend que cette faveur de votre part est de la dernière importance.

Ce tendre d'*Argental* me mande qu'il a poussé bien plus loin ses sollicitations; mais ce serait étrangement abuser de vos bontés qu'il ne faut certainement pas hasarder en ce temps-ci.

J'apprends que *la Beaumelle*, avant de faire pénitence, avait apporté une édition de la *Pucelle*, où il a fourré un millier de vers de sa façon; qu'on la vend publiquement, qu'elle est remplie d'atrocités contre les personnes les plus respectables, et que c'est l'ouvrage le plus criminel qu'on ait jamais fait en aucune langue. On donne cette horreur sous mon nom. Elle est si mal-adroite qu'il y a dans l'ouvrage deux endroits assez piquans contre moi-même. Il y a bien des choses dignes des halles; mais il suffira d'un dévot pour m'attribuer cette infamie. Je crois que c'est un torrent qu'il faut laisser passer. La vérité perce à la longue; mais il faut du temps et de la patience. Vous en avez beaucoup de lire mes lettres au milieu de vos occupations: votre nouvel hôtel, la Guienne,

— l'année d'exercice ! vous ne devez pas avoir
 1756. du temps de reste. J'en abuse , je vous en demande pardon. J'ose attendre deux petits mots. Je vous renouvelle mon tendre respect , et madame *Denis* se joint à moi.

L E T T R E C I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 20 décembre.

MON cher ange , j'ai vu cette infamie que l'on impute à *la Beaumelle* ; et que je n'impute qu'à un diable , et à un sot diable. Il y a deux endroits assez piquans contre moi dans cette rapsodie digne des halles , qu'on a osé imprimer sous mon nom. Je n'ai jamais vu d'ailleurs d'ouvrage plus digne à la fois de mépris et de châtiement ; mais je crois à présent le parlement et le public occupés de soins plus pressans que de celui de juger un petit libelle. Je me console par la juste espérance que les honnêtes gens et les gens de goût me rendront justice. Vous y contribuez plus que personne , vos amis vous secondent ; il serait bien étrange que la vérité ne triomphât pas , quand c'est vous qui l'annoncez.

Si cette affreuse calomnie a des suites , je suis très-sûr que vous serez le premier à m'en instruire. Je crois qu'à présent je n'ai rien à faire qu'à déplorer tranquillement la méchanceté des hommes. M. le duc de *la Vallière* m'a mandé les mêmes choses que vous ; il veut bien se charger d'assurer madame de *Pompadour* de

mon attachement et de ma reconnaissance pour ses bontés, et il répond, qu'elle ne prêterait point l'oreille à la calomnie. 1756.

Ce n'est pas assurément le temps que M. le maréchal de *Richelieu* entame ce que votre amitié généreuse lui a suggéré, et je suis bien loin de lui laisser seulement envisager que je veuille mettre ses bontés à l'épreuve. Pour Rome sauvée et les autres pièces, ce sont là des choses qu'on peut demander hardiment. Je n'y ai pas manqué, et j'espère que vous vous joindrez à moi.

Zulime ne sera plus Zülime, elle changera de nom sans changer de caractère. Le lieu de la scène ne sera plus le même. Il y aura quelques scènes nouvelles; et comme les deux derniers actes sont absolument différens de ceux qui furent joués, la pièce sera en effet toute neuve. Le reste viendra quand il pourra, quand j'aurai de la santé, de la force, de la tranquillité, quand la calomnie ne viendra plus assiéger mon hermitage, désoler mon cœur, et éteindre mon pauvre génie. Je vous embrasse avec larmes, mon respectable ami.

Il n'est pas douteux que *la Beaumelle* n'ait été l'auteur et l'éditeur, avec ses associés, de cet abominable ouvrage. Je le reconnais à cent traits. Voilà pour la seconde fois qu'il fait imprimer mes propres ouvrages farcis de tout ce que sa rage pouvait lui dicter. Il y a des horreurs contre le roi même. Leur platitude ne les rend pas moins criminelles. Ce libelle est un crime de lèse-majesté, et il se vend impunément dans Paris.

L E T T R E C I V.

A M. PIERRE ROUSSEAU, de Toulouse,

Auteur du Journal encyclopédique.

Supposée écrite de Paris, le . . .

1756. **P** ARMI les nouvelles affligeantes pour les bons citoyens dans plusieurs parties de l'Europe, il y en a de bien désagréables dans la littérature. On se contentait autrefois de critiquer les auteurs, on a fait succéder à cette critique permise un brigandage inoui ; on fait imprimer leurs ouvrages falsifiés et infectés de tout ce qu'on croit pouvoir nourrir la malignité, pour favoriser le débit. Voici comme s'explique, sur ce criminel abus, M. l'abbé *Trublet* dans sa préface des lettres de feu M. de *la Motte* :

„ On donne de nouvelles éditions des ouvrages des gens célèbres, pour avoir occasion
 „ d'y répandre les notes les plus scandaleuses et
 „ les traits les plus satiriques contre leurs auteurs.
 „ Il était réservé à notre siècle de voir prati-
 „ quer, dans les lettres, ce brigandage. „

Le sage auteur de cette remarque parlait ainsi en 1754, à l'occasion du *Siècle de Louis XIV*, dont M. *la Beaumelle* s'avisa de faire et de vendre une édition chargée de tout ce que l'ignorance a de plus hardi, et de ce que l'imposture a de plus odieux. La même aventure se renouvelle depuis cinq ou six mois. Le même éditeur a falsifié plusieurs lettres de madame de *Main-*

tenon, et en a supposé quelques-unes de M. le maréchal de *Villars*, de M. le duc de *Richelieu*, qu'ils n'ont jamais écrites; et c'est encore là le moindre abus dont on doit se plaindre dans la publication scandaleuse des prétendus *Mémoires de madame de Maintenon*. 1756.

Le comble de ces manœuvres infames est une édition d'un poëme intitulé la *Pucelle d'Orléans*. L'éditeur a le front d'attribuer cet ouvrage à l'auteur de la *Henriade*, de *Zaïre*, de *Mérope*, d'*Alzire*, du *Siècle de Louis XIV*; et tandis que nous attendons de lui une *Histoire générale*, et qu'il travaille encore au *Dictionnaire encyclopédique*, on ose mettre sur son compte le poëme le plus plat, le plus bas et le plus grossier qui puisse sortir de la presse. En voici quelques vers pris au hasard :

Louis s'en vint du fond des Pays-Bas,
Pour cogner Charles et heurter le trépas.
Là les lépreux, les femmes bien apprises
Devaient changer de robe et de chemises.
L'heureux Villars, bon français, plein de cœur,
Gagna le quitte ou double avec Eugène.
Pour les idiots ce fut une trompette;
Le drôle avait étudié sa bête.
Il dit que Dieu, roulé dans un buisson,
A lui chétif avait donné leçon.
Il les pria, de la part de madame,
A manger caille, oie et bœuf au gros lard.
Chandos suant et soufflant comme un bœuf,
Tâte du doigt si l'autre est une fille;
Au diable soit, dit-il, ma sottise aiguille.
Sous le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron:
Pendez, pendez, le vilain semblait dire;
Baïser soubrette est pécher dans la loi. ...
Agnès barrait, Agnès était faillie.

1756. A ses baisers il veut que l'on riposte,
 Et qu'en l'invite à courir chaque poste.
 Lecteur, ma Jeanne aura son pucelage
 Jusqu'à ce que les vierges du Seigneur,
 Malgré leurs vœux, sachent garder le leur.

La plume se refuse à transcrire le tissu des fottes et abominables obscénités de cet ouvrage de ténèbres. Tout ce qu'on respecte le plus y est outragé autant que la rime, la raison, la poésie et la langue. On n'a jamais vu d'écrit ni si plat, ni si criminel; et c'est ce langage des halles qu'on a le front d'attribuer à l'auteur de la *Henriade*, contre lequel même on trouve dans le poëme deux ou trois traits, parmi tant d'autres qui attaquent grossièrement les plus honnêtes gens du monde. Ceux qui, trompés par le titre, ont acheté cette misérable rapsodie, ont conçu l'indignation qu'elle mérite. Si une telle horreur parvient jusqu'à vous, Monsieur, elle excitera en vous les mêmes sentimens, et vous n'aurez pas de peine à les inspirer au public.

LETTRE CV.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, route de Genève, 30 de décembre,

COMMENT faites-vous, Madame, pour nous donner à la fois tant de plaisir et tant de jalousie? Nous avons reçu, madame *Denis* et moi, votre présent avec transport; nous le lisons avec le même sentiment. C'est après la lecture du
 second

second chant que nous interrompons notre plaisir, pour avoir celui de vous remercier. Ce second chant sur-tout nous paraît un effort et un chef-d'œuvre de l'art. Nous ne pouvons différer un moment à nous joindre avec tous ceux qui vous diront combien vous faites d'honneur à un art si difficile, à notre siècle que vous enrichissez, et à votre sexe dont vous étiez déjà l'ornement. Que vous êtes heureuse, Madame ! Tout le monde, sans doute, vous rend la même justice que nous. On ne falsifie point, on ne corrompt point les beaux ouvrages dont vous gratifiez le public, tandis que, moi chétif, je suis en proie à des misérables qui, sous le nom d'une certaine Pucelle, impriment tout ce que la grossièreté a de plus bas, et ce que la méchanceté a de plus atroce. Je me console en vous lisant, Madame ; et, permettez-moi de le dire, en comptant sur votre justice et sur votre amitié. Vous la devez, Madame, à un homme qui sent aussi vivement que moi tout ce que vous valez, qui s'intéresse à votre gloire, et qui vous fera toujours attaché malgré l'éloignement.

Madame *Denis* vous dit les mêmes choses que moi ; nous vous remercions mille fois. Nous allons reprendre notre lecture ; nous vous aimons, nous vous admirons. Comment vous dire que je suis comme un autre, Madame, avec respect, etc. ?

L E T T R E C V I.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 3 de janvier.

— **L'**HUMANITÉ et moi, nous vous remercions
 1757. de votre lettre. J'en ai donné copie selon vos ordres, Monseigneur. Si elle ne fait pas beaucoup de bien à l'amiral *Bing*, elle vous fera au moins beaucoup d'honneur; mais je ne doute pas qu'un témoignage comme le vôtre ne soit d'un très-grand poids. Vous avez contribué à faire *Blakeney* pair d'Angleterre, vous sauverez l'honneur et la vie à l'amiral *Bing*.

Le mémoire de l'envoyé de Saxe, présenté aux États-généraux, et qui est une réponse au mémoire justificatif du roi de Prusse, fait partout la plus vive impression. Je n'ai guère vu de pièce plus forte et mieux écrite. Si les raisons décidaient du sort des États, le roi de Pologne serait vengé; mais ce sont les fusils et la marche redoublée qui jugent les causes des souverains et des nations.

Les Prussiens ont quitté Leipzig; ils sont en Lusace où l'on se bat au milieu des neiges. On me mande de Vienne qu'on y a une crainte de ces Prussiens très-indécente. Je voudrais vous voir conduire contre eux gaiement des français de bonne volonté, et voir ce que peut sous vos ordres la furia française contre le pas de mesure et la grave discipline; mais je craindrais

que quelque balle vandale n'allât déranger l'estomac du plus aimable homme de l'Europe. 1757.

Je vous écris, Monseigneur, dès que j'ai quelque chose à vous mander. Alors mon cœur et ma plume vont vite. Mais quand je ne vois que mes arbres et mes paperasses, que voulez-vous que le fuisse vous mander? mes paroles oiseuses auraient-elles beau jeu au milieu de toutes vos occupations, de tous vos devoirs, des tracasseries parlementaires et épiscopales, et de la crise de l'Europe? Vous voilà-t-il pas bien amusé, quand je vous souhaiterai cinquante années heureuses, quand je vous dirai que la fuisse *Denis* et le fuisse *Voltaire* vous adorent? Vous avez bien à faire de nos fornettes! Conservez-moi vos bontés, et agréez mon très-tendre respect.

LETTRE CVII.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

A Lausanne, 10 de janvier.

SI vous veniez, ma chère nièce, passer l'hiver à Lausanne, et l'été aux Délices, vous pourriez vous vanter d'être dans les deux plus belles situations de l'Europe, et vous auriez la comédie par-tout. Nous la jouons à Lausanne, nous la voyons auprès de Genève, et, si les prédicans en croient M. d'Alembert leur bon ami, ils l'auront bientôt dans leur ville: cela est plus honnête que d'aller s'égorger en Allemagne, comme font tant de gens, parce qu'ils

— n'ont pas mieux à faire. Si on était sensé, on
1757. ne songerait qu'à passer une vie douce.

Jé crois votre santé à présent raffermie. *Tronchin* a commencé, le régime et l'exercice ont achevé l'ouvrage. Vous vous êtes fait un plan de vie agréable, vous avez un fils qui fait votre consolation, vous avez des amis, vous êtes libre, et enfin vous êtes aimable; vous devez être heureuse.

J'ai reçu une lettre de monsieur votre fils dont je suis très-content. Il me paraît s'être formé en peu de temps; voilà ce que c'est que d'avoir une mère qui est bonne compagnie. Il m'apprend que vous avez chez vous M. de la *Bletterie* qui veut bien quelquefois encourager ses études: il est trop heureux d'être à portée de recevoir des avis d'un homme de ce mérite.

Vous aurez, je crois, ma maigre effigie que vous demandez pour l'académie et pour vous. Il y a dans Lausanne un peintre de passage, qui peint en pastel presque aussi bien que vous. Quelque répugnance que j'aye à faire crayonner ma vieille mine, il faut bien s'y résoudre, et être complaisant: c'est bien l'être que de jouer la comédie à mon âge, et de souffrir qu'on m'envoie de Paris des habits de *Zamti* et de *Narhas*. C'est une fantaisie de votre sœur: elle en a bien d'autres qui deviennent les miennes. Elle fait ajuster la maison de Lausanne comme si elle était située sur le Palais royal. Il est vrai que la position en vaut la peine. La pointe du sérail de Constantinople n'a pas une plus belle vue; je ne suis d'ailleurs incommodé que des mouches au milieu de l'hiver. Je voudrais vous tenir dans cette maison délicieuse; je n'en suis

point forti depuis que je suis à Lausanne. Je ne
peux me lasser de vingt lieues de ce beau lac, 1757.
de cent jardins, des campagnes de la Savoie,
et des Alpes qui les couronnent dans le lointain;
mais il faudrait avoir un estomac, ma chère nièce;
cela vaut mieux que l'aspect de Constantinople.

Si vous savez quelque chose du procès de monsieur d'*Alembert* avec les prédicans de *Calvin*, et de sa prétendue renonciation à l'*Encyclopédie*, je vous prie de m'en faire part.

Avez-vous lu la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*? L'auteur me l'a envoyée, mais je ne l'ai pas encore reçue. Pour moi, je ne travaille plus que pour notre petit théâtre de Lausanne: il vaut mieux se réjouir avec ses amis, que de s'exposer à un public toujours dangereux. Je suis très-loin de regretter le parterre de Paris; je ne regrette que vous. Mille complimens au grand écuyer de *Cyrus* (*).

Quoi qu'on en dise, on aurait eu grand besoin de nos chars contre la cavalerie de *Luc* (**). Il voulait mourir il y a trois mois, et à présent le voilà au comble de la gloire. Il ne m'écrit plus; *les honneurs changent les mœurs*.

Adieu, ma chère enfant.

(*) M. de *Florian*.

(**) Le roi de Prusse.

L E T T R E C V I I I.

A M. T H I R I O T.

A Monrion, 13 de janvier.

1757. **E**N bien ! vous courez donc de belle en belle, et vous prétendez qu'on ne meurt que de chagrin : ajoutez-y, je vous prie, les indigestions.

Il n'a pas tenu à *Robert-François Damiens* que le descendant d'*Henri IV* ne mourût comme ce héros. J'apprends dans le moment, et assez tard, cette abominable nouvelle. Je ne pouvais la croire ; on me la confirme : elle glace le sang ; on ne sait où l'on en est. Quoi, dans ce siècle ! quoi, dans ce temps éclairé ! quoi, au milieu d'une nation si polie, si douce, si légère, un *Ravaillac* nouveau ! Voilà donc ce que produiront toujours des querelles de prêtres ! Les temps éclairés n'influèrent que sur un petit nombre d'honnêtes gens : le vulgaire fera toujours fanatique. Ce sont donc là les abominables effets de la bulle *Unigenitus*, et des graves impertinences de *Quesnel*, et de l'insolence de *le Tellier*.

Je n'avais cru les jansénistes et les molinistes que ridicules, et les voilà sanguinaires, les voilà parricides.

Je vous supplie, mon ancien ami, de me mander ce que vous saurez de cet incroyable attentat, si votre main ne tremble pas. Ecrivez-moi par Pontarlier : les lettres arrivent deux jours plutôt par cette voie. A Monrion, par

Pontarlier, s'il vous plaît. C'est là que je passe —
mon hiver dans des souffrances assez grandes, 1757.
en attendant que votre conversation les adou-
cisse dans ma petite retraite des Délices auprès
de Genève.

J'ai cette indigne édition de la Pucelle. Je
me flatte qu'on n'en parle plus. Nous sommes
dans le temps de tous les crimes.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CIX.

A M. VERNES, *ministre à Genève.*

A Monrion ; le 13 de janvier.

C'EST une chose bien honorable pour Genève,
mon cher et aimable ministre, qu'on imprime
dans cette ville que *Servet* était un sot, et *Cal-*
vin un barbare ; vous n'êtes point calvinistes,
vous êtes hommes. En France on est fou, et
vous voyez qu'il y a des fous furieux (*). *Ra-*
vaillac a laissé des bâtards : j'ai bien peur que
celui-ci ne soit un prêtre janséniste. Les jésuites
ont à se plaindre qu'il ait été sur leur marché.

Je ne fais encore aucun détail de cette hor-
rible aventure. Si vous apprenez quelque chose
dans votre ville où l'on apprend tout, faites-en
part aux solitaires de Monrion. Je suis bien fâ-
ché que vous ne soyez venu dans cet hermitage
que quand je n'y étais pas. Madame *Denis* et
moi, nous vous faisons les plus sincères et les
plus tendres complimens.

(*) On venait d'apprendre l'attentat de *Damiens*.

L E T T R E C X.

A M. DE CIDEVILLE. (*)

A Monrion, le 16 de janvier.

— **N**ous vous sommes très-obligés, Monsieur, 1757. de nous avoir rassurés sur l'état du roi, après nos justes alarmes. Toutes les nouvelles s'accordent à dire qu'il est très-bien, et que cette affreuse catastrophe ne peut avoir nulle suite fâcheuse. Il est fort à désirer qu'on puisse faire parler ce monstre ; c'est certainement un fou fanatique ; mais s'il a des complices, il est bien essentiel de les connaître. Mandez-moi tout ce que vous faurez.

J'espère qu'après tant d'alarmes tout sera tranquille dans Paris avant quinze jours. Si l'on avait fait des petites maisons pour le clergé et le parlement, et qu'on eût jeté sur leurs querelles tout le ridicule qu'elles méritent, il y aurait eu moins de têtes échauffées, et par conséquent moins de fanatiques. Le public a mis trop d'importance à ces misères : de bons ridicules et de grands seaux d'eau, c'est la seule façon d'apaiser tout.

Mon oncle a fait à notre siècle plus d'honneur qu'il ne mérite, quand il a dit que la philosophie avait assez gagné en France, et que nos mœurs étaient trop douces actuellement pour craindre que les Français pussent doréna-

(*) Une partie de cette lettre est de madame Denis, et le reste de M. de Voltaire.

vant assassiner leurs rois. Il est désespéré de s'être trompé, car il aime véritablement et la France et son roi; mais un fou ne fait pas la nation. Le roi est aimé, et mérite de l'être à tous égards.

Adieu, Monsieur; songez quelquefois à vos amis des Délices, et soyez persuadé qu'ils ont pour vous la plus tendre et la plus inviolable amitié.

Il faut, mon cher et ancien ami, que la tête ait tourné à ce huguenot de *Cramer* qui m'avait tant promis de vous apporter mes guenilles.

Les étrangers me reprochent d'avoir insinué, dans plus d'un endroit, que, vous autres Français, vous êtes doux et philosophes. Ils disent qu'on assassine trop de rois en France pour des querelles de prêtres. Mais un chien enragé d'Arras, un malheureux convulsionnaire de Saint-Médard, qui croit tuer un roi de France avec un canif à tailler des plumes, un forcené idiot, un si sot monstre a-t-il quelque chose de commun avec la nation? Ce qu'il y a de déplorable, c'est que l'esprit convulsionnaire a pénétré dans l'âme de cet exécrationnable coquin. Les miracles de ce fou de *Paris*, l'imbécille *Montegron* ont commencé, et *Robert-François Damiens* a fini. Si *Louis XIV* n'avait pas donné trop de poids à un plat livre de *Quesnel*, et trop de confiance aux fureurs du fripon *le Tellier*, son confesseur, jamais *Louis XV* n'eût reçu de coup de canif. Il me paraît impossible qu'il y ait eu un complot; en ce cas, je suis justifié des éloges de ma nation; s'il y a un complot, je n'ai rien à dire.

T. 85. *Corresp. générale*. Tome VII. R

— Je vous embrasse tendrement, vous et le
1757. grand abbé. N'oubliez jamais votre vieux et attaché camarade.

L E T T R E C X I.

▲ MADAME DE FONTAINE, à Paris.

A Monrion, 16 de janvier.

CECI est pour ma nièce, ma compagne en maladies; pour mon neveu le juge et le prédicateur, pour mon petit-neveu, pour M. de *Florian*, que j'embrasse tous du meilleur de mon cœur. Nous sommes un peu malades, madame *Denis* et moi, à Monrion.

Les bons Suisses me reprochent d'avoir trop loué une nation et un siècle qui produisent encore des *Ravaillac*. Je ne m'attendais pas que des querelles ridicules produiraient de tels monstres. Je crois bien que *Robert-François Damiens* n'a point de complices; mais c'est un chien qui a gagné la rage avec les chiens de *Saint-Médard*; c'est un reste des convulsions. On ne doit pas me reprocher du moins d'avoir tant écrit contre le fanatisme; je n'en ai pas encore assez dit. S'il y a quelque chose de nouveau, nous prions instamment M. de *Florian*, qui n'épargne pas ses peines, de se souvenir de nous.

Songez à votre santé, ma chère nièce; j'ai fait un fort beau présent au grand *Tronchin* le guérisseur: il en est très-content.

Voici ce testament que vous demandez, ma

chère enfant ; je vous prie d'en donner copie —
 sur le champ à M. d'Argental et à Thiriot. Ce 1757.
 nouveau testament est meilleur que l'ancien qui
 court sous mon nom.

L E T T R E C X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris

A Monrion, 20 de janvier.

MON cher ange, je sens tout le prix de votre souvenir dans un temps où vous êtes si consterné de l'horrible aventure, et si occupé à remplir le vide immense laissé dans le parlement. Votre assiduité à des devoirs nouveaux dont vous êtes dispensé, est un mérite dont le parlement, le public et la cour doivent vous tenir compte. Je me flatte, pour l'honneur de la nation et du siècle, et pour le mien, qui ai tant célébré cette nation et ce siècle, qu'on ne trouvera nulle ombre de complicité, nulle apparence de complot dans l'attentat aussi abominable qu'absourde de ce polisson d'affassin, de ce misérable bâtard de *Ravaillac*. J'espère qu'on n'y trouvera que l'excès de la démence : il est vrai que cette démence aura été inspirée par quelques discours fanatiques de la canaille : c'est un chien mordu par quelques chiens de la rue, qui sera devenu enragé. Il paraît que le monstre n'avait pas un dessein bien arrêté, puisque, après tout, on ne tue point des rois avec un canif à tailler des plumes. Mais pourquoi le scélérat avait-il trente louis dans sa poche ?

— 1757. *Ravaillac* et *Jaques Clément* n'avaient pas un fou. Je n'ose importuner votre amitié sur les détails de cet exécrationnel attentat. Mais comment me justifierai-je d'avoir tant assuré que ces horreurs n'arriveraient plus, que le temps du fanatisme était passé, que la raison et la douceur des mœurs régnaient en France ? Je voudrais que dans quelque temps on rejouât *Mahomet*. Je n'ose vous parler à présent de cette Histoire générale, ou plutôt de cette peinture des misères humaines, de ce tableau des horreurs de dix siècles ; mais, si vous avez le loisir de recueillir les opinions de ceux qui auront eu le courage d'en lire quelque chose, vous me rendrez un vrai service de m'apprendre ce qu'on en pense et ce que je dois corriger en général : car c'est toujours à me corriger que je m'étudie. Que fais-je autre chose avec l'ancienne *Zulime* ? Le travail a fait toujours ma consolation : le rabot et la lime sont toujours mes instrumens. Est-il vrai que *M. de Sainte-Palaye* succédera à *Fontenelle* dans l'académie ? Je lui souhaite sa place et sa longue vie. Adieu, mon cher et respectable ami. Mille tendres respects à tous les anges, Les deux suisses vous embrassent.

L E T T R E C X I I I.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Monrion, près de Laufanne, 28 de janvier.

J'AI reçu, monsieur le Duc, une lettre à un évêque, qui vaut beaucoup mieux que le bref du pape. Elle est digne à la fois du premier pair de France et d'un philosophe. Il y a des pairs parmi les évêques, mais de philosophes, il y en a bien peu. Le plus détestable fanatisme élève hardiment la tête, tandis que la raison demeure à Uzès et dans quelques petits cantons. Les sages gémissent et les insensés agissent. Il y a un certain grand arbre qui ne porte que des fruits d'amertume et de mort : il couvre encore de ses branches pourries une partie de l'Europe. Les pays où l'on a coupé ses rameaux empoisonnés, sont les moins malheureux. Je vous remercie du fond de mon cœur, monsieur le Duc, de l'antidote excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Qu'on parcoure l'histoire des assassins chrétiens, et elle est bien longue, on verra qu'ils ont tous la Bible dans leur poche avec leur poignard, et jamais Ciceron, Platon ni Virgile.

Plus j'entrevois ce qui se passe dans ce vilain monde, plus j'aime mes retraites allobroges et helvétiques.

L E T T R E C X I V .

A M. LE MARÉCHAL DUC D
RICHELIEU.

A Monrion, 4 de février.

1757. **J**E ne fais si mon héros aura déjà reçu un fatras d'histoire qui commence à *Charlemagne* et même plus haut, et qui finit par le vainqueur de Mahon. Vous n'aurez guère, Monseigneur, le temps de lire dans votre année d'exercice : cet exercice a été violent dans ces dernières horreurs. Vous voyez des choses bien extraordinaires, mais vous en verrez des exemples dans le fatras que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il est en feuilles. Je n'ai point de relieur à Monrion, et je crois que vos livres ont une reliure particulière.

Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre tendre ; il faut que ses affaires aillent mal. L'autocratrice de toutes les Russies veut que j'aille à Pétersbourg. Si j'avais vingt-cinq ans, je ferais le voyage.

Le Kain veut en faire un ; et il se flatte que vous lui donnerez permission d'aller prêcher à Marseille à Pâques. Je n'ose vous en supplier. Il n'appartient point à un suisse de parler des acteurs de Paris. Ce n'est pas assurément le temps de parler de comédie ; il y a des tragédies bien abominables en France, qui prennent toute l'attention. Ce pauvre marquis d'*Argenson*, que vous appeliez le secrétaire d'Etat de la république de *Platon*, est donc

mort ? Il était mon contemporain : il faut que je fasse mon paquet. Jouissez, mon héros, de votre gloire et d'une vie heureuse et longue. Les héros vivent plus long-temps que les philosophes ; j'en excepte *Fontenelle* dont je vous souhaite l'estomac et les cent années. Vous voilà doyen de l'académie : c'est une bien belle place, mais il la faut conserver. Conservez-moi aussi vos bontés. Les deux suisses vous adorent. 1757.

L E T T R E C X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 6 de février.

Moi, aller à Pétersbourg, mon cher ange ! savez-vous bien que ma petite retraite des Dêlices est plus agréable que le palais d'été de l'autocratrice ? Si *Dosmont* joue la comédie, je la joue aussi ; et je fais le bon homme *Lusignan* dans huit jours. Cela me convient fort :

Car à revoir Paris je ne dois plus prétendre ;
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre.

Nous avons un bel *Orosmane*, un fils du général *Constant*, qui a soupé avec vous à Argenteuil avec mademoiselle *du-Bouchet*. Votre tragédie de *Robert-François Damiens* et de tant de fous, n'est donc pas encore finie ! Je ne fais pas pourquoi les comédiens ne hasardent pas Mahomet dans ces circonstances.

Vous avez une belle ame d'aimer toujours le tripot, au milieu de toutes les atrocités qui

— vous entourent. Les plus sages sont assurément
 1757. ceux qui cultivent les arts et qui aiment le plaisir, tandis que les autres se tourmentent.

Le roi de Prusse, m'a écrit de Dresde une lettre très-touchante. Je ne crois pourtant pas que j'aille à Berlin plus qu'à Pétersbourg : je m'accommode fort de mes Suisses et de mes Gênois. On me traite mieux que je ne mérite. Je suis bien logé dans mes deux retraites. On vient chez moi ; on trouve bon qu'en qualité de malade je n'aille chez personne. Je leur donne à dîner et à souper, et quelquefois à coucher. Madame *Denis* gouverne ma maison. J'ai tout mon temps à moi : je griffonne des histoires, je songe à des tragédies ; et, quand je ne souffre point, je suis heureux. Vous m'avouerez que ce *Dosmont* a tort de vouloir que je quitte tout cela pour l'aller entendre à Pétersbourg. S'il avait vu mes platebandes de tulipes au mois de février, il ne me proposerait pas les glaces.

On dit que mademoiselle *Duménil* et le *Kain* se sont en effet surpassés dans *Sémiramis*. L'abbé coadjuteur de Retz n'aurait-il pas mieux fait d'aller là qu'à son abbaye ?

Adieu, mon cher et respectable ami. Il n'y a que vous de sage, j'y compte aussi les anges.

Le Suisse Voltaire.

LETTRE CXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, 9 de février.

MON cher et ancien ami, je souhaite que le fatras dont je vous ai surchargé, vous amuse. 1757.
J'ai vu un temps où vous n'aimiez guère l'histoire. Ce n'est, après tout, qu'un farzas de tracasseries qu'on fait aux morts.

Mais, à propos de *Robert-François Damiens*, lisez le chapitre d'*Henri IV*. On peut prendre et laisser le livre quand on veut; les titres courent au haut des pages; cela soulage le lecteur; il lit ce qui l'intéresse et laisse le reste. Notre ami le grand abbé a-t-il reçu son exemplaire? Mais a-t-on le temps de lire au milieu des belles choses dont Paris retentit chaque jour? *Robert-François Damiens*, bâtard de *Ravaillac*, et ses conforts, et les lettres au dauphin, et les poisons, et les exils, et le remue-ménage, et la guerre, et les vaisseaux de la compagnie des Indes qu'on nous gobe: tout cela absorbe l'attention. Les horreurs présentes ne donnent pas le temps de lire les horreurs passées.

J'ai tendrement regretté le marquis d'*Argenson*, notre vieux camarade. Il était philosophe, et on l'appelait à Versailles d'*Argenson la bête*. Je plains davantage *la chèvre*, s'il est vrai qu'on l'envoie brouter en Poitou. . . . Les fleurs et les fruits de la-cour étaient faits pour

— elle. Qui m'aurait dit, mon ami, que je ferais
 1757. dans une retraite plus agréable que ce ministre? Ma situation des Délices est fort au-dessus de celle des Ormes. Je passe l'hiver dans une autre retraite auprès d'une ville où il y a de l'esprit et du plaisir. Nous jouons *Zaïre*: madame *Denis* fait *Zaïre* mieux que *Gauvain*. Je fais *Lusignan*; le rôle me convient, et l'on pleure. Ensuite on soupe chez moi; nous avons un excellent cuisinier. Personne n'exige que je fasse des visites; on a pitié de ma mauvaise santé; j'ai tout mon temps à moi; je suis aussi heureux qu'on peut l'être quand on digère mal. En vérité, cela vaut bien le sort d'un secrétaire d'Etat qu'on renvoie: *beatus ille qui procul negotiis*. La liberté, la tranquillité, l'abondance de tout, et madame *Denis*, voilà de quoi ne regretter que vous.

Le roi de Prusse m'a écrit une lettre très-tendre; l'impératrice de Russie veut que j'aille à Pétersbourg écrire l'histoire de *Pierre*, son père; mais je resterai aux Délices et à Monrion: je ne veux ni roi ni autocratrice; j'en ai tâté, cela suffit. Les amis et la philosophie valent mieux; mais il est triste d'être si loin de vous.

Voilà *Fontenelle* mort; c'est une place vacante dans votre cœur; il me la faut. *Vale et me ama.*

Le suisse Voltaire.

L E T T R E C X V I I .

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

13 de février.

LE fragment de votre lettre sur l'amiral *Bing*, Monseigneur, fut rendu à cet infortuné par le secrétaire d'Etat, afin qu'elle pût servir à sa justification. Le conseil de guerre l'a déclaré brave homme et fidele. Mais, en même temps, par une de ces contradictions qui entrent dans tous les événemens, il l'a condamné à la mort, en vertu de je ne sais quelle vieille loi, en le recommandant au pouvoir de pardonner, qui est dans la main du souverain. Le parti acharné contre *Bing* crie à présent que c'est un traître qui a fait valoir votre lettre, comme celle d'un homme par qui il avait été gagné. Voilà comme raisonne la haine ; mais les clameurs des dogues n'empêchent pas les honnêtes gens de regarder cette lettre comme celle d'un vainqueur généreux et juste, qui n'écoute que la magnanimité de son cœur.

1757.

Je crois que vous avez été un peu occupé, depuis un mois, de la foule des événemens, ou horribles, ou embarrassans, ou désagréables, qui se sont succédés si rapidement. Les gens qui vivent philosophiquement dans la retraite, ne sont pas les plus à plaindre. Je crains d'abuser de vos momens et de vos bontés par une plus longue lettre : il faut un peu de laconisme, avec un premier gentil-

— homme de la chambre, qui a le roi et le dauphin à servir, et avec celui qui est fait pour être dans les conseils et à la tête des armées.

1757. Madame *Denis* vous idolâtre toujours, et il n'y a point de suisse qui vous soit attaché avec un plus tendre respect que le suisse *Voltaire*.

LETTRE CXVIII.

A U M Ê M E.

19 de février.

OUI, sans doute, mon héros, le secrétaire de la république de *Platon* aurait ri et dit quelques bons mots, car il en disait; mais tâchez de n'en pas dire.

Votre lettre sur ce pauvre amiral *Bing*, lui a valu du moins quatre voix favorables, quoique la pluralité l'ait condamné à la mort. Il se passe dans tous les Etats des scènes singulières, et aucune ne vous surprend.

Jé vous attends toujours, ou dans le conseil, ou à la tête d'une armée. Si les services et la capacité donnent les places sous un monarque éclairé, vous avez assurément plus de droits que personne. Mais quelque place que vous ajoutiez à celles que vous occupez, il y en a une que les rois ne peuvent ni donner ni ôter, c'est celle de la gloire. Jouissez de ce beau poste; il est à l'abri de la fortune.

Je vous assure, Monseigneur, que vous prêchez à un converti, quand vous me conseillez de ne me rendre ni aux coquetteries du roi de

Prusse, ni aux bontés de l'impératrice de Russie. Je préfère ma retraite à tout; et cette retraite est d'ailleurs absolument nécessaire à un malade qui tient à peine à la vie. 1757.

Permettez que je vous envoie ce qu'on m'écrit sur *le Kain*. S'il a tant de talens, s'il sert bien, est-il juste qu'il n'ait pas de quoi vivre, quand les plus mauvais acteurs ont une part entière? c'est-là l'image de ce monde. Puisque vous daignez descendre à ces petits objets, mettez-y la justice de votre cœur, et protégez les talens.

Madame *Denis* et le suisse *Voltaire* vous présentent leurs plus tendres respects.

LETTRE CXIX.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

A Monrion, 19 de février.

QU'EST-CE que c'est donc, ma chère nièce, qu'une petite-secte de la canaille, nommée la secte des *margouillistes*, nom qu'on devrait donner à toutes les sectes? On dit que ces misérables fanatiques, nés des convulsionnaires, et petits-fils des jansénistes, sont ceux qui ont mis, non pas le couteau, mais le canif à la main de ce monstre insensé de *Damiens*; que ce sont eux qui envoient du poison au dauphin dans une lettre, et qui affichent des placards; le tout pour la plus grande gloire de DIEU. Les honnêtes gens, par parenthèse, devraient me remercier d'avoir tant crié toute ma vie

— contre le fanatisme ; mais les cours sont quelquefois ingrates.

1757.

Vous savez les coquetteries que me fait le roi de Prusse , et que la czarine m'appelle à Pétersbourg. Vous savez aussi qu'aucune cour ne me tente plus , et que je dois préférer la solidité de mon bonheur dans ma retraite , à toutes les illusions. Si j'en voulais sortir , ce ne serait que pour vous ; ma santé exige de la solitude ; je m'affaiblis tous les jours.

J'ai fait un effort pour jouer *Lusignan* ; votre sœur a été admirable dans *Zaïre* ; nous avons un très-beau et très-bon *Orosmane* , un *Nérestan* excellent , un joli théâtre , une assemblée qui fondait en larmes ; et c'est en Suisse que tout cela se trouve , tandis que vous avez à Paris des *margouillistes*. Je vous ai bien regretté ; mais c'est ce qui m'arrive tous les jours.

Ayez grand soin de votre malheureuse santé ; conservez-vous , aimez-moi. Mille tendres complimens à fils , à frère , à secrétaire (*). Adieu , ma très-chère nièce : votre sœur ne vous écrit point aujourd'hui ; elle apprend un rôle. Nous ne vous parlons que de plaisir : instruisez-nous des sottises de Paris.

(*) M. de Florian.

L E T T R E C X X .

A M. DE BURIGNY ,

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS, etc.

A Monrion, 24 de février.

L'ESPRIT dans lequel j'ai écrit, Monsieur, ce faible Essai sur l'histoire, a pu trouver grâce devant vous et devant quelques philosophes de vos amis. Non-seulement vous pardonnez aux fautes de cet ouvrage; mais vous avez la bonté de m'avertir de celles qui vous ont frappé. Je reconnais à ce bon office les sentimens de votre cœur, et le frère de ceux qui m'ont toujours honoré de leur amitié. Recevez, Monsieur, mes sincères et tendres remerciemens. Je passe l'hiver auprès de Lausanne, où je n'ai point mes livres: le peu que j'en ai pu conserver est à mon petit hermitage des Délices; ainsi je n'ai aucun secours pour vérifier les dates.

1757.

Il se peut que l'impératrice *Constance* fût fille du roi de Sicile *Roger*, mais il me semble que ce *Roger* vivait en 1101, et *Henri VI*, mari de *Constance*, en 1195. Il l'épousa, je crois, en 1186. Cette *Constance* avait des amans longtemps après cette époque. Il est bien difficile qu'elle soit fille de *Roger*; je crois me souvenir que plusieurs annalistes la font fille de *Guillaume*: je consulterai mes capitulaires, et surtout *Giannone*, quoiqu'il ne soit pas toujours exact.

— Le cardinal *Polus* pourrait bien avoir écrit la
1757. lettre à *Léon X*, long-temps avant d'être cardinal. C'est de milord *Bolingbroke* que je tiens l'anecdote de cette lettre; il en a parlé souvent à M. de *Pouilly*, votre frère, et à moi.

Adrien IV, au lieu d'*Alexandre III*, est une inadvertance: dans le cours de l'ouvrage, je dis toujours que c'est *Alexandre III* qui imposa une pénitence à *Henri II*, roi d'Angleterre, pour le meurtre de *Thomas Becquet*. Je ne manquerai pas de rectifier ces erreurs, et j'oublierai encore moins l'obligation que je vous ai. Il y en a quelques autres encore que je corrige dans la nouvelle édition que font actuellement les frères *Cramer*. Ils m'ont arraché cet ouvrage que j'aurais dû garder long-temps, avant de le laisser exposer aux yeux du public; mais, puisqu'il a trouvé grâce devant les vôtres, je ne peux me repentir.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime et la reconnaissance que je vous dois, Monsieur, votre, etc.

LETTRE

L E T T R E C X X I .

A M. ***. (*)

A Monrion, 28 de février.

M O N S I E U R ,

J'AI reçu une lettre que j'ai cru d'abord écrite à Versailles ou dans notre académie, et c'est vous, Monsieur, qui me faites l'honneur de me l'adresser. Vous me proposez ce que je désirais depuis trente ans : je ne pouvais mieux finir ma carrière qu'en consacrant mes derniers travaux et mes derniers jours à un tel ouvrage.

Je ferais le voyage de Pétersbourg, si ma santé pouvait le permettre ; mais, dans l'état où je suis, je vois que je serai réduit à attendre dans ma retraite les matériaux que vous voulez bien me promettre.

Voici quel serait mon plan. Je commencerais par une description de l'état florissant, où est aujourd'hui l'empire de Russie ; de ce qui rend Pétersbourg recommandable aux étrangers, des changements faits à Moscou, des armées de l'empire, du commerce, des arts, et de tout ce qui a rendu le gouvernement respectable.

Ensuite, je dirais que tout cela est d'une création nouvelle, et j'entrerais en matière par faire connaître le créateur de tous ces prodiges. Mon dessein serait de donner ensuite une idée précise

(*) Cette lettre est probablement adressée à l'ambassadeur de Russie, à Paris.

— de tout ce que l'empereur *Pierre le grand* a fait depuis son avènement à l'empire , année 1757. par année.

Si M. le comte de *Schouvalof* a la bonté , Monsieur , comme vous m'en flattez , de me faire parvenir des mémoires sur ces deux objets , c'est-à-dire , sur l'état présent de l'empire et sur tout ce qu'a fait *Pierre le grand* , avec une carte géographique de Pétersbourg , une de l'Empire , l'histoire de la découverte du Kamshatka , et enfin des renseignemens sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre pays ; je ne perdrai pas un instant , et je regarderai ce travail comme la consolation et la gloire de ma vieillesse.

La suite des médailles est inutile ; elles se trouvent dans plusieurs recueils , et la matière de ces médailles est d'un prix que je ne puis accepter. Je souhaiterais seulement que M. le comte de *Schouvalof* voulût bien m'assurer , que sa Majesté l'impératrice désire que ce monument soit élevé à la gloire de l'empereur son père , et qu'elle agrée mes soins.

Voilà , Monsieur , quelles sont mes dispositions. Je me tiendrai très-honoré et très-heureux , si elles s'accordent avec les vôtres : j'attendrai vos ordres et ceux de M. le comte de *Schouvalof* , à qui vous me permettrez de présenter ici mes respects , en recevant les miens.

J'ai l'honneur d'être , Monsieur , avec tous les sentimens que je vous dois , etc.

L E T T R E C X X I I .

A M. V E R N E S .

Ce dimanche , à Monrion , février.

JE crois qu'on ne jouera l'Enfant prodigue que samedi , 12 du mois. Vous pourriez , mon cher Monsieur , en qualité de ministre du saint Evangile , assister à une pièce tirée de l'Evangile même , et entendre la parole de DIEU dans la bouche de madame la marquise de *Gentil* , de madame d'*Aubonne* et de madame d'*Hermenchés* , qui valent mieux que les trois *Magdeleines* , et qui sont plus respectables. Vous devriez, vous et M. *Claparède* , quitter votre habit de prêtre , et venir à Monrion en habit d'homme. Nous vous garderons le secret ; on ne se scandalise point à Lausanne ; on y respire les plaisirs honnêtes , et les douceurs de la société.

1757.

Bonsoir ; vous avez en moi un ami pour la vie. Je suis bien en peine de mon petit *Patu*. Je l'aime de tout mon cœur.

LETTRE CXXIII.

A M. THIRIOT.

A Monrion, le 3 de mars.

— 1757. **J**E n'entends point parler de vous, mon ancien ami, depuis que vous lisez l'histoire des sottises humaines depuis *Charlemagne*. Je voudrais bien savoir aussi ce que c'est qu'un portefeuille trouvé. On me met en pièces, on se divise mes vêtemens, et on jette le sort sur ma robe.

Je voudrais que vous eussiez passé l'hiver avec moi à Lausanne. Si vous n'aviez été enchaîné, selon votre louable coutume, au char des jeunes et belles dames, vous auriez vu jouer *Zaïre* en Suisse mieux qu'on ne la joue à Paris; vous auriez entendu la *Serva padrona* sur un joli théâtre; vous y verriez des pièces nouvelles, exécutées par des acteurs excellens; les étrangers accourir de trente lieues à la ronde, et mon pays roman, mes beaux rivages du lac Lemman; devenus l'asile des arts, des plaisirs et du goût; tandis qu'à Paris la secte des margouillistes occupe les esprits, que le parlement et l'archevêque bataillent pour une place à l'hôpital et pour des billets de confession, qu'on ne rend point la justice, et qu'enfin on assassine un roi. Jouissez de tant de charmes et de tant de gloire, messieurs les Parisiens, et applaudissez encore au *Catilina* de *Crébillon*.

L E T T R E C X X I V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 3 de mars.

MON cher ange, on peut mal servir mademoiselle *Clairon* sans la rater absolument. On peut être *de communi martyr*, sans être *de frigidis et maleficiatis*. Ce fera à peu-près le rôle que je jouerai avec elle. Je lui donnerai, quand vous voudrez, cette Zulime bien changée et sous un autre nom. Vous déciderez du temps le plus favorable, quand vous serez quitte de la mauvaise tragédie de *Robert-François Damiens*, quand les querelles qui anéantissent le goût des arts seront apaisées, quand Paris respirera.

1757.

Pour l'autre pièce, ce n'est pas une affaire prête ; il ne faut pas d'ailleurs être toujours ce *Voltaire qui volume sur volume incessamment desserre*. Si on ne souhaite pas ma personne, je veux au moins qu'on souhaite mes ouvrages.

Béni soit Dieu qui vous donne la persévérance dans le goût des beaux arts, et sur-tout du tripot de la comédie, tandis qu'on n'entend parler que des querelles des parlemens et des prêtres, qu'on ne rend point la justice, que la secte des margouillistes fait de petits progrès, et qu'on assassine des rois. Vous m'approuverez de passer mes hivers dans un petit pays, où on ne vit que pour son plaisir, et où *Zaïre* a été mieux jouée, à tout prendre, qu'à Paris. J'ai fait couler des

— larmes de tous les yeux fuiffes. Madame *Denis* 1757. n'a pas les beaux yeux de *Gauffin*, mais elle joue infiniment mieux qu'elle. On vient de trente lieues pour nous entendre. Nous mangeons des gélinotes, des coqs de bruyère, des truites de vingt livres; et, dès que les arbres auront remis leur livrée verte, nous allons à cet hermitage des Délices, qui mérite son nom.

Ne sommes-nous pas fort à plaindre? Oui, mon cher et respectable ami, nous le sommes, puisque nous vivons loin de vous.

J'ai une extrême curiosité de savoir, si on envoie cent mille hommes en Allemagne; mais vous ne vous en souciez guère, et vous ne m'en direz rien. J'aimerais encore mieux que votre parlement se mît à rendre enfin la justice, et me fit payer de cinquante mille francs dont ce fat de *Bernard*, fils de *Samuel Bernard*, et fat de dix millions, m'a fait banqueroute en mourant. Adieu, mon divin ange; jugez *Damiens*, et portez - vous bien.

LETTRE CXXV.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

A Monrion, 6 de mars.

LE bon homme *Lusignan* dit les choses les plus tendres à madame de *Fontaine* et consors: il est devenu à présent le bon homme *Euphémon* dans l'Enfant prodigue: c'est un vieillard qui aime toujours la bonne compagnie; jugez s'il vous chérit.

Je suis impatient de savoir si votre aimable secrétaire est enfin venu à bout, avec M. de *Paulmi*, d'une affaire qui était si difficile avec M. d'*Argenson*. Il est arrivé souvent qu'on a été négligé par ceux à qui on était attaché, et qu'on réussit auprès de ceux dont on devait moins attendre. Je m'intéresse aussi aux petits chariots : c'est une chose qui certainement peut produire de grands avantages ; mais comment faire de tels préparatifs secrètement ? tout ce qui est nouveau rebute le ministère, et cette invention nouvelle devient inutile dès qu'elle est *sue*.

Est-il bien sûr, enfin, qu'on a fait partir cinquante mille hommes, qu'on va faire une guerre très-vive au-dehors, et que les affaires s'accommodent au dedans ? Pour nous, pauvres suisses, nous ne songeons qu'à des plaisirs tranquilles. On croit, chez les badauds de Paris, que toute la Suisse est un pays sauvage : on serait bien étonné si on voyait jouer *Zaïre* à Lausanne, mieux qu'on ne la joue à Paris : on serait plus surpris encore de voir deux cents spectateurs aussi bons juges, qu'il y en ait en Europe. Il y a dans mon petit pays roman, car c'est son nom, beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, point de cabales, point d'intrigues pour persécuter ceux qui rendent service aux belles-lettres. Nous sommes libres, et nous n'abusons point de notre liberté ; les tribunaux ne cessent point de rendre justice ; il n'y a ni margouillistes, ni convulsionnaires, ni de *Robert François Damiens*. Notre climat vaut mieux que le vôtre ; nous avons plus long-temps de beaux jours ; il n'y a que de très-méchant vin autour de Paris,

— et nos côteaux en produisent d'excellent : nous
 1757. avons mangé, l'automne et l'hiver, des gélino-
 tes et des grinaux que vous ne connaissez
 guère. Cependant, ma chère nièce, je vous re-
 grette de tout mon cœur. Portez-vous bien et
 aimez-moi.

L E T T R E C X X V I.

A M. D E B U R I G N Y.

A Monrion, le 20 de mars.

O N ne se douterait pas, Monsieur, qu'un
 théâtre établi à Lausanne, des acteurs peut-être
 supérieurs aux comédiens de Paris, enfin une
 pièce nouvelle, des spectateurs pleins d'esprit,
 de connoissances et de lumières, en un mot,
 tous les soins qu'entraînent de tels plaisirs, m'ont
 empêché de vous écrire plutôt. Je fais trêve un
 moment aux charmes de la poésie et aux em-
 bellissemens singuliers qui ornent notre petit
 pays roman, et qui font naître des fleurs au
 milieu des neiges du mont Jura et des Alpes,
 pour vous réitérer mes sincères et tendres com-
 plimens. Je vous en dois beaucoup pour la
 bonté que vous avez eue, de remarquer quelques-
 unes des inadvertances de cette Histoire géné-
 rale. Je vous en dois davantage pour la vie
 d'*Erasme*, et pour celle de *Grotius*, que vous
 voulez bien me promettre. Par qui pouvaient-
 ils être mieux célébrés, que par un homme qui
 a toute leur science et tous leurs sentimens ? J'ai
 vu un petit manuscrit de M. de Pouilly, que je
 regret-

regretterai toujours sur *Grotius* ; mais c'était un —
 ouvrage très-court , et qui entraînait dans fort peu 1757.
 de détails.

J'attends avec impatience le présent dont vous avez la bonté de m'honorer. Je ne vous enverrai l'Histoire générale qu'avec les corrections dont je vous ai l'obligation. On en fait usage dans une seconde édition , mais il faut laisser écouler la première. Les libraires à qui j'en ai fait présent se sont avisés d'en tirer sept mille exemplaires pour une première édition , que je ne regarde que comme un essai , et comme une occasion de recueillir les avis des hommes éclairés. La vie d'*Erasme* et celle de *Grotius* serviront beaucoup à me remettre dans la bonne voie.

LETTRE CXXVII

A M. THIRIOT.

A Monrion , 26 de mars.

MON cher et ancien ami , de tous les éloges dont vous comblez ce faible essai sur l'Histoire générale , je n'adopte que celui de l'impartialité , de l'amour extrême pour la vérité , du zèle pour le bien public , qui ont dicté cet ouvrage.

J'ai fait tout ce que j'ai pu toute ma vie , pour contribuer à étendre cet esprit de philosophie et de tolérance , qui semble aujourd'hui caractériser le siècle. Cet esprit , qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe , a jeté d'heureuses racines dans ce pays , où d'abord le soin

T. 85. *Corresp. générale*. Tome VII. T

— de ma mauvaise santé m'avait conduit, et où la
 1757. reconnaissance et la douceur d'une vie tranquille
 m'arrêtent.

Ce n'est pas un petit exemple du progrès de la raison humaine, qu'on ait imprimé à Genève, dans cet essai sur l'Histoire, avec l'approbation publique, *que Calvin avait une ame atroce*, aussi-bien qu'un esprit éclairé.

Le meurtre de *Servet* paraît aujourd'hui abominable; les Hollandais rougissent de celui de *Barneveldt*.

Je ne fais encore si les Anglais auront à se reprocher celui de l'amiral *Bing*.

Mais savez-vous que vos querelles absurdes, et enfin l'attentat de ce monstre *Damiens*, m'attirent des reproches de toute l'Europe littéraire: Est-ce là, me dit-on, cette nation que vous avez peinte si sage? A cela je réponds, comme je peux, qu'il y a des hommes qui ne font ni de leur siècle ni de leur pays. Je soutiens que le crime d'un scélérat et d'un insensé de la lie du peuple, n'est point l'effet de l'esprit du temps. *Châtel* et *Ravaillac* furent enivrés des fureurs épidémiques qui regnaient en France: ce fut l'esprit du fanatisme public qui les inspira: et cela est si vrai, que j'ai lu une apologie pour *Jean Châtel* et ses auteurs, imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui; le dernier attentat a saisi d'étonnement et d'horreur la France et l'Europe.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays roman, appelé autrement le pays de Vaud, le long des bords du beau lac Lemane; nous y faisons ce qu'on devrait faire à Paris; nous y vivons tranquilles, nous y

cultivons les lettres sans cabale.

Tavernier disait, que la vue de Laufanne sur le lac de Genève ressemble à celle de Constantinople ; mais ce qui m'en plaît davantage , c'est l'amour des arts qui anime tous les honnêtes gens de Laufanne. 1757.

On ne vous a point trompé , quand on vous a dit qu'on y avait joué *Zaïre* , l'Enfant prodigue et d'autres pièces , aussi bien qu'on pourrait les représenter à Paris : n'en soyez point surpris ; on ne parle , on ne connaît ici d'autre langue que la nôtre ; presque toutes les familles y sont françaises , et il y a ici autant d'esprit et de goût qu'en aucun lieu du monde.

On ne connaît ici ni cette plate et ridicule histoire de la guerre de 1741 , qu'on a imprimée à Paris sous mon nom , ni cette infame rapsodie , intitulée la Pucelle d'Orléans , remplie des vers les plus plats et les plus grossiers que l'ignorance et la stupidité aient jamais fabriqués , et des insolences les plus atroces que l'effronterie puisse mettre sur le papier.

Il faut avouer , que depuis quelque temps on a fait à Paris des choses bien terribles avec la plume et le canif.

Je suis consolé d'être loin de mes amis , en me voyant loin de toutes ces énormités ; et je plains une nation aimable qui produit des monstres,

LETTRE CXXVIII.

A M. DE MONCRIF.

A Monrion, 27 de mars.

1757. **M**ON cher confrère, j'ai été enchanté de votre souvenir, et affligé de la bienfiance qui empêche le maître du château d'écrire un petit mot; mais je conçois qu'il aura été excédé de la multitude des lettres inutiles et embarrassantes, auxquelles on n'a que des choses vagues à répondre. Il est toujours bon qu'il sache, qu'il y a deux espèces de suisses qui l'aiment de tout leur cœur. *Tavernier*, qui avait acheté la terre d'Aubonne, à quelques lieues de mon hermitage, interrogé par *Louis XIV*, pourquoi il avait choisi une terre en Suisse, répondit, comme vous savez : *Sire, j'ai été bien aise d'avoir quelque chose qui ne fût qu'à moi.* Je n'ai pas tant voyagé que *Tavernier*, mais je finis comme lui.

Vous avez donc soixante-neuf ans, mon cher confrère : qui est-ce qui ne les a pas à-peu-près ? Voici le temps d'être à soi, et d'achever tranquillement sa carrière. C'est une belle chose que la tranquillité ! Oui, mais l'ennui est de sa connaissance et de sa famille. Pour chasser ce vilain parent, j'ai établi un théâtre à Lausanne, où nous jouons *Zaïre*, *Alzire*, *l'Enfant prodigue*, et même des pièces nouvelles. N'allez pas croire que ce soient des pièces et des acteurs suisses : j'ai fait pleurer, moi bon homme *Lusignan*, un parterre très-bien choisi ; et je sou-

haite que les *Clairon* et les *Gaußin* jouent
comme madame *Deris*. Il n'y a dans Lausanne
que des familles françaises, des mœurs fran-
çaises, du goût français, beaucoup de noblesse,
de très-bonnes maisons dans une très-vilaine
ville. Nous n'avons de Suisse que la cordialité ;
c'est l'âge d'or avec les agrémens du siècle de fer.

1757.

Je suis histrion les hivers à Lausanne, et je
réussis dans les rôles de vieillard : je suis jardi-
nier, au printemps, à mes Délices, près de
Genève, dans un climat plus méridional que le
vôtre. Je vois de mon lit le lac, le Rhône et
une autre rivière. Avez-vous, mon cher con-
frère, un plus bel aspect ? avez-vous des tu-
lipés au mois de mars ? Avec cela, on barbouille
de la philosophie et de l'histoire ; on se moque
des sottises du genre humain, et de la charlata-
nerie de vos physiciens qui croient avoir mesuré
la terre, et de ceux qui passent pour des hom-
mes profonds, parce qu'ils ont dit qu'on fait
des anguilles avec de la pâte aigre.

On plaint ce pauvre genre humain qui s'é-
gorge dans notre continent, à propos de quelques
arpens de glace en Canada. On est libre comme
l'air depuis le matin jusqu'au soir. Mes vergers,
et mes vignes, et moi, nous ne devons rien à
personne. C'est encore là ce que je voulais,
mais je voudrais aussi être moins éloigné de
vous ; c'est dommage que le pays de Vaud ne
touche pas à la Touraine.

Adieu, *Titon* et l'*Aurore*. Avez-vous gagné
vos soixante et neuf ans au métier de *Titon* ?
Je vous embrasse tendrement.

Le suisse Voltaire.

LETTRE CXXIX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

6 d'avril.

—
1757. **V**ous savez, il y a du temps, mon héros, la glorieuse victoire que l'ancien ministère anglais a remportée sur l'amiral *Bing* à Portsmouth ; mais vous ne savez peut-être pas avec quelle hauteur la plus saine partie de la nation joint les cris de l'indignation et de la pitié à ceux de toute l'Europe. On cite votre témoignage comme la preuve la plus authentique de l'innocence de *Bing* ; et vous avez la gloire d'avoir vaincu les Anglais et de les faire rougir. Je m'attendais que vous ne vous en tiendriez pas là ; et, quoique l'exercice d'année de premier gentilhomme de la chambre soit une très-belle chose, j'espérais que les bords de l'Elbe pourraient être aussi glorieux pour vous que la Méditerranée. Le roi de Prusse paraît toujours fort gai ; il disait que les Français lui envoyaient vingt-quatre mille perruquiers : il se trouve qu'on lui en dépêche cent mille. Il y a là de quoi se peigner, à ce que disent les polissons. Pour moi, je ne me mêle que des héros de théâtre : nous avons fait à Lausanne une troupe excellente, et je vous souhaite d'aussi bons acteurs. M. d'*Argental* prétend toujours que la comédie est un des premiers-devoirs d'un honnête homme. Le maréchal de *Villars* aima les spectacles jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans ;

faites-en autant, Monseigneur, et que l'héroïsme que vous voyez à Versailles, de quel-
 què côté que vous tourniez les yeux, ne vous
 fasse pas négliger les grands-hommes de l'anti-
 quité. 1757.

Les deux suisses, plus suisses que jamais,
 vous renouvellent leurs hommages. Vous con-
 naîtrez le très-tendre respect du suisse V.

LETTRE CXXX.

A U M Ê M E.

Aux Délices, le 20 d'avril.

MON héros, il y a long-temps que j'ai
 l'honneur d'être de votre avis sur bien des
 choses, et j'en ferai sans doute encore sur tous
 vos acteurs tragiques. Je les crois très-médio-
 cres; mais *le Kain* leur est fort supérieur, à
 ce que dit le public. Il y a, sur de plus grands
 et de plus nobles théâtres, des acteurs qui ne
 valent pas mieux, et qui sont employés et ré-
 compensés. Ce siècle-ci est plus fécond en lo-
 teries qu'en grands-hommes: il y aura toujours
 des jeunes gens qui rempliront les grandes pla-
 ces; il n'y en aura pas qui aient votre gloire.
 C'est sur-tout chez les étrangers que cette gloire
 est mise à son prix: la cabale et l'envie ne
 peuvent séduire ceux qui sont sans intérêt, et qui
 n'en croient que les faits et la renommée. Je
 voudrais que vous entendissiez les voyageurs,
 que je vois quelquefois dans mes hermitages al-
 lobroges et suisses, vous seriez content d'eux

— et de vous ; mais quoique vous puissiez avoir
 1757. quelques jaloux en France, vous devez y avoir
 bien peu de rivaux, et je doute qu'il y ait
 beaucoup d'hommes que le public ose placer à
 vos côtés. Vous prétendez qu'il n'y a de bon
 que la santé ; je sens mieux que vous, mon
 héros, de quel prix elle est, puisque je l'ai per-
 due ; mais, de grâce, comptez la gloire dont
 vous jouissez pour quelque chose. *Achille*, dans
Homère, dit que la gloire est une chimère ;
 quand il est en colère ; mais, dans le fond de
 son cœur, il l'aime à la folie.

Le *Salomon* du Nord en aura beaucoup, je
 parle de gloire et non de folie, s'il se tire du
 précipice sur le bord duquel il s'est mis ; il y
 est avec plus de deux cents mille hommes, et
 c'en est assez pour attendre les événemens. Les
 Russes ne paraissent point : il semble fort diffi-
 cile aux Autrichiens, de pénétrer dans les dé-
 filés de la Silésie, de la Lusace et de la Saxe.
 Je crois que vos troupes pourront aller sans obs-
 tacles jusqu'au fond de la Westphalie, et c'est
 assurément une grande perte pour lui. Il vous
 attend peut-être à Magdebourg : s'il vous donne
 bataille dans les plaines, auprès de cette ville,
 il paraît qu'alors il joue un jeu avantageux :
 car, s'il est battu, il couvre tout son pays par-
 delà Magdebourg, et, s'il vous arrive un mal-
 heur, où sera votre retraite ?

Il faut que j'aie une terrible confiance en
 vos bontés, pour oser vous dire les rêveries qui
 me passent par la tête. Pardon, Monseigneur,
 si, moi qui ne connais que les événemens pas-
 sés, et encore assez mal, j'ose parler ainsi du
 présent devant vous. C'est à celui qui a fait

de grandes choses à juger de la grande scène qui s'ouvre. La pièce est belle et bien intriguée ; si vous étiez acteur, je répondrais du cinquième acte. 1757.

Madame *Denis* et moi nous sommes réunis toujours dans nos transports pour vous : recevez les tendres respects du suisse, etc.

LETTRE CXXXI.

A M. DE BURIGNY.

Aux Délices , 10 de mai.

JE ne puis trop vous remercier, Monsieur, de votre présent. Vous vous associez à la gloire d'*Erasme* et de *Grotius*, en écrivant si bien leur histoire. On lira plus ce que vous dites d'eux que leurs ouvrages. Il y a mille anecdotes dans ces deux vies, qui sont bien précieuses pour les gens de lettres. Ces deux hommes sont heureux d'être venus avant ce siècle ; il nous faut aujourd'hui quelque chose d'un peu plus fort : ils sont venus au commencement du repas : nous sommes ivres à présent, nous demandons du vin du Cap et de l'eau des Barbades.

J'espère vous présenter dans un an, si je vis, cette histoire des mœurs dont vous avez souffert l'esquisse. Je n'ai pas peint les docteurs assez ridicules, les hommes d'Etat assez méchants, et la nature humaine assez folle. Je me corrigerai, je dirai moins de vérités triviales, et plus de vérités intéressantes. Je m'amuse à

— 1757. parcourir les petites maisons de l'univers : il y a peut-être de la folie à cela , mais elle est instructive. L'histoire des dates, des généalogies , des villes prises et reprises, a son mérite ; mais l'histoire des mœurs vaut mieux , à mon gré ; en tout cas , j'écrirai sur les hommes moins qu'on n'a écrit sur les insectes.

Je finis pour reprendre l'histoire de *Grotius* , et pour avoir un nouveau plaisir. Conservez-moi vos bontés, Monsieur, et soyez persuadé de la tendre estime de votre, etc.

L'hermite Voltaire.

LETTRE CXXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices , 18 de mai.

J'AI admiré , mon cher et ancien ami , la bonté de votre ame, dans le compte que vous avez daigné me rendre des aventures de mademoiselle de *Ponthieu* ; mais je n'ai pas été moins surpris de la netteté de votre exposé dans un sujet si embrouillé. On ne peut mieux rapporter un mauvais procès ; vous auriez été un excellent avocat général. J'ai tardé trop longtemps à vous remercier.

Je n'ai nulle envie de me mettre actuellement dans la foule de ceux qui donnent des pièces au public : il est inutile d'envoyer son plat à ceux qu'on crève de bonne chère. Je ne veux présenter mes oiseaux du lac Lemman que dans des temps de jeûne. Vous savez d'ailleurs, qu'on

n'est pas oisif pour être un campagnard ; il vaut bien autant planter des arbres , que faire des vers. Je n'adresse point d'épître à mon jardinier *Antoine* ; mais j'ai assurément une plus jolie campagne que *Boileau* ; et ce n'est point la *fermière qui ordonne* nos soupers. 1757.

J'ai eu la curiosité autrefois de voir cette maison de *Boileau* : cela avait l'air d'un fort vilain petit cabaret borgne ; aussi *Despréaux* s'en défit-il , et je me flatte que je garderai toujours mes Délices ;

J'en suis plus amoureux , plus la raison m'éclaire.

Je n'ai guère vu ni un plus beau plain-pied ni des jardins plus agréables , et je ne crois pas que la vue du Bosphore soit si variée. J'aime à vous parler campagne ; car , ou vous êtes actuellement à la vôtre , ou vous y allez. On dit que vous en avez fait un très-joli séjour ; c'est dommage qu'il soit si éloigné de mon lac. Je me flatte que la santé de M. l'abbé du *Resnel* est raffermie , et que la vôtre n'a pas besoin de l'être. C'est-là le point important , c'est le fondement de tout , et l'empire de la terre ne vaut pas un bon estomac. Je souffre ici bien moins qu'ailleurs , mais je digère presque aussi mal que si j'étais dans une cour : sans cela , je serais trop heureux ; mais madame *Lénis* digère , et cela suffit : vous m'avouerez qu'elle en est bien digne , après avoir quitté Paris pour moi.

Bonsoir , mon cher et ancien ami. J'ai toujours oublié de vous demander si les trois académies , dont *Fontenelle* était le doyen , ont

— assisté à son convoi. Si elles n'ont pas fait cet
1757. honneur aux lettres - et à elles-mêmes , je les
déclare barbares.

LETTRE CXXXIII.

A M. D A R G E T.

Aux Délices, 20 de mai.

ON gâte ses yeux, mon cher et ancien ami, en lisant, en buvant, et en faisant mieux : voyez si vous n'êtes pas coupables de quelque excès dans ces trois belles opérations. Se frotter les yeux d'eau tiède en hiver, et d'eau fraîche en été, est tout ce qu'il y a de mieux : frotter n'est pas le mot, c'est bafiner que je voulais dire ; les remèdes les plus simples sont les meilleurs en tout genre.

Je vous assure que je suis bien fâché, que ce ne soit pas vous qui achetiez la terre de M. de Boissi. Elle n'est qu'à une lieue de chez moi. Le château n'est pas si agréable que ma maison, ils'en faut beaucoup ; mais c'est une terre très-vivante, et mon petit domaine est très-ruinant ; j'ai préféré *dulce utili*.

Eh bien, voilà donc comme on traite ce cher frère, à qui on dit des choses si tendres dans l'épître dédicatoire. Je ne fais plus où j'en suis sur tout cela. Il peut encore arriver malheur : on peut avancer trop loin : des *Cyrus* peuvent trouver des *Tomiris* : il ne faut qu'un coupe-gorge pour ruiner un grand joueur. J'enfile des proverbes comme *Sancho-Panfa*, mais

c'est que je suis accoutumé aux *Don-Quichottes* : voyez comme a fini *Charles XII*. Bien heureux qui vit fort loin de tous ces illustres et dangereux mortels. Figurez-vous que *Patkull* a demeuré deux ans à quatre pas de chez moi : donc il ne faut pas en sortir. Ce monde est un grand naufrage : sauve qui peut, est ce que je dis souvent. Faites souvenir de moi madame Dupin, adieu mon cher et ancien ami. 1757.

Le suisse Voltaire.

LETTRE CXXXIV.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices , 31 de mai.

JE vous dirai d'abord, ma chère nièce, que vous avez une santé d'athlète, dont je vous fais de très-sincères complimens ; et que si jamais votre vieux malingre d'oncle se porte aussi bien que vous, il viendra vous trouver à Ornoi : ensuite vous saurez que madame Denis était chargée d'envoyer trois cents livres à d'*Aumart*, dans la province du Maine, quand il a débarqué chez vous, lui, son fils et deux bidets. Je vous prie de lui dire que je lui donnerai trois cents livres tous les ans, à commencer à la Saint-Jean prochaine. Je vous enverrai un mandat à cet effet sur M. de *Laleu*, ou vous pourrez avancer cet argent sur les revenus du pupille, et sur la rente qu'il me fait : cela est à votre choix. J'ignore ce qui convient au jeune d'*Aumart*, je fais seulement que cent

— écus lui conviendront. Trouvez bon que je m'en
 1757. tienne à cette disposition que j'avais déjà faite.

Madame *Dénis* embellit tellement le lac de Genève, qu'il reste peu de chose pour les arrière-cousins. Quant à ma bâtarde de *Fanime*, son protecteur, M. d'*Argental*, vous dira que je ne prétends pas que cette amoureuse créature se produise sitôt dans le monde. Mademoiselle de *Ponthieu* y fait un si grand rôle, et ses compagnes se présentent avec tant d'empressement, qu'il faut ne se pas prodiguer. Quand même la pièce vaudrait quelque chose, ce ne serait pas assez de donner du bon, il faut le donner dans le bon temps.

A vous maintenant, monsieur le capitaine des chariots de guerre de *Cyrus*. Vous pouvez être sûr, que je n'ai jamais écrit de ma vie à M. le maréchal d'*Estrées*, et que, s'il a été instruit de notre invention guerrière, ce ne peut être que par le ministère. J'aurais souhaité, pour vous et pour la France, que mon petit char eût été employé: cela ne coûte presque point de frais; il faut peu d'hommes, peu de chevaux; le mauvais succès ne peut mettre le désordre dans une ligne; quand le canon ennemi fracasserait tous vos chariots, ce qui est bien difficile, qu'arriverait-il? ils vous serviraient de rempart, ils embarrasseraient la marche de l'ennemi qui viendrait à vous. En un mot, cette machine peut faire beaucoup de bien, et ne peut faire aucun mal: je la regarde, après l'invention de la poudre, comme l'instrument le plus sûr de la victoire.

Mais, pour saisir ce projet, il faut des hommes actifs, ingénieux, qui n'aient pas le pré-

jugé grossier et dangereux du train ordinaire. C'est en s'éloignant de la route commune, c'est en faisant porter le dîner et le souper de la cavalerie sur des chariots, avant qu'il y eût de l'herbe sur la terre, que le roi de Prusse a pénétré en Bohême par quatre endroits, et qu'il inspire la terreur. 1757.

Soyez sûr que le maréchal de *Saxe* se ferait servi de nos chars de guerre.

Mais c'est trop parler d'engins destructeurs, pour un pédant tel que j'ai l'honneur de l'être.

On a imprimé dans Paris une thèse de médecine, où l'on traite notre *Esculape-Tronchin* de charlatan et de coupeur de bourse. Il y a répondu par une lettre au doyen de la faculté, digne d'un grand-homme comme lui. Il y répond encore mieux par les cures surprenantes qu'il fait tous les jours.

Une jeune fille fort riche a été inoculée ici par des ignorans, et est morte. Le lendemain vingt femmes se sont fait inoculer sous la direction de *Tronchin*, et se portent bien.

Je vous embrasse tous du meilleur de mon cœur.

LETTRE CXXXV.

A M. THIRIOT.

A Monrion, le 2. de juin.

1757. **J**E reçois, mon ancien ami, votre très-agréable lettre du 25 de mai dans mon hermitage de Monrion, auquel je suis venu dire adieu. On joue si bien la comédie à Lausanne, il y a si bonne compagnie, que j'ai fait enfin l'acquisition d'une belle maison au bout de la ville; elle a quinze croisées de face, et je verrai de mon lit le beau lac Lemman et toute la Savoie, sans compter les Alpes. Je retourne demain à mes Délices, qui sont aussi gaies en été que ma maison de Lausanne le sera en hiver. Madame Denis a le talent de meubler des maisons et d'y faire bonne chère, ce qui, joint à ses talens de la musique et de la déclamation, compose une nièce qui fait le bonheur de ma vie. Je ne vous dirai pas *omitte mirari beatæ famam et opes strepitumque Romæ*; car vous êtes trop *admirator Romæ et præstantissima Montmorenciæ*.

Ne manquez pas, je vous prie, à présenter mes très-sensibles remerciemens à madame la comtesse de Sandwich. Il faut qu'elle sache, que j'avais connu ce pauvre amiral *Bing* à Londres dans sa jeunesse; j'imaginai que le témoignage de M. le maréchal de *Richelieu* en sa faveur pourrait être de quelque poids. Ce témoignage lui a fait honneur, et n'a pu lui sauver la vie.

Il a chargé son exécuteur testamentaire de me remercier, et de me dire qu'il mourait mon obligé, et qu'il me priait de présenter à M. de *Richelieu*, qu'il appelle *a generous soldier*, ses respects et sa reconnaissance. J'ai reçu aussi un mémoire justificatif très-ample qu'il a donné ordre en mourant de me faire parvenir. Il est mort avec un courage, qui achève de couvrir ses ennemis de honte.

Si j'osais m'adresser à madame la duchesse d'*Aiguillon*, je la prierais de venger la mémoire du cardinal de *Richelieu* du tort qu'on lui fait en lui attribuant le Testament politique. Si elle voulait faire taire sa belle imagination, et écouter sa raison qui est encore plus belle, elle verrait combien ce livre est indigne d'un grand ministre. Qu'elle daigne seulement faire attention à l'état où est aujourd'hui l'Europe; qu'elle juge si un homme d'Etat, qui laisserait un testament politique à son roi, oublierait de lui parler du roi de Prusse, de *Marie-Thérèse*, et du duc de Hanovre? Voilà pourtant ce qu'on ose imputer au cardinal de *Richelieu*. On avait alors la guerre contre l'empereur, et l'armée du duc de *Weimar* était l'objet le plus important. L'auteur du Testament politique n'en dit pas un mot, et il parle du revenu de la Sainte-Chapelle, et il propose de faire payer la taille au parlement. Tous les calculs, tous les faits sont faux dans ce livre. Qu'on voye avec quel mépris en parle *Aubery*, dans son histoire du cardinal *Mazarin*. Je fais qu'*Aubery* est un écrivain médiocre et un lâche flatteur; mais il était fort instruit, et il savait bien que le Testament politique n'était

— pas du grand et méchant homme à qui on l'attribue.
1757.

Présentez, je vous prie, mes applaudissemens et mes remerciemens à *Gamache* le riche, qui fait de si belles noces. Il donne de grands exemples, qui seront peu imités peut-être par les cinquante-neuf confrères. Je suis très-flatté que mon fatras historique ne lui ait pas déplu. Il est bon juge en prose comme en vers, par la raison qu'il est bon feseur. Son suffrage m'encouragera beaucoup à fortifier cet essai de bien des choses qui lui manquent. Les *Cramer* se sont trop pressés de l'imprimer. On ne fait pas à quel point le genre humain est sot, méchant et fou; on le verra, s'il plaît à Dieu, dans une seconde édition.

Vous me dites, que cet essai a trouvé grâce devant mesdames d'*Aiguillon* et de *Sandwich*. La dernière est sans aucun préjugé, la première n'en a que sur le grand oncle de son oncle; elle devrait bien m'en croire sur ce maudit Testament. J'ai examiné tous les testamens, j'y ai passé ma vie, je fais ce qu'il en faut penser.

Ce qu'on m'avait dit de l'*atroce* est une mauvaise plaisanterie qu'on a voulu faire à deux bonnes gens à qui on prétendait faire accroire qu'ils devaient pleurer sur leur patriarce; mais ils l'ont abandonné comme les autres. Nos calvinistes ne sont point du tout attachés à *Calvin*. Il y a ici plus de philosophes qu'ailleurs. La raison fait, depuis quelque temps, des progrès qui doivent faire trembler les ennemis du genre humain. Plût à Dieu que cette raison pût parvenir jusqu'à faire épargner le sang dont on inonde l'Allemagne ma voisine.

P. S. J'arrive aux Délices. Il faut que je vous dise un mot de *Jeanne*. Je vous répète que cette bonne créature n'est connue de personne ; elle nous amusera sur nos vieux jours. Je n'y pense guère à présent. Il faut songer à son jardin et au temporel. Malheureusement cela prend un temps bien précieux. Je vous embrasse de tout mon cœur. 1757.

L E T T R E C X X X V I.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices , 4 de juin.

MA conscience m'oblige , Monseigneur , de vous présenter les remontrances de mon parlement : ce parlement est le parterre. Je suis affaîné de lettres qui disent que *le Kain* est le seul acteur qui fasse plaisir , le seul qui se donne de la peine , et le seul qui ne soit pas payé. On se plaint de voir des moucheurs de chandelles qui ont part entière , dans le temps que celui qui soutient le théâtre de Paris n'a qu'une demi-part. On s'en prend à moi ; on dit que vous ne faites rien en ma faveur , et on croit que je ne vous demande rien ; cependant , je demande avec instance. Je conviens que *Baron* avait un plus bel organe que *le Kain* , et de plus beaux yeux ; mais *Baron* avait deux parts ; et faut-il que *le Kain* meure de faim , parce qu'il a les yeux petits et la voix quelquefois étouffée ? Il fait ce qu'il peut ; il fait mieux que les autres : les amateurs font des vers à sa louange ; mais

— il faut que son métier lui procure des chausses ;
 1757. il n'a que la moitié d'un cothurne , je vous
 conjure de lui donner un cothurne tout entier.

J'aimerais mieux vous écrire en faveur de quelque prussien que vous auriez fait prisonnier de guerre vers Magdebourg , mais puisqu'à présent vous êtes occupé d'emplois pacifiques , souffrez que je vous parle en faveur d'*Orosmane* , de *Mahomet* et de *Gengis-kan*. Les héros doivent-ils laisser mourir de faim les héros ? On dit que vos chevaux manquent de fourrage en Westphalie , et qu'on leur donne du jambon. Pour Dieu , faites donner à dîner à le *Kain* , tout laid qu'il est.

Vous avez dû recevoir les dernières volontés de l'amiral *Bing* : les miennes sont que je vous serai attaché de toute ma vie avec le plus tendre respect.

L E T T R E C X X X V I I .

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

Le . . . juin.

VOTRE idée , ma chère nièce , de faire peindre de belles nudités d'après *Natoire* et *Boucher* , pour ragaillardir ma vieillesse , est d'une ame compatissante , et je suis reconnaissant de cette belle invention. On peut aisément en effet faire copier à peu de frais ; on peut aussi faire copier au palais royal ce qu'on trouvera de plus beau et de plus immodeste. M. le duc d'*Orléans* accorde cette liberté. On peut prendre deux co-

pistes au lieu d'un. Si par hasard quelque bro-
canteur de vos amis avait deux tableaux, je
vous prierais de les prendre, ce serait autant
d'assuré. 1757.

Vous ornerez ma maison du Chêne comme
vous avez orné celle des Délices. La maison du
Chêne est plus grande, plus régulière, elle a
même un plus bel aspect; mais c'est le palais
d'hiver, c'est pour le temps de nos spectacles;
les Délices sont pour le temps des fleurs et des
fruits. Ce n'est pas mal partager sa vie pour un
malingre.

M. *Tronchin* dit, que vous êtes fort contente
de votre santé, et se vante toujours de la
mienne; mais c'est une gasconnade.

Votre sœur est actuellement tout occupée des
meubles pour la maison du Chêne. Elle insiste
beaucoup sur une boule de lustre qu'elle prétend
vous avoir demandée. Elle sera occupée en hi-
ver de ses habits de théâtre. Nous espérons que
vous viendrez voir encore nos douces retraites;
elles valent bien la vie de Paris, quand on a
passé le temps des premières illusions; et, en
vérité, Paris n'a jamais été moins regrettable
qu'aujourd'hui.

Je suis toujours en peine des succès du char
assyrien. Il y a certaines plaines dans le monde
où il ferait un effet merveilleux. Je m'y in-
térresse plus qu'à *Fanime*.

Si vous voulez vous amuser, conduisez cette
Fanime avec le fidèle d'*Argental*. Encore une
fois, tout ce que je souhaite, c'est que made-
moiselle *Clairon* soit aussi touchante dans ce
rôle que l'a été madame *Denis*. Si la pièce est
bien jouée, elle pourra amuser votre Paris, tout

— autant que l'histoire de monsieur *Damiens*, que
1757. le parlement va donner au public, en trois volumes in-4°.

Vous ferez comme il vous plaira avec *le Kain* et *Clairon* pour l'impression, si on imprime cette élégie amoureuse en dialogues; car, après tout, *Fanime* n'est que cela; mais de l'amour est quelque chose.

Il y a donc un *Pagnon* de moins sur le globe. Ces gros petits crapouffins-là s'imaginent qu'il n'y a qu'à boire et manger; ils crévent comme des mouches, et nous maigrelets, nous vivons.

Vivez, aimez-moi. Mille complimens à frère, à fils, au conducteur du char d'Assyrie. Bonjour.

LETTRE CXXXVIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC
DE RICHELIEU.

Aux Délices, 18 de juin.

IL est bien vrai que mon cher d'*Argental*, le grand amateur du tripot, devait montrer à mon héros certain histrionage; mais, vraiment, Monseigneur, vous avez d'autres troupes à gouverner que celle de Paris, et ce n'est pas le temps de vous parler de niaiseries. Je voudrais bien pouvoir faire incessamment un petit voyage vers l'Alsace ou dans le Palatinat. Je n'aime plus à voyager que pour avoir la consolation de voir mon héros; mais vous ne sauriez croire combien je suis devenu vieux. Toutes mes misères ont augmenté, et un apothicaire est beaucoup

plus nécessaire à mon être qu'un général d'armée. J'espère cependant que les grandes passions, qui font faire de grands efforts, me donneront du courage. 1756.

Donnez-vous le plaisir, je vous en prie, de vous faire rendre compte par *Florian* de la machine dont je lui ai confié le dessein. Il l'a exécutée; il est convaincu qu'avec six cents hommes et six cents chevaux on détruirait en plaine une armée de dix mille hommes.

Je lui dis mon secret au voyage qu'il fit aux Délices l'année passée. Il en parla à M. d'Argenson, qui fit sur le champ exécuter le modèle. Si cette invention est utile, comme je le crois, à qui peut-on la confier qu'à vous? Un homme à routine, un homme à vieux préjugés, accoutumé à la tirailerie et au train ordinaire, n'est pas notre fait. Il nous faut un homme d'imagination et de génie, et le voilà tout trouvé. Je fais très-bien que ce n'est pas à moi de me mêler de la manière la plus commode de tuer des hommes. Je me confesse ridicule; mais enfin, si un moine, avec du charbon, du soufre et du salpêtre, a changé l'art de la guerre dans tout ce vilain globe, pourquoi un barbouilleur de papier comme moi ne pourrait-il pas rendre quelque petit service *incognito*? Je m'imagine que *Florian* vous a déjà communiqué cette nouvelle cuisine. J'en ai parlé à un excellent officier qui se meurt, et qui ne fera pas par conséquent à portée d'en faire usage. Il ne doute pas du succès: il dit qu'il n'y a que cinquante canons, tirés bien juste, qui puissent empêcher l'effet de ma petite drôlerie, et qu'on n'a pas toujours cin-

— quante canons à la fois sous sa main dans une
1757. bataille.

Enfin , j'ai dans la tête que cent mille romains et cent mille prussiens ne résisteraient pas. Le malheur est que ma machine n'est bonne que pour une campagne , et que le secret connu devient inutile ; mais quel plaisir de renverser à coup sûr ce qu'on rencontre dans une campagne ! Sérieusement , je crois que c'est la seule ressource contre les Vandales victorieux. Essayez, pour voir, seulement deux de ces machines contre un bataillon ou un escadron. J'engage ma vie qu'ils ne tiendront pas. Le papier me manque ; ne vous moquez point de moi ; ne voyez que mon tendre respect, mon zèle pour votre gloire , et non mon outrecuidance , et que mon héros pardonne à ma folie.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

*Chambellan de l'impératrice de Russie , à
Moscou.*

Aux Délices , 24 de juin.

MONSIEUR ,

J'AI reçu les cartes que votre Excellence a eu la bonté de m'envoyer. Vous prévenez mes desirs , en me facilitant les moyens d'écrire une Histoire de *Pierre le grand* , et de faire connaître l'empire russe. La lettre dont vous m'honorez, redouble mon zèle. La manière dont vous
par-

parlez notre langue , me fait croire que je travaillerai pour mes compatriotes , en travaillant pour vous et pour votre cour. Je ne doute pas que sa Majesté l'impératrice n'agrée et n'encourage le dessein que vous avez formé pour la gloire de son père. 1757.

Je vois avec satisfaction , Monsieur , que vous jugez comme moi que ce n'est pas assez d'écrire les actions et les entreprises en tout genre , de *Pierre le grand* , lesquelles , pour la plupart , sont connues. L'esprit éclairé , qui règne aujourd'hui dans les principales nations de l'Europe , demande qu'on approfondisse ce que les historiens effleuraient autrefois à peine.

On veut savoir de combien une nation s'est accrue ; quelle était sa population avant l'époque dont on parle ; quel est , depuis cette époque , le nombre de troupes régulières qu'elle entretenait , et celui qu'elle entretient ; quel a été son commerce , et comment il s'est étendu ; quels arts sont nés dans le pays ; quels arts y ont été appelés d'ailleurs , et s'y sont perfectionnés ; quel était à peu-près le revenu ordinaire de l'Etat , et à quoi il monte aujourd'hui ; quelle a été la naissance et le progrès de la marine ; quelle est la proportion du nombre des nobles avec celui des ecclésiastiques et des moines , et que le est celle de ceux-ci avec les cultivateurs , etc.

On a des notions assez exactes de toutes ces parties qui composent l'Etat , en France , en Angleterre , en Allemagne , en Espagne ; mais un tel tableau de la Russie ferait bien plus intéressant , parce qu'il ferait plus nouveau , parce qu'il ferait connaître une monarchie , dont les

— autres nations n'ont pas des idées bien justes, 1757. parce qu'enfin ces détails pourraient servir à rendre *Pierre le grand*, l'impératrice sa fille et votre nation, et votre gouvernement plus respectables. La réputation a toujours été comptée parmi les forces véritables des royaumes. Je suis bien loin de me flatter d'ajouter à cette réputation, ce sera vous, Monsieur, qui ferez tout en m'envoyant les mémoires que vous voudrez bien me faire espérer, et je ne ferai que l'instrument dont vous vous servirez pour travailler à la gloire d'un grand-homme et d'un grand empire.

Je vous avoue, Monsieur, que les médailles sont de trop. Je suis confus de votre générosité, et je ne fais comment m'y prendre, pour vous en témoigner ma reconnaissance. Je sens tout le prix de votre présent; mais un présent non moins cher sera celui des mémoires, qui me mettront nécessairement en état de travailler à un ouvrage qui fera le vôtre.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXL.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 de juin.

MON cher ange, je serais bien homme à courir à Plombières pour y faire ma cour à la moitié de mon ange; mais pourquoi madame d'*Argental* met-elle son salut dans des eaux? Le grand *Tronchin* prétend qu'elles ne valent rien,

et que la nature n'a point fait nos corps pour s'inonder d'eaux minérales. Madame de *Muy*, 1757. qui était mourante, est venue dans notre temple d'Epidaure, et s'en est retournée jeune et fraîche. C'est le lac qui est la fontaine de Jouvence; ce n'est pas le précipice de Plombières.

Vous n'allez donc point aux eaux! Vous jugez à Paris, vous y voyez des Iphigénie et des Astarbé; mais, je vous en conjure, mettez au cabinet les Fanime, ou du moins ne donnez cette nourriture légère qu'en temps de disette.

Je doute fort que mon héros passe par Plombières pour aller se battre en Allemagne: cela n'aurait pas bon air pour un général d'armée. Il faut qu'un héros se porte bien et ne prenne ni ne fasse semblant de prendre les eaux; mais, s'il y va, il sera le second objet de mon voyage. Ce sera apparemment sur la fin d'auguste, à la seconde saison, que madame d'Argental ira boire. Je me flatte que ma santé, toute faible qu'elle est, mes travaux qui ne sont que petits, et les soins de la campagne me permettront cette excursion hors de ma douce retraite.

Je n'ai point encore reçu la vie de monsieur *Damiens* dont vous m'aviez flatté, mais je viens d'en lire un exemplaire qu'on m'a prêté. L'ouvrage est bien ennuyeux; mais il y a une douzaine de traits singuliers qui sont assez curieux: au bout du compte, cet abominable coquin n'était qu'un fou.

Vous n'êtes pas trop curieux, je crois, de nouvelles allemandes; et comme vous ne m'en dites jamais de françaises, je devais vous épargner mes rogatons tudesques. Cependant je veux bien que vous sachiez, que dans la pauvre

— armée du comte de *Dawn*, il y a treize mille
 1757. hommes qui n'ont ni culottes ni fusils, et que
 l'impératrice leur en fait faire à Vienne. En at-
 tendant, ils montrent leur cu au roi de Prusse ;
 mais il y a cu et cu. A l'égard de ceux qui
 sont dans Prague, mal nourris de chair de
 cheval ; je ne fais pas ce qu'on en fera. Il
 n'y a pas d'apparence que le prince *Charles*
 imite la retraite des dix mille du maréchal de
Bellisle. Le pain n'est pas à bon marché dans
 votre armée de Westphalie. Vous me croyez
 un auteur tragique, et je ne suis qu'un gaze-
 tier. Mon très-cher ange, je vous aime de
 tout mon cœur, et je me dépêcherais bien souvent
 d'être si loin de vous.

L E T T R E C X L I.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE
 RICHELIEU.

Aux Délices, 2 de juillet.

QUI ! moi, que je me donne avec mon hé-
 ros le ridicule de parler de ce qui n'est pas de
 mon métier ? non assurément, je n'en ferai
 rien. Si vous avez envie d'avoir le modèle en
 question, envoyez vos ordres. Faites prier de
 votre part, ou *Florian*, ou *Montigni*, de l'aca-
 démie des sciences, de venir chez vous. Tous
 deux ont travaillé à cette machine. Elle est
 toute prête. C'est à mon héros à en juger. Et
 ce n'est pas à moi chétif à l'ennuyer par des

explications qui ne donnent jamais une idée nette. Il n'y a que les yeux qui puissent bien 1757. comprendre les machines.

Vous savez, sans doute, Monseigneur, tous les détails de la bataille donnée le 18 en Bohême, et de la sortie exécutée le 21 par le prince *Charles*. Il paraît qu'on peut battre les Prussiens sans le secours d'une nouvelle machine. Mais, malgré les vingt-deux postillons sonnans du cor à Vienne, et malgré les cent bouches de la renommée, on ne voit pas encore que les Prussiens aient évacué la Bohême. Ils paraissent encore être en force au camp de Kollin et auprès de Prague.

Je voudrais, pour bien des raisons, que ce fût mon héros qui les battît complètement. Ah ! quelle consolation charmante ce serait pour votre ancien courtisan, pour votre vieux idolâtre, de vous voir avant et après vos triomphes ! Je ne fais pas trop ce que pourra mon corps malingre ; mais je réponds bien de mon ame. Où ne me conduirait-elle pas pour vous faire ma cour ? J'irais par-tout hors à Paris. J'imagine que vous ferez plus d'un tour au-delà du Rhin ; que vous verrez l'électeur Palatin ; que vous passerez quelquefois dans la maison de campagne qu'il achève. Il m'honore de beaucoup de bontés. Ce ne sont pas les caresses du roi de Prusse : il ne me baise pas la main, et il ne met pas de soldats, la baïonnette au bout du fusil, au chevet du lit de ma nièce ; mais il daigne me témoigner quelque confiance. Je ne fais s'il ne serait pas mieux que j'allasse vous faire ma cour dans ce pays-là que dans Strasbourg, où vous n'aurez pas un moment à vous.

— J'aimerais mieux vous tenir un jour à la cam-
 1757. pagne, que quatre dans une ville bruyante.
 Mais où ne voudrais-je pas vous voir, vous
 entendre, vous renouveler mon tendre et pro-
 fond respect.

L E T T R E C X L I I.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, le 12 de juillet.

M O N S I E U R ,

VOUS savez qu'il faut pardonner aux mala-
 des; ils ne remplissent pas leurs devoirs comme
 ils voudraient. Il y a long-temps que je vous
 dois les plus sincères remerciemens de votre let-
 tre obligeante et instructive.

Je commence par vous prier de vouloir bien
 faire souvenir de moi M. le comte de *Laura-*
guais; je ne savais pas qu'il fût aussi chimiste.
 Le sujet de ses deux mémoires est bien curieux.
 Non-seulement il est physicien, mais il est in-
 venteur. On lui devra une opération nouvelle.

A l'égard de *Constantin*, je vous répondrai
 que, si je ne m'étais pas imposé une autre tâ-
 che, celle-là me plairait beaucoup; mais on
 ferait obligé de dire des vérités bien hardies,
 et de montrer la honte d'une révolution qu'on
 a consacrée par les plus révoltans éloges.

Il est vrai que, dans les Etats généraux, les
 députés de la noblesse mettaient un moment
 un genou en terre; il est vrai aussi que les usa-

ges ont toujours varié en France: ce sont des fantômes que le pouvoir absolu a fait disparaître. 1757.

Ce que vous me dites des chapitres de Bourgogne, de Lorraine et de Lyon, fait voir que les usages de l'Empire ont plus long-temps subsisté que ceux de France. La Lorraine, la Comté, et tout ce qui borde le Rhône, était terre d'Empire.

A l'égard de la petite anecdote sur le premier président de *Mesmes*, il est très-vrai que l'abbé de *Chaulieu* le régala de ce petit couplet.

Juge qui te déplaces,
Courtisan berné,
Des Grands que tu lasses
Jouet obstiné,
Sur notre Parnasse
Le laurier d'Horace
T'est donc destiné.

Mais cela n'a rien de commun avec l'affaire de *Roussseau*, qui est un chaos d'iniquités et de misères, et l'opprobre de la littérature.

Le dernier maréchal de Tessé est en effet un terme impropre, c'est un anglicisme, *the late marshall*. J'étais anglais alors, je ne le suis plus depuis qu'ils assassinent nos officiers en Amérique, et qu'ils sont pirates sur mer; et je souhaite un juste châtiment à ceux qui troublent le repos du monde.

Ce que je souhaite encore plus, Monsieur, c'est la continuation de vos bontés pour votre très-humble, etc.

L E T T R E C X L I I I .

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 15 de juillet.

1757. **M**ON cher et ancien ami, j'ai l'air bien paresseux ; je ne vous ai point remercié de la belle exposition de la tragédie d'Iphigénie en Tauride, que vous m'avez envoyée. De maudites occupations que je me suis faites, emportent tout mon temps. On sort fatigué de son travail, on dit, j'écrirai demain : la mauvaise santé vient encore affaiblir les bonnes résolutions, et on croupit long-temps dans son péché. C'est-là la confession de l'hermite des Délices.

Je vous crois à présent dans vos Délices de Normandie, vers les bords de votre Seine. Vous y jugerez la famille d'*Agamemnon* à la lecture ; vous verrez si les vers sont bien faits, si on les retient aisément, si l'ouvrage se fait relire ; car c'est là le grand point, sans lequel il n'y a pas de salut.

La tragédie qu'on joue en Bohême n'est pas encore à son dernier acte. La pièce devient très-implexe. J'espère que le vainqueur de Mahon y jouera un beau rôle épisodique. Celui des peuples qui représente le chœur sera toujours le même ; il payera toujours la guerre et la paix, les belles actions et les sottises.

On a cru d'abord le roi de Prusse perdu par la victoire du comte de *Dawn*, et par la déli-

vance de Prague ; mais il est encore au milieu de la Bohême, et maître du cours de l'Elbe jusqu'en Saxe. On croit qu'enfin il succombera. Tous les chasseurs s'assembleront pour faire une Saint-Hubert à ses dépens. Français, Suédois, Russes se mêlent aux Autrichiens ; quand on a tant d'ennemis, et tant d'efforts à soutenir, on ne peut succomber qu'avec gloire. C'est une nouveauté dans l'histoire que les plus grandes puissances de l'Europe aient été obligées de se liguer contre un marquis de Brandebourg ; mais, avec cette gloire, il aura un grand malheur ; c'est qu'il ne sera plaint de personne. Il ne savait pas, lorsque je le quittai, que mon sort serait préférable au sien. Je lui pardonne tout, hors la barbarie vandale dont on usa avec madame Denis. Adieu, mon cher ami.

LETTRE CXLIV.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

Aux Délices, 18 de juillet.

MA chère nièce, mille amitiés à vous et aux vôtres. Que faites-vous à présent ? Il y a un an que vous étiez bien malade à mes Délices ; mais il paraît aujourd'hui que vous vous passez à merveille du docteur. Etes-vous à Paris ? êtes-vous à la campagne ? allez-vous à Ornoi ? vous amusez-vous avec le philosophe du grand conseil ? votre fils n'a-t-il pas déjà six pieds de haut ? Mettez-moi au fait, je vous en prie, de votre petit royaume. Quant

1757. — à celui de France, il me paraît qu'il fait grande chère et beau feu. Il jette l'argent par les fenêtres; il emprunte à droite et à gauche, à sept, à huit pour cent; il arme sur terre et sur mer. Tant de magnificence rend nos normands de Genève circonspects; ils ne veulent pas prêter à de si grands seigneurs; et ils disent que le dernier emprunt de quarante millions n'étreigne pas.

Pour vous, monsieur le grand écuyer de *Cyrus*, je crois que vous avez montré la curiosité, la rareté de la tactique assyrienne et persane à un moderne qui se moque quelquefois du temps présent et du temps passé. Je m'imagine qu'à présent on croit n'avoir pas besoin de machines pour achever la ruine de *Luc*. Mais quand j'écrivis au héros de Mahon qu'il fallait qu'il vît notre char d'Assyrie, on avait alors besoin de tout. Les choses ont changé du 6 de juin au 18; et on croit tout gagné, parce qu'on a repoussé *Luc* à la septième attaque. Les choses peuvent encore éprouver un nouveau changement dans huit jours, et alors le char paraîtra nécessaire; mais jamais aucun général n'osera s'en servir de peur du ridicule en cas de mauvais succès. Il faudrait un homme absolu, qui ne craignît point les ridicules, qui fût un peu machiniste; et qui aimât l'histoire ancienne. Mandez-moi, je vous prie, quelque chose de l'histoire moderne de vos amusemens. Je vous embrasse tous de tout mon cœur. • *Valetic.*

L E T T R E C X L V.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'auguste.

J'AURAIS bien voulu, Madame, être le porteur de ma lettre; quelque arrêt qu'ait rendu notre grand docteur *Tronchin* contre les eaux de Plombières, je serais venu au moins vous les voir prendre. Vous savez quel serait l'empressement de vous faire ma cour; mais je ne suis pas comme vous, Madame; je ne me porte pas assez bien pour faire cent lieus. Madame *Denis*, que je comptais vous amener, s'est trouvée aussi malade, et n'a pu s'éloigner de notre docteur en qui est notre salut. J'ai un double regret, celui de n'avoir point fait le voyage de Plombières, et celui de voir que vous n'avez pas donné la préférence à *Tronchin*, qui engraisse les dames, sur des eaux chaudes qui les amaigrissent. Ah, Madame, que n'êtes-vous venue à Genève! que n'ai-je pu vous recevoir dans mon petit hermitage! Vous auriez passé par Lyon, vous auriez vu l'illustre et saint oncle (*) qui vous aurait donné mille préservatifs contre les poisons du pays hérétique où je suis, et plût à Dieu que M. d'*Argental* vous eût accompagnée! mais je ne

1757.

(*) Le cardinal de *Tengin*.

— suis pas heureux. Je ne fais pas positivement
 1757. quel est votre mal, mais je crois très-positivement que M. *Tronchin* vous aurait guérie ; enfin, je suis réduit à souhaiter que *Plombières* fasse ce que *Tronchin* aurait fait.

Nous avons presque tous les jours, dans notre hermitage, des nouvelles des succès qu'on obtient du dieu des armées en Bohême contre mon ancien et étrange *Salomon* du Nord. On lui prend toujours quelque chose. Cependant il reste en Bohême, il y est cantonné, il est toujours maître de la Saxe et de la Silésie. Que m'importe tout cela, Madame, pourvu que vous vous portiez bien ! Soyez heureuse, et ne vous embarrassez pas qui est roi et qui est ministre. Pour moi, j'oublie tous ces messieurs aussi parfaitement que je me souviendrai toujours de vous. Retournez à Paris bien saine et bien gaie, ayez beaucoup de plaisir, si vous pouvez, et jamais d'ennui. Amusez-vous de la vie, il faut jouer avec elle ; et quoique le jeu ne vaille pas la chandelle, il n'y a pourtant pas d'autre parti à prendre. Vous avez encore un des meilleurs lots dans ce monde. Je ne fais de triste dans mon lot que d'être éloigné de vous. Daignez m'en consoler en conservant vos bontés au fuisse V.

L E T T R E C X L V I.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, le 7 d'auguste.

AVANT d'avoir reçu les mémoires dont votre Excellence m'a flatté, j'ai voulu vous faire voir du moins, par mon empressement, que je cherche à n'en être pas indigne. J'ai l'honneur de vous envoyer huit chapitres de l'Histoire de *Pierre I* : c'est une légère esquisse que j'ai faite sur des mémoires manuscrits du général *le Fort*, sur des relations de la Chine, et sur les mémoires de *Stralemberg* et de *Perry*. Je n'ai point fait usage d'une vie de *Pierre le grand*, fausement attribuée au prétendu boyard *Nestefuranoy*, et compilée par un nommé *Roussel* en Hollande. Ce n'est qu'un recueil de gazettes et d'erreurs très-mal digéré ; et d'ailleurs un homme sans aveu, qui écrit sous un faux nom, ne mérite aucune créance. J'ai voulu savoir d'abord si vous approuveriez mon plan, et si vous trouvez que j'accorde la vérité de l'histoire avec les bienfaisances.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'il faille toujours s'étendre sur les détails des guerres, à moins que ces détails ne servent à caractériser quelque chose de grand et d'utile. Les anecdotes de la vie privée ne me paraissent mériter d'attention qu'autant qu'elles font connaître les mœurs générales. On peut encore parler de quelques faiblesses d'un grand-homme, sur-tout

— quand il s'en est corrigé. Par exemple, l'em-
 1757. portement du czar avec le général *le Fort* peut
 être rapporté, parce que son repentir doit servir d'un bel exemple; cependant, si vous jugez que cette anecdote doive être supprimée, je la sacrifierai très-aisément. Vous savez, Monsieur, que mon principal objet est de raconter tout ce que *Pierre I* a fait d'avantageux pour sa patrie, et de peindre ses heureux commencemens qui se perfectionnent tous les jours sous le règne de son auguste fille.

Je me flatte que vous voudrez bien rendre compte de mon zèle à sa Majesté, et que je continuerai avec son agrément. Je sens bien qu'il doit se passer un peu de temps, avant que je reçoive les mémoires que vous avez eu la bonté de me destiner. Plus j'attendrai, plus ils seront amples. Soyez sûr, Monsieur, que je ne négligerai rien, pour rendre à votre empire la justice qui lui est due. Je serais conduit à la fois par la fidélité de l'histoire et par l'envie de vous plaire. Vous pouviez choisir un meilleur historien, mais vous ne pouviez vous confier à un homme plus zélé. Si ce monument devient digne de la postérité, il sera tout entier à votre gloire, et j'ose dire à celle de sa Majesté l'impératrice, ayant été composé sous ses auspices. J'ai l'honneur, etc.

P. S. M. de *Vetslof* m'a dit que votre Excellence voulait envoyer quatre jeunes russes étudier dans le pays que j'habite. Lausanne est bien moins chère que Genève, et je me chargerai de les établir à Genève, avec tout le zèle et toute l'attention que méritent vos ordres.

Nota. Il paraît important de ne point intituler cet ouvrage, *Vie* ou *Histoire de Pierre I*;

un tel titre engage nécessairement l'historien à ne rien supprimer. Il est forcé alors de dire des vérités odieuses ; et s'il ne les dit pas , il est déshonoré sans faire honneur à ceux qui l'emploient. Il faudrait donc prendre pour titre, ainsi que pour sujet, la Russie sous *Pierre I* ; une telle annonce écarte toutes les anecdotes de la vie privée du czar qui pourraient diminuer sa gloire , et n'admet que celles qui sont liées aux grandes choses qu'il a commencées, et qu'on a continuées depuis lui. Les faiblesses ou les emportemens de son caractère n'ont rien de commun avec ces objets importants, et l'ouvrage alors concourt également à la gloire de *Pierre le grand*, de l'impératrice sa fille, et de sa nation. On travaillera sur ce plan avec l'agrément de sa Majesté, qui est nécessaire.

1757.

L E T T R E C X L V I I.

A U M Ê M E.

Aux Délices, ce 11 d'auguste.

MONSIEUR,

CELLE-CI est pour informer votre Excellence que je lui ai envoyé une esquisse de l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le grand*, depuis *Michel Romanof* jusqu'à la bataille de *Nerwa*. Il y a des fautes que vous reconnaîtrez aisément. Le nom du troisième ambassadeur qui accompagna l'empereur dans ses voyages est erroné. Il n'était point chancelier, comme le di-

— sent les mémoires de *le Fort* qui sont fautifs en
1757. cet endroit. Je ne vous ai envoyé, Monsieur,
ce léger crayon, qu'afin d'obtenir de vous des
instructions sur les erreurs où je serais tombé.
C'est une peine que vous n'auriez pas sans doute
le temps de prendre, mais il vous sera bien aisé
de me faire parvenir les corrections nécessaires.
Le manuscrit que j'ai eu l'honneur de vous
adresser, n'est qu'une tentative pour être instruit
par vos ordres. Le paquet a été envoyé à Paris,
le 8, nouveau stile, à M. de *Bektejef*, et en
son absence à monsieur l'ambassadeur.

Je me suis muni, Monsieur, de tout ce qu'on
a écrit sur *Pierre le grand*, et je vous avoue
que je n'ai rien trouvé qui puisse me donner
les lumières que j'aurais désirées. Pas un mot
sur l'établissement des manufactures, rien sur
les communications des fleuves, sur les travaux
publics, sur les monnaies, sur la jurisprudence,
sur les armées de terre et de mer. Ce ne sont
que des compilations très-défectueuses de quel-
ques manifestes, de quelques écrits publics,
qui n'ont aucun rapport avec ce qu'a fait *Pierre I*
de grand, de nouveau et d'utile. En un mot,
Monsieur, ce qui mérite le mieux d'être connu
de toutes les nations, ne l'est en effet de per-
sonne. J'ose vous répéter que rien ne vous fera
plus d'honneur, rien ne sera plus digne du règne
de l'impératrice, que d'ériger ainsi, dans toute
la terre, un monument à la gloire de son père.
Je ne ferai qu'arranger les pierres de ce grand
édifice. Il est vrai que l'histoire de ce grand
homme doit être écrite d'une manière intéres-
sante : c'est à quoi je consacrerai tous mes soins.
J'observerai d'ailleurs avec la plus grande exac-
titude

titude tout ce que la vérité et la bienfaisance exigent. Je vous enverrai tout le manuscrit dès qu'il sera achevé. Je me flatte que ma conduite et mon zèle ne déplairont pas à votre auguste souveraine, sous les auspices de laquelle je travaillerai sans discontinuer, dès que les mémoires nécessaires me seront parvenus. 1757.

LETTRE CXLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 d'août.

JE commence, mon cher ange, par vous dire que *Tronchin* s'est trompé sur les eaux de Plombières, et que j'en suis très-aise. J'avais pris la liberté d'écrire à madame d'*Argental* contre les eaux; et je me rétracte; mais à l'égard des eaux d'Aix-la-chapelle, je trouve que ce serait au duc de *Cumberland* à les prendre, et non pas au maréchal d'*Estrées*. Il vient de gagner une bataille; il faut que M. de *Richelieu* en gagne deux, s'il veut qu'on lui pardonne d'avoir envoyé aux eaux un général heureux. A l'égard du roi de Prusse, l'affaire n'est pas finie; il s'en faut beaucoup. Il est encore maître absolu de la Saxe, et si les Anglais envoient quinze mille hommes à Stade, l'armée de France peut se trouver dans une position embarrassante. Je me hâte de quitter cet article pour venir à celui de Fanime. Je vous avoue que je ne suis guère en train à présent de rapetasser une tragédie amoureuse, et que le czar *Pierre* a un peu la préfé-

1757. — rence. Comment voulez-vous que je résiste à sa fille ? Il ne s'agit pas ici de redire ce qui s'est passé aux batailles de Nerva et de Pultava ; il s'agit de faire connaître un empire de deux mille lieues d'étendue ; dont à peine on avait entendu parler il y a cinquante ans. Il me semble que ce n'est pas une entreprise désagréable de crayonner cette création nouvelle ; c'est un beau spectacle de voir Pétersbourg naître au milieu d'une guerre ruineuse ; et devenir une des plus belles et des plus grandes villes du monde ; de voir des flottes où il n'y avait pas une barque de pêcheur, des mers se joindre, des manufactures se former, les mœurs se polir, et l'esprit humain s'étendre. J'ai au bord de mon lac un russe qui a été un des ministres de *Pierre le grand* dans les cours étrangères. Il a beaucoup d'esprit, il fait toutes les langues, et m'apprend bien des choses utiles. J'ai vu chez moi des jeunes gens nés en Sibérie ; il y en a un que j'ai pris pour un petit maître de Paris. C'est donc, mon cher ange, ce vaste tableau de la réforme du plus grand empire de la terre qui est l'objet de mon travail. Il n'importe pas que le czar se soit enivré, et qu'il ait coupé quelques têtes au fruit ; il importe de connaître un pays qui a vaincu les Suédois et les Turcs, donné un roi à la Pologne, et qui venge la maison d'Autriche. On me fait copier les archives, on me les envoie. Cette marque de confiance mérite que j'y sois sensible. Je n'ai à craindre d'être ni fatirique ni flatteur ; et je ferai bien tout mon possible pour ne déplaire ni à la fille de *Pierre le grand*, ni au public. Je me suis laissé entraîner à me justifier auprès de vous sur

cet ouvrage que j'entreprends, qui convient à mon âge, à mon goût, aux circonstances où je me trouve. Une autre fois je vous parlerai au long de cette pauvre Fanime; mais je crois qu'il faut laisser oublier le grand succès de l'Iphigénie en Tauride. Mes russes prirent la Tauride, il y a dix-huit ans. Adieu, mon divin ange, je vous embrasse mille fois. — 1757.

L E T T R E C X L I X.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 21 d'août.

MON héros, c'est en tremblant que je vous écris. Je n'aurais pas été peut-être importun à Strasbourg, mes lettres peuvent l'être, quand vous êtes à la tête de votre armée. Je vous jure que, sans la maladie de ma nièce, j'aurais assurément fait le voyage. Je voudrais vous suivre à Magdebourg, car je m'imagine que vous l'assiégerez. Il y a plus de quatre mois que j'eus l'honneur de vous mander qu'on en viendrait là. Je ne prévoyais pas alors que ce serait vous qui vous mesureriez contre le roi de Prusse; mais vous savez avec quelle ardeur je le souhaitais. Vous irez peut-être à Berlin, et d'*Argens* viendra au-devant de vous.

Sérieusement, vous voilà chargé d'une opération aussi brillante qu'en ait jamais faite le maréchal de *Villars*. Je vous connais, vous ne traiterez pas mollement cette affaire-là; et, soit que vous ayez en tête le duc de *Cumberland*,

1757. — soit que vous vous adressiez au roi de Prusse, il est certain que vous agirez avec la plus grande vigueur. Je ne fais pas ce que c'est que la dernière victoire remportée sur le duc de *Cumberland*, j'ignore si c'est une grande bataille; si les ennemis avaient assez de force, si les Anglais viennent ajouter quinze mille hommes aux *Hanovriens*; mais ce que je fais; c'est que vous êtes dans la nécessité de faire quelque chose d'éclatant, et que vous le ferez.

Permettez que je vous parle du commissaire du roi pour les domaines des pays conquis; c'est un M. de *la Porte* qui sera sans doute chargé plus d'une fois de vos ordres. J'espère que vous en serez très-content. Vous le trouverez très-empressé à vous obéir.

Je fais, dans ma retraite, mille vœux pour vos succès, pour votre gloire, pour votre retour triomphant.

Favori de *Vénus*, de *Minerve* et de *Mars*, soyez aussi heureux que le souhaitent votre ancien courtisan le suisse *Voltaire* et sa nièce.

LETTRE CL.

AU MÊME.

(*A vous seul.*)

MON héros, vous avez vu et vous avez fait des choses extraordinaires. En voici une qui ne l'est pas moins, et qui ne vous surprendra pas. Je la confie à vos bontés pour moi, à vos intérêts, à votre prudence, à votre gloire.

Le roi de Prusse s'est remis à m'écrire avec quelque confiance. Il me mande qu'il est résolu de se tuer, s'il est sans ressource; et madame la margrave sa sœur m'écrit qu'elle finira sa vie, si le roi son frère finit la sienne. Il y a grande apparence qu'au moment que j'ai l'honneur de vous écrire, le corps d'armée de M. le prince de *Soubise* est aux mains avec les Prussiens. Quelque chose qu'il arrive, il y a encore plus d'apparence que ce sera vous qui terminerez les aventures de la Saxe et du Brandebourg, comme vous avez terminé celles de Hanovre et de la Hesse. Vous courez la plus belle carrière où on puisse entrer en Europe; et j'imagine que vous jouirez de la gloire d'avoir fait la guerre et la paix.

Il ne m'appartient pas de me mêler de politique, et j'y renonce comme aux chars des Assyriens; mais je dois vous dire que, dans ma dernière lettre à madame la margrave de *Baréith*, je n'ai pu m'empêcher de lui laisser entrevoir, combien je souhaite que vous joigniez la qualité d'arbitre à celle de général. Je me suis imaginé que, si l'on voulait tout remettre à la bonté et à la magnanimité du roi, il vaudrait mieux qu'on s'adressât à vous qu'à tout autre: en un mot, j'ai hasardé cette idée sans la donner comme conjecture ni comme conseil; mais simplement comme un souhait qui ne peut compromettre ni ceux à qui on écrit, ni ceux dont on parle (1); et je vous en rends compte sans

(1) L'idée de M. de *Voltaire* fut adoptée, comme on le voit par les lettres suivantes, et elle aurait épargné de très-grands malheurs à la France, si elle

— autre motif que celui de vous marquer mon zèle
 1757. pour votre personne et pour votre gloire. Vous
 n'ignorez pas que madame de *Bareith* a voulu
 déjà entamer une négociation qui n'a eu aucun

eût produit à la cour l'effet qu'on pouvait raisonna-
 blement en attendre.

*Lettre de sa Majesté le roi de Prusse, à M. le
 Maréchal de Richelieu.*

A Rote, le 6 septembre 1757.

Je fens, monsieur le Duc, que l'on ne vous a pas
 mis dans le poste, où vous êtes, pour négocier; je suis
 cependant très-persuadé que le neveu du grand car-
 dinal de *Richelieu* est fait pour signer des traités comme
 pour gagner des batailles. Je m'adresse à vous par
 un effet de l'estime que vous inspirez à ceux qui ne
 vous connaissent pas même particulièrement. Il s'agit
 d'une bagatelle, Monsieur, de faire la paix, si on
 le veut bien. J'ignore quelles sont vos instructions;
 mais, dans la supposition, qu'assuré de la rapidité de
 vos progrès, le roi votre maître vous aura mis en
 état de travailler à la pacification de l'Allemagne,
 je vous adresse M. *Delchetet*, dans lequel vous pouvez
 prendre une confiance entière. Quoique les événe-
 mens de cette année ne devraient pas me faire espérer
 que votre cour conserve encore quelque disposition
 favorable pour mes intérêts, je ne puis cependant me
 persuader qu'une liaison, qui a duré seize années,
 n'ait pas laissé quelque trace dans les esprits; peut-
 être que je juge des autres par moi-même. Quoi
 qu'il en soit enfin, je préfère de confier mes intérêts
 au roi votre maître plutôt qu'à tout autre. Si vous
 n'avez, Monsieur, aucune instruction relative aux
 propositions que je vous fais, je vous prie d'en de-
 mander & de m'informer de leur teneur. Celui qui
 a mérité des statues à Gênes, celui qui a conquis l'île
 de Minorque, malgré des obstacles immenses, celui

succès : mais ce qui n'a pas réussi dans un temps, peut réussir dans un autre, et chaque chose a son point de maturité. Je n'ajoute aucune réflexion ; je crois seulement devoir vous dire que, dans le cas où l'on puisse résoudre le roi de Prusse à remettre tout entre vos mains, ce ne

qui est sur le point de subjuguier la Basse-Saxe, ne peut rien faire de plus glorieux que de travailler à tendre la paix à l'Europe. Ce sera sans contredit le plus beau de vos lauriers. Travaillez-y, Monsieur, avec cette activité qui vous fait faire des progrès si rapides, et soyez persuadé que personne ne vous en aura plus de reconnaissance, monsieur le Duc, que votre fidèle ami,

FÉDÉRIC.

Réponse de M. le maréchal de Richelieu au roi de Prusse.

SIR,

Quelque supériorité que votre Majesté ait en tout genre, il y aurait peut-être beaucoup à gagner pour moi de négocier, plutôt qu'à combattre vis-à-vis un héros tel que votre Majesté. Je crois que je servirais le roi mon maître d'une façon qu'il préférerait à des victoires, si je pouvais contribuer au bien d'une paix générale. Mais j'assure votre Majesté que je n'ai ni instructions ni notions sur les moyens d'y pouvoir parvenir.

Je vais envoyer un courrier pour rendre compte des ouvertures que votre Majesté veut bien me faire, & j'aurai l'honneur de lui rendre la réponse de l'affaire dont je suis convenu avec M. Delchetet.

Je sens, comme je le dois, tout le prix des choses flatteuses que je reçois d'un prince qui fait l'admiration de l'Europe, & qui, si j'ose le dire, a fait encore plus la mienne particulière. Je voudrais bien au moins pouvoir mériter ses bontés en le servant dans

— fera que par madame la margrave sa sœur qu'on
1757. pourra y réussir.

J'espère que ma lettre ne sera pas prise par des housards prussiens ou autrichiens ; je ne signe ni ne date. Vous connaissez mon hermitage : j'ose vous supplier de m'écrire seulement quatre mots qui m'instruisent que vous avez reçu ma lettre.

J'ai eu l'honneur de mettre sous votre protection une lettre pour madame la duchesse de *Saxe-Gotha*. Plus d'une armée mange son pauvre pays, et, tout galant que vous êtes, vous y avez quelque part. Vous ne pouvez toujours contenter toutes les dames.

Permettez que j'ajoute que vous avez, parmi vos aides de camp, un comte d'*Ivonne*, mon voisin, qu'on dit très-aimable et très-empressé à vous bien servir. Vous êtes très-bien en médecins et en aides de camp. Ils sont bien heureux. Que ne puis-je, comme eux, être à portée de voir mon héros !

le grand ouvrage qu'il paraît désirer, & auquel il croit que je peux contribuer ; je voudrais sur-tout pouvoir lui donner des preuves du profond respect avec lequel je suis, etc.

LETTRE

L E T T R E C L I.

À M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 12 de septembre.

MON divin ange, moi qui n'ai point pris les eaux de Plombières, je suis bien malade, et je suis puni de n'avoir point été faire ma cour à madame d'*Argental*. Je voudrais qu'on eût brûlé, avec la fausse *Jeanne*, le détestable auteur de cette infame rapsodie. Elle est incontestablement de *la Beaumelle*; mais s'il n'est pas ars, il est en lieu où il doit se repentir. 1757.

On dit que c'est l'abbé de *Bernis* qui a ménagé le rétablissement du parlement : si cela est, il joue un bien beau rôle dans l'Europe et en France. Je ne lui ai jamais écrit depuis mon absence; j'ai toujours craint que mes lettres ne parussent intéressées, et je me suis contenté d'applaudir à sa fortune, sans l'en féliciter. Qui eût cru, quand le roi de Prusse faisait autrefois des vers contre lui, que ce serait lui qu'il aurait un jour le plus à craindre.

Les affaires de ce roi, mon ancien disciple et mon ancien persécuteur, vont de mal en pis. Je ne fais, si je vous ai fait part de la lettre qu'il m'a écrite, il y a environ trois semaines : *J'ai appris*, dit-il, *que vous vous étiez intéressé à mes succès et à mes malheurs*; il ne me reste qu'à vendre cher ma vie, etc. etc. Sa sœur, la margrave de *Bareith*, m'en écrit une beaucoup plus lamentable.

T. 85. *Corresp. générale*. Tome VII. Z

— Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine.

1757. Mon cher ange, j'écrirai pour *Brisard* tout ce que vous ordonnerez. Ayez la bonté de m'instruire de son admission dans le rang des héros; dès qu'on l'aura reçu. J'espère que l'autre héros de Mahon gouvernera mieux son armée que le tripot de la comédie. A propos de Mahon, savez-vous que l'amiral *Bing* m'a fait remettre, en mourant, sa justification? Me voilà occupé à juger *Pierre le grand* et l'amiral *Bing*; cela n'empêchera pas que je n'obéisse à vos ordres tragiques.

. Si qua
Numina leva sinunt, auditque vocatus Apollo.

En voilà beaucoup pour un malade.
Madame *Denis* et le suisse *Voltaire* vous embrassent tendrement.

L E T T R E C L I I.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, 12 de septembre.

J'AI reçu un gros paquet des Mémoires de l'abbé *Hubert*, une lettre de M. de la *Poplinière*, et rien de son compère. Le compère est-il malade? méprise-t-il ses anciens amis parce qu'ils sont des suisses? est-il à la campagne, dans quelque terre des *Montmorencis*? S'il n'était pas occupé auprès des grandes et belles dames, je lui dirais: Venez passer l'hiver à *Lausanne*, dans une très-belle maison que je viens

d'ajuster , et puis venez passer l'été aux Délices ; —
 on vous donnera des spectacles l'hiver , et vous 1757.
 verrez , l'été , le plus beau pays de la terre ; et
 vous apprendrez , messieurs les Parisiens , qu'il
 y a des plaisirs ailleurs que chez vous. De plus ,
 vous mangerez des gélinottes dont vous ne tâ-
 tez guère dans votre ville ; mais vous êtes des
 casaniers. Ecrivez-moi donc : morbleu , quel
 paresseux ! Adieu. *Vale, amice.*

L E T T R E C L I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 1 d'octobre.

J E ne vous ai point encore parlé , mon divin
 ange , de M. et de madame de *Montferrat* ,
 qui sont venus bravement faire inoculer leur
 fils unique à Genève. Ils viennent souvent dîner
 dans mon petit hermitage , où ils voient des
 gens de toutes les nations , sans excepter le pays
 d'*Alzire*.

Nous avons aux portes de Genève une troupe
 dans laquelle il y a quelques acteurs passables.
 J'ai eu le plaisir de voir jouer l'*Orphelin de la*
Chine , pour la première fois de ma vie. J'ai
 dans plus d'un endroit , souhaité des *Clairon* et
 des *le Kain* ; mais on ne peut tout avoir. C'est
 vous , mon cher et respectable ami , que je sou-
 haite toujours , et que je ne vois jamais. Vous
 m'allez dire qu'après avoir vu des comédies , je
 devrais être encouragé à en donner ; que je de-
 vrais vous envoyer Fanime dans son cadre pour
 le mois de novembre ; mais je vous conjure de

— vous rendre aux raisons que j'ai de différer. Em-
 1757. pêchez, je vous en supplie, qu'on ne me pro-
 digue à Paris. Ce serait actuellement un très-
 grand chagrin pour moi d'être livré au public.
 Il viendra un temps plus favorable, et alors
 vous gratifierez les comédiens de cette Fanime,
 quand vous la jugerez digne de paraître. Nous
 nous amuserons à donner des essais sur notre pe-
 tit théâtre de Lausanne, et nous vous enverrons
 ces essais; mais point de Paris à présent. Comptez
 que ce n'est point dégoût, c'est sagesse: car, en
 vérité, rien n'est si sage que de s'amuser paifi-
 blement de ses travaux, sans les exposer aux
 critiques de votre parterre. Je vous supplie ins-
 tamment de me mander, s'il est vrai que vous
 ayez à Paris ou à la cour un comte de *Gotter*,
 grand maréchal de la maison du roi de Prusse,
 tout fraîchement débarqué, pour demander quel-
 que accommodement qui fera, je crois, plus
 difficile à négocier que ne l'a été l'union de la
 France et de l'Autriche. Je reçois assez souvent
 des lettres du roi de Prusse, beaucoup plus sin-
 gulières, beaucoup plus étranges que toute sa
 conduite avec moi depuis vingt années. Je vous
 jure que la chose est curieuse. Je vois tout à
 présent avec tranquillité. Je suis heureux aux
 pieds des Alpes; mais je n'y serais pas, si l'envie
 et le brigandage, qui règnent à Paris dans la
 littérature, ne m'avaient arraché à ma patrie et
 à vous. Je me flatte que madame d'*Argental*
 continue à jouir d'une bonne santé. Je vous
 embrasse tendrement, mon cher et respectable
 ami.

L E T T R E C L I V.

A M. D'ARGENT.

Aux Délices, 5 octobre.

BÉNIS soient les russes qui m'ont procuré une de vos lettres, mon cher Monsieur. Vous êtes un homme charmant, on voit bien que vous n'abandonnez pas vos amis au besoin. Mais comment l'écrit, que vous avez la bonté de m'envoyer, vous est-il parvenu? Savez-vous bien que c'est pour moi que le roi de Prusse avait bien voulu faire rédiger ce mémoire? Il est parmi mes papiers depuis 1738, et j'en ai même fait usage dans les dernières éditions de la vie de *Charles XII*. Je l'ai négligé depuis comme un échafaudage dont on n'a plus besoin. J'en avais même égaré une partie, et vous avez la bonté de m'en faire parvenir une copie entière dans le temps qu'il peut m'être plus utile que jamais. Il est vrai que l'impératrice de Russie a paru souhaiter que je travaillasse à l'histoire du règne de son père, et que je donnasse au public un détail de cette création nouvelle. La plupart des choses que M. de *Vokenrodt* a dites, étaient vraies autrefois, et ne le sont plus. Pétersbourg n'était autrefois qu'un amas irrégulier de maisons de bois; c'est à présent une ville plus belle que Berlin, peuplée de plus de trois cents mille hommes; tout s'est perfectionné à peu-près dans cette proportion. Le czar a créé, et ses successeurs ont achevé. On m'envoie toutes les archives de *Pierre le grand*.

1757.

— Mon intention n'est pas de dire, combien il y
1757. avait de vessies de cochon à la fête des cardinaux qu'il célébrait tous les ans, ni combien de verres d'eau-de-vie il faisait boire aux filles d'honneur à leur déjeuné; mais tout ce qu'il a fait pour le bien du genre humain dans l'étendue de deux mille lieues de pays. Nous ne nous attendions pas, mon cher ami, quand nous étions à Potsdam, que les Russes viendraient à Kœnigsberg avec cent pièces de gros canon, et que M. de *Richelieu* serait dans le même temps aux portes de Magdebourg. Ce qui pourra peut-être encore vous étonner, c'est que le roi de Prusse m'écrive aujourd'hui, et que je sois occupé à le consoler. Nous voilà tous éparpillés. Vous souvenez-vous qu'entre vous et *Algarotti* c'était à qui décamperait le premier? Mais que devient votre fils? est-il toujours là? ou bien avez-vous la consolation de le voir auprès de vous? je vous serais très-obligé de m'en instruire. J'aime encore mieux des mémoires sur ce qui vous regarde que sur l'empire de Russie; cependant, puisque vous avez encore quelques anecdotes sur ce pays-là, je vous serai aussi fort obligé de vouloir bien m'en faire part. J'ai reçu votre paquet contresigné *Bouret*: cette voye est prompte et sûre. Je m'amuserai dans ma douce retraite avec l'empire de Russie, et je verrai en philosophe les révolutions de l'Allemagne, tandis que vous formerez de bons officiers dans l'école militaire. M. du *Verney* doit être déjà bien satisfait des succès de cet établissement par lequel il s'immortalise. Il faut qu'il travaille, et qu'il soit utile, jusqu'au dernier moment de sa vie. Je me flatte que la

votre est heureuse, que votre emploi vous laisse du loisir, et que vous ne vous repentiez pas d'avoir quitté les bords de la Sprée. Il ne reste plus là que ce pauvre d'Argens; je le plains, mais je plains encore plus son maître. Mon jardin est beaucoup plus agréable que celui de Fotsdam, et heureusement on n'y fait point de parade. Je me laisse aller, comme je peux, au plaisir de m'entretenir avec vous sans beaucoup de suite; mais avec le plaisir qu'on sent à causer avec son compatriote et son ami. Il me semble que nous nous retrouvons; je crois vous voir et vous entendre; conservez votre amitié

Au suisse Voltaire.

LETTRE CLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 5 d'octobre.

VOILA qui est plaissant, mon cher ange: M. Darget m'envoie un manuscrit que le roi de Prusse fit rédiger pour moi, il y a près de vingt ans, et dont j'ai déjà fait usage dans les dernières éditions de Charles XII. Je ne lui en suis pas moins obligé. Il me promet quelques autres anecdotes que je ne connais pas. C'est donc vous qui vous mettez à favoriser l'histoire, et qui faites des infidélités au tripot. Je vous renouvelle la prière que je vous ai faite par ma précédente; et cette prière est d'attendre. Laissons Iphigénie en Crimée reparaitre avec tous ses avantages; ne nous présentons

— que dans les temps de disette; ne nous prodiguons point: il faut qu'on nous désire un peu. 1757. Eh bien, ce M. de Gotter est-il à Paris, comme on le dit? Personne ne m'en parle, et je suis bien curieux. Je voudrais vous écrire quatre pages, et je finis parce que la poste part. Nous faisons ici des mariages; nous rendons service, madame-Denis et moi, à notre petit pays roman, et nous allons jouer en trois actes la Femme qui a raison.

Mille tendres respects.

L E T T R E C L V I.

▲ M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, le 5 de novembre.

JE fais bien que, quand on fait des marches savantes, quand on a quatre-vingts mille hommes et de grandes affaires, un héros ne répond guère à un pauvre diable de Suisse. Mais, en vérité, Monseigneur, je vous ai mandé une anecdote singulière, assez intéressante, assez importante pour devoir me flatter que vous voudrez bien ne me pas laisser dans l'incertitude inquiétante, si vous avez reçu ou non ma lettre. Les choses sont toujours dans le même état. On persiste dans la première résolution qu'on avait prise: on dit qu'on l'exécutera, si l'on est poussé à bout.

Je vous ai mandé que j'avais pris la liberté de conseiller, qu'on s'adressât à vous préférentiellement à tout autre. Je vous demande en grâce

au moins de mander, par un secrétaire, à votre ancien courtisan le fuisse *Voltaire*, si vous avez reçu la lettre dans laquelle je vous faisais part d'une chose aussi singulière. 1757.

Madame *Denis* se porte toujours fort mal, et vous présente ses hommages, aussi-bien que le solitaire, votre admirateur, affligé de votre silence.

LETTRE CLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 de novembre.

CELA est d'une belle ame, mon cher ange, de m'envoyer de quoi vous faire des infidélités. Je veux avoir des procédés aussi nobles que vous : vous trouverez le premier acte assez changé. C'est toujours beaucoup que je vous donne des vers, quand je suis abymé dans la prose, dans les bâtimens et dans les jardins. J'ai bien moins de temps à moi que je ne croyais ; on s'est mis à venir dans mes retraites : il faut recevoir son monde, dîner, se tuer, et, qui pis est, perdre son temps. J'en ai trouvé pourtant pour votre Fanime ; mais je vous avertis que je la veux un peu coupable, c'est-à-dire coupable d'aimer comme une folle, sans avoir d'autres motifs de la fuite que les craintes, que l'amour lui a inspirées pour son amant. Je ferai d'ailleurs honteux pour le public s'il reçoit cette tragédie amoureuse plus favorablement que Rome sauvée et qu'*Oreste* ; cela n'est pas

— juste. Une scène de *Cicéron*, une scène de *César* sont plus difficiles à faire, et ont plus de mérite que tous les emportemens d'une femme trompée et délaissée. Le sujet de *Fanime* est bien trivial, bien usé ; mais enfin vos premières loges sont composées de personnes, qui connaissent mieux l'amour que l'histoire romaine. Elles veulent s'attendrir, elles veulent pleurer, et avec le mot d'amour on a cause gagnée avec elles. Allons donc, mettons-nous à l'eau rose pour leur plaire. Oublions mon âge. Je ne devrais ni planter des jardins ni faire des vers tendres, cependant j'ai ces deux torts, et j'en demande pardon à la raison.

Je ne décide pas plus entre *Brisard* et *Blainville*, qu'entre Genève et Rome. Je vous envoie, selon vos ordres, mon compliment à l'un et à l'autre, et vous choisirez.

Vraiment, on m'a demandé déjà la charpente de mon visage pour l'académie. Il y a un ancien portrait d'après *la Tour*, chez ma nièce de *Fontaine*, il faut qu'elle fasse une copie de ce harang foret ; mais elle est actuellement avec son ami et ses dindons dans sa terre, et ne reviendra que cet hiver. Vous aurez alors ma maigre figure. D'*Alémbert* s'était chargé auprès d'elle de cette importante négociation. Je ne suis pas fâché que mon *Salomon* du Nord ait quelques partisans dans Paris, et qu'on voye que je n'ai pas loué un sot. Je m'intéresse à sa gloire par amour propre, et je suis bien aise en même temps, par raison et par équité, qu'il soit un peu puni. Je veux voir si l'adversité le ramènera à la philosophie. Je vous jure, qu'il y a un mois qu'il n'était guère

philosophe ; le désespoir l'emportait : ce n'est pas un rôle désagréable pour moi de lui avoir donné dans cette occasion des conseils très-paternels (*). L'anecdote est curieuse. Sa vie et, révérence parler, la mienne sont de plaisans contrastes : mais enfin, il avoue que je suis plus heureux que lui ; c'est un grand point et une belle leçon. Mille respects à tous les anges. 1757.

L E T T R E C L V I I I .

A M. D' A R G E T .

Aux Délices , 9 de novembre.

VOUS aurez votre part, mon cher et ancien ami, à l'histoire de Russie, si ma mauvaise santé me permet d'achever cet ouvrage. Je vous remercie de votre nouveau présent. Ce gros Manstein est, je pense, celui qui a été massacré par des pandours. Il est plaisant que lui, qui était aussi pandour qu'eux, se soit avisé d'être auteur. Je lui avais conseillé de retrancher au moins le récit de son bel exploit de recors, quand il alla saisir le maréchal de *Munich*, et qu'il l'emmena garotté avec son écharpe. Je me souviens que le maréchal *Keit* était de mon avis, et qu'il trouvait fort mauvais qu'un lieutenant-colonel se vantât de cette action d'huissier à verge. Mais je vois, par votre manuscrit, qu'il n'a pu résister au plaisir que donne la gloire, son nouveau maître l'a toujours aimée et ne l'a pas toujours bien connue. Ce *Pyrrhus* n'a pas toujours écouté ses *Cinéas*.

(*) Voyez la Correspondance du roi, année 1757.

1757. — Je ne suis pas surpris qu'il vous ait rendu votre fils; mais pourquoi n'a-t-il pas permis que tout le bien de cet enfant sortît avec lui? Apparemment qu'en cas d'un malheur (qui n'arrivera pas, à ce que j'espère) ce bien devrait revenir aux parens de sa mère; mais les parens de sa mère n'étaient pas, ce me semble, ses sujets.

Enfin vous voilà fixé. Votre fils fait votre consolation, vous êtes tranquille; et il paraît que vous avez borné vos desirs. Car, si je ne me trompe, vous étiez à portée de faire une fortune assez considérable dans bien des emplois dont vos anciens amis ont disposé. Je vous prie de ne me pas oublier auprès de M. de *Croismare*, et de vouloir bien recevoir en échange de vos manuscrits, (je vous les renverrai dans quelques semaines) le fatras de mes rêveries imprimées que les *Cramer* de Genève font chargés de vous faire remettre. Si on m'avait consulté pour l'impression, il y en aurait quatre fois moins; mais la manie des gens à bibliothèque est aussi grande, que celle des auteurs. *Poco e bene*, devrait être la devise des barbouilleurs de papiers et des lecteurs; c'est justement tout le contraire. Je joins à mes anciennes folies celle de bâtir près de Lausanne, et de planter des jardins près de Genève. Chacun à son Sans-Souci; mais les houxards ne viendront pas dans le mien. Je voudrais que vous pussiez voir mes retraites: nous avons tous les jours du monde de Paris; et vous êtes l'homme que je désirerais le plus de posséder. Mais il faut y renoncer, et me contenter de vous aimer de loin. Adieu conservez-moi un souvenir qui m'est bien cher.

L E T T R E C L I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 de novembre.

VOUS avez un cœur plus tendre que le mien, mon cher ange ; vous aimez mieux mes^{1757.} tragédies que moi : vous voulez qu'on parle d'amour, et je suis honteux de nommer ce beau mot avec ma barbe grise. Toutes mes bouteilles d'eau rose sont à l'autre bout du grand lac, à Lausanne. J'y ai laissé Fanime et la Femme qui a raison, et tout l'attirail de *Melpomène* et de *Thalie* ; c'est à Lausanne qu'est le théâtre. Nous plantons aux Délices, et actuellement je ne pourrais que traduire les *Géorgiques*. Cependant je vous envoie à tout hasard le petit billet que vous demandez. Je croyais l'avoir mis dans ma dernière lettre ; j'ai encore des distractions de poète, quoique je ne le sois plus guère.

Je serais bien fâché, mon divin ange, de donner des spectacles nouveaux à votre bonne ville de Paris, dans un temps, où vous ne devez être occupé qu'à réparer vos malheurs et votre humiliation ; il faut qu'on ait fait ou d'étranges fautes, ou que les Français soient des lévriers qui se soient battus contre des loups. *Luc* n'avait pas vingt-cinq mille hommes, encore étaient-ils harassés de marches et de contre-marches. Il se croyait perdu sans ressource, il y a un mois ; et si bien, si complètement perdu, qu'il me l'avait écrit ; et c'est dans ces circonstances qu'il

— détruit une armée de cinquante mille hommes (*).
 1757. Quelle honte pour notre nation ! Elle n'osera plus se montrer dans les pays étrangers. Ce ferait-là le temps de les quitter, si, malheureusement, je n'avais fait des établissemens fort chers que je ne peux plus abandonner.

Ces correspondances dont on vous a parlé, mon cher ange, sont précisément ce qui devrait engager à faire ce que vous avez eu la bonté de proposer, et ce que je n'ai pas demandé. Je trouve la raison qu'on vous a donnée, aussi étrange que je trouve vos marques d'amitié naturelles, dans un cœur comme le vôtre.

Si madame de *Pompadour* avait encore la lettre que je lui écrivis, quand le roi de Prusse m'enquinauda à Berlin, elle y verrait que je lui disais qu'il viendrait un temps, où l'on ne serait pas fâché d'avoir des français dans cette cour. On pourrait encore se souvenir que j'y fus envoyé en 1743, et que je rendis un assez grand service ; mais M. *Amelot*, par qui l'affaire avait passé, ayant été renvoyé immédiatement après, je n'eus aucune récompense. Enfin, je vois beaucoup de raisons d'être bien traité, et aucune d'être exilé de ma patrie : cela n'est fait que pour des coupables, et je ne le suis en rien.

Le roi m'avait conservé une espèce de pension que j'ai depuis quarante ans, à titre de dédommagement ; ainsi ce n'était pas un bienfait, c'était une dette comme des rentes sur l'hôtel de ville. Il y a sept ans que je n'en ai demandé le paiement : vous voyez que je n'importune pas la cour.

(*) La journée de Rosbac.

Le portrait que vous daignez demander, mon cher ange, est celui d'un homme qui vous est bien tendrement uni, et qui ne regrette que vous et votre société dans tout Paris. L'académie aura la copie du portrait peint par *la Tour*. Il faut que je vous aime autant que je fais, pour songer à me faire peindre à présent. Quant au roman que vous m'envoyez, il faudrait en aimer l'auteur autant que je vous aime, pour le lire ; et vous savez que je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Il faut que je démêle dans l'histoire du monde, depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours, ce qui est roman et ce qui est vrai. Cette petite occupation ne laisse guère le loisir de lire les anecdotes égyptiennes et syriennes.

Puisque vous avez un avocat nommé d'*Outremont*, je changerai ce nom dans la Femme qui a raison ; j'avais un d'*Outremont* dans cette pièce. Je me suis déjà brouillé avec un avocat qui se trouva par hasard nommé *Grifon* : il prétendit que j'avais parlé de lui, je ne fais où.

M. le maréchal de *Richelieu* me boude et ne m'écrit point. Il trouve mauvais que je n'aye pas fait cent lieues pour l'aller voir.

L E T T R E C L X.

A MADAME DE FONTAINE, à Ornoi.

Aux Délices, 24 de novembre.

1757. **J**E reçois, ma chère nièce, votre lettre du 14 novembre. Vous devez en avoir reçu une très-ample de moi, écrite il y a environ un mois, et adressée au château d'Ornoi, près d'Abbeville, par Amiens en Picardie. Peut-être cette méprise du voisinage d'Abbeville aura fait retarder la réception de la lettre : je vous y disais à peu-près les mêmes choses que vous me dites.

Je vous demandais si vous vous étiez déjà mise au rang des bons citoyens qui donnent leur vaisselle d'argent à l'Etat ; je plaignais, comme vous, la France ; je vous demandais, quand vous reverriez la grande vilaine, triste et gaie, riche et pauvre, raisonneuse et frivole ville de Paris. Je vous contais comment nous nous sommes amusés à Tournay, pour nous dépiquer des malheurs publics. Nous nous vantions, madame *Denis* et moi, d'avoir tiré des larmes des plus beaux yeux qui soient actuellement à Turin ; ces yeux sont ceux de madame de *Chauvelin*, l'ambassadrice.

Je ne pourrai jamais vous dire combien nous vous avons regrettée dans nos fêtes. Nous disions : Ah, si elle était là ! si le grand écuyer de *Cyrus*, si le jurisconsulte étaient avec elle, ils verraient les choses bien changées ! ils seraient bien contents du petit palais, d'ordre *ionique* ne vous déplaise, d'ordre ionique bâti,
achevé

achevé à Tournay ; et cela n'est point *ironique* : —
ce n'est point pour insulter à vos maçons qui 1757.
n'ont pas été plus vite que nous.

Luc est toujours *Luc*, très-embarrassé et n'embarrassant pas moins les autres ; étonnant l'Europe, l'appauvrissant, l'ensanglantant, et faisant des vers, et m'écrivant quelquefois les choses du monde les plus singulières. M. le duc de *Choiseul*, qui a plus d'esprit que lui, et un meilleur esprit, me fait toujours l'honneur de me donner des marques de bonté, auxquelles je suis plus sensible qu'au commerce de *Luc*. Je compte aussi sur les bontés de madame de *Pompadour* ; avec cela, j'aime ma terre ou mes terres, ma retraite ou mes retraites, à la folie ; mais je vous aime davantage.

LETTRE CLXI.

A M. DE LA MICHODIÈRE,

INTENDANT D'Auvergne.

Ferney, novembre.

MONSIEUR,

C'EST à Breslau, à Londres et à Dordrecht qu'on commença, il y a environ trente ans, à supputer le nombre des habitans par celui des baptêmes. On multiplia, dans Londres, le nombre des baptêmes par 35, à Breslau, par 33. M. de *Kersébourg*, magistrat de Dordrecht, prit un milieu. Son calcul se trouva très-juste : car,

T. 85. *Corresp. générale*. Tome VII. A a

— s'étant donné la peine de compter un par un
 1757. tous les habitans de cette petite ville, il vérifia
 que sa règle de 34 était la plus sûre.

Cependant elle ne l'est ni dans les villes dont il part beaucoup d'émigrans, ni dans celles où viennent s'établir beaucoup d'étrangers; et, dans ce dernier cas, on ajoute pour les étrangers un supplément qu'il n'est pas mal-aisé de faire.

Toutes ces règles ne sont pas d'une justesse mathématique; vous savez mieux que moi, Monsieur, qu'il faut toujours se contenter de l'à peu-près. La fameuse méridienne de France n'est certainement pas tirée en ligne droite; le roi n'a pas le même revenu tous les ans, et le complet n'est jamais dans les troupes. Il n'y a que DIEU qui ait fait au juste le dénombrement des combattans du peuple d'Israël, qui se trouva de six cents mille hommes au bout de deux cents quinze ans, tous descendans de *Jacob*, sans compter les femmes, les vieillards et les enfans.

Les habitans de Clermont en Auvergne ne peuvent avoir augmenté dans cette miraculeuse progression. Ceux qui ont attribué quarante-cinq mille citoyens à cette ville, ont presque autant exagéré que l'historien *Josephe*, qui comptait douze cents mille ames dans Jérusalem, pendant le siège. Jérusalem n'en a jamais pu contenir trente mille. Lorsque j'étais à Bruxelles, on me disait que la ville avait cinquante mille habitans: le pensionnaire, après avoir pris toutes les instructions qu'il pouvait, m'avoua qu'il n'en avait pas trouvé dix-sept mille.

J'ai fait usage de la règle de 34, à Genève;

elle s'est trouvée un peu trop forte. On compte dans Genève environ vingt-cinq mille habitans : 1757. il y naît environ sept cents soixante-quinze enfans, année commune ; or 775, multiplié par 34, donne 26350.

La règle de 33 donnerait 25575 têtes à Genève. Cela posé, Monsieur, il paraît évident qu'il y a tout au plus vingt-mille personnes à Clermont, et ce nombre ne doit pas vous paraître extraordinaire ; les hommes ne peuplent pas comme le prétendent ceux qui nous disent froidement qu'après le déluge il y avait des millions d'hommes sur la terre. Les enfans ne se font pas à coups de plume, et il faut des circonstances fort heureuses pour que la population augmente d'un vingtième en cent années. Un dénombrement fait en 1718, probablement très-fautif, ne donne à Clermont que 1324 feux ; si on comptait (en exagérant) dix personnes par feu, ce ne serait que 13240 têtes : et si, depuis ce temps, le nombre en était monté à vingt mille, ce serait un progrès dont il n'y a guère d'exemples. Il vaut mieux croire que l'auteur du dénombrement des feux s'est trompé ; mais quand même il se serait trompé de moitié, quand même il y aurait eu le double de feux qu'il suppose, c'est-à-dire 2648, jamais on ne compte que cinq à six habitans par feu ; mettons-en six, il y aurait eu alors 15888 habitans à Clermont, et, depuis ce temps, le nombre se serait accru jusqu'à vingt mille, par une administration heureuse et par des événemens que j'ignore. Tout concourt donc, Monsieur, à persuader que Clermont ne contient en effet que vingt mille habitans : s'il s'en trouvait qua-

— rante mille , sur environ 588 baptêmes par an ,
 1757. ce serait un prodige unique dont je ne pourrais
 demander la raison qu'à vos lumières.

Voilà, Monsieur, ce que mes faibles connaissances me permettent de répondre à la lettre dont vous m'avez honoré. Cette lettre me fait voir quelle est votre exactitude et votre sage application dans votre gouvernement ; elle me remplit d'estime pour vous, Monsieur ; et ce n'est que par pure obéissance à vos ordres, que je vous ai exposé mes idées que je dois en tout soumettre aux vôtres. Vous êtes à portée de faire une opération beaucoup plus juste que ma règle. On vient, dans toute l'étendue de la domination de Berne, d'envoyer dans chaque maison compter le nombre des maîtres, des domestiques, et même des chevaux. Il est vrai qu'on s'en rapporte à la bonne foi de chaque particulier, dans le seul pays de l'Europe, où l'on ne paye pas la moindre taxe au souverain, et où cependant le souverain est très-riche. Mais, sous une administration telle que la vôtre, quel particulier pourrait déranger, par sa réticence, une opération utile qui ne tend qu'à faire connaître le nombre des habitans, et à leur procurer des secours dans le besoin ?

J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse estime, etc.

L E T T R E C L X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 2 de décembre.

MON cher et respectable ami, dès que vous m'eûtes écrit que celui qui *miscuit utile dulci* 1757. voulait bien se souvenir de moi, je lui écrivis pour l'en remercier. Je crus devoir, lui communiquer quelques rogatons très-singuliers qui auront pu au moins l'amuser. J'ai pris la liberté de lui écrire avec ma naïveté ordinaire, sans aucune vue quelle qu'elle puisse être. Il est vrai que j'ai une fort singulière correspondance, mais assurément elle ne change pas mes sentimens, et dans l'âge où je suis, solitaire, infirme, je n'ai et ne dois avoir d'autre idée que de finir tranquillement ma vie dans une très-douce retraite. Quand j'aurais vingt-cinq ans et de la santé, je me garderais bien de fonder l'espérance la plus légère sur un prince qui, après m'avoir arraché à ma patrie, après m'avoir forcé par des séductions inouïes à m'attacher auprès de lui, en a usé avec moi et avec ma nièce d'une manière si cruelle.

Toutes les correspondances que j'ai ne sont dues qu'à mon barbouillage d'historien. On m'écrit de Vienne et de Pétersbourg, aussi-bien que des pays où le roi de Prusse perd et gagne des batailles. Je ne m'intéresse à aucun événement que comme français. Je n'ai d'autre intérêt et d'autre sentiment que ceux que la France m'inspire; j'ai en France mon bien et mon cœur.

— 1757. Tout ce que je souhaite , comme citoyen et comme homme , c'est qu'à la fin une paix glorieuse venge la France des pirateries anglaises , et des infidélités qu'elle a essuyées ; c'est que le roi soit pacificateur et arbitre , comme on le fut aux traités de Westphalie. Je désire de n'avoir pas le temps de faire l'histoire du czar *Pierre* et quelque mauvaise tragédie avant ce grand événement.

Si vous pouvez rencontrer , mon divin ange , la personne qui a bien voulu vous parler de moi , dites - lui , je vous prie , que j'aurais été bien consolé de recevoir deux lignes de sa main , par lesquelles il eût seulement assuré ce vieux Suisse des sentimens qu'il vous a témoignés pour moi.

Savez - vous que le roi de Prusse a marché , le 10 novembre , au général *Marshall* qui allait entret avec quinze mille hommes en Brandebourg , et qui a reculé en Lusace ? Vous pourriez bien entendre parler encore d'une bataille. Ne cessera - t - on point de s'égorger ? Nous craignons la famine dans notre petit canton. Un tremblement de terre vient d'engloutir la moitié des îles Açores , dont on m'avait envoyé le meilleur vin du monde ; la reine de Pologne vient de mourir de chagrin ; on se massacre en Amérique ; les Anglais nous ont pris vingt-cinq vaisseaux marchands. Que faire ? gémir en paix dans sa tanière , et vous aimer de tout son cœur.

L E T T R E C L X I I I .

A U M Ê M E .

2 de décembre.

NE pourriez-vous point, mon cher ange, faire tenir à M. L. de B. la lettre que je vous écris (*) ? vous me feriez grand plaisir. Serait-il possible qu'on eût imaginé que je m'intéresse au roi de Prusse ? J'en suis pardieu bien loin. Il n'y a mortel au monde qui fasse plus de vœux pour le succès des mesures présentes. J'ai goûté la vengeance de consoler un roi qui m'avoit maltraité ; il n'a tenu qu'à M. de Soubise que je le consolasse davantage. Si on s'étoit emparé des hauteurs que le diligent prussien garnit d'artillerie et de cavalerie, tout étoit fini. Le général *Marshall* entraît de son côté dans le Brandebourg. Nous voilà renvoyés bien loin avec une honte qui n'est pas courte. Figurez-vous que, le soir de la bataille, le roi de Prusse ; sou-pant dans un château voisin, chez une bonne dame, prit tous ses vieux draps pour faire des bandages à nos blessés. Quel plaisir pour lui ! que de générosités adroites qui ne coûtent rien et qui rendent beaucoup ! et que de bons mots, et que de plaisanteries ! Cependant, je le tiens perdu si on veut le perdre et se bien conduire. Mais qu'en reviendra-t-il à la France ? de rendre l'Autriche plus puissante que du temps de *Ferdinand II*, et de se ruiner pour l'agrandir !

(*) L'abbé de Bernis.

— Le cas est embarrassant. Point de Fanime quand
1757. on nous bat et qu'on se moque de nous; attendons des hivers plus agréables. Bonsoir, mon divin ange.

Nota bene que ce que j'ai confié à M. L. de B. prouve que le roi de Prusse était perdu, si on s'était bien conduit. Ce n'est pas là chercher à déplaire à *Marie-Thérèse*, et ce que j'ai mandé méritait un mot de réponse vague, un mot d'amitié.

LETTRE CLXIV.

A U M Ê M E.

3 de décembre.

JE vous écrivis par le dernier ordinaire, mon cher et respectable ami, un petit barbouillage assez indéchiffrable, avec une lettre ostensible pour une personne qui a été de vos amis, et que vous pouvez voir quelquefois. J'ai bien des choses à y ajouter, mais l'état de la santé de madame d'*Argental* doit passer devant. Je voudrais que vous fussiez tous ici comme madame d'*Epinai*, madame de *Montferrat* et tant d'autres. Notre docteur *Tronchin* fortifie les femmes; il ne les saigne point, il ne les purge guère, il ne fait point la médecine comme un autre. Voyez comme il a traité ma nièce de *Fontaine*; il l'a tirée de la mort.

Vous ne m'avez jamais parlé de madame de *Montferrat*; c'est pourtant un joli salmigondis de dévotion et de coquetterie. Je ne fais où prendre madame de *Fontaine* à présent pour
avoir

avoir ces portraits. L'affaire commence à m'intéresser, depuis que vous voulez bien avoir la triste ressemblance de celui, qui, probablement n'aura jamais le bonheur de vous revoir; mais moi, pourquoi n'aurais-je pas, dans mes Alpes, la consolation de vous regarder sur toile, et de dire: voilà celui pour qui seul je regrette Paris? C'est à moi à demander votre portrait, c'est moi qui ai besoin de consolation.

Je reviens à ma dernière lettre. Il est certain qu'on a pris ou donné furieusement le change quand on vous a parlé. Que pourrait-on attribuer à mes correspondances? quel ombrage pourrait en prendre la cour de Vienne? quel prétexte singulier! Je voudrais qu'on fût aussi persuadé de mes sentimens à la cour de France qu'on l'est à la cour de l'impératrice. Mais, quels que soient les sentimens d'un particulier obscur, ils doivent être comptés pour rien; s'ils l'étaient pour quelque chose, la personne en question devrait me savoir un assez grand gré des choses que je lui ai confiées. S'il a pensé que cette confidence était la suite de l'intérêt que je prenais encore au roi de Prusse, et si une autre personne a eu la même idée, tous deux se sont bien trompés; je les ai instruits d'une chose qu'il fallait qu'ils fussent. Madame de *Pompadour*, à qui j'en écrivis d'abord, m'en parut satisfaite par sa réponse. L'autre à qui vous m'avez conseillé d'écrire, et à qui je devais nécessairement confier les mêmes choses qu'à madame de *Pompadour*, ne m'a pas répondu. Vous sentez combien son silence est désagréable pour moi, après la démarche que vous m'avez conseillée, et après la manière dont je lui ai écrit. Ne pour-

riez-vous point le voir ? Ne pourriez-vous point,
1757. mon cher ange , lui dire à quel point je dois être sensible à un tel oubli ? S'il parlait encore de mes correspondances , s'il mettait en avant ce vain prétexte ; il ferait bien aisé de détruire ce prétexte en lui faisant connaître que depuis deux ans le roi de Prusse me proposa , par l'abbé de *Prades* , de me rendre tout ce qu'il m'avait ôté. Je refusai tout sans déplaire , et je laissai voir seulement que je ne voulais qu'une marque d'attention pour ma nièce , qui pût réparer en quelque sorte la manière indigne dont on en avait usé envers elle. Le roi de Prusse , dans toutes ses lettres , ne m'a jamais parlé d'elle. Madame la margrave de *Bareith* a été beaucoup plus attentive. Vous voilà bien au fait de toute ma conduite , mon divin ange , et vous savez tous les efforts que le roi de Prusse avait faits autrefois pour me retenir auprès de lui. Vous n'ignorez pas qu'il me demanda lui-même au roi. Cette malheureuse clef de chambellan était indispensablement nécessaire à sa cour. On ne pouvait entrer aux spectacles sans être bourré par ses soldats , à moins qu'on n'eût quelque pauvre marque qui mît à l'abri. Demandez à *Darget* comme il fut un jour repoussé et houspillé : il avait beau crier , je suis secrétaire ; on le bourrait toujours.

Au reste , le roi de Prusse savait bien que je ne voulais pas rester là toute ma vie ; et ce fut la source secrète des noïses. Si vous pouviez avoir une conversation avec l'homme en question , il me semble que la bonté de votre cœur donnerait un grand poids à toutes ces raisons ; vous détruiriez sur-tout le soupçon qu'on paraît

avoir conçu que je m'intéresse encore à celui dont j'ai tant à me plaindre. — 1757.

Enfin, à quoi se borne ma demande ? à rien autre chose qu'à une simple politesse, à un mot d'honnêteté qu'on me doit d'autant plus que c'est vous qui m'avez encouragé à écrire. Ne point répondre à une lettre dont on a pu tirer des lumières, c'est un outrage qu'on ne doit point faire à un homme avec qui on a vécu, et qu'on n'a connu que par vous.

Encore un mot ; c'est que si on vous disait : *J'ai montré la lettre, on ne veut pas que je réponde à un homme qui a conseillé, il y a six semaines, au roi de Prusse de s'accommoder* : vous pourriez répondre que je lui ai conseillé aussi d'abdiquer plutôt que de se tuer comme il le voulait, et qu'il me répondit, cinq jours avant la bataille :

*Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.*

Tout cela est fort étrange. Je confie tout à votre amitié et à votre sagesse. Ma conduite est pure, vous la trouverez même assez noble. Le résultat de tout ceci, c'est que mon procédé avec votre ancien ami, ma lettre et ma confiance méritent ou qu'il m'écrive un mot, ou, s'il ne le peut pas, qu'il soit convaincu de mes sentimens, et qu'il les fasse valoir : voilà ce que je veux devoir à un cœur comme le vôtre.

L E T T R E C L X V .

A M. D A R G E T .

— **M**ON cher et ancien ami, j'ai lu le projet
 1757. de l'hôpital, il en faudrait un bien grand pour
 y mettre nos pauvres soldats de l'armée de Sou-
 bise, qui ont manqué bien long-temps de pain.
 Heureusement les autrichiens nous vengent, ils
 gagnent une bataille longue et meurtrière sous
 les murs de Breslau, ils prennent le prince de
 Bevern prisonnier, ils sont dans Breslau. L'im-
 pératrice reprend sa chère Silésie excepté *Neifs*
 et la *Barbarini*, qu'elle n'a pas encore, mais
 qu'elle aura sûrement à moins d'un miracle; et
 Dieu n'en fait point pour notre mécréant. Je
 lui donne des conseils de *Cinéas*, et j'ai peur
 qu'il ne finisse bientôt comme *Pyrrhus*. Vous
 souvenez-vous de quel air je prenais la liberté
 de corriger ses vers et sa prose? Je lui parle
 de même sur son état. C'est la seule vengeance
 que je puisse prendre, et elle est fort honnête.
 Sa gloire est en sûreté après nous avoir bien
 battus, et nous avoir accablés de bons mots et
 de caresses. Il ne devrait plus songer qu'à vi-
 vre tranquille, à ne pas s'exposer à la cérémo-
 nie du ban de l'empire, et à devenir philoso-
 phe. Il devrait aussi quelque honnêteté à ma
 nièce, mais il n'est pas galant. Je me flatte
 que M. de *Rickelieu* fera décimer les hanovriens.
 Je ne fais comment les sujets du roi d'Angle-
 terre se sont mis à mériter la hart sur terre et
 sur mer.

L E T T R E C L X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 de décembre.

MON cher et respectable ami, je reçois une lettre de *Babet*, qui a troqué son panier de fleurs contre le porte-feuille de ministre. J'en suis enchanté. M. *Amelot* ni même M. de *Saint-Contest* n'écrivaient pas de ce style. Je vous remercie de m'avoir procuré un bouquet de fleurs de la grosse *Babet*. 1757

Rengainez mes inquiétudes; mais si, dans l'occasion, on vous parlait encore de mes correspondances, assurez bien que ma première correspondance est celle de mon cœur avec la France. J'ai goûté la vengeance de consoler le roi de Prusse, et cela me suffit. Il est battu d'un côté et battu de l'autre: à moins d'un nouveau miracle, il fera perdu. Il valait mieux être philosophe, comme il se vantait de l'être.

L E T T R E C L X V I I .

A M. D A R G E T .

Aux Délices , 10 de décembre.

— 1757. J E reviens à l'hôpital dont j'étais parti : il est clair que cette maison ne fera pas si tôt fondée ; mais je vous prie d'assurer M. de *Chamouffet* de ma sincère et stérile estime ; je voudrais qu'on le fit prévôt des marchands. Il est hon-teux qu'un homme qui a des intentions si nobles , et qui paraît si exact et si laborieux , ne soit pas en place : c'est un malheur public, qu'il ne soit pas employé.

Mais vous ! quand le ferez-vous ? vous êtes une preuve que les talens ne sont pas tous mis en œuvre. Je bénis Dieu que vous ayez quitté Berlin , mais je suis fâché que vous n'ayez pas trouvé mieux à Paris où vous deviez trouver tout. Mes complimens, je vous prie, au laborieux mortel à qui je dois de belles tulipes

v. diener
Voltaire.

L E T T R E C L X V I I I .

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 10 de décembre.

QUE faites-vous, ma paresseuse nièce ? Comment vous portez-vous ? aurez-vous le temps de faire copier le portrait de votre oncle pour l'académie française ? d'*Alernbert* se chargera de le donner, puisqu'on le demande. Je l'ai promis, et je vous prie de dégager ma parole. J'aime mieux les tableaux que vous m'avez envoyés pour Lausanne ; cela est plus gai que le squelette d'un vieil académicien.

Je n'ai point eu de vos nouvelles depuis long-temps. Il s'est passé d'étranges choses. J'ai consolé *Luc* ; je lui ai donné des conseils de philosophe, et il a été trop roi pour les suivre. Il nous a battus indignement. Il valait mieux, dira votre ami, faire courir des chariots d'Assyrie en rase campagne que de se faire assommer entre deux collines, et d'être obligés de s'enfuir avec honte devant six bataillons prussiens, sans avoir combattu. Quand *M. de Custine* est mort de ses blessures, le roi de Prusse a dit : *Je plains les Français, je regrette leur vie et leur gloire*. Il a fait déchirer les draps d'une dame auprès de Mersbourg pour faire des bandages à nos blessés, et il nous accable de bons mots. Les Autrichiens n'en disent point, mais ils battent ses troupes ; ils nous vengent et nous humilient.

— Vous savez que le prince de *Bevern*, son
 1757. meilleur général, est prisonnier; que Breslau
 appartient du 23 novembre à l'impératrice; que
 les Autrichiens vont marcher vers Berlin; que
 peut-être à présent M. de *Richelieu* a donné
 bataille aux troupes du roi d'Angleterre, qui
 ne sont pas plus honnêtes sur terre que sur mer;
 le droit des gens est devenu une chimère, mais
 le droit du plus fort n'en est point une. Voilà
 probablement le système de l'Europe qui va en-
 tièrement changer. Mais, que nous importe?
 nous n'avons que notre maigre individu à con-
 server.

Ayez soin de votre santé. Nous avons tou-
 jours ici de belles dames de Paris: une madame
 de *Montferrat* est venue faire inoculer son fils;
 madame d'*Epinai* vient demander des nerfs à
Tronchin: que ne venez-vous en demander
 aussi? J'embrasse toute votre famille, et vous
 sur-tout, et de tout mon cœur.

LETTRE CLXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 17 de décembre.

IL faut que vous me pardonniez, mon cher
 ange; je suis un bon suisse qui avait trop pris
 les choses à la lettre. Vous me mandiez qu'on
 a plus de ménagemens et plus de jalousies qu'un
 amant et une maîtresse, et que mes correspon-
 dances mettaient obstacle à un retour qu'on
 pourrait attribuer à ces correspondances mêmes.

Daignez considérer que le temps où vous me parliez ainsi était précisément celui, où le bon 1757. fuisse n'avait fait aucune difficulté d'avouer à madame de *Pompadour* ces liaisons que je crus un peu dangereuses, sur votre lettre. Rien n'est assurément plus innocent que ces liaisons; elles se sont bornées, comme je vous l'ai dit, à consoler un roi qui m'avait fait beaucoup de mal, et à recevoir les confidences du désespoir dans lequel il était plongé alors. Je vous avertis que le roi de Prusse et l'impératrice pourraient voir les lettres que j'ai écrites à Versailles, sans que ni l'un ni l'autre pût m'en savoir le moindre mauvais gré. J'avais cru seulement que le désespoir où je voyais le roi de Prusse, pouvait être un acheminement à une paix générale, si nécessaire à tout le monde, et qu'il faudra bien faire à la fin. Je ne m'attendais pas alors que nos chers compatriotes se couvriraient d'opprobre, et qu'une armée de cinquante mille hommes fuirait comme des lièvres devant six bataillons dont les justaucorps viennent à la moitié des fesses; je ne prévoyais pas que les Hanovriens assiégeraient Harbourg, et qu'ils seraient plus forts que M. de *Richelieu*. Nous avons grand besoin d'être heureux dans ce pays-là, car nous y sommes en horreur pour nos brigandages, et méprisés pour notre lâcheté du 5 novembre. Les Autrichiens disent qu'ils n'ont pris Breslau, et gagné la bataille, que parce qu'ils n'avaient pas de français avec eux. Enfin, nous n'avons d'appui en Allemagne que ces mêmes Autrichiens qui se moquent de nous. Il faut espérer que M. de *Richelieu* rétablira notre crédit et notre gloire, et que les succès de

— 1757: *Marie-Thérèse* nous piqueront d'honneur. Si le roi de Prusse était tombé sur nous après la victoire, nos armées découragées se seraient trouvées entre les Hanovriens enragés contre nous, et les Prussiens vainqueurs; il ne revenait peut-être pas un français d'Allemagne. Je me flatte enfin que tout sera réparé. Vous voyez que je suis aussi bon français que bon suisse. Tout bon que je suis, j'ai toujours sur le cœur les quatre baïonnettes que ma nièce eut dans le ventre. J'aurais voulu que le roi de Prusse eût réparé cette infamie; mais je vois qu'il est difficile de venir à bout de lui, même en lui prenant Breslau.

Au moment que je griffonne, la nouvelle vient de Francfort que nous avons été mal menés devant Harbourg; je n'en veux rien croire: ce sont des hérétiques qui le mandent; passons vite.

On a joué à Vienne l'Orphelin de la Chine; l'impératrice l'a redemandé pour le lendemain: voilà des nouvelles du tripot assez agréables. Le tripot de la guerre n'est pas si plaisant. Venons à l'article du portrait; donnez-moi des dents et des joues, et je me fais peindre par *Vanloo*. En attendant, mon cher ange, envoyez aux charniers SS. Innocens, mon effigie est là trait pour trait.

J'ai actuellement chez moi madame d'*Epinai* qui vient demander des nerfs à *Tronchin*. Il n'y a point là de salmigondis: cela est philosophe, bien net, bien décidé, bien ferme. Je la quitte pourtant, et je vais au palais Lausanne. Vous verrez, mon cher ange, des écolais francisés, des *Douglas* qui ont des terres

dans mon voisinage , qui ont un procès au conseil , au rapport de M. de *Courteille*. Je baise pour eux le bout de vos ailes ; je vous demande votre protection. Mais vous ! vous ! vous avez une affaire et point d'audience ; cela est drôle. Pour Dieu , expliquez-moi cela , *et vale , et ama nos*. 1757.

L E T T R E C L X X .

A U M Ê M E .

A Lausanne , 20 de décembre , au soir.

QUAND les Prussiens tuent tant de monde , il faut bien aussi que je vous assassine de lettres , mon cher ange. Il est difficile que vous ayez su , plutôt que nous autres Suisses , la nouvelle victoire du roi de Prusse , près de Neumark en Silésie. Ce diable de *Salomon* est un terrible philistin. La renommée le dit déjà dans Breslau ; mais il ne faut pas croire toujours la renommée. Elle parle d'une bataille entre M. de *Richelieu* et les Hanovriens ; elle prétend que nous avons été très-mal menés , et je n'en veux rien croire : car , si cela était vrai , nous perdriens encore cent mille hommes et deux cent millions , comme dans la guerre de 1741 , dont Dieu nous préserve. Peut-on songer à des Famine , à l'eau rose , quand on joue des tragédies si sanglantes ? Dites-moi donc , je vous en prie , si vous êtes content , si vous avez eu ce que vous appelez votre audience. Écrivez-moi un mot pour consoler le suisse.

L E T T R E C L X X I .

A M. V E R N E S .

A Lausanne , le 24 de décembre.

— 1757. **V**OICI, Monsieur, ce que me mande M. d'Alembert: *J'écris à votre ami, monsieur Vernes, il pourra vous communiquer ma lettre. Il me paraît que ces messieurs n'ont pas lu l'article Genève, ou qu'ils se plaignent de ce qui n'y est pas.*

Or, puisque vous voilà mon ami déclaré à Paris, communiquez-moi donc, mon cher ami, cette lettre de M. d'Alembert. Je n'ai point encore le nouveau tome de l'Encyclopédie, et j'ignore absolument de quoi il s'agit. Je fais seulement, en général, que M. d'Alembert a voulu donner à votre ville des témoignages de son estime. Il dit que le clergé de France l'accuse de vous avoir trop loués, tandis que vous autres, vous vous plaignez de n'être pas loués comme il faut. Que vous êtes heureux dans votre petit coin de ce monde, de n'avoir que de pareilles plaintes à faire, tandis qu'on s'égorge ailleurs!

Puisse tous vos confrères perpétuer cette heureuse paix, cette humanité, cette tolérance qui console le genre humain de tous les maux auxquels il est condamné! Qu'ils détestent le meurtre abominable de *Servet*, et les mœurs atroces qui ont conduit à ce meurtre, comme le parlement de Paris, doit détester l'assassinat infame dont on fit périr *Anne Dubourg*, et

comme les Hollandais doivent pleurer sur la cendre des *Barneveldt* et des *Witt*. Chaque nation a des horreurs à expier, et la pénitence qu'on en doit faire est d'être humain et tolérant. 1757.

Ne soyons ni calvinistes ni papistes, mais frères, mais adorateurs d'un Dieu clément et juste. Ce n'est point *Calvin* qui fit votre religion ; il eut l'honneur d'y être reçu, et vous avez parmi vous des esprits plus philosophes et plus modérés que lui, qui font l'honneur de votre république.

Bonsoir. Quand il s'agit de paix et de tolérance, je suis trop babillard. Mes complimens à notre arabe.

LETTRE CLXXII.

A U M Ê M E.

A Lausanne, le 29 de décembre.

OUI, je vous tiens, mon ami, et, tout jeune que vous êtes, je vous fais mon prêtre. Je signe votre profession de foi (*) à condition que, ni vous ni votre aimable arabe, vous n'y changerez jamais rien, et que vous ne mettez jamais, comme milord *Pierre*, ni noeud d'épaule ni ruban sur votre bel habit uni.

Ayez la bonté de me garder les grands-hommes lyonnais jusqu'à mon retour. Le grand-homme du jour m'a fait faire des complimens,

(*) Le catéchisme du pasteur *Vernes*.

— et va peut-être donner une nouvelle bataille
 1757. pour les étrennes. Il est vrai qu'il a fait conduire à Spandau (bastille prussienne) le théologien de *Prades*, qu'il a soupçonné d'avoir eu quelque commerce avec la pauvre reine de Pologne. Je ne fais si de *Prades* l'a confessée et communiee; mais avouez que c'est une singulière destinée, pour un gentilhomme bordelais, d'être excommunié à Paris, chanoine en Silésie, et prisonnier à Spandau. Que ne venait-il sur les bords de mon lac? Il aurait signé votre catéchisme et aurait vécu paisiblement.

Or ça, *carissime frater in Deo, et in Servetto*, êtes-vous bien fâché, dans le fond du cœur, qu'on dise dans l'Encyclopédie que vous pensez comme *Origène*, et comme deux mille prêtres qui signèrent leur protestation contre le pétulant *Athanasie*? le bon homme *Abausit* ne rit-il pas dans sa barbe? Vous voilà bien malade, que quelques gros hollandais vous traitent d'hétérodoxes! Serez-vous bien lésés quand on vous reprochera d'être des infames, des monstres, qui ne croient qu'un seul Dieu plein de miséricorde? Allez, allez, vous n'êtes pas si fâchés. Soyez comme *Dorine* qui aimait *Lycas*, comme vous devez le savoir. *Lycas* s'en vanta, et *Dorine*, qui en fut bien aise, dit:

Lycas est peu discret
 D'avoir dit mon secret.

D'*Alembert* est *Lycas*, vous autres êtes *Dorine*, et moi je suis tout à vous, très-tendrement.

Au reste, si quelque orthodoxe ou hétérodoxe m'accusait d'avoir la moindre part à l'article

Genève, je vous supplie instamment de rendre gloire à la vérité. J'ai appris le dernier toute cette affaire. Je ne veux que le repos, et je le souhaite à tous mes confrères, moines, curés, ministres, séculiers, réguliers, trinitaires, unitaires, quakers, moraves, turcs, juifs, chinois, etc. etc. etc. etc. etc. etc.

1758.

L E T T R E C L X X I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 5 de janvier.

LE roi de Prusse, en parlant à M. *Mitchel*, ministre d'Angleterre, de la belle entreprise de la flotte anglaise sur nos côtes, lui dit : Eh bien, que faites-vous à présent ? Nous laissons faire DIEU, répondit *Mitchel*. Je ne vous connaissais pas cet allié, dit le roi. C'est le seul à qui nous ne payons pas de subsides, répliqua *Mitchel* : aussi, dit le roi, c'est le seul qui ne vous assiste pas.

Voilà, mon cher ange, les dernières nouvelles après la prise de Breslau. Le roi de Prusse a quarante mille prisonniers à présent, en nous comptant. Je fais des vœux et je crains pour M. de *Richelieu* : quoiqu'il ait refusé un malheureux quart de part à *le Kain*, je l'aime toujours. Mais que diable allait-il faire dans cette galère ? et vous, pourquoi avez-vous une maison dans une maudite île ? c'est l'affaire de M. de *Boulogne*, de vous la payer. Son père l'aurait peinte ; il a peint le plafond de la comédie.

1758. — Mais daignez donc me dire ce qu'on fait en faveur des pauvres auteurs qui viennent se faire fiffler sous ce plafond. De mon temps, on ne cherchait pas à les consoler. Nous allons, nous autres suisses donner nos comédies gratis; nous ne payons ni auteurs, ni acteurs; mais aussi nous ne sommes point fiffés. Nous n'avons point de premier gentilhomme, et nous ne jouons point à la cour. *Le Kain* m'a fait faire des habits pour *Zamti* et pour *Narbas*. Nous jouerons la Femme qui a raison; et, si cette femme et Fanime font plaisir, nous vous les enverrons.

Pour comble de bénédiction, il nous vient un peintre assez bon. Il ne peint qu'en pastel: il travaillera sur ma maigre effigie, pour vous et pour les quarante. Il faudra une copie à l'huile pour mes confrères qui ne veulent pas des crayons. Vous aurez l'original, mon cher et respectable ami; cela est bien juste. Il y a une comédie du roi de Prusse, intitulée le Singe de la mode: nous pourrions bien la jouer, tandis qu'il fait de si terribles tragédies en Allemagne. La catastrophe était peu attendue: vous n'auriez pas dit, au premier octobre, qu'il écraserait tout, quand vous autres le teniez pour écrasé, et qu'il m'écrivait qu'il était perdu et qu'il voulait mourir, et que j'essuyais de loin ses larmes que je ne veux plus essuyer de près. Il n'y a qu'à vivre pour voir des prodiges.

Adieu, mon divin ange. Ah! si vous pouviez voir ma maison qui forme un cintre sur mon jardin, et qui voit d'un côté quinze lieues de lac, et sept de l'autre, et qui a le lac en miroir au bout du jardin, et la Savoie par-delà ce lac,

et les Alpes au-delà de cette Savoie. Vous me diriez : tenez-vous là. Mais je suis trop loin de vous. 1758.

L E T T R E C L X X I V.

A M. D A R G E T.

A Lausanne, 8 de janvier.

Vous me mandez, mon cher et ancien compagnon de Potsdam, comment *Cinéas* s'est accommodé avec *Pyrrhus*. C'est premièrement, que *Pyrrhus* fit un opéra de ma tragédie de *Mérope*, et me l'envoya; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef qui n'est pas celle du paradis, et toutes ses faveurs qui ne conviennent plus à mon âge; c'est qu'une de ses sœurs, qui m'a toujours conservé ses bontés, a été le lien de ce petit commerce qui se renouvelle quelquefois entre le héros-poète-philosophe-guerrier-malin-singulier-brillant-fier-modeste, etc. et le fuisse *Cinéas* retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, soit de Lausanne, soit des Délices: nos conversations pourraient être amusantes. Il n'y a point de plus bel aspect dans le monde que celui de ma maison de Lausanne. Figurez-vous quinze croisées de face en cintre, un canal de douze grandes lieues, une terrasse qui domine sur cent jardins, ce même lac qui présente un vaste miroir au bout de ces jardins, les campagnes de la Savoie au-delà du lac, couronnées des Alpes qui s'élèvent jusqu'au ciel.

T. 85. *Corresp. générale*. Tome VII. C c

— en amphithéâtre ; enfin , une maison où je me
 1758. suis incommodé que des mouches au milieu des
 plus rigoureux hivers. Madame *Denis* l'a ornée
 avec le goût d'une parisienne. Nous y fessons
 beaucoup meilleure chère que *Pyrrhus* ; mais il
 faudrait un estomac : c'est un point sans lequel
 il est difficile aux *Pyrrhus* et aux *Cinéas* d'être
 heureux. Nous répétâmes hier une tragédie ; si
 vous voulez un rôle , vous n'avez qu'à venir.
 C'est ainsi que nous oublions les querelles des
 rois et celles des gens de lettres , les unes af-
 freuses , les autres ridicules.

On nous a donné la nouvelle prématurée
 d'une bataille entre M. le maréchal de *Richelieu*
 et M. le prince de *Brunswick*. Il est vrai que
 j'ai gagné aux échecs une cinquantaine de pis-
 toles à ce prince ; mais on peut perdre aux
 échecs , et gagner à un jeu où l'on a pour se-
 conds trente mille baïonnettes. Je conviens
 avec vous que le roi de Prusse a la vue basse et
 la tête vive ; mais il a le premier des talens au
 jeu qu'il joue , la célérité. Le fonds de son ar-
 mée a été discipliné pendant plus de quarante
 ans. Songez comment doivent combattre des
 machines régulières , vigoureuses , aguerries , qui
 voient leur roi tous les jours , qui sont connues
 de lui , et qu'il exhorte , chapeau bas , à faire
 leur devoir. Souvenez-vous comme ces drôles-
 là font le pas de côté et le pas redoublé , comme
 ils escamotent les cartouches en chargeant ,
 comme ils tirent six à sept coups par minute.
 Enfin , leur maître croyait tout perdu , il y a
 trois mois ; il voulait mourir ; il me faisait ses
 adieux en vers et en prose , et le voilà qui , par
 sa célérité et par la discipline de ses soldats ,

gagne deux grandes batailles en un mois , court aux Français , vole aux Autrichiens , reprend Breslau , a plus de quarante mille prisonniers , et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie , si vive et si compliquée. Heureux qui regardé d'un œil tranquille tous ces grands événemens du meilleur des mondes possibles. 1758.

Je n'ai point encore tiré au clair l'aventure de l'abbé de *Prades*. On l'a dit pendu , mais la renommée ne fait souvent ce qu'elle dit. Je ferais fâché que le roi de Prusse fit pendre ses lecteurs. Vous ne me dites rien de M. *Duverney* ; vous ne me dites rien de vous. Je vous embrasse bien tendrement , et j'ai une terrible envie de vous voir.

Le suisse V.

LETTRE CLXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne , 22 de janvier.

J'AI reçu votre lettre du 13 , mon cher et respectable ami , mais rien de M. de *Choiseul*. J'ai présumé , parce que vous me dites , qu'il s'agissait d'obtenir un congé pour monsieur son fils blessé et prisonnier. Je doute fort que le roi de Prusse voulût , à ma chétive recommandation , s'écarter des idées qu'il s'est prescrites , et je suis d'autant moins à portée de lui demander une pareille grâce pour M. de *Choiseul* , que je lui écrivis , il y a huit jours , en faveur d'un

— gènevois qui est dans le même cas, et qui, probablement, restera estropié à Mersbourg.

1758.

Mais le roi de Prusse a une sœur qui doit avoir quelque crédit auprès de lui, et à qui je puis tout demander. Je lui ai écrit de la manière la plus pressante, et je lui ai recommandé M. le marquis de *Choiseul* comme je le dois. Ne doutez pas qu'elle n'en écrive au roi son frère: il ne doit lui rien refuser. Je crois que le roi de Prusse peut s'amuser actuellement à faire des grâces; il n'y a pas moyen de se battre avec six pieds de neige: aussi *Schweidnitz* n'est pas pris, mais j'ai toujours grand' peur que M. de *Richelieu* ne se trouve entre les Hanovriens et les Prussiens. On se moque de tout cela dans votre Paris, et, pourvu que les rentes de l'hôtel de ville soient payées, et qu'on ait quelques spectacles, on se soucie fort peu que les armées périssent. La chose peut pourtant devenir sérieuse, et vos sibarites peuvent un jour gémir.

Pour moi, mon cher ange, qui ne m'occupe que des siècles passés, je ne crois pas devoir cette année m'exposer au refus de la médaille. Qui diable a imaginé cette médaille? On ne l'aurait pas donnée à l'auteur de *Britannicus* qui n'eut que cinq représentations, et on l'aurait donnée à l'auteur de *Régulus*! Fi donc! il n'y a de médailles que celles que la postérité donne. Il faut un ami comme vous pour le temps présent, et de beaux vers pour l'avenir; mais je suis plus sensible à votre amitié qu'aux vains applaudissemens de quelques connaisseurs obscurs qui pourront dire dans cent ans: Vraiment ce drôle-là avait quelques talens.

Mille respects à madame d'*Argental* et à tout ange.

L E T T R E C L X X V I.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

Lausanne, 26 de janvier.

J E reçois votre lettre du 19, ma chère nièce, et je me flatte que vous aurez la bonté de m'accuser la réception de celles que je vous ai envoyées par M. d'Alembert. Il faut d'abord que je justifie M. Constant que vous appelez *gros suisse*. Il n'est ni suisse ni gros. Nous autres lausannois, qui jouons la comédie, nous sommes du pays roman, et point suisses. Il envoya, avant de partir, chercher la boîte chez madame de Fontaine. On alla chez la fermière générale qui envoya promener le courrier, et qui dit qu'elle n'envoyait jamais rien à Lausanne.

On peint, il est vrai, la charpenté de mon visage; mais c'est à condition que vous le copierez. Votre sœur attend l'habit d'*Idamé* avec plus d'impatience que je n'attends ceux de *Narbas* et de *Zamti*. Si elle avait bien fait, elle se serait habillée à sa fantaisie, sans suivre la fantaisie des autres, et sans vous donner tant de peines. Pour moi, avec sept ou huit aunes d'étoffe de Lyon, j'aurais très-bien arrangé mes guenilles de vieux bon homme: je n'aime à imiter ni le jeu, ni le style, ni la manière de se mettre; chacun a son goût, bon ou mauvais. Madame Denis a cru qu'on ne pouvait avoir une jarrettière bien faite, sans la faire venir de Paris, à grands frais: elle voulait que

1758.

— je fiffe faire mon jardin des Délices à Paris;
 1758. mais, comme ce jardin est pour moi, j'ai été mon jardinier, et je m'en trouve très-bien. Vous en jugerez, s'il vous plaît. J'aurais tout aussi bien été mon tailleur, et je voudrais que vous pussiez en juger. Toutes ces dépenses répétées ruinent quand on a acheté, réparé, raccommodé, meublé une maison spacieuse, et qu'on l'embeillit, mais il ne faut pas y prendre garde: il ne faut songer qu'à la bonté que vous avez d'entrer dans ces misères.

Je ne crois pas que l'abbé de *Prades* soit à Breslau, et je crois encore moins qu'on le fouette avec un écriteau au dos: car, s'il avait au dos cette belle devise, ce serait sur l'écriteau qu'on frapperait. Peut-être le fouette-t-on sur le cu, mais cela est sujet à des inconvéniens: les théologiens disent que cette façon peut occasionner ce qu'ils appellent des pollutions. Je crois encore moins qu'on ait exigé à Paris des cartons pour l'article *Genève*: la cour se soucie peu de nos hérétiques, et d'ailleurs il n'est pas possible d'aller proposer un carton à tous les souscripteurs qui ont reçu le livre. Il n'y a pas quatre lecteurs qui l'achètent sans avoir souscrit.

Je ne crois pas non plus que M. le maréchal de *Richelieu* soit disgracié; il n'a point perdu la bataille de Rosbac; il a passé l'Aller; il a fait reculer les Hanovriens, il a fait de son mieux: on ne doit punir que la mauvaise volonté, et le roi est toujours juste.

Je ne crois point encore qu'il faille vingt ans pour detromper le public sur une très-mauvaise pièce; mais je crois fermement que

le public d'aujourd'hui ne vaut pas la peine —
qu'on travaille pour lui, en quelque genre que 1758.
ce puisse être.

Voilà, ma chère nièce, tout ce que je crois, et tout ce que je ne crois pas. Je vous ai ouvert le fond de mon cœur. Si vous avez quelque chose à croire dans ce monde, croyez que ce cœur est à vous. Vous ne me dites point, si vous continuez à vous frotter circulairement avec de l'artanit, si vous mangez, si vous digérez, si vous êtes agréablement logée. Il faut, s'il vous plaît, que vous m'instruisiez de votre manière d'exister, car mon être s'intéresse tendrement au vôtre.

Savez-vous si c'est à Paris qu'on élève le prince de Parme, ou si l'abbé de *Condillac* va à Parme lui apprendre à raisonner ? savez-vous quand il part ? seriez-vous femme à lui persuader de prendre sa route par Genève et par Turin ? S'il fait ce voyage cet hiver, nous le recevrons à Lausanne, nous le mènerions aux Délices, et de-là nous le guinderions par le mont Cénis à Turin, de Turin dans le Milanais, et du Milanais dans le Parmesan.

Portez-vous bien, et aimez-nous.

LETTRE CLXXVII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Laufanne , le 3 de février.

1758. **M**ON adorable gouverneur, béni soit le sieur *Légier* et ses conforis , et ses mauvais vers , et sa sottise , puisque tout cela m'attire tant de bontés de votre part. Soyez bien sûr que je ne suis sensible qu'aux marques généreuses de votre amitié , et point du tout à ces platitudes moitié franc-comtoises et moitié lotharingiennes. La nation des petits collets et des petits beaux esprits de province , a été oubliée par M. de *Réaumur* dans l'histoire des insectes , ainsi ne prenons pas garde à leur existence.

J'étais fort malade , quand on me régala de ces beaux vers , dignes d'une académie de ... Madame *Denis* les renvoya à Toul , bien cachetés ; elle est aussi sensible que moi à la mention que vous voulez bien faire d'elle : vous l'aimeriez davantage , si vous l'aviez vue jouer avant-hier dans une tragédie nouvelle , sur un très-joli théâtre , avec de très-bons acteurs dont j'étais le plus médiocre. Je ne me tirai pourtant pas mal du rôle de vieillard , attendu que malheureusement je le joue d'après nature. J'aurais bien voulu que monsieur le gouverneur de Toul nous eût honorés de sa présence réelle.

Les infamies et les persécutions dont on a affublé nos philosophes *Diderot* et d'*Alambert* , me tiennent plus au cœur que les beaux vers de M. l'abbé *Légier*. Je persiste toujours dans
mon

mon idée qu'il faut déclarer qu'on renonce unanimement à l'Encyclopédie jusqu'à ce qu'on soit assuré d'une honnête liberté, et d'un peu de protection. Trois mille souscripteurs se joindront à eux; ils crieront comme des aveugles, et le cri public est la plus infailible des intrigues et la meilleure des protections.

1758.

Vous avez vu, sans doute, que notre ami d'*Alembert* appelé *O*, à, dans l'article *Genève*, loué beaucoup cette église calviniste de n'être pas chrétienne; vous savez que ces prêtres en ont été très-ébaubis, et qu'ils ont fait une belle profession de foi dans laquelle ils résument, pour solde totale, qu'ils ont de la vénération pour *Jésus*, et qu'ils croient en DIEU. Leurs voisins leur reprochent à présent d'avoir autrefois brûlé *Servet*, et d'aller aujourd'hui plus loin que *Servet*; c'est un bon article pour l'histoire des contradictions de ce monde.

Voici le champ de l'histoire des meurtres qui va se rouvrir. M. le comte de *Clermont* aura une armée terriblement délabrée; son bisaïeul y eût été bien empêché. Qu'aurait dit *Louis XIV*, s'il avait vu un marquis de Brandebourg résister mieux que lui aux trois quarts de l'Europe? Heureux qui voit du port tous ces orages!

Je vais planter aux Délices; de-là, je reviens à Lausanne pour nos spectacles; ce a est plus sensé que d'aller en Allemagne. Je ne regrette aucun roi, aucun prince, mais je regrette fort le gouverneur de Toul, pour qui je suis pénétré de la plus tendre et de la plus respectueuse reconnaissance, et à qui je serai attaché toute ma vie.

LETTRE CLXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL

A Lausanne, 5 de février.

1758. **J**E me flatte, mon divin ange, que M. le comte de *Choiseul* a reçu ma lettre; je lui fais mon compliment, et sur-tout au prince *Henri* qui a prévenu sa sœur: c'était à qui des deux ferait une action honnête. Ce *Henri* est très-aimable; ce n'est pas *Henri IV*, mais il a des grâces, des talens, de la douceur; et c'est lui qui était à la tête de cinq bataillons devant qui toute votre armée prit la poudre d'escampette, le 5 novembre, journée qui a changé la destinée de l'Allemagne. Je reconnais bien mes chers compatriotes à l'enthousiasme où ils sont à présent pour le roi de Prusse, qu'ils regardaient comme *Mandrin*, il y a cinq ou six mois. Les Parisiens passent leur temps à élever des statues et à les briser; ils se divertissent à siffler et à battre des mains, et, avec bien moins d'esprit que les Athéniens, ils en ont tous les défauts, et sont encore plus excessifs.

Je m'affermis tous les jours dans l'opinion qu'il ne faut pas perdre un demi-quart d'heure de sommeil pour leur plaire. La persécution excitée contre l'Encyclopédie achève de me rendre mon lac délicieux; je goûte le plaisir d'être mieux logé que les trois quarts de vos importans, et d'être entièrement libre: si j'avais été à la tête de l'Encyclopédie, je serais venu où je suis; jugez si j'y dois rester. La littéra-

ture est un brigandage ; le théâtre est une arène où on est livré aux bêtes ; et une médaille pour deux succès qui d'ordinaire font deux exemples de mauvais goût, n'est qu'une sottise de plus. Les fous de la cour portaient autrefois des médailles, c'est apparemment celle-là qu'on donnera. 1758.

Nos médailles font ici d'excellens soupers ; nous n'avons point de cabales : on regarde comme une très-grande faveur d'être admis à nos spectacles. Les habits sont magnifiques, nos acteurs ne sont pas mauvais. Madame *Dennis* est devenue supérieure dans les rôles de mère ; je ne suis pas mauvais pour les vieux fous : nous ne pouvons commencer que dans quinze jours, parce que nous avons eu des malades : voilà l'état des choses. Je suis très-touché de l'état de madame d'*Argental* ; il faut qu'elle vienne à Epidaure consulter *Esculape*. Madame d'*Epinal* a obtenu des nerfs, madame de *Muy* a été guérie, ma nièce *Fontaine* a été tirée de la mort. Il faut aller à Lyon voir son oncle ; de-là, dans une terre qui est à M. de *Mondorge* ou à son frère ; et, de cette terre, aux Délices.

Je vous prie de dire à M. le chevalier de *Chauvelin* que je lui souhaite quelque étiisie, quelque marasme, quelque atrophie, afin qu'il prenne son chemin par Genève, quand il retournera à Turin.

Mais qu'est devenue la maison de votre île ? Que ne demandez-vous un remboursement sur Hanovre ou sur Clèves ?

Comment vont vos affaires de Cadix ? Ne recevez-vous pas quelques débris de temps en

— temps ? Vivez heureux, mon cher ange ; et
 1758. font les vœux du plus maigre fuisse des Treize-
 Cantons.

L E T T R E C L X X I X .

A U M Ê M E .

A Lausanne, ce 9 de février.

A VEZ-vous , lisez-vous l'Encyclopédie, mon cher ange ? savez-vous les tracasseries, les tribulations qu'elle essuie ? J'ai retiré mes enjeux et j'ai mandé à M. *Diderot* de me renvoyer les articles et les papiers concernant cet ouvrage, et j'ai pris la liberté de stipuler qu'il renverrait chez vous les papiers cachetés ; vous me le permettrez, sans doute : ce n'est plus la peine de travailler pour une entreprise qui va cesser d'être utile, et qui est traversée de tous côtés. Si *Diderot*, qui est entouré de sacs comme *Per-rin Dandin*, et qui est accablé du fardeau, oubliait mes papiers, j'ose vous supplier de vouloir bien envoyer chez lui, rue Taranne, quand vous ferez à la comédie :

Nous allons, nous autres Suisses, jouer *Fa-nime* et la *Femme qui a raison*. Je pense qu'il faut différer long-temps pour le tripot de Paris, et laisser dégorger *Iphigénie en Crimée*. Par ma foi, vous autres Parisiens, vous n'avez pas le sens commun ; *Luc* n'en a pas davantage d'avoir commencé cette horrible guerre qui lui a donné, à la vérité, de la gloire, mais qui le rend très-malheureux, lui et onze ou

douze cents mille hommes ses semblables, s'il y a quelque chose de semblable à *Luc*. Je ne vois que folie et bêtise. *Interim, vale*. Heureux qui digère tranquillement. Comment va la santé de madame d'Argental? 1758.

L E T T R E C L X X X.

A M. D A R G E T.

A Laufanne, 10 février.

JE vois avec douleur, mon cher et ancien ami, que, dans le meilleur des mondes possibles de *Leibnitz*, vous paraîssiez n'avoir pas le meilleur lot; et que lorsque *tout est bien*, votre vessie est toujours un peu mal. Vous ne semblez guère plus content de votre fortune que de votre vessie. *Durum, sed levius fit patientiâ*. J'ai toujours été fort surpris que les personnes qui vous aiment et qui connaissent vos talens ne vous aient pas utilement employé comme ils le pouvaient. Il se fait actuellement des fortunes immenses dans des entreprises auxquelles vous aviez travaillé autrefois. Il me semble qu'il y avait de la justice à ne vous pas exclure. Le moindre intérêt dans ces affaires est une chose très-considérable; si vous avez perdu toute espérance de ce côté, vous goûterez *l'auream mediocritatem* d'*Horace*. Mais il faut songer à votre santé, qui est le véritable bien. J'éprouve qu'on peut très-bien prendre patience dans un état de langueur et de faiblesse; mais on la perd dans les souffrances continuel-

— les. Vous êtes à portée des soulagemens : que
 1758. feriez-vous devenu en Prusse loin des secours ?
 Vous me paraîsez bien informé de ce pays-là.
 Je crois celui, qui en est le maître encore, plus
 malheureux cent fois que vous. Sa santé est
 très-dérangée ; il n'a ni plaisirs ni amis ; et il
 est embarrassé dans un labyrinthe, dont on ne
 peut sortir qu'à travers des flots de sang. Quel-
 que chose qui arrive, il est à plaindre. Il est
 difficile que la France et l'Autriche lui pardon-
 nent, et qu'à la longue il ne succombe pas.

J'ai oublié le nom du premier écuyer du prince
 de Prusse, qui me venait voir quelquefois ; ne
 vous en ressouvenez-vous point ? il me semble
 qu'il était originaire de Saxe. Le général *Kiow*
 l'était aussi, mais je ne le crois point arquebusé
 comme on l'a dit. Je ne crois point non plus
 au carcan de l'abbé de *Prades*. Comment, et
 en quoi aurait-il trahi le roi de Prusse ? il n'é-
 tait certainement auprès du roi, en campagne,
 que pour lui faire la lecture. Du moins le roi
 me l'a mandé ainsi, quatre jours avant la ba-
 taille de Rosbach. Il ne lui faisait point part
 de ses desseins militaires, qu'il ne confie pas
 même à ses officiers généraux, il ne le char-
 geait pas de négociations. L'abbé de *Prades*
 n'avait pas plus de crédit à Breslau que vous
 et moi ; il n'y connaît personne. Je maintiens
 qu'il n'a pu trahir le roi de Prusse. Il aura écrit
 quelque lettre indiscrète ; et ce qui n'est point
 un crime ailleurs, en est un dans ce pays-là,
 vu les circonstances présentes. Voilà ce que je
 pense ; je crois l'abbé de *Prades* aussi mauvais
 chrétien que la *Méttrie* ; mais ce n'est point
 un traître. Je peux me tromper, j'attendrai
 que le temps me défabuse.

Le prince *Henri* m'a fait l'honneur de m'écire de Drefde, où il est adoré. La princesse *Amélie* est allée à Breslau, ce qui m'étonne beaucoup. Madame la margrave de Bareith a une fanté pire que la vôtre. Elle est enchantée des victoires de son frère; mais elle craint les revers, et elle est lasse de tant de dévastations. Comptez qu'on doit se trouver très-heureux dans une douce retraite. Ce M. *Coffe* dont vous me parlez, n'est-il pas parent du traducteur de Locke? 1758.

Le papier me manque. *Vale, et me ama. V.*

LETTRE CLXXXI.

A. M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufanne, 13 de février.

JE reçois, Monsieur, une réponse à la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire hier. Votre bonté m'avait prévenu. Je ne savais pas que vous eussiez déjà reçu le fatras énorme dont vous voulez bien charger les tablettes de votre bibliothèque. Il y a là bien des inutilités; mais, si on se réduisait à l'utile, l'Encyclopédie même n'aurait pas tant de volumes. Il y a d'excellens articles; et celui de *Génie* n'est pas le moindre. Si vous étiez encore dans les gardes, n'est-il pas vrai que vous auriez arrêté ce père *Chapelain* qui prêche comme l'autre *Chapelain* faisait des vers, et qui a l'insolence de condamner, devant le roi, un livre muni du sceau du roi? Ces marauds-là ont peut-être raison de crier

— contre la vérité, et de sonner l'alarme quand
 1758. leur ennemi est aux portes; mais on n'a pas
 raison de souffrir leurs impertinentes et punif-
 fables clameurs.

Voilà le temps où tous les philosophes de-
 vraient se réunir. Les fanatiques et les fripons
 forment de gros bataillons, et les philosophes
 dispersés se laissent battre en détail: on les
 égorge un à un; et, pendant qu'ils sont sous
 le couteau, ils se brouillent ensemble, et pré-
 tent des armes à l'ennemi commun. D'*Alem-
 bert* fait bien de quitter, et les autres font lâ-
 chement de continuer. Si vous avez du crédit
 sur *Diderot* et confors, vous ferez une action
 de grand général de les engager à se joindre
 tous, à marcher ferré, à demander justice, et
 à ne reprendre l'ouvrage que quand ils auront
 obtenu ce qu'on leur doit, justice et liberté
 honnête. Il est infame de travailler à un tel
 ouvrage comme on rame aux galères. Il me
 semble que les exhortations d'un homme comme
 vous doivent avoir du poids: c'est à vous de
 donner du cœur aux lâches.

Vous pensez comme il faut d'Iphigénie en
 Crimée; mais ce n'est pas la première fois que
 les badauds de Paris se sont trompés, et ce ne
 fera pas la dernière.

Vous persistez donc dans le goût de la phy-
 fique; c'est un amusement pour toute la vie.
 Vous êtes-vous fait un cabinet d'histoire natu-
 relle? Si vous avez commencé, vous ne fini-
 rez jamais. Pour moi, j'y ai renoncé, et en
 voici la raison; un jour en soufflant mon feu,
 je me mis à songer pourquoi du bois faisait de
 la flamme; personne ne me l'a pu dire, et j'ai

trouvé qu'il n'y a point d'expérience de physique qui approche de celle-là. J'ai planté des arbres, et je veux mourir si je fais comment ils croissent. Vous avez eu la bonté de faire des enfans, et vous ne savez pas comment. Je me le tiens pour dit, je renonce à être scrutateur: d'ailleurs, je ne vois guère que charlatanisme; et, excepté les découvertes de *Newton* et de deux ou trois autres, tout est système absurde; l'histoire de *Gargantua* vaut mieux. 1758.

Ma physique est réduite à planter des pêchers à l'abri du vent du Nord. C'est encore une belle invention que les poëles dans les antichambres; j'ai eu des mouches dans mon cabinet tout l'hiver. Un bon cuisinier est encore un brave physicien; cela est rare à Lausanne. Plût à Dieu que le mien pût vous servir de nos grosses truites, et que je fusse assez heureux pour philosopher avec vous le long de mon beau lac de Lausanne à Genève.

Recevez les tendres respects du vieux suisse V.

LETTRE CLXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 25 de février.

IL ne s'agit point, mon cher et respectable ami, des articles qu'on m'avait demandés pour le huitième tome de l'Encyclopédie, ils sont à présent entre les mains de d'*Alembert*: il s'agit de papiers que *Diderot* a entre ses mains, au sujet de l'article *Genève*, et des Kakouacs.

— 1758. Il faut que mon ame soit bien à son aise pour retravailler à Fanime, dans la multiplicité de mes occupations et de mes maladies. Nous la jouâmes hier, et avec un nouveau succès. Je jouais *Mohadar* ; nous étions tous habillés comme les maîtres de l'univers. Je vous avertis que je jouai le bon homme de père mieux que *Sarrazin* ; ce n'est point vanité, c'est vérité. Quand je dis mieux, j'entends si bien, que je ne voudrais pas de *Sarrazin* pour mon sacristain. J'avais de la colère et des larmes, et une voix tantôt forte, tantôt tremblante ; et des attitudes ! et un bonnet ! non, jamais il n'y eut de si beau bonnet. Mais je veux encore donner quelques coups de rabot à mon loisir, si DIEU me prête vie.

Oui, vous êtes des libarites, fort au - dessous des Athéniens, dans le siècle présent. La décadence est arrivée chez vous beaucoup plutôt que chez eux ; mais vous leur ressemblez dans votre inconstance : vous traitiez le roi de Prusse de *Mandrin*, il y a six mois ; aujourd'hui c'est *Alexandre*. Dieu vous bénisse ; *Alexandre* n'a point fui dix lieues à Molvitz, et n'a point crocheté les armoires de *Darius*, pour avoir un prétexte de prendre l'argent du pays. Peut-être *Alexandre* aurait récompensé Iphigénie en Crimée, comme il récompensa *Chérile*.

Je vous remercie, mon divin ange, de ce que vous faites pour ces *Douglas*. C'est vous qui ne démentez jamais votre caractère, et qui êtes toujours bienfaisant. Voulez - vous bien faire mes complimens à M. de *Chauvelin* ? Je suis toujours fâché qu'il s'en retourne par Lyon, M. l'abbé de *Bernis* trouverait fort bon qu'il

passât par les Délices. J'ai reçu trois lettres de ——— lui, dans lesquelles il me marque *toujours* la même amitié. Madame de *Pompadour* a *toujours* la même bonté pour moi. Il est vrai qu'il y a *toujours* quelques bigots qui me voient de travers, et que le roi a *toujours* sur le cœur ma chambellanerie; mais je n'en suis pas moins content dans la retraite que j'ai choisie. Je n'aime point votre pays dans lequel on n'a de considération qu'autant qu'on a acheté un *office*, et où il faut être janséniste ou moliniste pour avoir des appuis. J'aime un pays où les souverains viennent souper chez moi. Si vous aviez vu hier Fanime, vous auriez cabalé pour me faire avoir la médaille. Mais qui donc jouera *Enide*? Si c'est la *Gauvain*, elle a les fesses trop avalées, et elle est trop monotone. Madame d'*Hermenches* l'a très-bien jouée. Et que dirons-nous de la belle-fille du marquis de *Lan-galerie*, belle comme le jour? et elle devient actrice, son mari se forme, tout le monde joue avec chaleur. Vos acteurs de Paris sont à la glace. Nous eûmes après Fanime des rafraîchissemens pour toute la salle, ensuite le très-joli opéra des *Troqueurs*, et puis un grand souper. C'est ainsi que l'hiver se passe: cela vaut bien l'empire de madame *Geoffrin*, etc.

Il faut ajouter à ma lettre que la déclaration des prêtres de Genève justifie entièrement d'*A-lembert*. Ils ne disent point que l'enfer soit éternel, mais qu'il y a dans l'Ecriture des menaces de peines éternelles: ils ne disent point *Jésus* égal à DIEU le père; ils ne l'adorent point; ils disent qu'ils ont pour lui plus que du respect; ils veulent apparemment dire du goût. Ils se déclarent, en un mot, chrétiens déistes.

L E T T R É C L X X X I I I .

A M. D E C I D E V I L L E .

A Lausanne , le 3 de mars.

1758. **J**E reçois de vous , mon cher et ancien ami, deux lettres charmantes ; vers et prose , tout me rappelle la bonté de votre cœur et les grâces de votre esprit. J'aime mieux vous dire bien vite , et tout simplement , combien j'en suis touché , que d'attendre l'inspiration et le moment heureux de faire des vers , pour vous remercier dignement. D'ailleurs je suis plongé dans les détails de l'histoire , attendu qu'on va réimprimer cette Histoire générale , ce portrait des sottises et des horreurs du genre humain pendant huit à neuf siècles.

Un peu d'histrionage partage encore mon temps. Nous avons joué une pièce nouvelle sur un très-joli théâtre ; madame *Denis* a été applaudie comme mademoiselle *Clairon* , et elle l'aurait été de même à Paris. Je vous avertis , sans vanité , que je suis le meilleur vieux fou qu'il y ait dans aucune troupe. Croyez que vous auriez été bien surpris , si vous aviez vu sur le bord de notre lac , une tragédie nouvelle très-bien jouée , très-bien sentie , très-bien jugée , suivie de danses exécutées à merveille , et d'un opéra - buffa , encore mieux exécuté ; le tout par de belles femmes , par des jeunes gens bien faits , qui ont de l'esprit , et devant une assemblée qui a du goût. Les acteurs se sont formés en un an ; ce sont des fruits que les Alpes et le

mont Jura n'avaient point encore portés. *César* —
ne prévoyait pas, quand il vint ravager ce petit 1758.
coin de terre, qu'il y aurait un jour plus d'es-
prit qu'à Rome.

Comptez que les Iphigénie, les Astarbé, ne nous épouvantent pas, et que notre pays roman n'est pas à dédaigner. Je suis malheureusement obligé de quitter tout cela, pour aller faire quelques jours le métier de jardinier aux Délices. Chacun a son Launay. Je cours du théâtre à mes plantes, à mes vignes, à mes tulipes; et de-là je reviens au théâtre, du théâtre à l'histoire; et de tout cela à votre amitié, qui est la première des consolations.

Les vers du roi de Prusse, dont vous me parlez, étaient fourrés dans une lettre qu'il m'écrivit trois jours avant la journée de Rosbac. La date rend les vers très-beaux. Je lui avais gardé le secret; mais il a donné lui-même des copies: et vous savez que les rois, qui sont les maîtres du bien d'autrui, sont aussi les maîtres du leur. Ce diable d'homme est, sans contredit, celui de tous les rois qui fait le plus de vers, et qui donne le plus de batailles. Nous verrons comment le tout finira.

La canaille de vos convulsionnaires est, sans doute, digne des petites-maisons; mais il y a eu des corps, des ordres qui mériteraient d'y être admis. Il faut toujours qu'il y ait en France quelque maladie épidémique, et très-souvent elle tombe sur les cervelles; si la guerre continue, elle tombera sur les bourses, j'entends *supra loculos*.

Vous ne me dites rien du grand abbé; on parlait d'un voyage qu'il devait faire au pays ro-

— man ; mais il n'osera , ni vous non plus. Je
1758. vous embrasse avec bien de la tendresse et des
regrets.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufanne , 7 de mars.

MON cher ange , êtes-vous couché sur le testament de M. le cardinal de *Tengin* ? a-t-il laissé quelque chose à son *Gouffaut* ? viendrez-vous à Lyon discuter la succession ? Ce serait-là une belle occasion pour madame d'*Argental* de venir consulter *Tronchin* ; nous ferions un feu de joie aux Délices , non pas pour la mort de l'oncle , mais pour le joyeux avènement du neveu. J'ai perdu , dans cet oncle , un homme qui , depuis trois mois , s'était lié avec moi de la manière la plus intime et la plus extraordinaire ; mais il n'y a pas moyen de vous dire comment.

Il suffit que tout le monde nous redemande Fanime , et que nous la jouons encore demain.

Je persiste , mon cher ange , à conseiller aux encyclopédistes de s'unir comme des frères , et d'être opiniâtres comme des prêtres ; de déclarer qu'ils abandonnent tout , et de forcer le public à se mettre à leurs pieds.

Avez-vous vu le vainqueur de Mahon , qui ne devait pas aller sur le Vésér ? est-il encore fâché contre moi , de ce que madame *Denis* étant très-malade des suites de cette ancienne

cuisse, je ne l'ai pas abandonnée pour aller à —
 Strasbourg dans l'antichambre de monsieur le 1758.
 maréchal qui, en passant le nez haut au milieu
 de deux haies d'officiers, m'aurait demandé s'il
 y avait une bonne troupe dans la ville ? Ce se-
 rait pour vous, mon cher ange, que je ferais
 cent lieues.

L E T T R E C L X X V .

A U M Ê M E .

A Lausanne, 12 de mars.

M O N cher ange, je viens de lire un volume
 de lettres de mademoiselle *Aissé*, écrites à une
 madame *Calendrin* de Genève. Cette circa-
 sienne était plus naïve qu'une champenoise; ce
 qui me plaît de ses lettres, c'est qu'elle vous
 aimait comme vous méritez d'être aimé. Elle
 parle souvent de vous, comme j'en parle et
 comme j'en pense.

Vous dites donc que *Diderot* est un bon
 homme. Je le crois, car il est naïf. Plus il est
 bon homme, et plus je le plains d'être dépen-
 dant des libraires qui ne sont point du tout
 bonnes gens, et d'être en proie à la rage des
 ennemis de la philosophie. C'est une chose pi-
 toyable que des associés de mérite ne soient ni
 maîtres de leur ouvrage, ni maîtres de leurs
 pensées; aussi l'édifice est-il bâti moitié de
 marbre, moitié de boue. J'ai prié d'*Alembert*
 de vous donner les articles que j'avais ébauchés
 pour le huitième volume; je vous supplie de

— vouloir bien me les renvoyer contre-signés, ou
 1758. de les donner à *Jean-Robert Tronchin* qui me les apportera à son retour.

J'avais toujours cru que *Diderot* et d'*Alembert* me demandaient de concert les articles dont on m'envoyait la liste ; je suis très-fâché que ces deux hommes nécessaires l'un à l'autre, soient défunis, et qu'ils ne s'entendent pas pour mettre le public à leurs pieds.

Pour moi, je me suis amusé à jouer *Fanime* et *Alzire*. Mademoiselle *Clairon*, je vous demande pardon, mais vous n'avez jamais bien joué la tirade du troisième acte :

*De l'hymen, de l'amour venge ici tous les droits ;
 Punis une coupable , et sois juste une fois.*

Pourquoi cela , Mademoiselle ? c'est que vous n'avez jamais lié les quatre vers de la fin , et appuyé sur le dernier : c'est le secret. Vous n'avez jamais bien joué l'endroit où l'*Alzire* demande grâce à son mari pour son amant, et cela par la même raison. Vous êtes une actrice admirable , j'en conviens ; mais madame *Denis* a joué ces deux endroits mieux que vous. Et vous , vieux débagouleur de *Sarrazin*, vous n'avez jamais joué *Alvarès* comme moi , entendez-vous.

Mon divin ange, depuis cette maudite affaire de *Rosbac*, tout a été en décadence dans nos armées , comme dans les beaux arts à Paris. Je ne vois de tous côtés que sujets d'affliction et de honte. On dit pourtant que *M. Colardeau* est remonté sur son *Astarbé* ; je ne fais pas sur quoi nos généraux remonteront. Dieu nous soit en aide !

Com-

Comment se porte madame d'*Argental*? quelles nouvelles sottises a-t-on faites? quel nouveau mauvais livre avez-vous? quelle nouvelle misère? Si vous voyez ce bon *Diderot*, dites à ce pauvre esclave que je lui pardonne d'aussi bon cœur que je le plains. — 1758.

L E T T R E C L X X X V I .

A M. L I N A N T. (*)

A Lausanne, le 12 de mars.

QUAND je lis vos vers séduisans,
Je ressemble aux vieilles coquettes,
Qui n'osant plus avoir d'amans,
Baissent leurs yeux et leurs cornettes;
Mais si quelque jeune galant
Parle d'amour en leur présence,
Adieu sagesse, adieu prudence,
La rage d'aimer leur reprend.

La rage des vers ne me reprend pas tout-à-fait, Monsieur; je me contente de sentir le mérite des vôtres. Il est plus aisé que vous ne le dites, de faire entendre raison à mes suisses de Lausanne: il y a suisses et suisses; ceux de Lausanne diffèrent plus des petits Cantons, que Paris des Bas-Bretons.

Je reviendrai aux Délices le plutôt que je pourrai, pour faire ma cour à madame d'*Epinaï*. Ne m'oubliez pas auprès du grand philosophe, votre pupille, etc.

(*) Ce M. *Linant* n'est point de la famille d'un autre *Linant*, élève de M. de *Voltaire*.

T. 85. *Corresp. générale*. Tome VII. E c

• LETTRE CLXXXVII.

A M. LE BARON DE ZURLAUBEN,
BRIGADIER D'INFANTERIE, ET CAPITAINE
AU RÉGIMENT DES GARDES-SUISSES.

A Lausanne, le 14 de mars.

MONSIEUR,

—
1758. **I**L y a long-temps que je respectais votre nom; et votre histoire militaire des Suisses en France m'a inspiré pour votre personne l'estime qu'on ne peut lui refuser. Je conviens avec vous que *Benjamin de Rohan* était un grand et digne chef de parti. Il prenait de l'argent des Espagnols, superstitieux catholiques, pour faire révolter les calvinistes fougueux de France; il en prenait ensuite du roi de France, pour faire la paix. Il faisait toujours étaler une grande Bible sur une table dans tous les cabarets où il couchait; d'ailleurs, entendant mieux que personne la manière dont on faisait la guerre dans ce temps-là. J'ai fait mention de lui dans une Histoire générale, au chapitre du ministère du cardinal de *Richelieu*; mais je n'en ai parlé dans ce tableau des maheurs de l'univers, qu'autant qu'on le peut d'un ambitieux subalterne qui n'a troublé qu'une petite province dans un coin du monde, et qui n'a pas réussi. Il aurait fait de plus grandes choses sur un plus grand théâtre, sur-tout s'il eût employé contre les ennemis de l'Etat le génie qu'il employa contre sa patrie. Les hom-

mes, qui n'ont pas changé le destin des Etats, ———
 n'ont aujourd'hui qu'une place médiocre dans les niches du temple de la gloire, où l'on trouve 1758.
 une foule prodigieuse de guerriers. On a tant célébré de grands-hommes, qu'il n'y a presque plus de grands-hommes. Cependant, Monsieur, si un homme de votre mérite gratifie le public d'une partie des mémoires du duc de *Rohan* sur la guerre de la Valteline, je me ferai un plaisir et un honneur d'obéir à vos ordres, supposé que je trouve par hasard quelque idée qui ne soit pas tout-à-fait indigne de vos peines et du service que vous rendez aux amateurs de l'histoire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXXXVIII.

A U M Ê M E.

Aux Délices, près de Genève.

VOUS me donnez, Monsieur, une extrême envie de vous obéir, mais vous ne pouvez me donner le talent de faire quelque chose d'heureux qui remplisse votre idée, et qui plaise au public et à vous. La langue française n'est guère propre aux inscriptions et aux épigraphes; cependant, si vous en voulez souffrir une médiocre à la tête d'un bon livre, et au bas du portrait du duc de *Rohan*, en voici une que je hasarde, uniquement pour obéir à vos ordres. Puisqu'il s'agit du petit pays et de la petite guerre de la Valteline, ne trouvez pas mauvais

— que je trouve le théâtre petit; c'est assez que
1758. votre héros ne le soit pas.

Sur un plus grand théâtre il aurait dû paraître:
Il agit en héros, en sage il écrivit.
Il fut même un grand-homme en combattant son
maître,
Et plus grand lorsqu'il le servit.

Vous voudriez, sans doute, de meilleurs vers,
Monsieur, et moi aussi; mais il y a long-temps
que j'ai renoncé à rimer. Une chose à laquelle
je sens que je ne renoncerai jamais, c'est aux
sentimens d'estime que je vous dois, et à l'en-
vie de vous plaire. Pardonnez cette courte prose
et ces plats vers à un pauvre malade. J'ai l'hon-
neur d'être, etc.

LETTRE CLXXXIX.

A M. L'ABBÉ AUBERT, à Paris.

Aux Délices, 22 de mars.

JE n'ai reçu, Monsieur, que depuis très-peu
de jours, dans ma campagne où je suis de re-
tour, la lettre pleine d'esprit et de grâces dont
vous m'avez honoré, accompagnée de votre
livre qui me rend encore votre lettre plus pré-
cieuse. Je ne fais quel contretemps a pu retarder
un présent si flatteur pour moi. J'ai lu vos fa-
bles avec tout le plaisir qu'on doit sentir, quand
on voit la raison ornée des charmes de l'esprit.
Il y en a quelques-unes qui respirent la philo-
sophie la plus digne de l'homme. Celle du
Merle, du Patriarche, des Fourmis, sont de ce

nombre. De telles fables sont du sublime écrit avec naïveté. Vous avez le mérite du style, celui de l'invention, dans un genre où tout paraissait avoir été dit. Je vous remercie et je vous félicite. Je donnerais ici plus d'étendue à tous les sentimens que vous m'inspirez, si le mauvais état de ma santé me permettait les longues lettres ; je peux à peine dicter, mais je ne suis pas moins sensible à votre mérite et à votre présent.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que je vous dois, etc.

LETTRE CXV.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, le 22 de mars.

DIEU conserve votre santé, Madame ! Je vous tiens ce propos, parce que je suis revenu malade à ma retraite des Délices, et je sens que, sans la santé, on n'a ni plaisir, ni philosophie, ni idées.

Si j'étais capable de regretter Paris, je regretterais sur-tout de ne me pas trouver à la naissance de *la Fille d'Aristide* (*), et de ne pas faire ma cour à madame sa mère. *Melpomène* et *Thalie* sont donc logées dans la même maison ? Vous dites que M. de *la Touche* connaît les livres, et très-peu le monde ; mais c'est le con-

(*) Comédie de madame de Graffigni, représentée le 29 avril 1758.

— plus, quand vous aurez apaisé la soif des bu-
 1758. veurs de l'ancien et du nouveau Testament. Franchement, votre petit ouvrage est très-bien fait et très-lyrique. *Mondonville* doit vous avoir beaucoup d'obligation; et j'ai plus de soif de vous revoir que vous n'en avez de venir à mes petites Délices; mais ce n'est pas aux Délices qu'il fallait venir, c'est à Lausanne. Madame *Denis* y a la même réputation que mademoiselle *Clairon* a dans votre pays. Vous seriez assez étonné de voir des pièces nouvelles en Suisse, et mieux jouées, en général, qu'elles ne le feraient à Paris: c'est à quoi nous avons passé notre hiver, pour nous dépiquer du malheur de nos armées. Nous vous aurions très-bien logé; nous vous aurions fait manger force gélinores et de grosses truites; nous vous aurions crevé, et M. *Tronchin* vous aurait guéri; mais vous n'êtes pas un prêtre à faire une mission chez nous autres hérétiques; jamais votre zèle ne sera assez grand pour venir sur notre beau lac de Genève. Je vous avertis pourtant qu'il y a de très-jolies femmes à convertir dans Lausanne. Madame *Denis* se souvient toujours de vous avec bien de l'amitié, et n'en compte pas sur vous davantage. Vous nous écrivez une fois en cinq ans; nous reconnaissons-là les mœurs de Paris: encore est-ce beaucoup que, dans vos dissipations, vous vous soyez ressouvenu de vos amis, qui ne vous oublient jamais, et qui inventent, autant que vos parisiennes, combien vous êtes aimable. Nous ne regrettons pas beaucoup de choses, mais nous regrettons toujours le très-aimable et très-volage évêque de Montrouge.

L E T T R E C X C I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

Aux Délices, 4 d'avril.

MON cher et respectable ami, je ne devrais être étonné de rien à mon âge. Je le suis pourtant de ce testament. Je fais, à n'en pouvoir douter, que le testateur (*) était l'homme du sacré collège qui avait le plus d'argent comptant. Il y a sept ou huit ans que l'homme de confiance, dont vous me parlez, lui sauva cinq cents mille livres qui étaient en dépôt chez un homme d'affaires dont le nom ne me revient pas; c'est celui qui se coupa la gorge pour faire banqueroute, ou qui fit croire qu'il se l'était coupée. On eut le temps de retirer les cinq cents mille livres avant cette belle aventure.

Certainement, si madame de Groslée ne se retire pas à Grenoble, si elle reste à Lyon, l'homme de confiance fera l'homme le plus propre à vous servir; et vous croyez bien, mon cher ange, que je ne manquerai pas à l'encourager, quoiqu'un homme qui vous a vu et qui vous connaît, n'ait assurément nul besoin d'aiguillon pour s'intéresser à vous.

Je suis charmé que M. le maréchal de Richelieu ait exigé du cardinal, votre oncle, l'action honnête qu'il fit, quand il vous assura une partie de sa pension; mais s'il faut toujours envoyer de nouvelles armées se fondre en Alle-

(*) Le cardinal de Tencin.

— 1758. magne, il est à craindre qu'à la fin les pensions ne soient mal payées. Heureux ceux dont la fortune est indépendante. Je ne reviens point de votre singulière aventure de cette maison dans une île que les Anglais ont brûlée. (*) Il faut au moins que, par un dédommagement très-légitime, la pension vous soit payée exactement.

Je ne fais si M. le maréchal de *Richelieu* a beaucoup de crédit à la cour; je crois que vous le voyez souvent. Je ne suis pas trop content de lui. Je vous ai déjà dit qu'il s'était figuré que je devais courir à Strasbourg pour le voir à son passage, lorsqu'il alla commander cette malheureuse armée. Madame *Denis* était alors très-malade; elle avait la fièvre. Vous vous souvenez que le roi de Prusse lui avait fait enfler une cuisse, il y a cinq ans; cette cuisse renflait encore. Les maux que les rois causent n'ont point de fin. M. de *Richelieu* a trouvé mauvais apparemment que je ne lui aye pas sacrifié une cuisse de nièce. Il ne m'a point écrit, et le bon de l'affaire est que le roi de Prusse m'écrit souvent. Cependant je veux toujours plus compter sur M. de *Richelieu* que sur un roi. Il est vrai que, dans mon agréable retraite, ni les monarques, ni les généraux d'armées ne troublent guère mon repos.

Je suis toujours affligé que *Diderot*, d'*Alembert* et autres ne soient pas réunis, n'aient pas donné des lois, n'aient pas été libres, et je

(*) Les îles de Rhé et d'Aix qui appartenaient alors à M. d'*Argental*, avaient été en partie ravagées par les Anglais. Le Roi en a fait depuis l'acquisition.

Je suis toujours indigné que l'Encyclopédie soit avilie et défigurée par mille articles ridicules, par mille déclamations d'écolier qui ne mériteraient pas de trouver place dans le Mercure. Voilà mes sentimens, et parbleu j'ai raison. 1758.

Mille tendres respects à tous les anges. Je vous embrasse tant que je peux.

LETTRE CXCIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, le 20 d'avril.

MONSIEUR,

JE me console du retardement des instructions que votre excellence veut bien m'envoyer, dans l'espérance qu'elles n'en feront que plus amples et plus détaillées. La création de *Pierre le grand* devient chaque jour plus digne de l'attention de la postérité. Tout ce qu'il a créé se perfectionne sous l'empire de son auguste fille l'impératrice, à qui je souhaite une vie plus longue que celle du grand homme dont elle est née. Je me flatte, Monsieur, que ceux qui sont chargés par votre excellence du soin de rédiger ces Mémoires n'oublieront ni les belles campagnes contre les Turcs, ni celles contre les Suédois, ni ce que votre illustre nation fait aujourd'hui. Plus votre empire sera bien connu, plus il sera respecté. Il n'y a point d'exemple sur la terre d'une nation qui soit devenue si considérable en tout genre, en si peu de temps. Il ne vous a fallu qu'un demi-siècle pour embrasser tous les arts

— utiles et agréables. C'est sur-tout ce prodige
 1758. unique que je voudrais développer. Je ne ferai,
 Monsieur, que votre secrétaire dans cette grande
 et noble entreprise. Je ne doute pas que votre
 attachement pour l'impératrice et pour votre
 patrie ne vous ait porté à rassembler tout ce qui
 pourra contribuer à la gloire de l'une et de l'autre.
 La culture des terres, les manufactures, la marine,
 les découvertes, la police publique, la discipline
 militaire, les lois, les mœurs, les arts, tout entre
 dans votre plan. Il ne doit manquer aucun fleuron
 à cette couronne. Je consacrerai avec zèle les
 derniers jours de ma vie à mettre en œuvre ces
 monumens précieux, bien persuadé que la collection
 que je recevrai de vos bontés sera digne de celui
 qui me l'envoie, et répondra à la grandeur et à
 l'universalité de ses vues patriotiques. J'ai, etc.

LETTRE CXCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 de mai.

MON cher ange, il doit y avoir une petite
 caisse plate, qui contient quelque chose d'assez
 plat, à votre adresse, au bureau des coches de
 Dijon. Cette platitude est mon portrait. Un gros
 et gras suisse, barbouilleur en pastel, qu'on
 m'avait vanté comme un *Raphaël*, me vint
 peindre à Lausanne, il y a six semaines, en
 bonnet de nuit et en robe de chambre. Je fis
 partir ma maigre effigie par le coche de Dijon

ou par les voituriers. Une madame *Rameau*, commissionnaire de Dijon, s'est chargée de vous faire tenir ce barbouillage. Je vous demande pardon pour ma face de carême; mais non-seulement vous l'avez permis, vous l'avez ordonné; et j'obéis toujours tôt ou tard à mon cher ange. Est-il vrai que *la Fille d'Aristide* le juste, ait été aussi maltraitée par le parterre parisien, que son père le fut par les Athéniens? Cela n'est pas poli; heureusement vous aurez bientôt madame *du Bocage* qui revient, dit-on, avec une tragédie. Madame *Geoffrin* ne nous donnera-t-elle rien?

J'ignore ce qu'on fait sur mer et sur terre; il paraît que les chiens de la guerre, comme dit *Shakespeare*, cessent de mordre et même d'aboyer: les Anglais admirent cette expression. Je suis toujours émerveillé de ce qui se passe: celui que vous appeliez tous *Mandrin*, il y a deux ans, il y a un an, devient un homme supérieur à *Gustave-Adolphe*, et à *Charles XII*, par les événements. On sera réduit à faire la paix. Dieu nous doint cette douce humiliation! Cependant nous avons une assez bonne troupe aux portes de Genève. La nièce et l'oncle vous baissent les ailes.

L E T T R E C X C V .

A U M Ê M E .

Aux Délices, 15 de mai.

— **J**E suis chargé, mon cher ange, de vous sup-
1758. plier encore de vouloir bien donner un petit
coup d'aiguillon au rapporteur de MM. de *Douglas* : je plains plus que jamais les plaideurs que les rapporteurs négligent. Il y a huit ans que madame *Denis* et moi, nous sommes très-négligés dans une affaire plus grave que celle de MM. de *Douglas*. Mon émerveillement dure toujours que le fils de *Samuel* nous ait fait banqueroute six mois après avoir pris notre argent, et qu'il ait trouvé le secret de fricasser huit millions obscurément et sans plaisir. Votre premier président, son beau-frère, ne serait-il pas, entre nous, un peu engagé par son honneur et par celui de sa place à faire finir une affaire si odieuse ? Le fils d'un banqueroutier, dans notre Suisse, ne peut jamais parvenir à aucun emploi, à moins d'avoir payé les dettes de son père ; mais c'est que nous sommes des barbares, et vous autres, gens polis, vous donnez vite une belle charge d'avocat général au fils d'un banqueroutier frauduleux. Cependant une partie de la succession entre dans les coffres du receveur des consignations, qui prend d'abord cinq pour cent par an pour garder l'argent, et qui gagne six pour cent à le faire valoir ; le tout pendant vingt années.

Est-ce-là faire droit, est-ce-là comme on juge? Pardon; je suis un peu en colère, parce que j'ai perdu environ le quart de mon bien en opérations de cette espèce; mais je ne dois pas me plaindre devant celui dont les Anglais ont brûlé la maison. 1758.

Mon divin ange, je songe à une chose. Si *Babet* vous procurait une ambassade! Vous me direz que vous êtes trop honnête homme pour négocier; mais il y a des honnêtes gens partout. Je voudrais que vous relevassiez M. de *Chavigny*. Comptez que tous nos Suisses seraient enchantés. Que fait-on? Ce que je vous dis là n'est point si sot; pensez-y.

Ma nièce *Fontaine* est à Lyon: j'espère qu'elle m'apportera mes paperaſſes encyclopédiques. Savez-vous des nouvelles de cette Encyclopédie? Je les aime mieux que les nouvelles publiques qui sont presque toujours affligeantes. Mille respects à tous les anges. Je baise toujours le bout de vos ailes; le fuisse *V.*

LETTRE CXCVI.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, le 16 de mai.

JE suis bien sensible, Madame, à la marque de confiance que vous me donnez. Nous pouvons nous dire l'un à l'autre ce que nous pensons du public, de cette mer orageuse que tous les vents agitent, et qui tantôt vous conduit au port, tantôt vous brise contre un écueil; de

— 1758. cette multitude qui juge de tout au hasard, qui élève une statue pour lui casser le nez, qui fait tout à tort et à travers; de ces voix discordantes qui crient *hosanna* le matin et *crucifige* le soir; de ces gens qui font du bien et du mal sans savoir ce qu'ils font. Les hommes ne méritent certainement pas qu'on se livre à leur jugement, et qu'on fasse dépendre son bonheur de leur manière de penser. J'ai tâté de cet abominable esclavage, et j'ai heureusement fini par fuir tous les esclavages possibles.

Quand j'ai quelques rogatons tragiques ou comiques dans mon porte-feuille, je me garde de les envoyer à votre parterre. C'est mon vin du cru; je le bois avec mes amis. J'histrionne pour mon plaisir, sans avoir ni cabale à craindre, ni caprice à effuyer. Il faut vivre un peu pour soi, pour sa société; alors on est en paix. Qui se donne au monde est en guerre; et, pour faire la guerre, il faut qu'il y ait prodigieusement à gagner, sans quoi on la fait en dupe: ce qui est arrivé quelquefois à quelques puillances de ce monde.

Au reste, les cabales n'empêcheront jamais que vous ne soyez du monde qui a l'esprit le plus aimable et le meilleur goût. Je n'ose vous prier de m'envoyer votre grecque; mais je vous avoue pourtant que les lettres de la mère me donnent une grande envie de voir *la Fille*. Comptez, Madame, sur la tendre et respectueuse amitié du suisse V.

L E T T R E C X C V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 de mai.

MON divin ange, je vous envoie de la prose. — Vous aimeriez mieux une tragédie, je le fais 1758.
bien; et j'aimerais mieux travailler pour vous
que pour l'Encyclopédie; mais, entre nous, il
est plus aisé de faire le métier de *Diderot* que
celui de *Racine*. Je vous demande en grâce
de lire cet article *Histoire*; il me semble qu'il
y a quelque chose d'assez neuf et d'assez utile;
mais si vous n'en jugez pas ainsi, j'en jugerai
comme vous. J'ai plus de foi à votre goût que
je n'ai d'amour-propre.

Je n'en ai point sur mon portrait, c'est d'a-
mour-propre dont je parle. Vous dites que le
portrait ne me ressemble pas: vous êtes la belle
Javote, et moi le beau *Cléon*. Vous croyez
donc qu'après huit ans la charpente de mon
visage n'a point changé. Je vous jure, en toute
humilité, que le portrait ressemble. Je le trouve
encore bien honnête à mon âge de soixante et
quatre ans, et si vous vouliez vous entendre
avec mon patron d'*Olivet*, pour en faire tirer
une copie et la glisser dans l'académie, au-des-
sous de la grosse et rubiconde face de M. l'abbé
de *Bernis*, vous empêcheriez nos amis les dé-
vots de dire qu'on n'a pas osé mettre la mine
d'un profane comme moi au-dessous de celle
du plus gras des abbés. J'aurais plus de raisons,
mon cher et respectable ami, de vous deman-

— der votre effigie que vous de demander la
1758. mienne; mais j'espère vous voir en personne.
Je ne peux pas concevoir que madame de Gros-
lée ne vous prie pas à mains jointes de venir
la voir, et alors je serai un homme heureux.
J'aurais bien des choses à vous dire à présent
secret; et sur-tout sur le ridicule dont je suis
affublé de ne pouvoir venir qu'après la paix.
Cette aventure est d'un très-bon comique.

Il est vrai, mon cher ange, que dans les
horreurs et les vicissitudes de cette guerre; il y
a eu des scènes bouffonnes comme dans les
tragédies de *Shakspeare*. Premièrement, le roi
de Prusse, qui a un petit grain dans la tête, fait
un opéra en vers français, de ma tragédie de
Mérope, en faisant son traité avec l'Angleterre,
et m'envoie ce beau chef-d'œuvre; ensuite,
quand il est battu, et que les Hanovriens sont
chassés d'Hanovre, il veut se tuer, il fait son
paquet, il prend congé en vers et en prose;
moi qui suis bon dans le fond, je lui mande
qu'il faut vivre. Je le conseille comme *Cinés*
conseillait *Pyrrhus*. J'aurais voulu même qu'il
se fût adressé à M. le maréchal de *Richelieu*,
pour finir tout en cédant quelque chose. Ar-
rive alors l'inconcevable affaire de Rosbac; et
voilà que mon homme, qui voulait se tuer,
tue en un mois, Français, Autrichiens, et est
le maître des affaires. Cette situation peut chan-
ger demain, mais elle est très-affermie aujour-
d'hui.

— Or, maintenant je suppose que les Autrichiens
ont intercepté mes lettres; y a-t-il là de quoi
leur donner la moindre inquiétude, n'est-ce
pas le lion qui craint une souris? qu'ai-je af-

faire à tout cela, s'il vous plaît ? Tout le monde, je crois, souhaite la paix. Si on empêche de venir dans votre ville tous ceux qui désirent la fin de tant de maux, il ne viendra chez vous personne. J'avoue que je voudrais que M. de *Staremborg* fût bien persuadé que personne n'a plus applaudi que moi au traité de Versailles, en qualité de spectateur de la pièce ; j'ai battu des mains dans un coin du parterre. — 1758.

C'est une chose rare que le roi de Prusse m'ayant tant fait de mal, les Autrichiens m'en fassent encore. Patience : DIEU est juste. Mais, en attendant que je sois récompensé dans l'autre monde, votre ami, le chevalier de *Chauvelin*, l'ambassadeur, ne pourrait-il pas, à votre instigation, dire un petit mot de moi à cet ambassadeur impérial et royal ? ne pourrait-il pas lui glisser qu'il y a un barbouilleur de papier qui a trouvé son traité admirable, et qui désire d'en écrire un jour les suites heureuses. Ce serait-là une belle négociation : M. de *Chauvelin* verrait ce que M. de *Staremborg* pense. Pour moi, je pense que ce monde est fou, et que vous êtes le plus aimable des hommes.

L E T T R E C X C V I I I .

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

7 de juin.

— M. de *Florian* ne fera pas assurément le seul,
1758. mon très-cher gouverneur, qui vous écrira du
petit hermitage des Délices; c'est un plaisir dont
j'aurai aussi ma part. Il y a bien long-temps
que je n'ai joui de cette consolation. Ma déplo-
rable santé rend ma main aussi paresseuse que
mon cœur est actif : et puis on a tant de choses
à dire qu'on ne dit rien. Il s'est passé des aven-
tures si singulières dans ce monde, qu'on est
tout ébahi, et qu'on se tait; et, comme cette
lettre-ci passera par la France, c'est encore une
nouvelle raison pour ne rien dire. Quand je
lis les lettres de *Cicéron*, et que je vois avec
quelle liberté il s'explique au milieu des guerres
civiles, et sous la domination de *César*, je con-
clus qu'on disait plus librement sa pensée du
temps des Romains que du temps des postes;
cette belle facilité d'écrire d'un bout de l'Eu-
rope à l'autre traîne après elle un inconvénient
assez triste, c'est qu'on ne reçoit pas un mot
de vérité pour son argent. Ce n'est que quand
les lettres passent par le territoire de nos bons
Suisses qu'on peut ouvrir son cœur. Par quelque
poste que ce petit billet passe, je peux au moins
vous assurer que vous n'avez ni de plus vieux
serviteur, ni de plus tendrement attaché que
moi. Peut-être, quand vous aurez la bonté de

m'écrire par la Suisse, me direz-vous ce que vous pensez sur bien des choses. Par exemple, sur l'Encyclopédie, sur *la Fille d'Aristide*, sur l'académie française. N'aurai-je jamais le bonheur de m'entretenir avec vous ? n'irai-je jamais à Plombières ? pourquoi *Tronchin* ne m'ordonne-t-il point les eaux ? pourquoi ma retraite est-elle si loin de votre gouvernement, quand mon cœur en est si près ?

Mille tendres respects, le suisse V.

LETTRE CXCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL

15 de juin.

MON divin ange, ce paquet contient de plats articles pour ce Dictionnaire encyclopédique. L'article *Heureux* a pourtant quelque chose d'intéressant, ne fût-ce que par le sujet. Il n'appartient guère à un homme éloigné de vous de traiter cette matière.

Si vous avez la bonté de donner ces papiers avec *Histoire*, on commence à présent le huitième volume, et votre présent sera bien reçu. *Diderot* ne m'a point écrit ; c'est un homme dont il est plus aisé d'avoir un livre qu'une lettre. Il est vrai qu'il n'a pas trop de temps, et qu'on peut lui pardonner. Ce n'est qu'à la campagne qu'on a du temps, encore n'en ai-je guère.

Il est toujours bon, mon cher ange, de dire aux auteurs que leur pièce est bonne. Il n'y a

— 1758. que moi à qui on puisse dire franchement la vérité ; d'ailleurs , la pièce en question est si intriguée , si chargée , que je n'y comprends plus rien. On dit que les places du parterre ont été mises au double , et que cela indispose le public contre l'auteur : il n'y a que le temps qui décide du mérite des ouvrages. Il faut donc attendre.

Je rends mille grâces à votre aimable ami , au plus aimable des ambassadeurs. Je suis pénétré de reconnaissance pour vous et pour lui. Sa médiation sera d'autant mieux placée qu'elle sera seulement l'effet de la bonté de son cœur , qu'elle ne paraîtra point mendrée , qu'elle ne pourra embarrasser en rien la personne à qui cette médiation s'adressera , et que probablement elle sera très-bien reçue. Rien ne presse ; et on peut attendre très-patiemment le *mollia fandi tempora*. Ce qui me tient beaucoup plus au cœur , c'est que vous veniez à Lyon , mon cher ange. Il faut absolument que *Tronchin* , qui va partir , fasse cette négociation , et qu'il la fasse de lui-même , et qu'il y réussisse. Comptez qu'il entend ces affaires-là comme celles du change. Mon Dieu , le joli coup que ce serait ! On est riche comme un puits. On radote. J'aurais le bonheur de vous voir. J'ai toujours peur de radoter moi-même en me livrant trop à mes idées ; mais pardonnez-moi la plus douce illusion du monde.

Madame de *Fontaine* vous rapportera *Fanime* et la Femme qui a raison. Si ces misères vous amusent , elles en amuseront bien d'autres.

Je me flatte que madame d'*Argental* est en bonne santé. Je baise les ailes de tous les anges.

Je fais mille tendres complimens à M. de *Sainte-Palaye* ; je suis aussi honoré qu'enchanté de l'avoir pour confrère.

LETTRE CC.

AU MÊME.

Aux Délices, 16 de juin.

MON cher ange, je cours grand risque de vous déplaire en ne vous envoyant que de la prose pour l'Encyclopédie, au lieu de vous dépêcher des cargaisons de vers pour *Clairon* et pour le *Kain*. Je fais partir sous l'enveloppe de M. de *Chauvelin*, *Imagination* et *Idolâtrie* ; ce sont deux morceaux qui m'ont coûté bien de la peine. C'est une entreprise hardie de prouver qu'il n'y a point eu d'idolâtres. Je crois la chose prouvée, et je crains de l'avoir trop démontrée. C'est à vous à protéger les vérités délicates que j'ai dites dans les articles *Idolâtrie* et *Imagination*. Elles pourront passer au tribunal des examinateurs, si elles ne sont pas annoncées sous mon nom. Ce nom est dangereux, et met tout bon théologien en garde.

Enfin, *sermonum nostrorum candide judex*, voyez si vous pouvez avoir la bonté de donner ces articles à *Diderot*. Je vous ai déjà envoyé celui d'*Histoire* par M. de *Chauvelin* ; tout cela composerait un livre. J'ai sacrifié mon temps à l'Encyclopédie ; je ne plaindrai pas mes peines, si le livre devient meilleur de jour en jour, et je souhaite que mes articles soient les moins bons.

1758. — Peut-é-re est-ce prendre bien mal son temps de vous parler de ce qui ne peut occuper que des philosophes , tandis qu'il se passe tant de choses qui doivent intéresser tout le monde.

Je me flatte au moins que vous n'avez de maison ni à Saint-Malo , ni sur les bords du Rhin.

Puisse M. le comte de *Clermont* battre les Hanovriens ! puissent les Anglais , qui sont descendus près de Saint-Malo , ne pas retourner chez eux ! et puissiez-vous approuver et faire approuver *Histoire, Idolâtrie, Imagination* ! Je n'en ai plus de cette imagination ; mais les sentimens qui m'attachent à vous sont plus vifs que jamais.

J'ajoute encore un petit mot sur ma triste figure. Je vous jure que suis aussi laid que mon portrait ; croyez-moi, Le peintre n'est pas bon, je l'avoue ; mais il n'est pas flatteur. Faites-en faire, mon cher ange , une copie pour l'académie. Qu'importe, après tout, que l'image d'un pauvre diable qui sera bientôt poussière, soit ressemblante ou non. Les portraits sont une chimère comme tout le reste. L'original vous aimera bien tendrement tant qu'il vivra.

L E T T R E C C I.

A U M Ê M E.

Aux Délices, 21 de juin.

PREMIÈREMENT, mon divin ange, le confident *Tronchin* fera sa principale occupation de ménager mon bonheur, c'est-à-dire, de vous attirer à Lyon; & je veux absolument croire qu'il en viendra à bout. 1758.

Quant à la négociation d'un très-aimable ambassadeur, je n'en connais pas de plus facile, et je vous aurai la plus grande obligation, à vous et à lui, du petit mot en général qu'il veut bien avoir la bonté de dire de lui-même. Il peut très-aisément, et sans se compromettre, encourager les sentimens favorables qu'on me conserve; il peut faire regarder comme une chose honnête, et même honorable, de revoir un ancien camarade en poésie, en académie, et non pas en visage. Il y a du mérite, il y a de la gloire à faire certaines actions, et tout cela peut être représenté sans être mendié, et sans autre dessein que de vouloir échauffer, dans le cœur d'un homme qui se pique de sentimens, les bontés dont votre aimable ambassadeur lui donne l'exemple. C'est d'ailleurs un plaisir de dire à un auteur, que je suis un des plus ardens partisans de sa pièce, et que je la prône par-tout. Je ne veux point qu'on me donne un éloge. Je ne veux rien, mais je désire ardemment que votre ancien ami parle à votre ancien ami comme

T. 85. Corresp. générale. Tome VII. G g

— vous parleriez vous-même, et je vous prie de
1758. remercier d'avance votre ambassadeur.

Il faut que je vous confie, mon cher ange, que je vais passer quelques jours à la campagne, chez monseigneur l'électeur palatin. Je laisserai mes nièces se réjouir et apprendre des rôles de comédie pendant ma petite absence. Je ne peux remettre ce voyage : il faut que, pour mon excuse, vous sachiez que ce prince m'a donné les marques les plus essentielles de sa bonté; qu'il a daigné faire un arrangement pour ma petite fortune et pour celle de ma nièce; que je dois au moins l'aller voir et le remercier. M. l'abbé de *Bernis* a bien voulu m'envoyer, de la part du roi, un passe-port dans lequel sa Majesté me conserve le titre de son gentilhomme ordinaire, de façon que mon petit voyage se fera avec tous les agrémens possibles. J'aimerais mieux, je vous en répons, en faire un pour venir remercier madame la princesse de *Robecq* de la bonté qu'elle a de m'accorder son suffrage. Elle a bien senti que rien ne devait être plus glorieux et plus consolant pour moi. C'est à vous que je dois l'honneur de son souvenir, et c'est par vous que mes remerciemens doivent passer. Adieu, mon cher et respectable ami; je pars dans quelques jours; et à mon retour je ne manquerai pas de vous écrire.

L E T T R E C C I I .

A M. D I D E R O T .

Aux Délices , 20 de juin.

Vous ne doutez pas, Monsieur, de l'honneur et du plaisir que je me fais de mettre quelquefois une ou deux briques à votre grande pyramide. C'est bien dommage que, dans tout ce qui regarde la métaphysique et même l'histoire, on ne puisse pas dire la vérité. Les articles qui devraient le plus éclairer les hommes sont précisément ceux dans lesquels on redouble l'erreur et l'ignorance du public. On est obligé de mentir, et encore est-on persécuté pour n'avoir pas menti assez. Pour moi, j'ai dit si insolemment la vérité dans les articles *Histoire*, *Idolâtrie* et *Imagination*, que je vous prie de ne les pas donner sous mon nom à l'examen. Ils pourront passer, si on ne nomme pas l'auteur; et s'ils passent, tant mieux pour le petit nombre de lecteurs qui aiment le vrai. 1758.

Je vais faire un petit voyage à la cour palatine. Cette diversion m'empêche d'ajouter de nouveaux articles à ceux que M. d'*Argental* veut bien se charger de vous rendre. J'enverrai seulement *Humeur (moral)* et je l'adresserai à *Briasson*.

Je vous avais trouvé deux aides maçons, dont l'un est un savant dans les langues orientales, et l'autre un amateur de l'histoire naturelle, qui connaît toutes les curiosités des Alpes, et qui peut donner de bons mémoires sur

— les fossiles et sur les changemens arrivés à ce globe ou globule qu'on nomme la terre. Ces deux messieurs ne demandaient qu'un exemplaire, afin de se régler par ce qui a déjà été imprimé. L'un d'eux a fourni quelques articles, mais il ne paraît pas que les libraires veuillent leur faire ce petit présent. Il y a grande apparence qu'on peut se passer de leur secours.

Je souhaite que vos peines vous procurent autant d'avantages que de gloire. Comptez qu'il n'y a personne au monde qui fasse plus de vœux pour votre bonheur, et qui soit plus pénétré d'estime et d'attachement pour vous que le petit fuisse.

LETTRE CCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 de juin.

MON cher ange, quand j'allais partir pour Manheim madame *du Bocage* est venue juger entre Genève et Rome, et j'ai retardé mon voyage. On a donné pour elle une représentation de la Femme qui a raison; elle en a été si contente qu'elle a voulu absolument vous l'apporter. J'ai obéi dès qu'elle m'a prononcé votre nom. Il est vrai que nous n'espérons, ni elle ni moi, que cette pièce soit aussi bien jouée à Paris qu'elle l'a été à Genève, à moins que ce ne soit *Préville* qui fasse le principal rôle. Vous avez un *la Thorillière* et un *Bonneval* qui font l'antipode du comique. Je suis toujours émerveillé de la disette où vous êtes de gens à

talent. Je ne fais si la Femme qui a raison —
 vaut quelque chose, et si l'on n'est pas plus 1758.
 difficile à Paris qu'à Genève. J'ignore sur-tout
 si on peut être plaisant à mon âge ; c'est à
 vous à en décider, à donner la pièce, si vous
 la jugez passable, et à la jeter au feu, si vous
 la croyez mauvaise. Pour Fanime, nous la jou-
 rons encore à Lausanne, s'il vous plaît ; après
 quoi vous en ferez le maître absolu, comme
 vous l'êtes de l'auteur. Je vais faire un voyage
 dont je n'ai pu me dispenser ; et le seul voyage
 que je voudrais faire m'est interdit. Il est triste
 de courir chez des princes, et de ne pas voir
 son ami.

J'ai vu enfin les Sept Péchés mortels de M.
 de *Chauvelin* ; c'est le plus aimable damné du
 monde. Je le remercie du huitième péché mor-
 tel qu'il veut faire en disant à qui vous savez
 combien je lui suis attaché, etc.

Je me flatte que madame d'*Argental* est en
 bonne santé. Mes respects à tous les anges.
 Adieu, mon cher et respectable ami. Je me
 console toujours de mon voyage, en espérant
 une lettre de vous à mon retour.

L E T T R E . C C I V .

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Schwetzingen, maison de plaisance de monseigneur
l'électeur palatin, 17 de juillet.

MONSIEUR ,

J'AI reçu, en passant à Strasbourg, le paquet dont vous m'avez honoré, par le courrier de Vienne. J'ai lu toutes vos remarques et toutes vos instructions. Je suis confirmé dans l'opinion que vous étiez plus capable que personne au monde d'écrire l'Histoire de *Pierre le grand*. Je ne serai que votre secrétaire, et c'est ce que je voulais être.

La plus grande difficulté de ce travail consistera à le rendre intéressant pour toutes les nations; c'est-là le grand point. Pourquoi tout le monde lit-il l'histoire d'*Alexandre*, et pourquoi celle de *Gengiskan*, qui fut un plus grand conquérant, trouve-t-elle si peu de lecteurs?

J'ai toujours pensé que l'histoire demande le même art que la tragédie, une exposition, un noeud, un dénouement, et qu'il est nécessaire de présenter tellement toutes les figures du tableau, qu'elles fassent valoir le principal personnage, sans affecter jamais l'envie de le faire valoir. C'est dans ce principe que j'écrirai et que vous dicterez.

Si ma mauvaise santé et les circonstances présentes le permettaient, j'entreprendrais le voyage de Pétersbourg, je travaillerais sous vos yeux, et j'avancerais plus en trois mois, que je ne

ferai en une année loin de vous; mais les peines que vous voulez bien prendre suppléeront à ce voyage. 1758.

Ce que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre excellence n'est qu'une première et légère esquisse du grand tableau dont vous me fournissez l'ordonnance.

Je vois par vos mémoires que le baron de *Strahlenheim*, qui nous a donné de meilleures notions de la Russie qu'aucun étranger, s'est pourtant trompé dans plusieurs endroits. Je vois que vous relevez aussi quelques méprises dans lesquelles est tombé M. le général *le Fort* lui-même, dont la famille m'a communiqué les mémoires manuscrits. Vous contredites sur-tout un manuscrit très-précieux, que j'ai depuis plusieurs années, de la main d'un ministre public qui résida long-temps à la cour de *Pierre le grand*; il dit bien des choses que je dois omettre, parce qu'elles ne sont pas à la gloire de ce monarque, et qu'heureusement elles sont inutiles pour le grand objet que nous nous proposons.

Cet objet est de peindre la création des arts, des mœurs, des lois, de la discipline militaire, du commerce, de la marine, de la police, etc., et non de divulguer, ou des faiblesses ou des vices qui ne sont que trop vraies; il ne faut pas avoir la lâcheté de les défavouer; mais la prudence de n'en point parler, parce que je dois, ce me semble, imiter *Tite-Live* qui traite les grands objets, et non *Suetone* qui ne raconte que la vie privée.

J'ajouterai qu'il y a des opinions publiques qu'il est bien difficile de combattre. Par exemple, *Charles XII* avait en effet une valeur person-

— nelle dont aucun prince n'approche. Cette valeur, 1758. qui aurait été admirable dans un grenadier, était peut-être un défaut dans un roi.

M. le maréchal de *Schwerin*, et d'autres généraux qui servirent sous lui, m'ont dit que, quand il avait arrangé le plan général d'un combat, il leur laissait tous les détails; qu'il leur disait: *faites donc vite, toutes ces minuties dureront-elles encore long-temps*; et il partait le premier à la tête de ses drabans, se faisait un plaisir de frapper et de tuer, et paraissait ensuite, après la bataille, d'un aussi grand sang froid que s'il fût sorti de table.

Voilà, Monsieur, ce que les hommes de tous les temps et de tous les pays appellent un héros; mais c'est le vulgaire de tous les temps et de tous les pays qui donne ce nom à la soif du carnage. Un roi soldat est appelé un héros; un monarque dont la valeur est plus réglée et moins éblouissante; un monarque législateur, fondateur et guerrier, est le véritable grand homme et le grand homme est au-dessus du héros. Je crois donc que vous serez content quand je ferai cette distinction. Permettez-moi de soumettre à vos lumières une observation plus importante. *Olearius*, et depuis le comte de *Carlisle*, ambassadeur à Moscou, regardent la Russie comme un pays où presque tout était encore à faire. Leurs témoignages sont respectables, et si on les contredisait, en assurant que la Russie connaissait dès-lors les commodités de la vie, on diminuerait la gloire de *Pierre I* à qui on doit presque tous les arts; il n'y aurait plus alors de création.

I. Je peur que quelques seigneurs aient vécu avec splendeur du temps du comte de *Carlisle*;
mais

mais il s'agit d'une nation entière, et non de quelques boyards. Il faut que l'opulence soit générale, il faut que les commodités de la vie se trouvent dans tous les ordres de l'Etat, sans quoi une nation n'est point encore formée, et la société n'a point reçu son dernier degré de perfection. 1758.

Il est peu important que l'on ait porté un manteau par-dessus une soutane; cependant, par pure curiosité, je désire savoir pourquoi, dans toutes les estampes de la relation d'*Oléarius*, les habits de cérémonie sont toujours un manteau par-dessus la soutane, retroussé avec une agrafe. Je ne peux m'empêcher de regarder cet habillement ancien comme très-noble.

Quant au mot *tsar*, je désirerais savoir dans quelle année fut écrite la Bible slavone, où il est question du *tsar David* et du *tsar Salomon*. J'ai plus de penchant à croire que *tsar* ou *tshar* vient de *sha* que de *césar*; mais tout cela n'est d'aucune conséquence.

Le grand objet est de donner une idée précise et imposante de tous les établissemens faits par *Pierre I*, et des obstacles qu'il a surmontés; car il n'y a jamais eu de grandes choses sans de grandes difficultés.

J'avoue que je ne vois, dans la guerre contre *Charles XII*, d'autre cause que celle de la convenance, et que je ne conçois pas pourquoi il voulait attaquer la Suède vers la mer Baltique, dans le temps que son premier dessein était de s'établir sur la mer Noire. Il y a souvent dans l'histoire des problèmes bien difficiles à résoudre.

J'attendrai, Monsieur, les nouvelles instructions.
T. 85. *Corresp. générale*. Tome VII. H h

— tions dont vous voudrez bien m'honorer sur
 1758. les campagnes de *Pierre le grand*, sur la paix
 avec la Suède, sur le procès de son fils, sur
 sa mort, sur la manière dont on a soutenu les
 grands établissemens qu'il a commencés, et sur
 tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre
 empire. Le gouvernement de l'impératrice rég-
 nante est ce qui me paraît de plus glorieux,
 puisque c'est, de tous les gouvernemens, le plus
 humain.

Un grand avantage dans l'histoire de Russie,
 est qu'il n'y a point de querelles avec les papes.
 Ces misérables disputes qui ont avili l'Occident
 ont été inconnues chez les Russes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CCV.

A M. DARGÈT.

A Schwetzingen, près de Manheim, 17 juillet.

MON ancien ami, mon ancien camarade de
 Potsdam, me voilà confondu. J'ai été obligé
 de faire un petit voyage à la cour de monsei-
 gneur l'électeur palatin à qui j'ai les plus gran-
 des obligations. On voyage quelquefois chez les
 princes par intérêt. J'ai fait cent trente lieues
 par reconnaissance, et c'est un grand effort d'a-
 voir quitté, pour quelques jours, mes petites
 Délices où ma famille est rassemblée. Adressez,
 je vous prie, à ces Délices votre réponse sur ce
 qui me confond si terriblement. Le voici : je
 répondis, le 8 janvier, à une de vos lettres.

Vous m'aviez écrit avec confiance, et je vous
écrivis de même. On m'apporte le journal ency-
clopédique de Liège (mois de juillet), et j'y
trouve ma lettre tout du long. Quel démon
vous a dérobé cette lettre, qui assurément n'é-
tait pas faite pour être rendue publique? J'ai
grand' peur qu'elle ne fasse un très-mauvais
effet. A qui donc en avez-vous laissé prendre
copie? Pourquoi est-elle imprimée? Quel est
l'auteur du journal encyclopédique? Instruisez-
moi de tout. Mettez un peu de baume sur
la blessure que vous m'avez faite, et continuez-
moi votre amitié. Elle a toujours été prudente,
et je me flatte qu'elle empêchera que la publi-
cation de cette lettre n'ait des suites désagréa-
bles pour moi.

Vous savez, mon ancien ami, que nous som-
mes dans un temps de jalousies et d'ombrages.
Il serait bien triste que mon repos fut troublé
pour une lettre que je vous ai écrite dans l'ef-
fusion de mon cœur. Ce cœur est toujours à
vous; il est toujours français, et ne cessera d'ai-
mer ses anciens amis. Je suis persuadé que vous
irez au devant de tout ce qui pourrait me faire
de la peine. Rassurez et aimez votre compagnon
de Potsdam, votre bon suisse. V. — — Ecri-
vez-moi, je vous prie, aux Délices où je re-
tournerai bientôt.

LETTRE CCVI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOFF.

A Schwetzingen, 1 d'août.

MONSIEUR,

1758. **L**ES agrémens de la cour palatine ne m'empêchent pas de songer à la gloire de *Pierre le grand*, et au soin que vous prenez de l'immortaliser. Les mémoires que votre excellence a bien voulu m'envoyer seront mes guides. Je ne vous avais envoyé la première esquisse, que pour savoir de vous si l'ordre dans lequel j'ai travaillé est en général conforme à vos vues. Les faits, les dates s'arrangeront aisément, et pour peu que j'aie de santé, le bâtiment dont vous aurez fourni les matériaux sera bientôt achevé.

Permettez-moi, Monsieur, de joindre ici un petit mémoire des nouvelles instructions que je demande au sujet des remarques sur la première esquisse.

Au reste, je regarde les médailles de l'impératrice comme la marque la plus flatteuse de votre bienveillance, et comme un témoignage de la perfection où les arts sont parvenus dans votre empire.

J'ai eu l'honneur de voir à la cour de l'électeur palatin le jeune M. de *Vorontzof*. Il est une preuve que l'esprit est formé de bonne heure dans votre pays ; mais vous, Monsieur.

vous en êtes une preuve plus frappante. J'apprends que vous n'avez que vingt-cinq ans, et je suis étonné de la profondeur et de la multiplicité de vos connaissances. De tels exemples redoublent la reconnaissance qu'on doit à *Pierre le grand*, d'avoir amené tous les arts dans un pays où les hommes naissent avec tant de génie. Mon attachement redouble pour vous, Monsieur, aussi bien que la reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc. 1758.

Mémoire d'instructions joint à la lettre.

LE baron de *Stralemborg* n'est-il pas en général un homme bien instruit? Il dit en effet qu'il y avait seize gouvernemens, mais que, de son temps, ils furent réduits à quatorze; apparemment depuis lui on a fait un nouveau partage.

La *Livonie* n'est-elle pas la province la plus fertile du Nord? Si vous remontez en droite ligne quelle province produit autant de froment qu'elle?

Brême étant plus éloignée de la *Livonie* que *Lubeck*, et étant bien moins puissante, est-il vraisemblable qu'elle ait commercé avec la *Livonie* avant *Lubeck*?

En 1714, l'ordre *tentonique* n'était-il pas suzerain de la *Livonie*? *Albert de Brandebourg* ne céda-t-il pas ses droits à *Gautier de Pluttemberg*, en 1514? et le grand prieur de *Livonie* ne fut-il pas déclaré prince de l'empire germanique en 1530? Ces faits sont constatés dans la plupart des annalistes allemands.

Il est dit, dans le petit essai envoyé ci-devant, que le capitaine *Chancelor* remonta la rivière de la *Dwina*, mais il n'est point dit qu'il arriva à *Moscou* par eau, ce qui eût été absurde.

On lit dans l'Histoire du commerce de Venise, que les Vénitiens avaient bâti le petit bourg qu'ils appelaient *Rana*, vers la mer Noire, et de-là vient le

1758. proverbe vénitien *ire à la Rana*. Les Genoïs s'en emparèrent depuis, cependant les remarques envoyées par M. de *Stralemberg* m'apprennent que les Genoïs bâtirent *Rana*.

Pour ce qui regarde les Lapons, il y a grande apparence que, s'étant mêlés avec quelques natifs du nord de la Finlande, leur sang a pu être altéré; mais j'ai vu, il y a vingt ans, chez le roi *Stanislas*, deux lapons dont le roi *Charles XII* lui avait fait présent. Ils étaient probablement d'une race pure; leur beauté naturelle s'était parfaitement conservée, leur taille était de trois pieds et demi, leur visage plus large que long, des yeux très-petits, des oreilles immenses. Ils ressembloient à des hommes à peu près comme les singes. Il est vraisemblable que les Samoièdes ont conservé toutes leurs grâces, parce qu'ils n'ont pas eu l'occasion de se mêler aux autres nations comme les Lapons ont fait; l'un et l'autre peuple paraît une production de la nature faite pour leur climat, comme leurs rangifères ou rennes. Un vrai lapon, un vrai samoiède, un rangifère ont bien l'air de ne point venir d'ailleurs.

Si du temps de ce cosaque qui, selon le baron de *Stralemberg*, découvrit et conquit la Sibérie avec six cents hommes, les chefs des Sibériens s'appelaient *tsars*, comment ce titre peut-il venir de César? est-il probable qu'on se fût modelé en Sibérie sur l'empire romain?

Knès signifie-t-il originairement duc? Ce mot daté aux dixième et onzième siècles était absolument ignoré dans tout le Nord. *Knès* ne signifie-t-il pas seigneur? ne répond-il pas originairement au mot *baron*? n'appelait-on pas *knès* un possesseur d'une terre considérable? ne signifie-t-il pas chef, comme *mirza* ou *kan* le signifie? Les noms des dignités ne se rapportent exactement les uns aux autres en aucune langue.

Je suis bien aise que l'agriculture n'ait jamais été négligée en Russie; elle l'a beaucoup été en Angleterre, et encore plus en France; et ce n'est que

depuis environ quatre-vingts ans que les Anglais ont su tirer de la terre tout ce qu'ils en pouvaient tirer. Leur terre est très-fertile en froment, et cependant ce n'est que depuis peu de temps qu'ils sont parvenus à s'enrichir par l'agriculture; il a fallu que le gouvernement donnât des encouragemens à cet art, qui paraît très-aisé et qui est très-difficile.

1758.

Je suis fort surpris d'apprendre qu'il était permis de sortir de Russie, et que c'était uniquement par préjugé qu'on ne voyageait pas. Mais un vassal pouvait-il sortir sans la permission de son boyard? Un boyard pouvait-il s'absenter sans la permission du czar?

Je voudrais savoir quel nom on donnait à l'assemblée des boyards qui élut *Michel Fédérowitz*. J'ai nommé cette assemblée *senat*, en attendant que je sache quelle était sa vraie dénomination. Pourrait-on l'appeler diète, convocation? enfin était-elle conforme ou contraire aux lois?

Quand une fois la coutume s'introduisit de tenir la bride du cheval du patriarche, cette coutume ne devint-elle pas une obligation, ainsi que l'usage de baiser la pantoufle du pape? et tout usage dans l'Eglise ne se tourne-t-il pas en devoir?

La question la plus importante est de savoir s'il ne faudra pas glisser légèrement sur les événemens qui précèdent le règne de *Pierre le grand*, afin de ne pas épuiser l'attention du lecteur qui est impatient de voir tout ce que ce grand homme a fait.

On suivra exactement les *memoires* envoyés. A l'égard de l'orthographe, on demande la permission de se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit; de ne point écrire *Moskwa*, mais *Mosca*, d'écrire *Vesonise*, *Moscou*, *Alexiovis*, etc. On mettra au bas des pages les noms propres tels qu'on les prononce dans la langue russe.

N. B. Il serait nécessaire que je fusse instruit du temps où les diverses manufactures ont été établies, de la manière dont on s'y est pris, et des encouragemens qu'on leur a donnés.

L E T T R E C C V I I.

A M. LE COMTE D'ALBARET, à Turin.

Aux Délices, 16 d'auguste.

—
1758. L'ONCLE et la nièce, Monsieur, devraient avoir répondu plutôt à la lettre dont vous les avez honorés; mais l'oncle était malade, et la nièce apprenait son rôle. Vous êtes parti dans le temps où nous avions le plus besoin de vous. Nous avons un petit théâtre à Tournay; et, hors moi, tous les acteurs se portent bien. Tous vous regrettent, tous disent que sans vous on n'aura qu'une troupe médiocre; mais on vous regrette encore davantage dans la société: vous en fciez l'agrément. La bonne compagnie de Turin, qui vous possède, ne vous permettra pas de la quitter pour venir nous voir. Nous le sentons avec douleur; mais si jamais vous revenez sur les bords de notre lac, n'oubliez pas ceux qui sont pénétrés pour vous de tous les sentimens que vous méritez. Comptez-nous parmi ceux qui vous sont le plus dévoués, et foyez persuadé sur-tout de l'attachement tendre et respectueux du solitaire et du malade V.

L E T T R E C C V I I I .

A M. L'ABBÉ COMTE DE BERNIS,

Au sujet de la promotion au cardinalat.

A Soleure, du 19 d'auguste.

LE vieux suisse, Monseigneur, apprend dans ses tournées que cette tête qualifiée carrée par M. de *Chavigny*, est ornée d'un bonnet qui lui sied très-bien. Votre éminence doit être excédée des complimens qu'on lui a faits sur la couleur de son habit, que j'ai vue autrefois sur ses joues rebondies, et qui, je crois, y doit être encore. 1758.

Mes trente-huit confrères ont pu vous ennuier, et c'est un devoir à quoi, moi trente-neuvième, je ne dois pas manquer. Je dois prendre plus de part qu'un autre à cette nouvelle agréable, puisque vous avez daigné honorer mon métier avant d'être de celui du cardinal de *Richelieu*. Je me souviendrai toujours et je m'enorgueillirai que notre *Mécène* ait été *Tibulle*. Gentil *Bernard* doit en être bien fier aussi.

J'imagine que votre éminence n'a eu ni le temps ni la volonté peut-être de répondre à la proposition qu'on lui a faite sur l'Angleterre : si vous ne vous en souciez pas, je vous jure que je ne m'en soucie guère, et que tous mes vœux se bornent à vos succès. Je n'imagine pas comment quelques personnes ont pu soupçonner que mon cœur avait la faiblesse de pencher un

— peu pour qui vous savez, pour mon ancien in-
 1758. grat; on ne laisse pas d'avoir de la politesse, mais on a de la mémoire, et on est attaché aussi vivement qu'inutilement à la bonne cause, qu'il n'appartient qu'à vous de défendre. Je ne suis pas, en vérité, comme les trois quarts des Allemands: j'ai vu par-tout des éventails où l'on a peint l'aigle de Prusse mangeant une fleur de lis; le cheval de Hanovre donnant un coup de pied au cu à M. de *Richelieu*; un courrier portant une bouteille d'eau de la reine de Hongrie, de la part de l'impératrice, à madame de *Pompadour*. Mes nièces n'auront pas assurément de tels éventails à mes petites Délices où je retourne. On est prussien à Genève comme ailleurs, et plus qu'ailleurs; mais quand vous aurez gagné quelque bonne bataille ou l'équivalent, tout le monde sera français ou françois.

Je ne fais pas si je me trompe, mais je suis convaincu qu'à la longue votre ministère fera heureux et grand, car vous avez deux choses qui avaient auparavant passé de mode, génie et constance. Pardonnez au vieux suisse ses bavarderies. Que votre éminence lui conserve les bontés dont la belle *Babet* l'honorait. *Misce consiliis jocos*. Agréez le profond et tendre respect d'un suisse qui aime la France, et qui attend la gloire de la France de vous.

L E T T R E C C I X.

A M. P. ROUSSEAU, à Liège.

A Lausanne, le 24 d'auguste.

EN revenant de Schwetzingen, château de monseigneur l'électeur palatin ; j'ai reçu à mon passage les deux lettres que vous avez bien voulu m'écrire. Il est vrai que les choses écrites à M. Darget, avec la liberté de l'amitié, ne devaient pas être publiques, et que ma lettre n'a pas été imprimée bien fidèlement ; mais c'est là un des plus légers chagrins qu'on puisse avoir dans ce monde. Ces bagatelles sont confondues dans la foule des malheurs publics. 1758.

Je désire fort que la nécessité où l'on est de chercher des diversions à tant de désastres, ramène un peu les hommes aux belles-lettres qui sont consolantes. Votre journal sera continuellement une des plus agréables lectures qui puissent amuser les gens de goût. Je n'aurais guère que des fleurs très-fanées à vous offrir pour votre parterre ; et d'ailleurs, on dit qu'il y a des épines qui blesseraient certains lecteurs délicats. Si jamais je fais des psaumes, je vous prierai d'en inonder votre livre ; mais je le ferais tomber. En attendant, je le lis avec un très-grand plaisir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E C C X.

A. M. LE COMTE D'ARGENTAL:

Aux Délices, 28 d'auguste.

—
1758. **M**E voilà rendu à mon hermitage des Délices, mon divin ange, après un voyage à la cour palatine, aussi agréable qu'il était nécessaire. Votre lettre qui m'attendait redouble le seul chagrin que je puisse avoir en m'ôtant l'espérance de vous embrasser. Les tantes et les débarbouillées sont donc d'étranges personnes. Il ne faut pas songer à réformer des têtes aussi mal faites. D'ailleurs, mes établissemens et les dépenses considérables que j'y ai faites, ne me permettent pas de me transplanter. J'avais voulu acheter une terre, uniquement dans la vue d'avoir un bien solide que je puisse laisser à mes héritiers, comptant fort peu sur la nature des autres biens qui peuvent périr en un jour; mais cela est encore aussi difficile que de faire entendre raison à des dévotes.

Je me flatte que votre ami a parlé de lui-même; je serais fâché qu'on crût que je l'ai prié de faire cette démarche; mais je n'en aurais pas moins d'obligation à vos bontés et aux siennes. Vous avez donc aussi des coliques, mon respectable ami? Ce serait bien le cas de venir consulter *Tronchin*, en dépit des tantes; mais ces mêmes coliques vous empêchent de venir dans le temple d'Epidaure, et c'est ce qui me désespère. Je vous conjure de me mander des nouvelles de votre santé; ne me laissez

pas sans consolation. Madame du Bocage vous a donc montré notre Femme qui a raison : elle nous a amusés en Savoie ; mais il se pourrait, à toute force , que le goût des Parisiens fût un peu différent de celui des Savoyards. Madame Denis ne m'a point encore fait voir vos commentaires critiques. Je ne crois pas en général que Fanime et madame Duru soient des personnes bien merveilleuses ; elles peuvent avoir quelque succès par le mérite des actrices ; mais , entre le succès et la gloire , la différence est grande. Je connais des armées et des généraux , qui n'ont eu ni l'un ni l'autre. Toutes les pièces des Français sont aujourd'hui sifflées de l'Europe. On dit que nous n'avons ni auteurs , ni acteurs , ni argent pour payer les places : nous voilà *in fece Romuli*. Où est le temps où l'on donnait Iphigénie au retour de la campagne de 1672 ?

Il ne faut songer qu'à vivre dans la retraite ; et , si les choses continuent à aller du même train , on n'aura plus même de quoi y vivre. Comment se porte madame d'Argental ? Mille tendres respects à tous les anges. Madame Denis et madame de Fontaine vous font mille complimens ; et moi , je suis pénétré de reconnaissance.

LETTRE CCXI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 2 de septembre.

— **R**ITORNO dalle sponde del Reno alle mie
 1758. Delizie; quì vedo la signora errante ed amabile,
 quì leggo, mio caro cigno di Padova, la vostra
 vezzosa lettera. Siete dunque adesso a Bologna
la grasse, ed avete lasciato Venezia la ricca. E
 per tutti i santi, perchè non venire al nostro
 paese libero? voi che dilettrate nel viaggiare,
 voi che godete d'amici, d'applausi, di novi
 amori, dovunque andate, vi è più facile di
 venire trà i papafighi, che non è a me di an-
 dare frà i papimani. Ov'è la raccolta delle vostre
 leggiadre opere? dove la potrò io trovare? dove
 l'avete mandata? per qual via? non lo so.
 Aspetto li figliuoli per consolarmi dell' assenza
 del padre. Voi passate i vostri belli anni trà l'a-
 more, e la virtù *Orazio* vi direbbe:

*Quod tu inter scabiem tantam et contagia lucri
 Nil parvi sapias, et udbuc sublimia cures.*

Ed il *Petrarca* soggiungerebbe,

Non lasciar la magnanima impresa.

La signora di *Bentinck* è, come il rè di Prussia,
 condannata dal consiglio aulico, e questa po-
 vera *Marfisa* non è seguita da un esercito per
 difendersi.

Cette pauvre miladi *Blakaker*, ou comtesse
 de *Pimbêche*, va encore plaider à Vienne.

C'est bien dommage qu'une femme si aimable —
 soit si malheureuse; mais je ne vois par-tout 1758.
 que des gens à plaindre, à commencer par le
 roi de France, l'impératrice, le roi de Prusse,
 ceux qui meurent à leur service, ceux qui s'y
 ruinent, et à finir par d'*Argens*.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
 Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes.*

Le premier vers est pour vous, le second pour
 moi. Pour miladi *Montaigu*, je doute que son
 ame soit à son aise; si vous la voyez, je vous
 supplie de lui présenter mes respects.

*Farewell flos Italiae, farewell wise man
 Whose sagacity has found the secret
 To part from Argaleon withom being
 Molested by him.*

Si jamais vous repassez les Alpes, souvenez-
 vous de votre ancien ami, de votre ancien par-
 tisan le fuisse *V*.

LETTRE CCXII.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, 3 de septembre.

EN revoyant, Madame, mon petit hermitage,
 mon premier devoir est de vous remercier, vous
 et *M. du Bocage*, de l'honneur que vous avez
 bien voulu faire aux hermites. Je pourrais en
 concevoir bien de la vanité, je pourrais vous
 redire ici tout ce que vous avez entendu de Pa-

1758. — ris jusqu'à Rome ; mais vous devez être lassé de complimens. Permettez-moi seulement de vous dire que , malgré tous vos talens et tout votre mérite , je vous ai trouvée la femme du monde la plus simple , la plus aisée à vivre , la plus digne d'avoir des amis , quoique vous soyez très-faite pour avoir mieux. Si l'intérêt que j'ai toujours pris, Madame , à vos succès et à votre gloire , pouvait me donner quelques droits à votre amitié , j'oserais vous la demander instamment. Il y a grande apparence que je finirai , dans la retraite , une vieillesse infirme ; mais ce sera pour moi une grande consolation de pouvoir compter sur la bienveillance d'une personne qui fait tant d'honneur à son siècle et à son sexe. Quel triste siècle , Madame ! et que la disette des talens , en tout genre , est effrayante ! Je ne vois que des livres sur la guerre , et nous sommes battus par-tout. Que de brochures sur la marine et sur le commerce ! et notre commerce et notre marine s'anéantissent. Que de fades raisonneurs qui ont un peu d'esprit ! et il n'y a pas un homme de génie. Notre siècle vit sur le crédit du siècle de *Louis XIV*. On parle , il est vrai , dans les pays étrangers , la langue que les *Pascal* , les *Despréaux* , les *Bossuet* , les *Racine* , les *Molière* ont rendue universelle , et c'est dans notre propre langue qu'on dit aujourd'hui dans l'Europe que les Français dégénèrent. S'il y a quelque homme de mérite en France , il est persécuté : *Diderot* , d'*Alembert* n'y trouvent que des ennemis. *Helvétius* a fait , dit-on , un excellent ouvrage , et on s'efforce de le rendre criminel. Il faut , Madame , que le petit nombre des sages ne s'expose pas à la

la méchanceté des fous : il faut qu'ils vivent ensemble, et qu'ils fuent le public.

1758.

J'ai eu la faiblesse, Madame, de laisser sortir, de notre petit coin des Alpes, cette Femme qui a raison. Si elle avait raison, elle n'aurait pas fait le voyage de Paris : c'est un amusement de société ; mais vous avez voulu la porter à M. d'Argental. J'ai été trop flatté de vos bontés, pour résister à vos ordres ; mais il faudra que cette bagatelle, qui a servi à nous amuser, reste dans les mains de nos amis. Je suis las du triste métier de paraître en public : cela est pardonnable dans le temps des illusions, et ce temps est passé pour moi. J'aime les Muses pour elles-mêmes, comme *Fénélon* voulait qu'on aimât DIEU ; mais je redoute le public. Que revient-il de se commettre avec lui ? de l'embarras, des tracasseries de comédiens, des jalousies d'auteurs, des critiques, des calomnies. On n'entend point à cent lieues le petit bruit des louanges ; celui des sifflets est perçant, et porte au bout du monde. Pourquoi troubler mon repos, que j'ai cherché et que j'ai trouvé après tant d'orages ?

Vos bontés pour moi sont plus précieuses, sans doute, que toute la petite fumée de la vaine gloire dont il n'arrive pas un atome dans mon hermitage ; j'y ai vu la vraie gloire, quand je vous y ai possédée ; je n'en veux pas d'autre.

Tous les habitans de notre retraite se joignent à moi, Madame, pour vous dire combien vous êtes aimable. Conservez quelque bonté, je vous en conjure, pour le vieux Suisse *Voltaire*, à qui vous faites encore aimer la France, et qui est plein pour vous de respect, d'estime et de tous les sentimens que vous méritez.

L E T T R E C C X I I I .

A M. D A R G E T .

Aux Délices, 16 septembre.

MON ancien ami, vous n'avez point répondu à la lettre que je vous écrivis de Manheim, vous sentez que dans les circonstances présentes, il est bien triste que cette lettre par laquelle j'avais répondu avec confiance à vos ouvertures, ait été imprimée dans les journaux et falsifiée. Vous me feriez un plaisir extrême de me renvoyer ma lettre, afin que je pûsse la confronter avec celle qui a couru, et que j'eusse une pièce justificative toute prête. Je sens que vous avez été aussi indigné que moi de cet abus que les journalistes se permettent de publier les secrets des particuliers sans en demander la permission. C'est violer un des premiers droits de la société; et quand la fausseté est jointe à cette hardiesse, c'est un crime. Je crois que le journaliste n'a pas eu mauvaise intention, mais il ne m'a pas moins nui. Il m'a écrit, il a fait une espèce de désaveu que je dois à vos soins et à votre probité, et dont je vous remercie. Je n'ai point voulu irriter cet homme par des plaintes qui sont inutiles quand la chose est faite, et qui ne peuvent qu'aigrir. Il ne s'attendait pas que le roi de Prusse remporterait sur les Russes une victoire si complète et si mémorable. Il faut à présent se taire sur les succès inouïs de ce monarque, et sur les malheurs de la France. Vous me feriez plaisir de me mander s'il est vrai

qu'il y ait plusieurs édits pécuniaires, et si on continue de payer les rentes de l'hôtel de ville et de la compagnie des Indes. Vous avez du moins une planche dans le naufrage général. Vous êtes bien placé à l'école militaire, école dont on a grand besoin. Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, et suis à vous pour jamais bien tendrement le suisse V.

L E T T R E C C X I V.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, 17 de septembre.

IL faut reprendre où nous en étions, mon ancien ami. J'ai été un peu de temps par monts et par vaux; me voilà rendu à ma famille et à mes amis, dans mes chères Délices. Que faites-vous? où êtes-vous? avez-vous reçu un manuscrit concernant la Russie, que M. l'abbé Menet doit vous avoir remis? Il y a un domestique de madame de *Fontaine* qui repartira bientôt pour notre lac; je vous serai très-obligé d'envoyer le manuscrit chez elle. Je suppose que vous êtes toujours chez madame de *Montmorenci*, et que votre vie est douce et tranquille; j'en connais qui ne le sont pas. Je n'ai pas été précisément aux champs de *Mars*, mais j'étais assez près de ces vilains champs, quand les Hanovriens battaient une aile de notre armée, prenaient Dusseldorf, et repassaient le Rhin à leur aise. Mes chers Russes sont venus depuis d'Archangel et d'Asracan, pour se faire égorger à Custrin. Nous sommes malheureux

— sur terre et sur mer; et on dit que l'artillerie
 1758. prussienne porte jusqu'à Paris, où elle estropie
 la main droite de nos payeurs des rentes. Je
 suis honteux d'être chez moi paix et aise, et
 d'avoir quelquefois vingt personnes à dîner,
 quand les trois quarts de l'Europe souffrent.

J'avais lu, dans un journal, que M. *Helvétius* a fait un livre sur l'esprit, comme un seigneur qui chasse sur ses terres; un livre très-bon, plein de littérature et de philosophie, approuvé par un premier commis des affaires étrangères; et j'apprends aujourd'hui qu'on a condamné ce livre, et qu'il le défavoue, comme un ouvrage dicté par le diable. Je voudrais bien lire ce livre, pour le condamner aussi: tâchez de me le procurer. Vous voyez, sans doute, quelquefois cet infernal *Helvétius*; demandez-lui son livre pour moi. Mais vous êtes un paresseux, un *perdigiorno*; vous n'en ferez rien. Je vous connais, allons, courage; remuez-vous un peu. Je suis aussi paresseux que vous, et je viens de faire trois cents lieues. On dit que cela est fort sain, cependant je ne m'en porte pas mieux: une de vos lettres me fera probablement beaucoup de bien. Je suis toujours tout ébaubi d'être venu à mon âge avec une santé si maudite. Vous qui êtes, à peu de chose près, mon contemporain, et qui êtes gras comme un moine, n'oubliez pas le plus maigre des suisses, qui vous aime de tout son cœur.

P. S. Quest-ce qu'un livre de *Jean-Jacques* contre la comédie? *Jean-Jacques* est-il devenu père de l'Eglise?

L E T T R E C C X V.

A M. V E R N E S.

23 de septembre.

All that is, is right,

VOILA deux rois assassinés en deux ans, la moitié de l'Allemagne dévastée, quatre cents mille hommes massacrés, etc. etc. etc. 1758.

Quelques curieux disent que les révérends pères de la compagnie de *Jésus-Christ* ont empoisonné le roi d'Espagne, et prétendent en avoir des preuves; *ipsi viderint*. Tout le monde crie dans les rues à Paris: *mangeons du jésuite, mangeons du jésuite*. C'est dommage que ces paroles soient tirées d'un livre détestable qui semble supposer le péché originel et la chute de l'homme, que vous niez vous autres damnés de sociniens, qui niez aussi la chute d'*Adam*, la divinité du verbe, la procession du Saint-Esprit, et l'enfer.

Nous sommes un peu brouillés pour les odes, cependant ma rapsodie sera à vos ordres; mais il faudra venir dîner quelque jour avec nous; car, tout soi-disant prêtre que vous êtes, et tout orthodoxe que je suis, je vous aime de tout mon cœur.

Gratias ago du journaliste anglais; c'est un bon vivant.

L E T T R E C C X V I .

A M. P I L A V O I N E , à *Surate* .

Aux Délices , près de Genève , le 25 de septembre .

1758. **J**E suis très-flatté, Monsieur, que vous ayez bien voulu, au fond de l'Asie, vous souvenir d'un ancien camarade. Vous me faites trop d'honneur de me qualifier de *bourgeois de Genève*. Tout amoureux que je suis de ma liberté, cette maîtresse ne m'a pas assez tourné la tête pour me faire renoncer à ma patrie. D'ailleurs, il faut être huguenot pour être citoyen de Genève; et ce n'est pas un si beau titre, pour qu'on doive y sacrifier sa religion; cela est bon pour *Henri IV*. quand il s'agit du royaume de France, et peut-être pour un électeur de Saxe, quand il veut être roi de Pologne; mais il n'est pas permis aux particuliers d'imiter les rois.

Il est vrai qu'étant fort malade, je me suis mis entre les mains du plus grand médecin de l'Europe, monsieur *Tronchin*, qui réside à Genève; je lui dois la vie. J'ai acheté dans son voisinage, moitié sur le territoire de France, moitié sur celui de Genève, un domaine assez agréable, dans le plus bel aspect de la nature. J'y loge ma famille, j'y reçois mes amis, j'y vis dans l'abondance et dans la liberté. J' imagine que vous en faites à peu-près autant à *Surate*, du moins je le souhaite.

Vous auriez bien dû, en m'écrivant de si loin, m'apprendre si vous êtes content de votre sort, si vous avez une nombreuse famille, si

—
1758.
votre santé est toujours ferme. Nous sommes à peu-près du même âge, et nous ne devons plus songer l'un et l'autre qu'à passer doucement le reste de nos jours. Le climat où je suis n'est pas si beau que celui de Surate; les bords de l'Inde doivent être plus fertiles que ceux du lac Lemman. Vous devez avoir des ananas, et je n'ai que des pêches; mais il faut que chacun fasse son propre bonheur dans le climat où le ciel l'a placé.

Adieu, mon ancien camarade; je vous souhaite des jours longs et heureux, et suis de tout mon cœur, votre, etc.

LETTRE CCXVII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 3 d'octobre.

Urbis amator, credula galle,

Vous êtes donc tous fous avec votre bataille du 26. Le fait est que les Russes ont perdu environ quinze mille hommes le 25, et n'avaient nulle envie de se battre le 26; que *Frédéric*, après les avoir vaincus, et les avoir mis hors d'état de pénétrer plus avant, a couru dégager son frère; qu'il a fait repasser les montagnes au comte de *Daun*, et qu'on est à peu-près au même état où l'on était avant cette funeste guerre.

Maupertuis crèverait s'il savait que le roi son maître m'a écrit deux lettres depuis la bataille

— de Custrin ; mais je n'en suis ni enorgueilli ,
1758. ni séduit.

Les deux couplets sur le livre d'*Helvétius* sont assez jolis ; mais il me paraît qu'en général il y a beaucoup d'injustice et bien peu de philosophie à taxer de matérialisme l'opinion que les sens sont les seules portes des idées. L'apôtre de la raison , le sage *Locke* , n'a pas dit autre chose ; et *Aristote* l'avait dit avant lui. Le gros de votre nation ne sera jamais philosophe , quelque peine qu'on prenne à l'instruire.

J'ai reçu les manuscrits concernant la Russie ; ce sont des anecdotes de médisance , et , par conséquent , cela n'entre pas dans mon plan.

Pour *Jean-Jacques* , il a beau écrire contre la comédie , tout Genève y court en foule. La ville de *Calvin* devient la ville des plaisirs et de la tolérance. Il est vrai que je ne vais presque jamais à Genève , mais on vient chez moi , ou plutôt chez mes nièces ; mon hermitage est charmant dans la belle saison.

Je vous suis très-obligé , mon cher et ancien ami , du livre (*) que vous me destinez. Le bruit qu'a fait ce livre n'a engagé à relire *Locke*. J'avoue qu'il est un peu diffus ; mais il parlait à des esprits prévenus et ignorans , auxquels il fallait présenter la raison sous tous les aspects et sous toutes les formes. Je trouve que ce grand homme n'a pas encore la réputation qu'il mérite. C'est le seul métaphysicien raisonnable que je connaisse ; et après lui je mets *Hume*.

Bonsoir ; il est vrai que je me suis amusé

(*) De l'Esprit , par M. *Helvétius*.

avec

avec la Femme qui a raison; mais c'est pour —
notre troupe, et non pour la vôtre: *Scurror 1758.*
milii, non populo.

Madrafs pris! quel conte! Il n'y a que des
la Bourdonnais qui le prennent. Ils en ont
été bien payés!

L E T T R E C C X V I I I.

A M. D A R G E T.

Aux Délices, 4 octobre.

JE vous remercie, mon cher et ancien com-
pagnon de Potsdam, d'avoir renvoyé la pan-
carte. Elle ne m'a pas paru si terrible; mais il
est bon de prendre ses précautions dans un temps
où l'on pend les gens pour des paroles.

Est-il permis du moins de vous écrire, que
tous tant que vous êtes à Paris, vous ne savez
ce que vous dites avec votre prétendue seconde
bataille des Russes, et leur prétendue victoire?
Chimères toutes pures, Messieurs, je vous ai
comparé aux petites filles qui s'imaginent que
les hommes sont toujours de bout. Vous pen-
sez qu'on donne des batailles tous les jours.
Cette cruelle guerre n'est pas prête à finir. Je
m'unis à votre *te Deum* pour la déconfiture
des pirates anglais près de Saint-Malo; c'est
toujours une consolation.

Vous souvenez-vous du petit *Francheville*,
qui avait passé de mon taudis au palais du prince
de Prusse? Le *prince Henri* lui conserve ses
appointemens; il m'a promis de me venir voir.

T. 89. *Corresp. générale.* Tome VII. K k

— 1758. Le roi de Prusse m'a écrit deux lettres depuis son affaire avec les Russes. Je vous assure qu'il n'a pas le style d'un homme vaincu.

Je n'abandonne point du tout *Pierre le grand*, quoiqu'on ait battu les troupes de sa fille. Je suis trop fidèle à mes engagemens.

Je n'ai jamais reçu le paquet du 25 de *juillet* dont vous parlez ; mais je recevrai avec la plus grande satisfaction les lettres que vous voudrez bien écrire à votre ancien ami le campagnard, et heureux campagnard.

LETTRE CCXIX.

A M. DE FORMONT.

MON cher philosophe, votre souvenir m'enchanté ; vous êtes un gros et grès épicurien de Paris, et moi un maigre épicurien du lac de Genève ; il est bon que les frères se donnent quelquefois signe de vie. Madame du Deffant est plus philosophe que nous deux, puisqu'elle supporte si constamment la privation de la vue, et qu'elle prend la vie en patience. Je m'intéresse tendrement, non pas à son bonheur, car ce fantôme n'existe pas ; mais à toutes les consolations dont elle jouit, à tous les agrémens de son esprit, aux charmes de sa société délicieuse. Je voudrais bien en jouir, sans doute, de cette société délicieuse, j'entends de la vôtre et de la sienne ; mais allez vous faire... avec votre Paris ; je ne l'aime point, je ne l'ai jamais aimé. Je suis cacochyme ; il me faut des jardins, il me faut une maison agréable dont

je ne forte guère, et où l'on vienne; j'ai trouvé tout cela, j'ai trouvé les plaisirs de la ville et de la campagne réunis, et surtout la plus grande indépendance. Je ne connais pas d'état préférable au mien; il y aurait de la folie à vouloir en changer. Je ne fais si j'aurais cette folie; mais, au moins, c'est un mal dont je ne suis pas attaqué à présent, malgré toutes vos grâces. Je ne regrette ni Iphigénie en Crimée, ni Hypermnestre; je crains seulement plus encore pour la perte des fonds publics, que pour celle des talens; la compagnie des Indes, le commerce, la marine, me paraissent encore plus en décadence que le bon goût; jamais on n'a tant fait de livres sur la guerre, et jamais nos armes n'ont été plus malheureuses. J'ai trente volumes sur le commerce, et il dépérit. Ni les livres sur l'esprit et sur la matière, ni les arrêts du conseil sur ces livres, ne remédieront à tant de maux.

Que dites-vous de la défaite de mes Russes? C'est bien pis qu'à Narva; tout est mort, ou blessé, ou pris. Il y a eu trois batailles consécutives. Les Prussiens n'ont eu que trois mille hommes de tués; mais ils ont dix mille blessés au moins. Si le comte de *Dawn* tombait sur eux dans ces circonstances, peut-être ferait-il aux Prussiens ce que ceux-ci ont fait aux Russes. Il y a une tragédie anglaise dans laquelle le souffleur vient annoncer à la fin que tous les acteurs de la pièce ont été tués; cette cruelle guerre pourra bien finir de même.

Nota qu'il n'est pas vrai qu'on ait battu trois fois les Russes, comme on le dit; c'est bien assez d'une.

— Présentez, je vous en prie, mes très-tendres
1758. respects à madame du *Deffant*; et souvenez-vous quelquefois du vieux suisse *Voltaire* qui vous aimera toujours.

L E T T R E C C X X.

A M. DE C I D E V I L L E.

Aux Délices, le 4 d'octobre.

QUE les Russes soient battus, mon cher et ancien ami, que Louisbourg soit pris, qu'*Helvétius* ait demandé pardon de son livre, qu'on débite à Paris de fausses nouvelles et de mauvais vers, que le parlement de Paris ait fait pendre un huissier pour avoir dit des sottises, ce n'est pas ce dont je m'inquiète; mais M. *A. . . . de L. . . .*, et quatre années qu'il me doit, sont le grave sujet de ma lettre. Peut-être M. *A. . . .* me croit-il mort; peut-être l'est-il lui-même. S'il est en vie, où est-il? s'il est mort, où sont ses héritiers? Dans l'un et l'autre cas, à qui dois-je m'adresser pour vivre?

Pardonnez, mon ancien ami, à tant de questions. Je me trouve un peu embarrassé; j'ai essuyé coup sur coup plus d'une banqueroute. Notre ami *Horace* dit tranquillement:

Det vitam, det opes, animum æquum mi ipse parabo.

Vraiment, je le crois bien. Voilà un grand effort! Il n'avait pas affaire à la famille de *Samuel Bernard* et à M. *A. . . de L. . . .* Ce petit babouin crut faire un bon marché avec

moi, parce que j'étais fluet et maigre; *vivimus tamen*, et peut-être *A. . . . occidit* dans son 1758. marquisat.

Qu'il soit mort ou vivant, il me semble que j'ai besoin d'un honnête procureur normand. En connaissez-vous quelqu'un dont je puisse employer la prose?

Mais vous, que faites-vous dans votre jolie terre de Launay? Bâtissez-vous? plantez-vous? avez-vous la faiblesse de regretter Paris? ne méprisez-vous pas la frivolité qui est l'ame de cette grande ville? Vous n'êtes pas de ceux qui ont besoin qu'on leur dise:

*Omitte mirari beatæ
Fumum et opes strepitumque Romæ.*

Cependant, on dit que vous êtes encore à Paris; j'adresse ma lettre rue Saint-Pierre, pour vous être renvoyée à Launay, si vous avez le bonheur d'y être. Adieu, je vous embrasse.

Nisi quod non simul essem, cætera latus.

L E T T R E C C X X I.

A M. THIRIOT.

18 d'octobre.

M. *Helvétius* m'a envoyé son *Esprit*, mon ancien ami; ainsi vous voilà délivré du soin de me le faire parvenir: je ne veux pas avoir double esprit comme *Elisée*. Je suis peu au fait des cabales de votre Paris et de votre Versailles; j'ignore ce qui a excité un si grand sou-

— 1758. lèvement contre un philosophe estimable qui (à l'exemple de St. *Matthieu*) a quitté la finance pour suivre la vérité. Il ne s'agit, dans son livre, que de ces pauvres et inutiles vérités philosophiques, qui ne font tort à personne, qui sont lues par très-peu de gens, et jugées par un plus petit nombre encore en connaissance de cause. Il y a tel homme dont la simple signature, mise au bas d'une pancarte mal écrite, fait plus de mal à une province que tous les livres des philosophes n'en pourront jamais causer; cependant ce sont ces philosophes, incapables de nuire, qu'on persécute.

Je ne suis pas de son avis en bien des choses, il s'en faut beaucoup; et, s'il m'avait consulté, je lui aurais conseillé de faire son livre autrement; mais, tel qu'il est, il y a beaucoup de bon, et je n'y vois rien de dangereux: on dira peut-être que j'ai les yeux gâtés.

Il faut qu'*Helvétius* ait quelques ennemis secrets qui aient dénoncé son livre aux fots, et qui aient animé les fanatiques. Dites-moi donc ce qui lui a attiré un tel orage; il y a cent choses beaucoup plus fortes dans l'Esprit des lois, et sur-tout dans les Lettres persanes. Le proverbe est donc bien vrai; qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Au lieu de me faire avoir cet Esprit, pourriez-vous avoir la charité de m'indiquer quelque bon Atlas nouveau, bien fait, bien net, où mes vieux yeux vissent commodément le théâtre de la guerre et des misères humaines. Je n'ai que d'anciennes cartes de géographie; c'est peut-être le seul art dans lequel les derniers ouvrages sont toujours les meilleurs. Il

n'en est pas de même, à ce que je vois, des —
pièces de théâtre, des romans, des vers, des 1758.
ouvrages de morale, etc.

Je dicte ce rogaton, mon cher ami, parce que je suis un peu malade aujourd'hui; mais j'ai toujours assez de force pour vous assurer de ma main que je vous aime de tout mon cœur.

L E T T R E C C X X I I .

A M. DE C I D E V I L L E .

Aux Délices, le 10 de novembre.

MON affaire avec le marquis *A* est fort sérieuse, mon cher et ancien ami; mais vous l'avez rendue si plaisante par votre aimable lettre, que je ne peux plus m'affliger. Le *constat de cadavère* me fait encore pousser de rire. Je crois ce puant marquis bien en colère que je vive encore, et que j'ai douté de son existence. Ce petit gnome ne vous a donc pas répondu; je le ferai *ester à droit*, de par-dieu, fût-ce dans Argentan en Basse-Normandie. Je vous suis doublement obligé de vos bons conseils et de vos bonnes plaisanteries.

Je vois qu'il n'est pas aisé de trouver un procureur honnête homme, encore moins un marquis qui paye ses dettes. Cet *A* doit être furieusement grand seigneur; car, non-seulement il ne paye point ses créanciers, mais il ne daigne pas leur faire civilité. Cet *A* n'est point du tout poli.

Vous allez donc à Paris, mon cher ami;

— chercher le plaisir, et ne le point trouver;
 1758. jouir de la ville, et ne l'aimer ni ne l'estimer,
 et y attendre le moment de retourner à votre
 charmante terre. Pour moi, j'ai renoncé aux
 villes; j'ai acheté une assez bonne terre à deux
 lieues de mes Délices, je ne voyage que de
 l'une à l'autre; et, si j'entreprenais de plus
 grandes courses, ce ne ferait que pour vous.

Le roi de Prusse m'écrit souvent qu'il vou-
 drait être à ma place: je le crois bien; la vie
 des philosophes est bien au-dessus de celle des
 rois. Le maréchal de *Dawn* et le greffier de
 l'empire instrumentent toujours contre *Frédéric*.
 Les uns le vantent, les autres l'abhorrent; il
 n'a qu'un plaisir, c'est de faire parler de lui.
 J'ai cru autrefois que ce plaisir était quelque
 chose, mais je m'aperçois que c'est une sottise;
 il n'y a de bon que de vivre tranquille dans le
 sein de l'amitié. Je vous embrasse de tout mon
 cœur; madame *Denis* en fait autant.

LETTRE CCXXIII.

A. M. D I D É R O T, à *Paris*.

Aux Délices, 16 de novembre.

JE vous remercie du fond de mon cœur,
 Monsieur, de votre attention et de votre nou-
 vel ouvrage (*). Il y a des choses tendres, ver-
 tueuses, et d'un goût nouveau, comme dans
 tout ce que vous faites; mais permettez-moi

(*) Le Père de famille, imprimé en 1758, et re-
 présenté en 1761.

de vous dire que je suis affligé de vous voir faire des pièces de théâtre qu'on ne met point au théâtre, autant que je suis fâché que *Rousseau* écrive contre la comédie, après avoir fait des comédies. 1758.

J'attends avec impatience votre nouveau tome de l'Encyclopédie : je m'intéresse bien vivement à ce grand ouvrage et à son auteur ; vous méritiez d'avoir été mieux secondé. J'aurai la hardiesse de vouloir que l'article *Idolâtrie* soit de moi, s'il a passé ; et j'aurais désiré que d'autres articles importans eussent été écrits avec la même passion pour la vérité. Nous étions indignés, l'autre jour, au mot *Enfer*, de lire que *Moïse* en a parlé : une fausseté si évidente révolte.

Vingt articles de métaphysique, et en particulier celui d'*Ame*, sont traités d'une manière qui doit bien déplaire à votre cœur naïf et à votre esprit juste. Je me flatte que vous ne souffrirez plus des articles tels que celui de *Femme*, de *Fat*, etc. ni tant de vaines déclamations, ni tant de puérilités et de lieux communs sans principes, sans définitions, sans instructions. Jugez, à ma franchise, de l'intérêt que votre grande entreprise m'a inspiré.

Je n'ai pu, malgré cet intérêt, travailler beaucoup à votre nouveau tome. J'ai acheté, à deux lieues de mes Délices, une terre encore plus retirée, où je compte finir mes jours dans la tranquillité, mais où je me vois obligé de me donner beaucoup de soins les premières années. Ces soins sont amusans, et les travaux de la campagne me paraissent tenir à la philosophie : les bonnes expériences de physique sont celles

— de la culture de la terre. Dans cet heureux ou-
 1758. bli d'un monde pervers et frivole, j'interrom-
 prai mes travaux avec joie, quand vous me
 demanderez des articles intéressans dont d'au-
 tres personnes ne se feront point chargées.

Adieu, Monsieur; honorez de quelque ami-
 tié un homme qui vous est attaché comme il
 voudrait que tous les philosophes le fussent, et
 qui est extrêmement sensible à tous vos talens.

LETTRE CCXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, le 25 de novembre, mais écrivez tou-
 jours aux Délices.

VOTRE amitié pour moi a donc la malice,
 mon cher ami, de tarabuster le marquis A....
 et de lui faire sentir que quelquefois les plus
 grands seigneurs ne laissent pas d'être obligés
 de payer leurs dettes, malgré les grands servi-
 ces qu'ils rendent à l'Etat. Il ne veut pas m'é-
 crire; vous verrez qu'il s'est rouillé en pro-
 vince. Cependant un bas-normand peut har-
 diment écrire à un suisse. Le petit bon homme
 de marquis veut donc me donner une assigna-
 tion sur son trésor royal, et, de quatre années,
 m'en payer une à cause des dépenses qu'il fait
 à la guerre! Je ferai signifier à monseigneur
 que je ne l'entends pas ainsi, et que, lui ayant
 joué le tour de vivre jusqu'à la fin de cette pré-
 sente année, je veux être payé de mon dû ou
 deü. On écrivait autrefois *deu* ou *dub*, parce

que dû est toujours *dubium*; mais *dû*, ou *deu*; ou *dub*, il faut qu'il paye; et, point d'argent, point de Suisse. Et M. le surintendant le *Doux* aura beau faire, je ferai brèche à son trésor: car je bâtis une terre, non pas un marquisat comme Lamotte, non un palais comme le palais d'*A....*, mais une maison commode et rustique, où j'entre, il est vrai, par deux tours entre lesquelles il ne tient qu'à moi d'avoir un pontlevis, car j'ai des mâchicoulis et des meurtrières; et mes vassaux feront la guerre à *la Motte-A....* *Licet miscere seria jocis*, mais il ne faut pas abandonner le demeurant; *rem suam deserre turpissimum est*, dit Cicéron.

1758:

Le fait est que j'ai acheté, à une lieue des Délices, une terre qui donne beaucoup de foin, de blé, de paille et d'avoine; et je suis à présent

Rusticus ab normis sapiens crassusque Minerva.

J'ai des chênes droits comme des pins, qui touchent le ciel, et qui rendraient grand service à notre marine, si nous en avions une. Ma seigneurie a d'aussi beaux droits que Lamotte; et nous verrons, quand nous nous battons, qui l'emportera.

Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.

Je sème avec le semoir; je fais des expériences de physique sur notre mère commune; mais j'ai bien de la peine à réduire madame *Denis* au rôle de *Cérès*, de *Pomone* et de *Floré*; elle aimerait mieux, je crois, être *Thalie* à Paris; et moi, non: je suis idolâtre de la campagne, même en hiver. Allez à Paris, allez, vous qui ne pouvez encore vous défaire de vos passions.

*Urbis amatorem fuscum salvere jubemus.
Ruris amatores.*

1758.

L'ami des hommes, ce M. de *Mirabeau*, qui parle, qui parle, qui parle, qui décide, qui tranche, qui aime tant le gouvernement féodal, qui fait tant d'écarts, qui se belouise si souvent; ce prétendu ami du genre humain, n'est mon fait que quand il dit: Aimez l'agriculture. Je rends grâce à DIEU, et non à ce *Mirabeau*, qui m'a donné cette dernière passion. Eh bien, quittez donc votre aimable Launay pour Paris; mais retournez à Launay, et regrettez, comme moi, que Launay soit si loin de Ferney. Ecrivez-nous quand vous serez à Paris; parlez-nous des sottises que vous y aurez vues, et aimez toujours vos deux amis du lac de Genève, qui vous aiment de tout leur cœur.

L E T T R E C C X X V.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI
CAPACELLI.

Aux Délices, 4 de décembre.

MONSIEUR,

BENEDETTO sia il cielo che vi à ispirato il gusto del più divino trastullo, che e i valenti nomini e le virtuose donne possano godere, quando sono più di due insieme.

Vous vous adressez tout juste à un homme qui ne rougit point à son âge de jouer encore la comédie avec ses amis. Nous avons à Lau-

—
 fenne un très-joli théâtre; j'en fais bâtir un à
 une terre que j'ai en France, à quelques lieues
 de la campagne où je suis à présent. 1758.

Les femmes se mettent comme elles veulent; sans beaucoup de dépense, sur-tout point de cornettes; un petit diadème de perles fausses, quelques rubans, des boucles ou un petit bonnet. Une femme, quand elle est jolie, est mieux coiffée pour un écu, qu'une laide pour mille pistoles.

Questo sia detto per i viventi; vengo adesso ai morti. Quand j'ai fait jouer Sémiramis, j'ai fait placer l'ombre dans un coin, au fond du théâtre; elle montait par une estrade sans qu'on la vît monter; elle était entourée d'une gaze noire: tout dépend de la manière dont sont placées les lumières. Cela fait un effet terrible, quand tout est bien disposé; car

*Segnius irritant animos demissa per aures,
 Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus. . .*

Vous me demandez, Monsieur, si on doit entendre, au premier acte, les gémissemens de l'ombre de *Ninus*; je vous répondrai que, sans doute, on les entendrait sur un théâtre grec ou romain; mais je n'ai pas osé le risquer sur la scène de Paris, qui est plus remplie de petits-maîtres français à talons rouges, que de héros antiques: je ne conseillerais pas non plus qu'on hasardât cette nouveauté sur un petit théâtre resserré; qui ne laisse pas de place à l'illusion.

Le grand-prêtre *Oroës* ne donne point l'épée de *Ninus* à *Arsace* dans le premier acte; il la lui donne dans le quatrième: je sauvai à

1758. — l'acteur l'embarras de ceindre une épée et d'ôter la sienne, en le faisant venir sans épée sur le théâtre.

Le tonnerre est aisément imité par le bruit d'une ou deux roues dentelées qu'on fait mouvoir derrière la scène sur des planches; les éclairs se forment avec un peu d'organson.

Voilà; Monsieur, tout ce que je peux répondre aux questions que vous avez bien voulu me faire; mais je ne pourrai jamais répondre dignement à l'honneur que je reçois de vous, ni vous exprimer assez les sentimens que je vous dois.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CCXXVI.

A M. THIRIOT.

A Ferney, 6 de décembre.

CE Ferney dont je vous écris, mon ancien ami, est une terre au bord de ce lac que je ne puis abandonner; c'est le supplément des Délices. *Ex nitido fit rusticus*. Mais, au milieu de vingt maçons qui me rebâtissent un château, et parmi les laboureurs à qui je donne de nouvelles charrues à semer, je n'oublie point mon Atlas. Je veux avoir la terre entière présente à mes yeux dans ma petite retraite; et, tandis que je me promène des Délices à Ferney et à Lausanne, je veux que mes yeux se promènent sur la Lusace et sur la Bohême, sur Louisbourg et sur Pondichéry. *Di grazia*, amusez-vous à me faire un bel Atlas, bien com-

plet, bien relié; ayez la bonté de me l'envoyer, par le carrosse de Lyon, à mon ami *Tronchin*, 1758. non pas *Tronchin* l'inoculateur, mais *Tronchin* le banquier, qui m'est aussi utile que l'autre. Madame de *Fontaine* vous payera les déboursés que vous aurez eu la bonté de faire. Vous aimez les livres et vos amis; ainsi je compte vous servir à votre goût, en vous faisant exercer votre double métier d'obliger et de bouquiner. Je suis un peu mécontent des bouquins nouveaux; mais je me console *cum veterum libris*. Dites de moi: *Felix nimium, sua nam bona novit*. Quelle nouvelle sottise avez-vous dans votre pays? *Interim, vale*.

L E T T R E C C X X V I I.

A M. L'EVEQUE D'ANNECY.

15 de décembre.

MONSIEUR,

LE curé d'un petit village nommé *Moëns*, voisin de ma terre, a suscité un procès à mes vassaux de Ferney, et ayant souvent quitté sa cure pour aller solliciter à Dijon, il a accablé aisément des cultivateurs uniquement occupés du travail qui soutient leur vie. Il leur a fait pour quinze cents livres de frais, pendant qu'ils labouraient leurs champs, et a eu la cruauté de compter, parmi ses frais de justice, les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous savez mieux que moi, Monseigneur, combien, dès les premiers temps de l'Eglise, les saints pères

— se font élevés contre les ministres sacrés qui
 1758. emploient aux affaires temporelles le temps destiné aux autels. Mais si on leur avait dit : Un prêtre est venu avec des sergens rançonner de pauvres familles, les forcer de vendre le seul pré qui nourrit tous leurs bestiaux, et ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient dit les *Jérôme*, les *Irénée*, les *Augustin*? Voilà, Monseigneur, ce que le curé de Moëns est venu faire à la porte de mon château, sans daigner même me venir parler : je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes, et il a répondu que cela ne le satisfaisait pas. Vous gémissiez, sans doute, que des exemples si odieux soient donnés par des pasteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un seul exemple qu'un pasteur protestant ait été en procès avec ses paroissiens. Il est humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des pasteurs hérétiques qui sont au rang des plus savans hommes de l'Europe, qui possèdent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, et qui, loin de poursuivre leurs paroissiens pour un arpent de seigle ou de vigne, sont leurs consolateurs et leurs pères : c'est une des raisons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté, l'année précédente, notre religion, pour embrasser la protestante ; le village de Rosières avait trente-deux maisons, et n'en a plus qu'une : les villages de Magni et de Boisi, ne sont plus que des déserts ; Ferney est réduit à cinq familles, ayant droit de commune ; et ce sont ces cinq pauvres familles qu'un curé veut forcer

cer d'abandonner leurs demeures pour aller chercher, sur le territoire de la florissante Genève, 1758. le pain qu'on leur dispute dans les chaumières de leurs pères. Je conjure votre zèle paternel, votre humanité, votre religion, non pas d'engager le curé de Moëns à se relâcher des droits que la chicane lui a donnés, cela est impossible; mais à ne pas user d'un droit si peu chrétien dans toute sa rigueur, à donner les délais que donnerait le procureur le plus infatigable, à se contenter de ma promesse que j'exécuterai aussitôt que mes malheureux vassaux auront rempli une formalité de justice préalable et nécessaire. J'attends de vous cette grâce; ou plutôt cette justice.

Je fais, etc.

LETTRE CCXXVIII.

A M. HELVETIUS.

17 de décembre.

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon.
 Vous n'en aurez pour fruit que ma reconnaissance.
 Votre livre est dicté par la saine raison.
 Partez vite, et quittez la France.

J'aurais pourtant, Monsieur, quelques petits reproches à vous faire; mais le plus sensible, et qu'on vous a déjà fait sans doute, c'est d'avoir mis l'amitié parmi les vilaines passions: elle n'était pas faite pour si mauvaise compagnie. Je suis plus rigé qu'un autre de votre tort. L'amitié, qui l'a accompagné au pied des Alpes, fait tout.

T. 25. *Corresp. générale.* Tome VII. L 1

— mon bonheur ; et je désire passionnément la
 1758. vôtre. Je vous avoue que le sort de votre livre
 dégoûte d'en faire. Je m'en tiens actuellement à
 être seigneur de paroisse, laboureur, maçon et
 jardinier ; cela ne fait point d'ennemis. Les poë-
 mes épiques, les tragédies et les livres philoso-
 phiques rendent trop malheureux. Je vous em-
 brasse de tout mon cœur ; je vous aime de même,
 et je présente mes respects à la digne épouse d'un
 philosophe aimable.

L E T T R E C C X X I X.

▲ M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 de décembre.

MON cher ange, vous étendez les deux bouts
 de vos ailes sur tous mes intérêts. Vous voulez
 que je vous voye et qu'Oreste réussisse ; ce seraient-
 là deux résurrections dont la première me serait
 bien plus chère que l'autre. Je suis un peu *La-
 zaire* dans mon tombeau des Alpes. Je vous ai
 envoyé mon visage de *Lazare*, il y a un an ; et
 si vous tardez à le faire placer à l'académie, sous
 la face grasse de *Babet*, bientôt je n'en aurai
 plus du tout à vous offrir. Je deviens plus que jamais
 pomme tapée. Ne comptez jamais de ma part
 sur un visage, mais sur le cœur le plus tendre,
 toujours vif, toujours neuf, toujours plein de vous.

Oui, sans doute, la scène de l'urne est très-
 changée et très-grécque ; et, croyez-moi, les
 Français, tout français qu'ils sont, y reviendront
 comme les Italiens et les Anglais. Ce n'est qu'à la

ongue que les suffrages se réunissent sur certains ouvrages et sur certaines gens.

1758.

Il n'y avait, à mon sens, autre chose à reprendre que l'instinct trop violent de la nature, dans la scène de la reconnaissance, et pour rendre cet instinct plus vraisemblable et plus attendrissant, il n'y a qu'un vers à changer. *Electre* dit :

D'où vient qu'il s'attendrit ? je l'entends qui soupire.

Voici ce qu'il faut mettre à la place :

O R E S T E.

O malheureuse *Electre* !

E L E C T R E.

Il me nomme, il soupire !

Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ? etc.

A l'égard de la fin, plus j'y pense plus je crois qu'il faut la laisser comme elle est ; et je suis très-persuadé, étant hors de l'ivresse de la composition, de l'amour propre et de la guerre du parterre, que cette pièce bien jouée serait reçue comme *Sémiramis*, qui manqua d'abord son coup, et qui fait aujourd'hui son effet. Ce serait une consolation pour moi, et de la gloire pour vous, si vous forciez le public à être juste.

Pour l'Annie, il y a long-temps que j'y ai donné les coups de pinceau que vous vouliez, et je vous l'enverrais sur le champ ; si vous me promettiez que les comédiens n'auraient pas l'insolence d'y rien changer. Ils furent sur le point de faire tomber l'*Orphelin de la Chine*, en retranchant une scène nécessaire qu'ils ont été obligés de remettre.

— 1758. Ils allèrent jusqu'à donner à un confident un nom qui est hébreu : vous sentez combien cela irrite et décourage. La Femme qui a raison est dans le même cas, mais je vous avoue que j'aime mieux cent fois labourer mes terres, comme je fais, que de me voir exposé à l'humiliation d'être corrigé et gâté par des comédiens.

Quand je parle de labourer la terre, je parle très à la lettre. Je me fers du nouveau semail avec succès ; et je force notre mère commune à donner moitié plus qu'elle ne donnait. Vous souvenez-vous que, quand je me fis fuisse, le président de *Brosses* vous parla de me loger dans un château qu'il a entre la France et Genève. Son château était une masure faite pour des hiboux ; une comté, mais à faire rire ; un jardin, mais où il n'y avait que des colimaçons et des taupes ; des vignes sans raisin, des campagnes sans blé ; et des étables sans vaches. Il y a de tout actuellement, parce que j'ai acheté la pauvre Comté par bail emphytéotique, ce qui, joint à Ferney, compose une grande étendue de pays qu'on peut rendre aisément fertile et agréable. Ces deux terres touchent presque à mes Délices. Je me suis fait un assez joli royaume dans une république. Je quitterai mon royaume pour venir vous embrasser, mon cher et respectable ami ; mais je ne le quitterais pas assurément pour aucun autre avantage, quel qu'il pût être.

Ne pensez-vous pas que, vu le temps qui court, il vaut mieux avoir de beaux bœufs, des vignes, des bois, des taureaux et des vaches, et lire les *Géorgiques*, que d'avoir des billets de la quatrième loterie, des annuités premières et

secondes, des billets sur les fermes, et même des comptes à faire à Cadix? qu'en dites-vous? 1758.
Et de Babeta, quid? et quid de rege hispano?
 et des nouvelles destructions qu'on nous promet pour l'année prochaine?

Prenez du lait, Madame; engraissez, dormez, et que tous les anges se portent bien.

Je fais tout ce que M. le comte de *la Marche* exige, j'écrirai à *Monin*. J'écris en droiture à 549, qui a daigné m'écrire. Je vous remercie tendrement.

L E T T R E C C X X X.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOFF,
à Moscou.

24 de décembre.

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a quatre ou cinq jours; j'ai reçu le 21 de décembre la lettre dont vous m'honorez du 23 d'octobre, et je ne fais à quoi attribuer un si long retardement. Je vous réitère mes prières, et je vous fais mes très-humbles remerciemens sur vos nouveaux mémoires; vous les intitulez: Réponses à mes objections; permettez-moi d'abord de dire à votre excellence que je n'ai jamais d'objections à faire aux instructions qu'elle veut bien me donner; que je fais simplement des questions, et que je demande des éclaircissemens à l'homme du monde qui me paraît le plus savant dans l'histoire.

1758 — Nous ne sommes encore qu'à l'avenue du grand palais que vous voulez bâtir par mes mains, et dont vous me tracez l'ordonnance. Il y a, dans cette avenue, quelques terres incultes, quelques déserts qu'il faut passer vite. Il est moins question de savoir d'où vient le mot *tsar*, que de faire voir que *Pierre I* a été le plus grand des tsars. Je me garderai bien de mettre en question si le blé de la Livonie vaut mieux que celui de la Carélie ; j'observerai seulement ici, Monsieur, que l'agriculture a été très-négligée dans toute l'Europe jusqu'à nos jours.

L'Angleterre, dont vous me parlez, est un des pays les plus fertiles en blé ; cependant ce n'est que depuis quelques années que les Anglais ont su en faire un objet de commerce immense. La nouvelle charrue et le semoir sont d'une utilité qui semble devoir désormais prévenir toutes les disettes. J'en ai vu beaucoup d'expériences, et je m'en sers avec succès dans deux de mes terres en France, dans le voisinage de Genève. Vous voyez par là que les arts ne se perfectionnent qu'à la longue ; et je vois aussi quelles obligations votre empire doit avoir à *Pierre le grand*, qui lui a donné plusieurs arts, et qui en a perfectionné quelques-uns.

Je me fervirai du mot de *rusien*, si vous le voulez ; mais je vous supplie de considérer qu'il ressemble trop à *prussien*, et qu'il en paraît un diminutif : ce qui ne s'accorde pas avec la dignité de votre empire. Les Prussiens s'appelaient autrefois *Borusses*, comme vous le savez, et, par cette dénomination, ils paraissaient subordonnés aux Russes. Le mot de russes a d'ailleurs quelque chose de plus ferme, de plus noble, de

plus original que celui de russe; ajoutez que russe ressemble trop à un terme très-désagréable dans notre langue, qui est celui de russe, et la plupart de nos dames prononçant les *ss* comme les *ff*, il en résulte une équivoque indécente qu'il faut éviter.

1758.

8.

Après toutes ces représentations, j'en passerai par ce que vous voudrez; mais le grand point, Monsieur, l'objet important et indispensable devant lequel presque tous les autres disparaissent, est le détail de tout ce qu'a fait *Pierre le grand* d'utile et d'héroïque. Vous ne pouvez me donner trop d'instructions sur le bien qu'il a fait au genre humain. La plupart des gens de lettres de l'Europe me reprochent déjà que je vais faire un panegyrique; et jouer le rôle d'un flatteur; il faut leur fermer la bouche en leur faisant voir que je n'écris que des vérités utiles aux hommes.

J'espère aussi, Monsieur, que vous voudrez bien me faire parvenir des mémoires fidèles sur les guerres entreprises par *Pierre I.*, sur ses belles actions, sur celles de vos compatriotes; en un mot, sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de l'empire et à la vôtre.

J'ai l'honneur, etc.

L E T T R E C C X X X I .

A M. T H I R I O T .

Aux Délices , 24 de décembre.

Vous vous trompez, mon ancien ami, j'ai
 1758. quatre pattes au lieu de deux, un pied à Lau-
 fanne, dans une très-belle maison pour l'hiver,
 un pied aux Délices près de Genève, où la bonne
 compagnie vient me voir; voilà pour les pieds
 de devant; ceux de derrière sont à Ferney et
 dans le comté de Tournay que j'ai acheté par
 bail emphytéotique, du président de *Brosses*.

M. Cronmelin se trompe beaucoup davantage
 sur tous les points. La terre de Ferney est aussi
 bonne qu'elle a été négligée; j'y bâtis un assez
 beau château; j'ai chez moi la pierre et le bois;
 le marbre me vient par le lac de Genève. Je me
 suis fait, dans le plus joli pays de la terre,
 trois domaines qui se touchent. J'ai arrondi tout
 d'un coup la terre de Ferney par des acquisitions
 utiles. Le tout monte à la valeur de plus de dix
 mille livres de rente, et m'en épargne plus de
 vingt, puisque ces trois terres défrayent presque
 une maison où j'ai plus de trente personnes, et
 plus de douze chevaux à nourrir.

Nave ferar parvū un magnū ferar unus et idem.

Je vivrais très-bien comme vous, mon ancien
 ami, avec cent écus par mois; mais *Madame*
Denis, l'héroïne de l'amitié, et la victime de
Francfort, mérite des palais, des cuisiniers, des
 équipages, grande chère et beau feu. Vous faites
 très-

rés-fagement d'appuyer votre philosophie de
deux cents écus de rente de plus. — 1758.

Imbecilla volet tractari mollior ætas.

Et il vous faut :

Mundus victus non deficiente crumena.

Nous serons plus heureux, vous et moi, dans
notre sphère, que des ministres exilés, peut-être
même que des ministres en place. Jouissez de
votre doux loisir, moi je jouirai de mes très-dou-
ces occupations, de mes charrues à semoir, de
mes taureaux, de mes vaches.

Hanc vitam in terris Saturnus agebat.

Quel fracas pour le livre de M. *Helvétius* !
voilà bien du bruit pour une omelette ! quelle
pitié ! quel mal peut faire un livre lu par quel-
ques philosophes ? J'aurais pu me plaindre de ce
livre, et je fais à qui je dois certaine affectation
de me mettre à côté de certaines gens ; mais
je ne me plains que de la manière dont l'auteur
traite l'amitié, la plus consolante de toutes les
vertus,

Envoyez-moi, je vous prie, cette abominable
justification de la Saint-Barthelemi ; j'ai acheté
un ours, je mettrai ce livre dans sa cage. Quoi,
on persécute M. *Helvétius*, et on souffre des
monstres !

Je ne connais point *Jeanne*, je ne fais ce que
c'est ; mais je me prépare à mettre en ordre les
matériaux qu'on m'envoie de Russie, pour bâtir
le monument de *Pierre* le créateur, & j'aime

T. 85. *Corresp. générale.* Tome VII. M m

— encore mieux bâtir mon château. Je vous remercie tendrement des cartes de ce malheureux univers.

Tuus V.

LETTRE CCXXXII.

A M. SAURIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Aux Délices, 27 de décembre.

AH ! ah ! vous êtes donc de notre tripot, et vous faites de beaux vers, monsieur le philosophe ? Je vous en félicite, et vous en remercie. Les prêtres d'*Isis* n'ont pas beau jeu avec vous ; l'archevêque de Memphis vous lâchera un macdement, et les jésuites de Tanis vous demanderont une rétractation. Quelle est donc cette *Adelle* dont vous parlez ? est-ce qu'il y a eu une *Adelle* ?

Dites-moi, je vous prie, ce que devient monsieur *Helvétius*. J'aurais un peu à me plaindre de son livre, si j'avais plus d'amour-propre que d'amitié. Je suis indigné de la persécution qu'il éprouve.

Non-seulement l'article en question est imprimé dans la seconde édition des *Cramer*, mais il a excité la bile des vieux pasteurs de Lausanne. Un prêtre, plus prêtre que ceux de Memphis, a écrit un libelle à cette occasion : les ministres se sont assemblés ; ils ont censuré les trois bons et honnêtes pasteurs que j'avais fait signer en votre faveur. Je les ai tous fait taire. Les avoyers de

berne ont fait sentir leur indignation à l'auteur
du libelle contre la mémoire de votre illustre
père, et nous sommes demeurés, votre honneur
et moi, maîtres du champ de bataille. Au reste,
je suis devenu labourer, vigneron et berger;
cela vaut cent fois mieux que d'être à Paris homme
de lettres.

Je vous embrasse du fond de mon tombeau et
de mon bonheur.

LETTRE CCXXXIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 27 de décembre.

J'APPRENDs, Madame, que votre ami et
votre philosophe *Formont* a quitté ce vilain mon-
de. Je ne le plains pas; je vous plains d'être
privée d'une consolation qui vous était nécessaire.
Vous ne manquerez jamais d'amis, à moins que
vous ne deveniez muette; mais les anciens amis
sont les seuls qui tiennent au fond de notre être,
les autres ne les remplacent qu'à moitié.

Je ne vous écris presque jamais, Madame,
parce que je suis mort et enterré entre les Alpes
et le mont Jura; mais, du fond de mon tom-
beau, je m'intéresse à vous, comme si je vous
voyais tous les jours. Je m'aperçois bien qu'il
n'y a que les morts d'heureux.

J'entends parler quelquefois des révolutions de
cour, et de tant de ministres qui passent en

— revue rapidement, comme dans une lanterne
 1758. magique. Mille murmures viennent jusqu'à moi, et me confirment dans l'idée que le repos est le vrai bien, et que la campagne est le vrai séjour de l'homme.

Le roi de Prusse me mande quelquefois que je suis plus heureux que lui; il a vraiment grande raison; c'est même la seule manière dont j'ai voulu me venger de son procédé avec ma nièce et avec moi. La douceur de ma retraite, Madame, sera augmentée, en recevant une lettre que vous aurez dictée; vous m'apprendrez si vous daignez toujours vous souvenir d'un des plus anciens serviteurs qui vous restent.

Vous voyez, sans doute, souvent M. le président *Hénault*; l'estime véritable et tendre que j'ai toujours eue pour lui, me fait souhaiter passionnément qu'il ne m'oublie pas.

Je ne vous reverrai jamais, Madame; j'ai acheté des terres considérables autour de ma retraite; j'ai agrandi mon sépulcre. Vivez aussi heureusement qu'il est possible; ayez la bonté de m'en dire des nouvelles. Vous êtes-vous fait lire le *Père de famille*? cela n'est-il pas bien comique? Par ma foi, notre siècle est un pauvre siècle auprès de celui de *Louis XIV*; mille raisonneurs, et pas un seul homme de génie; plus de grâces, plus de gaieté; la disette d'hommes en tout genre fait pitié; la France subsistera; mais sa gloire, mais son bonheur, son ancienne supériorité..... qu'est-ce que tout cela deviendra?

Digérez, Madame, conversez, prenez patience, et recevez, avec votre ancienne amitié, les assurances tendres et respectueuses de l'attachement du Suisse V.

LETTRE CCXXXIV. 1758

A M. VERNES.

Le

J'AI lu enfin *Candide* : il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer cette coïgnerie ; j'ai, Dieu merci, de meilleures occupations. Si je pouvais excuser jamais l'inquisition, je pardonnerais aux inquisiteurs du Portugal d'avoir pendu le raisonneur *Pangloss*, pour avoir soutenu l'optimisme. En effet, cet optimisme détruit visiblement les fondemens de notre sainte religion ; il mène à la fatalité ; il fait regarder la chute de l'homme comme une fable, et la malédiction prononcée par DIEU même contre la terre, comme vaine. C'est le sentiment de toutes les personnes religieuses et instruites ; elles regardent l'optimisme comme une inquiétude affreuse.

Pour moi, qui suis plus modéré, je ferais grâce à cet optimisme, pourvu que ceux qui soutiennent ce système ajoutassent qu'ils croient que DIEU, dans une autre vie, nous donnera, selon sa miséricorde, le bien dont il nous prive en ce monde, selon sa justice. C'est l'éternité à venir qui fait l'optimisme, et non le moment présent. Vous êtes bien jeune pour penser à cette éternité, et j'en approche.

Je vous souhaite le bien-être dans cette vie et dans l'autre.

P. S. Tâchez, mon prêtre aimable, de savoir et de me dire s'il n'y a pas, au moins, cinq

M m 3

— cents familles françaises dans Genève. Pourquoi
 1758. ce monstre de *Caveyrac* dit-il qu'il n'y en a pas cinquante ? Il faut confondre cet envoyé du diable, qui veut justifier la Saint-Barthelemy, et les cruautés exercées dans la révocation de l'édit de Nantes.

LETTRE CCXXXV.

A M. DE BASTIDE.

Auteur de l'ouvrage intitulé : le Nouveau Spectateur ou le Monde.

JE n'imagine pas, monsieur le spectateur du monde, que vous projetiez de remplir vos feuilles du monde physique. *Socrate*, *Epictète* et *Marc-Aurèle* laissaient graviter toutes les sphères les unes sur les autres, pour ne s'occuper qu'à régler les mœurs. Est-ce donc le monde moral que vous prenez pour objet de vos spéculations ? Mais que lui voulez-vous à ce monde moral, que les précepteurs des nations ont déjà tant sermonné avec tant d'utilité ?

Il est un peu fâcheux pour la nature humaine, j'en conviens avec vous, que l'or fasse tout, et le mérite presque rien ; que les vrais travailleurs, derrière la scène, aient à peine une subsistance honnête, tandis que des personnages en titre fleurissent sur le théâtre ; que les sots soient aux nues, et les génies dans la fange ; qu'un père déshérite six enfans vertueux, pour combler de bien un premier-né qui souvent le déshonore ; qu'un malheureux, qui fait naufrage ou qui périt

quelque autre façon, dans une terre étrangère, —
 lisse au fisc de cet Etat la fortune de ses héritiers. 1758.

On a quelque peine à voir, je l'avoue encore, ceux qui labourent dans la disette, ceux qui ne produisent rien dans le luxe; de grands propriétaires qui s'approprient jusqu'à l'oiseau qui vole, et au poisson qui nage; des vassaux tremblans qui n'osent délivrer leurs maisons du sanglier qui les dévore; des fanatiques qui voudraient brûler tous ceux qui ne prient pas DIEU comme eux; des violences dans le pouvoir, qui enfantent d'autres violences dans le peuple; le droit du plus fort faisant la loi, non-seulement de peuple à peuple, mais encore de citoyen à citoyen.

Cette scène du monde, presque de tous les temps et de tous les lieux, vous voudriez la changer! voilà votre folie, à vous autres moralistes. Montez en chaire avec *Bourdaloue*, ou prenez la plume avec *la Bruyère*, temps perdu: le monde ira toujours comme il va. Un gouvernement, qui pourrait pourvoir à tout, en ferait plus en un an que tout l'ordre des frères prêcheurs n'en a fait depuis son institution.

Lycurgue, en fort peu de temps, éleva les Spartiates au-dessus de l'humanité. Les ressorts de sagesse que *Confucius* imagina, il y a plus de deux mille ans, ont encore leur effet à la Chine.

Mais, comme ni vous ni moi ne sommes faits pour gouverner, si vous avez de si grandes démangeaisons de réforme, réformez nos vertus, dont les excès pourraient à la fin préjudicier à la prospérité de l'Etat. Cette réforme est plus facile que celle des vices. La liste des vertus outrées serait longue; j'en indi-

— querai quelques-unes; vous devinerez aisément
1758. les autres.

On s'aperçoit, en parcourant nos campagnes, que les enfans de la terre ne mangent que fort au-dessous du besoin: on a peine à concevoir cette passion immodérée pour l'abstinence. On croit même qu'ils se sont mis dans la tête qu'ils feront plus sains en faisant jeûner les bestiaux.

Qu'arrive-t-il? les hommes et les animaux languissent, leurs générations sont faibles, les travaux sont suspendus, et la culture en souffre.

La patience est encore une vertu que les campagnes outrent peut-être. Si les exacteurs des tributs s'en tenaient à la volonté du prince, patienter ferait un devoir; mais, questionnez ces bonnes gens qui nous donnent du pain, ils vous diront que la façon de lever les impôts est cent fois plus onéreuse que le tribut même. La patience les ruine, et les propriétaires avec eux.

La chaire évangélique a cent fois reproché aux grands et aux rois leur dureté envers les indigens. Cette capitale s'est corrigée à toute outrance: les antichambres regorgent de serviteurs mieux nourris, mieux vêtus que les seigneurs des paroisses d'où ils sortent. Cet excès de charité ôte des soldats à la patrie, et des cultivateurs aux terres.

Il ne faut pas, monsieur le spectateur du monde, que le projet de réformer nos vertus vous scandalise: les fondateurs des ordres religieux se sont réformés les uns les autres.

Une autre raison qui doit vous encourager, c'est qu'il est peut-être plus facile de discerner les excès du bien, que de prononcer sur la nature du mal. Croyez-moi, monsieur le spectateur, je ne saurais trop vous le dire, attachez-

vous à réformer nos vertus; les hommes tiennent
trop à leurs vices.

1758.

LETTRE CCXXXVI.

A M. DES SOLTIKOF.

Le

J'ABUSE des bontés de M. de Soltikof. Je
le supplie de me mander comment on écrit le
nom des sectaires appelés, dans mes Mémoires,
Kalkonistky ou *Ratzonistky*, ou *Ralkoniky*, ou
Roskolchiqui.

Qui sont donc ces gens - là dont le nom me
fait donner au diable ?

Et les *worsko-jésuites*, ou *vlorsko-jésuites*,
qui sont-ils ? je n'y entends rien. Tous ces drôles-
là ne valent pas la peine qu'on en parle, à moins
qu'ils ne soient bien ridicules, comme sont, chez
nous, tous nos fanatiques.

LETTRE CCXXXVII.

A M. ***.

Aux Délices, 5. de janvier.

Il n'est pas moins nécessaire, mon très-cher
ami, de prêcher la tolérance chez vous que par- 1759.
mi nous. Vous ne sauriez justifier, ne vous en
déplaîse, les lois exclusives ou pénales des An-
glais, des Danois, de la Suède, contre nous,

1759. sans autoriser nos lois contre vous. Elles sont toutes, je vous l'avoue, également absurdes, inhumaines, contraires à la bonne politique, mais nous n'avons fait que vous imiter. Je n'ai pu, par vos lois, acheter un tombeau en Sichem, Si un des vôtres croit devoir préférer, pour le salut de son ame, la messe au prêche, il cesse aussitôt d'être citoyen, il perd tout, jusqu'à sa patrie. Vous ne souffririez pas qu'aucun prêtre dit sa messe à voix basse, dans une chambre close, dans aucune de vos villes. N'avez vous pas chassé des ministres qui ne croyaient pas pouvoir signer je ne fais quel formulaire de doctrine ? n'avez-vous pas exilé, pour un oui et un non, de pauvres memnonistes pacifiques, malgré les sages représentations des Etats-généraux qui les ont accueillis ? n'y a-t il pas encore un nombre de ces exilés, tranquilles dans les montagnes de l'évêché de Bâle, que vous ne rappelez point ? n'a-t-on pas déposé un pasteur, parce qu'il ne voulait pas que ses ouailles fussent damnées éternellement ? Vous n'êtes pas plus sages que nous, convenez-en, mon cher philosophe, et avouez en même temps que les opinions ont plus causé de maux sur ce petit globe, que la peste ou les tremblemens de terre. Et vous ne voulez pas qu'on attaque, à forces réunies, ces opinions ! N'est-ce pas faire un bien au monde que de renverser le trône de la superstition, qui arma dans tous les temps des hommes furieux les uns contre les autres ? Adorer DIEU ; laisser à chacun la liberté de le servir selon ses idées ; aimer ses semblables, les éclairer si l'on peut, les plaindre s'ils sont dans l'erreur ; ne prêter aucune importance à des

questions qui n'auraient jamais causé de troubles si l'on n'y avait attaché aucune gravité : voilà ma religion, qui vaut mieux que tous vos systèmes et tous vos symboles. 1759.

Je n'ai lu aucun des livres dont vous me parlez, mon cher philosophe; je m'en tiens aux anciens ouvrages qui m'instruisent, les modernes m'apprennent peu de chose. J'avoue que *Montesquieu* manque souvent d'ordre, malgré ses divisions en livres et en chapitres; que quelquefois il donne une épigramme pour une définition, et une antithèse pour une pensée nouvelle; qu'il n'est pas toujours exact dans ses citations; mais ce sera à jamais un génie heureux et profond, qui pense et fait penser. Son livre devrait être le bréviaire de ceux qui sont appelés à gouverner les autres. Il restera, et les folliculaires seront oubliés.

Quant à tous vos écrits sur l'agriculture, je crois qu'un paysan de bon sens en fait plus que vos écrivains qui, du fond de leur cabinet, veulent apprendre à labourer les terres. Je laboure et n'écris pas sur le labourage. Chaque siècle a eu sa marotte. Au renouvellement des lettres, on a commencé par se disputer pour des dogmes et pour des règles de syntaxe; au goût pour la rouille des vieilles monnaies ont succédé les recherches sur la métaphysique, que personne ne comprend. On a abandonné ces questions intelligibles pour la machine pneumatique et pour les machines électriques, qui apprennent quelque chose: puis tout le monde a voulu amasser des coquilles et des pétrifications. Après cela on a essayé modestement d'arranger l'univers, tandis que d'autres, aussi modestes, voulaient

réformer les empires par de nouvelles lois.
 1759. Enfin, descendant du sceptre à la charrue, de
 nouveaux *Triptolèmes* veulent enseigner aux
 hommes ce que tout le monde fait et pratique
 mieux qu'ils ne disent. Telle est la succession des
 modes qui changent; mais mon amitié pour
 vous ne changera jamais.

LETTRE CCXXXVIII.

A M. D A R G E T.

Aux Délices, 7 janvier.

Mes pauvres yeux font les très-humbles ser-
 viteurs des vôtres, mon cher et ancien cama-
 rade des bords de la Sprée; je commence à per-
 dre les joyes de ce monde, comme disait
 cet aveugle à madame de *Longueville* qui le
 prenait pour un châtré; je commence à croire
 que la poésie n'a jamais fait que du mal, puis-
 que celles dont vous me parlez vous ont attiré
 de si énormes tracasseries; mais je vous jure que
 vous n'auriez rien à craindre quand même on
 imprimerait à Paris ce qui a déjà été imprimé
 ailleurs; je n'ai jamais entendu parler d'une ma-
 dame d'*Artigny*; il vint chez moi, il y a en-
 viron deux mois, un prétendu marquis en... il,
 qui prétendait avoir des complimens à me faire
 du roi de Prusse; ce marquis étant à pied, et
 n'ayant nulle lettre de recommandation, ne par-
 vint pas jusqu'à moi; il dit qu'il avait des cho-
 ses importantes à me communiquer. Pour ré-
 ponse, je lui fis donner une pistole, et je n'en

ai pas entendu parler depuis. Il est difficile que ce marquis ait transcrit sous l'abbé de Prades *le livre des Poëshies du roi mon maître*; attendu que *le Roi mon maître*, m'a mandé qu'il avait fourré, il y a deux ans, l'abbé de Prades à la citadelle de Magdebourg. En tout cas, mon cher camarade, je peux vous répondre, que vous ne ferez jamais soupçonné d'une infidélité, à moins que ce ne soit avec quelques demoiselles.

Le philosophe de Sans-Souci, n'est pas sans soucis, cependant il m'envoie toujours des caissons de vers avant de donner bataille, et après l'avoir donnée: et avant Maxen, et pendant Maxen, et après Maxen; et dans ces vers il y a toujours de l'esprit, et un fond de génie. Je suis toujours honteux d'être plus heureux que lui, et révérence parler, je ne troquerais pas le château que j'ai fait bâtir à Fereny, contre celui de Sans-Souci; la liberté et la plus belle vue du monde sont deux choses qu'on ne rencontre pas dans tous les châteaux des Rois. J'aurais bien voulu que vous fussiez venu dans nos tranquilles retraites avec madame de Bazincourt; elle auroit été charmée d'avoir un tel écuyer, et je vous aurais bien fait les honneurs de mon petit royaume de Cathai. Je visais toujours à une retraite agréable, lorsque nous étions dans la ville des géants, mais je n'osais en espérer une aussi charmante. J'ai avec moi un homme de lettres qui s'est fait hermite dans mon abbaye, la sœur Bazincourt, la prieure Denis, un neveu qui a pris l'habit; bonne compagnie vient dîner, souper et coucher dans le monastère. Si vous étiez homme

— à y venir passer quelque temps en retraite .
 1759. nous dirions notre office très gaîment. Je ne fais
 si vous savez que le véritable roi mon maître ,
 le roi très-bien-aimé de moi chétif, a daigné
 par un beau brevet rendre mes terres que j'ai
 en France sur la frontière, entièrement franchises
 et libres; c'est un droit qu'elles avaient autre-
 fois, et que Sa Majesté a daigné renouveler
 en ma faveur: de sorte que mes monastères
 sont obligés de prier Dieu pour lui, ce que
 nous faisons très-ardemment; c'est une grâce
 que je dois à M. le duc de *Choiseul*, et à
 madame la marquise de *Pompadour*. Par ma
 foi cela vaut mieux que d'être chambellan. Ne
 m'oubliez pas auprès de M. du *Verney*, ie
 vous en supplie; et dites-lui que je lui serai at-
 taché jusqu'à la mort, car tout moine que je
 suis, je ne suis pas ingrat.

Ihr treue Dicner, georsam Diener
 qui ne mourra pas entre deux capucins.

Voltaire.

LETTRE CCXXXIX.

A M. D E C I D E V I L L E.

Aux Délices, 12 de janvier.

MON cher ami, je suis malade de bonne
 chère, de deux terres que je bâtis, de cent
 ouvriers que je dirige, du cultivateur et du se-
 moir, et de nombre de mauvais livres qui
 pleuvent. Pardonnez-moi si je ne vous écris pas

de ma main : *Spiritus enim promptus est, manus autem infirma.*

1759.

Je soupçonne que vous êtes actuellement dans cette grande villace de Paris, où tout le monde craint le matin pour ses rentes, pour ses billets de loterie, pour ses billets sur la compagnie, et où l'on va, le soir, battre des mains à de mauvaises pièces, et souper avec gens qu'on fait semblant d'aimer.

J'ai appris avec douleur la perte de notre ami Formont ; c'était le plus indifférent des sages : vous avez le cœur plus chaud, avec autant de sagesse, pour le moins. Je le regrette beaucoup plus qu'il ne m'aurait regretté, et je suis étonné de lui survivre. Vivez long temps, mon ancien ami, et conservez-moi des sentimens qui me consolent de l'absence.

Notre odoriférant marquis a fait un effort qui a dû lui coûter des convulsions ; il m'a payé mille écus, par les mains de son receveur des finances. Il faudra que je présente quelquefois des requêtes à son conseil. Le bon droit a besoin d'aide auprès des grands seigneurs, et je vous remercie de la vôtre. Si le marquis savait que j'ai acheté un beau comté, il redouterait ma puissance, et traiterait avec moi de couronne à couronne.

Bonsoir, mon ancien ami. On dit que le cardinal de Bernis a la jaunisse : vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là.

LETTRE CCXL.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 12 de janvier.

1759. **O**UI, il y a bien quaranté ans, mon charmant gouverneur, que je vis cet enfant pour la première fois, je l'avoue; mais avouez aussi que je prédis dès-lors que cet enfant serait un des plus aimables hommes de France. Si on peut être quelque chose de plus, vous l'êtes encore. Vous cultivez les lettres et les sciences, vous les encouragez. Vous voilà parvenu au comble des honneurs, vous êtes à la tête de l'académie de Nancy.

Franchement, vous pourriez vous passer d'académies, mais elles ne peuvent se passer de vous. Je regrette *Formont*, tout indifférent qu'était ce sage; il était très-bon homme, mais il n'aimait pas assez. Madame de *Grassigny* avait, je crois, le cœur plus sensible; du moins les apparences étaient en sa faveur. Les voilà tous deux arrachés à la société dont ils faisaient les agrémens. Madame *du Deffant*, devenue aveugle, n'est plus qu'une ombre. Le président *Hénault* n'est plus qu'à la Reine; et vous, qui soutenez encore ce pauvre siècle, vous avez renoncé à Paris. S'il est ainsi, que ferais-je dans ce pays-là? J'aurais voulu m'enterrer en Lorraine, puisque vous y êtes, et y arriver comme *Triptolème* avec le semoir de M. de *Châteauvieux*. Il m'a paru que je ferais mieux de

de rester où je suis. J'ai combattu les sentimens de mon cœur ; mais, quand on jouit de la liberté, il ne faut pas hasarder de la perdre. J'ai augmenté cette liberté avec mes petits domaines ; j'ai acheté le comté de Tournay, pays charmant qui est entre Genève et la France, qui ne paye rien au roi, et qui ne doit rien à Genève. J'ai trouvé le secret que j'ai toujours cherché, d'être indépendant. Il n'y a au-dessus que le plaisir de vivre avec vous. 1759.

Mettez-moi, je vous en prie, aux pieds du roi de Pologne : il fait du bien aux hommes tant qu'il peut. Le roi de Prusse fait plus de vers, et plus de mal au genre humain. Il me mandait l'autre jour que j'étais plus heureux que lui ; vraiment, je le crois bien ; mais vous manquez à mon bonheur.

Mille tendres respects.

LETTRE CCXL

A M. THIRIOT, à Paris.

Au château de Tournay, 7 de février.

MON ancien ami, on peut, dans une séance académique, reprocher à l'auteur du livre intitulé *l'Esprit*, que l'ouvrage ne répond point au titre, que des chapitres sur le despotisme sont étrangers au sujet, qu'on prouve avec emphase quelquefois des vérités rebattues, et que ce qui est neuf n'est pas toujours vrai ; que c'est outrager l'humanité de mettre sur la même ligne l'orgueil, l'ambition, l'avarice et l'amitié ; qu'il

T. 85. *Corresp. générale.* Tome VII. Na

1759. y a beaucoup de citations fausses, trop de contes puérils, un mélange du style poétique & boufflé avec le langage de la philosophie; peu d'ordre, beaucoup de confusion, une affectation révoltante de louer de mauvais ouvrages, un air de décision plus révoltant encore, etc. etc. On devrait aussi, dans la même séance. avouer que le livre est plein de morceaux excellens

Mais on ne peut voir, sans indignation, qu'on persécute, avec cet acharnement continu, un livre que cette persécution seule peut rendre dangereux, en faisant rechercher au lecteur le venin caché qu'on y suppose. On dit que cette vexation odieuse est le fruit de l'intrigue des jésuites qui ont voulu aller par *Helvétius* à *Diderot*. J'estime beaucoup ces deux hommes, et les indignités qu'ils éprouvent me les rendent infiniment chers.

Je vous prie de me dire quel est le conseiller ou président géomètre, métaphysicien, mécanicien, théologien, poète, grammairien, médecin, apothicaire, musicien, comédien, qui est à la tête des juges de l'Encyclopédie. Il me semble que je vois l'inquisition condamner *Galilée*. L'esprit de vertige est bien répandu dans votre pauvre ville de Paris.

Quelle pitié de fourrer dans leurs caquets un poème sur la religion naturelle ! Les gens un peu instruits savent qu'il y a un poème sur la loi naturelle, dans un recueil d'ouvrages assez connus ; et que le poème tronqué de la religion naturelle est une mauvaise brochure dans laquelle l'auteur est estropié : mais l'auteur ne s'en soucie guère, et fait ce qu'il doit penser des sots et des

sous. Il y a long-temps que j'ai mis entre eux
et moi un fil long de plus d'une brassée. —

1759.

Quand vous ferez *démontmorencié*, vous feriez bien de venir philosopher, avant ma mort, dans mes retraites. Il vaut mieux vivre avec ses amis que d'aller, jusqu'au tombeau, de gîte en gîte et de protection en protection.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E C C X L I I.

A U M E M E.

Aux Délices, le 10 de mars.

J'ai reçu par le savoyard voyageur, mon ancien ami, votre lettre, vos brochures très-cro-tées, et la lettre de madame *Bellet*. Je vais lire ses œuvres, et je vous prie de me mander son adresse; car, selon l'usage des personnes de génie, elle n'a daté en aucune façon; et je ne fais ni quelle année elle m'a écrit, ni où elle demeure. Pour vous, je soupçonne que vous êtes encore dans la rue Saint-Honoré. Vous changez d'hospice aussi souvent que les ministres de place. Madame de *Fontaine* vous reviendra incessamment; elle est chargée de vous rembour-ser les petites avances que vous avez bien voulu faire pour m'orner l'esprit.

J'ai lu *Candide*: cela m'amuse plus que l'His-toire des Huns et que toutes vos pesantes disser-ations sur le commerce et sur les finances. Deux jeunes gens de Paris, m'ont mandé qu'ils res-semblent à *Candide*, comme deux gouttes d'eau.

1759. Moi, j'ai assez l'air de ressembler ici au signor *Pococurante* ; mais Dieu me garde d'avoir la moindre part à cet ouvrage. Je ne doute pas que M. *Joli de Fleuri* ne prouve éloquemment à toutes les chambres assemblées que c'est un livre contre les mœurs, les lois et la religion. Franchement, il vaut mieux être dans le pays des Oreillons que dans votre bonne ville de Paris. Vous étiez autrefois des singes qui gambardiez ; vous voulez être à présent des bœufs qui ruminent : cela ne vous va pas.

Croyez-moi, mon ancien ami, venez me voir ; je n'ai de bœufs qu'à mes charrues.

Si quid novi, scribe, et cum otiosus eris, veni, et vale.

LETTRE CCXLIII.

AM. LE COMTE D'ALBARET, à Turin.

Aux Délices, 10 d'avril.

Vous direz, Monsieur, que je suis un paresseux, et vous aurez raison ; mais vous connaissez ma détestable santé. Ne jugez point de mes sentimens par ma négligence ; croyez que, de tous les paresseux et de tous les malades, je suis celui qui vous est le plus dévoué. Madame Denis va rejouer ; mais pour moi je renonce au tripot. Je suis trop vieux, et je m'affaiblis tous les jours. Vraiment, je ferais charme de voir la traduction de cette *Alzire*. Je suis comme les vieilles qui aiment les portraits dans lesquels elles se trouvent embellies.

Tout ce que vous me dites de madame Pam-
 passadrice de France se rapporte fort à ce qu'elle
 nous a laissé entrevoir. Elle paraît pétrie de grâ-
 ces et de talens. Si j'avais la hardiesse de passer
 les Alpes, ce serait pour elle, pour M. de Chau-
 melin, pour vous, Monsieur, et non pour en-
 tendre des opéra; mais il faut achever ma car-
 rière dans ma retraite. Je suis assez semblable
 aux girouettes qui ne se fixent que quand elles
 sont rouillées. Comptez, que malgré mes misères,
 je sens bien vivement votre mérite et vos bon-
 nés; autant en fait madame Denis. *Un millième*
Voltaire.

1759.

LETTRE CCXLIV.

A M. THIRIOT.

Le 5 de mai.

MORT-DIEU, mon ancien ami, envo-
 yez-moi au plus vite *Abraham Chaumeix cru-*
cifié; on dit que c'est là le titre, c'est au moins
 quelque chose de semblable. Il pleut des bro-
 chures, il en pleuvra toujours, et il faut laisser
 pleuvoir; mais pour la prophétie d'*Abraham*
Chaumeix, ce n'est pas chose à négliger par
 gens comme nous. Employez le crédit de M.
Bouret pour me faire tenir *Abraham Chaumeix*.
 Vous avez vu sans doute madame de *Fontaine*
 que nous vous avons renvoyée en assez bonne
 santé: elle est chargée de payer tous les bijoux
 que vous m'avez fait tenir de Paris. Etes-vous
 encore dans la rue Saint-Honoré ou à l'arsenal?

— Je ne fais pas trop où vous prendre ; vous me
 1759. paraissent un beaucoup plus grand voyageur que
 moi ; vous faites plus de chemin dans Paris que
 je n'en ai fait dans l'Europe. Si vous avez la
 curiosité de voir à Lyon les cours de France
 et de Naples, je vous conseille de pousser jus-
 qu'à Genève. Pour moi, je vous avertis que
 si vous vous contentez de courir d'un bout de
 Paris à l'autre, et que vous ne veniez point chez
 moi, je prendrai le parti de venir vous voir.

Avez-vous pris quelque action dans les fermes
 générales ? On se plaignait autrefois qu'il y eût
 quarante de ces messieurs, et aujourd'hui tout
 le monde l'est ; c'est le royaume qui est fermier
 général du royaume. Cette opération est tout-
 à fait anglaise. Remarquez que, depuis trente
 ans, nous avons tout pris des Anglais : philosophie,
 petite verole, nouvelle charrue et finances. Il
 ne nous manque que de prendre d'eux l'empire
 de la marine. Il me semble qu'on veut vous
 ôter, à vous autres Parisiens, la liberté de pen-
 ser que vous devez aussi aux Anglais ; mais il
 est beaucoup plus aisé de tenir une nation dans
 la stupidité pendant mille ans, comme nous
 avons eu l'honneur d'y être, que de nous y re-
 plonger quand une fois nous en sommes sortis.
 Frère *Berthier*, frère *Abraham Chaumeix* et
 leurs semblables auront beau crier que tout est
 perdu si on se met à avoir le sens commun,
 les cabales les plus infames auront beau exciter
 le parlement de Paris à faire des remontrances
 au roi, et à faire brûler l'Encyclopédie, le roi
 et les philosophes se moqueront du parlement.
 Bonsoir,

LETTRE CCXLV.

MADAME DE FONTAINE, à Paris.

Aux Délices, 5 de mai.

Q Û E j'écrive de la main de notre ami Jean-Louis ou de la mienne, cela est égal ; ma chère nièce, pourvu que j'écrive. Votre sœur n'a pas une santé bien brillante, et n'est pas, à beaucoup près, si ingambe que moi. Je suis devenu plus grand cultivateur et plus grand architecte que jamais : j'élève des colonnades, et j'ai des charmes vernies ; il ne me manque que de tremper mon blé dans de l'eau de lavande. Vous irez, sans doute, bientôt à Ornoï : vous m'y préparerez, s'il vous plaît, les logis ; car soyez très-sûre que j'y viendrai radoter avant qu'il soit deux ans.

Vous me conseillez, en attendant, de faire une tragédie, parce que le théâtre est purgé de petits-mâîtres. Moi, faire une tragédie, après ce que le grand Jean-Jacques a écrit contre les spectacles ? Gardez-vous, sur les yeux de votre tête, de dire que je suis jamais homme à faire une tragédie : non : je ne fais point de tragédie. Vous voudriez, n'est-il pas vrai, une tragédie d'un goût nouveau, pleine de fracas, d'action, de spectacle, bien neuve, bien intéressante, bien singulière, féconde en sentimens, en situations, des mœurs vraies, et cependant nouvelles sur la scène ? vous n'aurez rien de tout cela. Gardez-vous de croire que je fasse une tragédie. Assez d'autres en feront, et suppléeront par l'action

— théâtrale que je leur ai tant recommandée, au
1759. génie qu'à je leur recommande encore plus.

Monsieur le conseiller du grand conseil, je vous suis très-obligé d'avoir rompu avec moi votre silence pythagorique. Vous n'êtes pas l'écrivain le plus fécond de nos jours, mais, quand vous vous y mettez, vous écrivez très-joliment, et vous avez, par-dessus madame de *Fontaine*, le mérite de l'orthographe. J'espère que dans l'année 1760, nous recevrons encore de vous un petit mot qui nous fera grand plaisir.

Monsieur le *Vitruve* d'Ornpi, je ne vous conseille pas de faire à votre château un aussi maudit escalier que vous en avez fait à celui de Tournay. Nous verrons comment vous aurez ajusté les appartemens de votre aile. Je n'oublierai point les offres que vous me faites d'être quelquefois, à Paris, mon ambassadeur auprès des puissances nommées banquiers, notaires, ou procureurs du parlement. Il faut que votre mousquetaire d'*Aumart* ait été blessé dans quelque bataille; c'est le plus déterminé boiteux que nous ayons dans la province: cependant il ne laisse pas de tuer, en clopinant, tous les renards et tous les cormorans qu'il rencontre.

Monsieur le capitaine de cavalerie (*), vous avez fait un cornette qui est le plus malheureux cornette du pays: non-seulement il n'a point de route, mais je ne fais pas trop par quelle route il pourra se tirer des coquins qu'il a engagés pour servir l'Etat. Ce sont des gens très-belliueux, car'ils jettent des pierres à tous les passans, comme faisait mon singe. On a beau les mettre

() M. de *Florian*.

en prison, ils finiront par assassiner leur cher cornette sur le grand chemin.

1759.

Luc m'écrit, du 11 avril, que cette campagne-ci fera plus meurtrière que les autres. Dieu veuille qu'il se trompe! Je crois que nous ne nous trompons pas en nous flattant que *M. de Silhouette* fera, dans son ministère, des choses plus utiles aux hommes que *Luc* n'en fera de dangereuses.

Adieu, ma chère nièce; les deux hermites vous embrassent de tout leur cœur.

Je me suis arrangé avec la république de Genève pour avoir une belle terrasse de trente toises de long. Cela n'est pas bien intéressant, mais c'est un grand embellissement à nos Dêlices, où je voudrais bien vous revoir.

L E T T R E C C X L V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

29 de mai.

C'EST aujourd'hui, mon cher ange, le 19 mai; et c'est le 22 avril qu'un vieux fou commença une tragédie (*) finie hier. Vous sentez bien, mon divin ange, qu'elle est finie et qu'elle n'est pas faite; et que nos maçons, mes bœufs, mes moutons et les loups nommés fermiers généraux, contre lesquels je combats, et deux ou trois procès qui m'amuse, et des correspondances nécessaires, ne me permettront pas de vous envoyer mon griffonnage l'ordinaire pro-

(*) *Tanocrède*.

chain. Mon cher ange, je vous avais bien dit
 1759. que la liberté et l'honneur rendus à la scène
 française, échauffaient ma vieille cervelle. Ce
 que vous verrez ne ressemble à rien, et peut-
 être ne vaut rien. Madame *Denis* et moi nous
 avons pleuré; mais nous sommes trop proches
 parens de la pièce, et il ne faut pas croire à
 nos larmes. Il faut faire pleurer mes anges, et
 leur faire battre des ailes. Vous aurez sur le
 théâtre des drapeaux portés en triomphe, des
 armes suspendues à des colonnes, des processions
 de guerriers; une pauvre fille excessivement
 tendre et résolie; et encore plus malheureuse,
 le plus grand des hommes et le plus infortuné,
 un père au désespoir. Le cinquième acte com-
 mence par un *Te Deum*, et finit par un *De pro-*
fundis. Il n'y a eu jamais sur aucun théâtre aucun
 personnage dans le goût de ceux que j'introduis,
 et cependant ils existent dans l'histoire, et leurs
 mœurs sont peintes avec vérité. Voilà mon
 énigme; n'en devinez pas le mot; et, si vous
 le devinez, gardez-moi le secret le plus invio-
 lable: conspirons, mais ne nous décelons pas;
 donnons la pièce *incognito*. Jouissons une fois
 de ce plaisir; il est très-amusant, et d'ailleurs
 je crois le secret nécessaire. La mesure des
 vers est aussi neuve au théâtre que le sujet.
 Madame *Denis* n'en a point été choquée; au
 quatrième vers, elle s'y est accoutumée. Elle a
 trouvé ce genre plus naturel que l'ancien, et
 quelquefois plus convenable au pathétique. Il
 met le comédien plus à son aise, j'entends le
 bon comédien. Avec tout cela, nous pouvons
 être sifflés, et il faut tâcher de ne l'être pas
 sous mon nom.

Gardez-vous bien d'être aussi empressé de faire voir mon monstre, que je l'ai été à le former. Silence, anges; ou point de pièce. 1759.

Et ce n'est pas assez du silence, il faut jurer, comme *St. Pierre*, que vous ne me connaissez pas.

Nota bene que, dans notre petite drôlerie, nous n'avons ni rois, ni reines, ni princes, ni princesses, ni même de *gouverneur de toute la province*, comme dit *P. Corneille*; et c'est encore un agrément.

Voyez, ô anges! quel pouvoir vous avez sur un fuisse.

Je viens de lire Titus. C'est un tour que vous m'avez joué pour me punir d'avance de l'ennui que je vous causerai; et pour vous punir, je vous adresse ma réponse au petit *Métastase*. Il ne m'a pas donné son adresse; prenez-vous-en à vous, si j'en use si librement.

Je baise toujours le bout des ailes.

LETTRE CCXLVII.

AU MÊME, à Paris.

28 de mai.

JE vous envoie, mon cher ange, mon dernier printemps, mon ouvrage du mois de mai. Il est adressé à M. de *Courteille*. Ce n'est point à moi d'en juger; c'est à vous; mais comment prévoir le succès ou la chute d'une pièce qui n'est ni tragédie, ni comédie, ni en rimes ordinaires, et qui n'a aucun objet de comparaison? Ne sera-t-il pas amusant de la faire don-

— ner par *le Kain* ou par *M. de Lauragais* comme
 1759. l'ouvrage d'un jeune inconnu? J'ai changé la
 mesure, afin que ce maudit public ne me re-
 connût pas à ce qu'on appelle mon style. N'al-
 lez pas vous attendre à de belles tirades, à de
 ces grands vers ronflans, à des sentences, à
 des attrapes-parterre, à de l'esprit, à rien en-
 fin de ce qui est en possession de plaire. Style
 médiocre, marche simple; voilà ce que vous
 trouverez; mais s'il y a de l'intérêt, tout est
 sauvé. Divin ange, je n'ai pas un moment,
 j'ai quitté la Russie pour vous, je retourne à
 Pétersbourg, et je baise en partant les ailes
 des anges.

L E T T R E C C X L V I I I .

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Le 29 de mai.

JE suis toujours surpris, Monsieur, de voir
 que sur les bords de la Néva et de la Mosca
 on écrive et on parle français comme à Versail-
 les. La lettre que *M. de Soltikof* vient de me
 rendre de la part de votre excellence, et sa
 conversation, redoublent ma surprise et mon
 plaisir. Je dois ajouter à ces sentimens ceux de
 la reconnaissance pour vos belles fourrures, et
 pour le thé que boit sa majesté chinoise. Il n'y
 a point, grâce à vos bontés, de potentat en
 Europe qui prenne de meilleur thé que moi,
 et qui ait de plus belles doublures d'habits.

Votre dernier envoi d'instructions met le
 comble à vos magnifiques présens; elles vont

jusqu'à l'année 1721, et je me flatte, Monsieur, que vous m'honorerez bientôt de la suite de vos mémoires instructifs. Je ne négligerai rien pour tâcher de répondre à vos idées et à vos soins. J'espère avoir l'honneur de vous envoyer l'hiver prochain tout l'ouvrage. Je vous prie de trouver bon que je me livre à mon goût et à ma manière de penser ; chaque peintre doit suivre son genre, et employer les couleurs qui lui réussissent le mieux. J'écris dans ma langue ; la plupart des noms doivent être à la française. Nous ne disons point *Alexandros*, mais *Alexandre* ; nous prononçons *Auguste*, et non pas *Augustus*, *Cicéron* au lieu de *Cicéro*, *Athènes* au lieu d'*Athénoi*, etc. Les noms propres, chargés de doubles *w* et de consonnes, seront au bas des pages.

Je suis bien sûr de me rencontrer avec un homme plein de goût, tel que vous êtes, en évitant toute affectation, et sur-tout l'affectation de faire un panégyrique. Il faut laisser aux gazetiers et aux fots le soin de dire : *notre auguste monarque, sa gracieuse majesté, le roi de Prusse est en haute personne à son armée, sa sacrée majesté impériale a pris médecine ; et son auguste conseil est venu la complimenter sur le rétablissement de sa précieuse santé !* A parler sérieusement, tout ce qui tend à nous faire trop valoir, nous met toujours au-dessous de ce que nous sommes.

Vous ne voulez pas non plus qu'on démente des faits avérés de toute l'Europe ; en déguisant une vérité publique, on affaiblit toutes les autres, et la plus mauvaise de toutes les politiques est de mentir. Celui qui, en écrivant l'histoire

— d'*Alexandre*, nierait ou excuserait le meurtre
 1759. de *Cæsus*, s'attirerait le mépris et l'indignation. Si l'expérience m'a pu donner quelque connaissance dans l'art d'écrire, je l'emploierai à augmenter, si je le puis, le respect qu'on doit à *Pierre le grand* et à votre empire, sans flatter personne.

Je pense qu'en m'attachant à ces principes, je ne suivrai que les vôtres. Il ne me restera d'autre regret que celui de n'avoir pu voir l'empire dont j'écris l'histoire, et la personne qui me procure cet honneur et dont je ne ferai que le copiste.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, etc.

LETTRE CCXLIX.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

Aux Délices, mai.

N'AI-JE pas tout l'air d'un ingrat, monsieur le Duc? Il me semble que je devrais passer une partie de ma vie à vous remercier de vos bontés, et l'autre à tâcher de vous plaire; cependant je ne fais rien de tout cela. Je cultive la terre, je fais quelquefois de mauvais vers; mais je me garde de les envoyer aux ducs et pairs qui ont de l'esprit et du goût. Vous n'allez plus à la comédie, et par conséquent je ne veux plus en faire; mais comment peut-on avoir une bibliothèque complète de théâtre, et ne point entendre mademoiselle *Clairon*? comment peut-on acheter fort cher

des pièces de *Hardy*, et ne pas aller à celles de *Corneille*? Avez-vous la tragédie de *Mirame*, dont les trois quarts sont du cardinal de *Richelieu*? La pièce est bien rare; c'était un détestable rimailleur que ce grand-homme. Le cardinal de *Bernis* faisait mieux des vers que lui; et cependant il n'a pas réussi dans son ministère; cela est inconcevable: c'est apparemment parce qu'il avait renoncé à la poésie. Le roi de *Prusse* n'en use pas ainsi; il fait plus de vers que l'abbé *Pellegrin*; aussi a-t-il gagné des batailles. Je ne veux point mourir sans vous avoir envoyé une ode pour madame de *Pompadour*. Je veux la chanter fièrement, hardiment, sans fadeur; car je lui ai obligation. Elle est belle; elle est bienfaisante, sujet d'ode excellent. Elle a eu la bonté de recommander à M. le duc de *Choiseul* un mémoire pour mes terres, terres libres comme moi, terres dont je veux conserver l'indépendance comme celle de ma façon de penser.

Je me suis fait un drôle de petit royaume dans mon vallon des Alpes; je suis le vieux de la montagne, à cela près que je n'assassine personne. Madame de *Pompadour* a favorisé ma petite souveraineté écornée. Savez-vous bien, monsieur le Duc, que j'ai deux lieues de pays qui ne rapportent pas grand'chose, mais qui ne doivent rien à personne?

Que les Dieux ne m'ôtent rien,
C'est tout ce que je leur demande.

On m'a écrit que M. de *Silhouette* faisait de très-bonne besogne. Il est vrai que celui-là n'a point fait de vers, mais il a traduit *Pope*, et

— voilà pourquoi il est bon ministre. Monsieur
 1759. le Duc, vous avez fait de très-jolis vers, de ma
 connaissance ; fourrez-vous dans le ministère,
 vous réussirez infailliblement. Je me jette du
 mont Jura aux pieds de Montrouge. Je m'oc-
 cupe à ensemençer mes terres, à les rendre fé-
 condes, et les filles aussi, non pas en les se-
 mant, mais en les mariant; je suis bon citoyen.
 Oh ! le roi le saura, monsieur le Duc, et je
 vois d'ici qui lui en fera ma cour. Jouissez de
 votre vie charmante, et continuez vos bontés
 au suisse *Voltaire.*

L E T T R E C C L.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3. de juin.

Les ailes des anges m'ont obombré, mon
 cher et respectable ami ; j'ai le brevet pour Fer-
 ney plus favorable que je n'avais osé le de-
 mander et l'espérer : il est pour moi comme
 pour madame Denis. Je n'aurais jamais osé pré-
 tendre que mon nom fût couché en parchemin
 dans une patente signée *Louis.*

Monsieur l'ambassadeur, recevez mes très-
 humbles actions de grâce.

Mon cher ange, vous avez voulu un pot de
 vin pour vos négociations : vous devez l'avoir
 reçu ; vous devez avoir lu mon petit drame.
 Si j'avais pu deviner que M. le duc de *Choiseul*
 pousserait ses bontés, que je vous dois, *jusqu'à*
parler de moi dans la chambre du roi, j'aurais,
 moi, poussé l'insolence jusqu'à demander dans

le brevet l'infertion des droits de Tournay; cela n'aurait rien coûté; et cette grâce si naturelle était tout aussi facile que l'autre. Ma modestie m'a perdu, je n'ai pas eu la témérité de parler de moi; je n'ai demandé les droits de Ferney que pour ma nièce; mais Tournay ne regardait que moi, et je me suis tu. 1759.

Maintenant que mon brevet pour Ferney est obtenu, je n'ai pas l'insolence d'en demander un second pour Tournay. Figurez-vous quel plaisir ce serait d'avoir deux terres entièrement libres, et comme cela irait à l'air de mon visage. M. de Broffes m'a garanti tous les droits de sa terre; mais c'est le beau billet qu'a la Châtre. Ils disent qu'il n'a pu me garantir des droits qui lui sont personnels, tant pis pour lui; il ne m'a vendu qu'à cette condition, mais tant pis pour moi qui serai vexé.

M. le parmesan, qui êtes envoyé chez vous, je vous ai fait mon compliment (*). Vous avez été obligé d'écrire à Parme, vous n'avez pas le temps d'écrire aux Délices; cependant je vous ai envoyé une tragédie. Pour Dieu, donnez-moi un petit signe de vie. Que dites-vous de l'avis à frère Bertier et à monsieur des nouvelles ecclésiastiques?

Mille tendres respects à tout ange.

(*) M. d'Argental, conseiller d'honneur au parlement de Paris, venait d'être nommé ministre plénipotentiaire de Parme à Paris.

L E T T R E C C L I .

A U M Ê M E .

Délices, 15 de juin.

— **M**ON divin ange parmesan, je reçois enfin
1759. un mot de votre écriture céleste, et un volume
de critiques de *Scaliger*, de la main de ma-
dame l'envoyée de Parme. Sa négociation ne
fera pas difficile. Vous ne songez pas qu'il s'est
passé trois semaines entre l'envoi de la che-
valerie et votre réponse; et que, pendant trois
semaines, il faut bien qu'une tragédie ait le
temps de changer de visage: aussi en a-t-elle
changé tous les jours. Je viens d'entrevoir quel-
ques critiques auxquelles j'ai répondu, il y a
plus de quinze jours, par des vers bons ou
mauvais.

Quelque respect que j'aye pour ce barbare
de grand-homme, *Pierre I*, je l'abandonne à
tout moment pour mes chevaliers. Les terres
me désolent, M. d'*Espagnac* m'opprime, les
fermiers généraux me tourmentent, j'ai peu de
foin; et cependant il faut faire des tragédies
et des histoires avec une fanté déplorable. Ma-
demoiselle *Fel* a beau adoucir mes maux par
son joli gôfier, la tête va me tourner.

Mon cher ange, quelle différence de M. le
duc de *Choiseul* à monsieur l'abbé! Cependant
vous n'aviez point hébergé, alimenté, rasé, dé-
falteré, porté M. le duc de *Choiseul*. J'augure
bien de nos affaires, entre les mains d'un homme
qui pense si noblement, qui fait du bien à ses

mis; c'est une belle ame. Dites-moi donc un
 eu : n'est-il pas très-bien avec la personne
 nvers qui on prétend que *Babet* fut ingrate? 1759.

Ah ça, combien de fromages de Parmesan vous
 onne-t-on par année? n'est-ce pas douze mille?

Je veux que mon ange soit à son aise. Vrai-
 nent, M. le duc de *Choiseul* a eu très-grande
 aison de créer ce poste; le beau-père *Stanislas*
 un ministre, et le gendre n'en aurait pas!

La poste part, je n'ai pas eu le temps de lire
 e volume de madame d'*Argental*; je vais le
 évorer. Je baise le bout de vos ailes à tous tant
 ue vous êtes, le suisse *V.*

LETTRE CCLII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 15 de juin.

JE reçois, mon ancien ami, votre seconde
 ettre et votre mémoire; vous avez la bonté de
 n'envoyer encore quelques rogatons. Je suis
 très-fâché que les idées philosophiques et les
 égiogues de ceux qui ont pris le nom de *Salomon*,
 courent le monde: passe encore si c'étaient les
 ouvrages de mon *Salomon* du Nord; il est fait
 pour être condamné par la forbonne; il n'a ja-
 mais commencé aucune de ses pièces par dire à
 une femme : *donnez-moi un baiser sur la*
bouche.

J'ai grand' peur que mes paraphrases du sage
 de Jérusalem ne courent d'une manière très-fau-
 tive; les copistes et les commentateurs ont altéré
 le texte dans tous les temps.

— Je n'ai point de foi au débarquement du *Pr*
 1759. *tender* en Ecoſſe ſur une flotte ruſſe et ſuédoïſe ;
 cela me paraît tiré des Mille et une nuits. A l'é-
 gard de notre deſcente, je fais des vœux pour
 elle ; mais je crains furieufement les philoſophes
 anglais poſſeſſeurs d'environ deux cents quatre-
 vingts vaiſſeaux de guerre. Ce ſont deux cents
 quatre-vingts problèmes newtoniens, difficiles
 à réſoudre par nous autres cartéſiens.

Pour moi, je ne m'occupe que de mon czar
Pierre ; j'aime les créateurs ; tout le reſte me
 paraît peu de choſe. Je ſuis bien aïſe de faire
 voir que les héros n'ont pas la première place
 dans ce monde : un légiſlateur eſt à mon ſens,
 bien au-deſſus d'un grenadier ; et celui qui a
 formé un grand empire, vaut bien mieux que
 celui qui a ruiné ſon royaume.

Si M. de *Silhouette* continue comme il a com-
 mencé, il faudra lui trouver une niche dans le
 temple de la gloire, tout à côté de *Jean Baptiſte*
Colbert. Je vous en donnerai une dans le tem-
 ple de l'amitié, ſi vous m'écrivez quelquefois.
 Vos lettres contiennent toujours des choſes in-
 téreſſantes et ſont toujours grand plaïſir à l'oncle
 et à la nièce.

Mandez-moi ſi vous êtes aſſez heureux pour
 avoir quelques actions dans les fermes générales.
 Je crois que ce ſera le meilleur bien du royaume ;
 mais, pour moi, je donne la préférence à mes
 bœufs, à mes chevaux, à mes moutons et à
 mes dindons ; et je préfère la vie patriarcale à
 tout. Quand vous viendrez me voir, je ſerai
 tuer un chevreau, je répandrai de l'huile ſur
 une pierre, et nous adorons enſemble l'Eternel.

Le patriarche ſuiſſe.

L E T T R E C C L I I I .

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 de juin.

CETTE dépêche sicilienne doit être adressée —
madame l'envoyée de Parme, qui s'est don- 1759.
née la peine de faire un si beau mémoire, et
le l'écrire tout entier de sa main. Il paraît bien
qu'elle doit partager toutes les négociations de
monsieur l'envoyé; elle connaît à fond toutes
les affaires de la Sicile; toutes ses réflexions
sont justes, profondes et fines; ses raisonnemens
forts et pressans, bien déduits, clairement ex-
posés, prouvés, appuyés. C'est un petit chef-
d'œuvre que ce mémoire; et, ce qui n'est ja-
mais arrivé et n'arrivera plus, c'est que l'auteur
adopte sans restriction toutes les critiques qu'elle
a eu la bonté d'envoyer: il en fait aussi hon-
neur à tous les anges, et baise le bout de leurs
ailes avec une profonde humilité et les remer-
ciemens les plus tendres et les plus sincères.

O anges! ne soyez en peine de rien; notre
nièce et moi nous pensions comme vous, pres-
que sur tous les points; mais nous n'avons pu
résister à la rage de vous envoyer au plus vite
notre Chevalerie, et de vous faire voir, qu'à
soixante et six ans on a encore du sang dans les
veines. Tancrède a été fait comme Zaïre, en
trois semaines: nous en avons des témoins; et,
à l'heure où nous faisons cette dépêche, nous

— attestons le ciel que tout est corrigé à-peu-près
1759. suivant vos divines intentions que nous avons à
moitié devinées et à moitié suivies.

Nous sentons avec douleur que notre intrigue est fondée sur un billet équivoque, comme celle de Zaïre; nous avouons en cela notre insuffisance et la stérilité de notre imagination; mais nous réparerons cela par un gros bon sens qui régnera dans toute la pièce. Notre bon sens est très-aidé par les lumières des anges. Le message porté chez les Maures, pour arriver à Messine, n'était pas sans difficulté; le balourd qui porte ce billet a aussi son embarras. Ce sont les cordes et les poulies qui font mouvoir la machine; il faut qu'elles aillent juste, j'en conviens; mais il faut que cette machine soit brillante, pompeuse; que tout intéresse, que le cœur soit déchiré, que les larmes coulent, qu'un grand et tendre intérêt ne laisse pas aux spectateurs le temps de la réflexion, et qu'ils ne songent aux poulies qu'après avoir essuyé leurs larmes.

Mon Dieu! que je fus aise quand j'appris que le théâtre était purgé de blancs poudrés, coiffes au rhinocéros et à l'oiseau royal! Je riais aux anges en tapissant la scène de boucliers et de gonfanons. Je ne fais quoi de naïf et de vrai dans cette chevalerie me plaisait beaucoup, et soyez vivement persuadée que, si mes sains étaient faits, la pièce en voudrait beaucoup mieux.

M. le conseiller de grand'chambre, d'Espagnac, me glace encore l'imagination, mes sieurs les fermiers généraux la tourmentent, mes maçons l'excèdent; il faut que j'arrange une colonnade le matin, et que je rapetasse une scène

ce soir. Je vois encore, que je serai obligé de présenter une incivile requête par la main des juges à M. le duc de Choiseul, et que j'abuserai l'excès de leur bonté. 1759.

Au milieu de tout cela, il faut faire imprimer l'histoire d'une création de deux mille lieues, par l'auguste barbare *Pierre le grand*, et faire connaître cent peuples inconnus. Mais retournons à Syracuse.

Je suppose que mes juges trouveront bon que les biens de *Tancrede* soient une dot que l'Etat donne à *Orbassan* pour son mariage; ils verront, sans doute, que cette circonstance le rend plus précieux à *Tancrede* et à sa maîtresse; ils seront convaincus qu'il serait inutile de parler de cette donation dans le conseil d'Etat, si ce n'était pas en des articles du mariage. Il ne faut pas, à la vérité, qu'*Orbassan* reproche au beau-père de s'y opposer; mais il n'est peut-être pas mal qu'un autre chevalier fasse ce reproche au beau-père. J'aime assez ces contestations parmi des gens du temps passé, dont la politesse n'était pas la nôtre, et qui avaient plus de casques que de chemises.

Mes juges voient bien qu'à l'égard du billet porté par le balourd, quatre vers, au plus, suffiront pour graisser cette poulie.

Mes juges sentent que c'est une chose fort délicate de faire demander *Aménaiide* en mariage par un circoncis; c'est bien assez que quelque brutal de chevalier dise qu'en effet il y a eu un beau farrafin qui a fait du bruit dans la ville, qu'il nomme même ce jeune mahométan, et qu'il fasse tomber sur lui tous les soupçons les plus vraisemblables.

— 1759. Mes juges verront combien il est aisé à ce soldat intime ami de *Tancrede*, de dire, au commencement du troisième acte, qu'il fit un tour à la ville, il y a deux jours, et qu'il y entendit murmurer du mariage d'*Orbassan*.

Mes juges savent qu'il suffit de quatre vers dans un endroit, et d'une douzaine dans un autre, pour expliquer ce qui n'est pas assez clair, et pour rendre l'intérêt plus touchant. Le commencement du cinquième acte, par exemple, avait besoin d'être retouché, et je crois actuellement la scène du père et de la fille beaucoup plus intéressante; enfin, il me paraît qu'on ne m'a prescrit que des choses aisées à faire.

J'avertis humblement que ces mots, *ce billet adultère*, ne révolteront point quand il n'y aura pas de petits-maitres sur le théâtre; ce n'est pas que je sois beaucoup attaché à ce mot, et qu'il ne soit très-facile d'en substituer un autre; mais je le crois bon, et je le dis pour la décharge de ma conscience.

Vous avez grande raison, Madame, de vous écrier et de m'accuser de barbarie allobroge sur *ces beaux nœuds dont nos cœurs étaient joints, dont on peut accuser ou vanter son courage*. Vous avez le nez fin, et moi aussi; cela ne vaut pas le diable, et cela fut corrigé un quart d'heure après avoir eu l'impertinence de vous l'envoyer.

Je vais sortir du Kamshatka où je suis à présent, et j'aurai l'honneur de vous envoyer la pièce avant qu'il soit un mois; mais, avant ce temps-là, il se pourrait bien faire que je couchasse par écrit un beau mémoire dans lequel je m'accuserais de l'énorme bêtise de m'être fié

à des billets de garantie pour les privilèges de ma terre de Tournay. 1759.

M. d'*Argental* s'étant bien voulu charger des finances du sieur *Peffellier*, il les enverra quand il pourra; je ne suis pas pressé d'argent. De quoi s'avise *Peffellier* de gouverner les finances? a-t-il trouvé quelque chose de mieux que les actions sur les fermes? Cependant si M. d'*Argental* a la condescendance de m'envoyer cet écrit, ne peut-il pas le faire contresigner? Je le mettrai dans les rayons de ma petite bibliothèque, destinés aux feseurs de projets; j'en ai déjà bon nombre.

Dites-moi donc, mes anges, n'avez-vous pas douze mille parmesans au moins par an? mais aussi n'êtes-vous pas obligé d'avoir une plus grosse maison? Je me flatte que vous avez renoncé entièrement à la grand'chambre; c'est un cu de sac bien ennuyeux. Et puis, quel bavard que cet avocat général!

Mes anges, je suis plus que jamais votre suisse V.

.. LETTRE CCLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 de juin.

MON divin ange parmesan, si je n'obéis pas bien, j'obéis vite. Il y a quelques coups de lime à donner, nous l'avouons; mais prenez toujours, et, avec le temps, toutes les lois de madame d'*Argental* seront exécutées. On fait bien qu'en parlant du courrier qui va porter le billet doux, la confidente peut dire:

T. 85. *Corresp. générale*. Tome VII. P p

1759.

Il vous fut attaché des vos plus jeunes ans,
 Vos intérêts lui sont aussi chers que sa vie.

et en faire ainsi un excellent domestique qui fait pendre sa maîtresse en ne disant pas son secret. Il y a encore quelque chose à fortifier au cinquième acte; mais il s'agit à présent d'une importante négociation. Votre suisse vous donnera bientôt autant d'affaires que votre Parme.

Madame la marquise a su que je faisais un drame, et moi je lui ai écrit galamment que je le lui enverrais, que je le soumettrais à ses lumières, que je me souvenais toujours des belles décorations qu'elle eut la bonté de faire donner à Sémiramis, etc. Elle m'a répondu qu'elle attendait la pièce. Que faut-il donc faire, mon cher ange? la donner à M. le duc de *Choiseul*, et que M. le duc de *Choiseul* la donne à madame la marquise, comme un secret d'Etat. Elle fera ses observations, elle protégera notre Sicile. Je suis suisse, il est vrai; mais je fais mon monde, et je veux que les prêtres sachent que je suis bien en cour.

Vous voyez, mon divin ange, que je donne toujours la préférence au spirituel sur le temporel; vous serez bientôt outre-cuidé d'un mémoire sur Tournay.

Mais M. le comte de *Choiseul* part-il bientôt? je voudrais lui envoyer quelque chose pour l'amuser sur la route. Qu'il n'oublie point la comtesse de *Bentlinck* à Vienne, s'il veut être amusé.

L E T T R E C C L V.

A U M Ê M E.

29 de juin.

MON divin ange, moi fâché contre vous ! —
qui vous a dit cette anecdote ? où l'avez-vous 1759.
prise ? Vous êtes bien mal instruit pour un plénipotentiaire. Ne fais-je pas que vous avez eu plus d'une affaire ? et ne fais-je pas encore que vous avez daigné vous intéresser aux miennes ? Je ne suis pas si bête que je n'entende raison. Ne l'ai-je pas entendue sur les chevaliers ? n'ai-je pas fourbi de nouveau leurs armes ? n'ai-je pas à peu-près fait ce que madame *Scaliger* ordonnait ?

Mon ange, que les fondemens soient bien ou mal faits, il n'importe : il faut donner la maison à madame la marquise ; il faut la confier à M. le duc de *Choiseul* ; et que, de ses mains bienfaisantes, elle passe dans les belles mains de son amie. Il voulait, disiez-vous, une tragédie pour pot de vin du brevet ; la voilà. Trêve à vos critiques ; laissez place à M. de *Choiseul* et à madame de *Pompadour*, pour faire les leurs ; ils s'en intéresseront davantage au bâtiment, quand ils y auront mis quelques pierres. Ceci n'est point affaire de théâtre, c'est affaire d'Etat.

Vous m'avez laissé ignorer la bonne plaisanterie de la grand chambre qui voulait députer à l'enfant, et empêcher qu'aucun conseiller du parlement connût jamais les intérêts d'aucun Etat. Enfin, vous voilà compatible. Est-il vrai que vos confrères ont rendu un arrêt contre ceux

— qui ne saignent pas dans la pleurésie? Cet arrêt
1759. doit être imprimé avec celui qui condamne
l'Encyclopédie. On pourrait faire un beau volume de ces arrêts-là.

Qu'importe, mon cher ange, qu'on donne mon Russe tome à tome ou tout en bloc? c'est l'affaire des libraires, et je ne m'en mêle pas. Je me mêle de plaire à l'autocratrice de toutes les Russies; il me faut une impératrice au moins dans mes intérêts, car je ne peux en conscience aimer *Luc*: ce roi n'a pas une assez belle ame pour moi. Il me semble que M. le duc de *Choiseul* le connaît bien. Je vous demande en grâce, mon cher ange, de souhaiter au moins qu'il soit puni. Et ce polisson de *Gresset*, qu'en dirons-nous? quel fat orgueilleux! quel plat fanatique! et que les vers de *Piron* sont jolis! Mais que M. d'*Espagnac* est raboteux, qu'il est difficile! Il demande des choses impossibles, des choses que je n'ai point: c'est le Dieu des jansénistes; il commande pour qu'on n'obéisse pas. Je lui ai donné dix fois plus d'éclaircissemens que jamais aucun possesseur de *Ferney* n'en a donné depuis le douzième siècle. Je suis aussi honteux que reconnaissant de vos bontés, de vos peines, de celles de M. l'ambassadeur de *Chauvelin*; je baise toutes les ailes.

Je ne peux encore penser à un sous-brevet pour *Tourney*; je ne peux que songer à vous, mes anges, à *Pierre le grand*, à mes chevaliers et à mes soins, vous embrasser tendrement avec la plus vive reconnaissance, et vous aimer à jamais. Je suis très-malingre; comment vous portez-vous?

L E T T R E C C L V I.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 29 de juin.

EN bien, mon cher ami, vous êtes donc re-
venu à vos moutons; mais vous les quittez tous
les ans, et je n'abandonne jamais les miens,
quoiqu'ils ne soient pas si gras que les vôtres. 1759.

Vous êtes enthousiasmé avec raison de notre
ministre des finances et de mademoiselle Du-
bois; on dit grand bien de l'un et de l'autre.
Je suis bien aise de voir un homme de lettres
contrôleur général. Il a traduit un Varburton
qui vous démontre net que jamais les lois de
Moïse n'ont laissé seulement soupçonner l'im-
mortalité de l'ame. Il a traduit le *Tout est bien*;
mais quand dirons-nous: *Tout n'est pas mal*?
Le génie de M. de *Silhouette* est anglais, cal-
culateur et courageux; mais, si on nous prend
des *Guadeloupe*, si ces maudits Anglais ont
plus de vaisseaux que nous, et meilleurs, si les
frais de la visite qu'on veut leur rendre sont
perdus, si les dépenses immenses d'une guerre
juste, mais ruineuse, absorbent les revenus de
l'Etat, ni M. de *Silhouette* ni *Pope* n'y pour-
ront suffire.

J'ai pris le parti de mettre une partie de ma
fortune en terres: le roi de Prusse ne les sacca-
gera pas, et elles porteront toujours quelques
grains. Les biens en papier dépendent de la
fortune, ceux de la terre ne dépendent que de
DIEU. Si vous gouvernez votre Launay, vous
savez que cette occupation emporte un peu de

— temps; mais avouez qu'on en perd à Paris bien
1759. davantage. Je conduis tout le détail de trois
terres presque contigues à mon hermitage des
Délices; j'ai l'insolence de bâtir un château dans
le goût italien; *nel gran gusto*; cela n'empê-
chera pas, mon ancien ami, que vous n'ayez
votre *Pierre le grand* et une tragédie d'un
goût un peu nouveau.

Puisque *Gresset* a renoncé à embellir la scène,
il faut bien que je la gâte. Je me damne, il
est vrai; cela est honteux à mon âge; mais
j'aime passionnément à me damner. Vous con-
naîtrez, sans doute, l'épigramme de *Piron* sur
ce fanatique orgueilleux de *Gresset*. Qu'elle est
jolie! qu'elle est bien faite! que l'insolent ex-
jésuite est bien puni! Et que dites-vous du ré-
vérend père *Poignardini Malagrida* qu'on pré-
tend avoir été loyalement brûlé à Lisbonne?
Malheureusement, ces nouvelles viennent des
jansénistes. Qu'on les brûle ou qu'on les ca-
nonise, peu m'importe à moi, patriarche, qui
ne connais plus que mes troupeaux, et qui ne
suis point de leurs ouailles.

Savez-vous que le roi m'a donné de belles
lettres patentes, par lesquelles mes terres sont
conservées dans leurs anciens privilèges? et ces
privilèges sont de ne rien payer du tout, d'être
parfaitement libre. Y a-t-il un état plus heu-
reux? Je me trouve entre la France et la Suisse,
sans dépendre ni de l'une ni de l'autre. La
grâce du roi est pour madame *Denis* et pour
moi. Tout cela ferait bon, si on digérait. Vous
digérez, mon cher ami; mon estomac est dé-
plorable; *spiritus promptus est, caro autem*
infrma. Mon cœur est toujours à vous.

L E T T R E C C L V I I .

A M O N S I E U R

LE COMTE DE SCHOUVALOF, à Pétersbourg.

Au château de Tournay, le 10 de juillet.

M O N S I E U R ,

U NE grande fluxion sur les yeux me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, et du plaisir de continuer, aussi rapidement que je le voudrais, l'Histoire de *Pierre le grand*. Je l'ai poussée jusqu'à la bataille de Pultava. Le journal que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer, me sert à constater les dates, et à rapporter les événemens avec exactitude. 1759.

J'espère toujours, Monsieur, que non-seulement vous aurez la bonté de me faire parvenir la suite de ce journal, mais que je recevrai de vous des lumières sur tout ce qui peut rendre ces événemens plus intéressans pour le public, et plus glorieux pour le monarque.

Je vois bien dans les mémoires qu'on m'a confiés, quel jour on a pris une ville; je vois le nombre des morts, des prisonniers, dans une bataille; mais je ne vois rien qui caractérise *Pierre le grand*. Le lecteur désirera sans doute, de savoir comment il traita les principaux officiers suédois prisonniers, après la bataille de Pultava; comment la plupart des capitaines et des soldats furent transportés en Sibérie; comment ils y vécurent; avec quelle

—générosité l'empereur renvoya le prince de *Wir-*
 1759. *temberg*; pourquoi le comte *Piper* fut détenu
 dans une prison rigoureuse; comment on traita
 les généraux *Renschild* et *Lævenhaupt*, et les
 autres; quel fut réellement l'appareil du triom-
 phe à Moscou. Un billet de lui, une réponse,
 un mot, deviennēt, dans de telles circonstan-
 ces, des choses importantes pour la postérité;
 ses négociations, sur-tout, doivent être un des
 plus grands objets de son histoire.

Mais, Monsieur, tous les princes ont négocier, tous ont assiégé des villes et donné des batailles, nul autre que *Pierre le grand* n'a été le réformateur des mœurs, le créateur des arts, de la marine et du commerce. C'est par là, sur-tout, que la postérité l'envisagera avec admiration: elle voudra être instruite en détail de tout ce qu'il a créé; elle demandera compte du moindre chemin public, des canaux pour la jonction des rivières, des réglemens de police et de commerce, de la réforme mise dans le clergé; en un mot, de tous les objets sur lesquels il a étendu ses soins.

Il est même nécessaire que toutes ses grandes entreprises, depuis la Finlande jusqu'au fond de la Sibérie, soient présentées au public dans un jour si lumineux, et d'une manière si imposante, que les lecteurs ne puissent pas regretter ces anecdotes désagréables dont tant de livres sont remplis, et que la gloire du héros empêche de s'informer des faiblesses de l'homme.

J'ignore, Monsieur, si c'est votre intention que l'Histoire de *Pierre le grand* soit suivie d'un chapitre dans lequel je ferais voir, en raccourci,

sourci, comment on a suivi en tout les vœux de ce législateur; avec quelle splendeur on a achevé ce qu'il avait commencé; et tout ce que votre nation a fait de grand jusqu'au temps heureux de l'impératrice régnaute. Je fais mille vœux pour la durée et le bonheur de son empire; j'en fais d'aussi ardents pour votre personne. Le protecteur des arts doit m'être bien cher; l'ouvrage dont vous m'avez chargé m'inspire de la reconnaissance; toutes vos bontés me sont précieuses.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CCLVIII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Tournay, par Genève, 20 de juillet.

MADAME la parfemane, il faut commencer par vous rendre mille actions de grâce. Quelle bonté vous avez d'entrer dans tous ces détails de vieux chevaliers! et, ce qui m'en plaît encore autant, c'est que vous avez une fanté brillante; car rien ne peserait tant à une malade que d'écrire tant de choses si réfléchies. Je l'éprouve bien tristement; il m'a pris un éblouissement, un je ne fais quoi, qui accomode fort peu les idées. Tronchin est venu au secours de ma pie-mère et de ma dure-mère; et c'est à son insçu que j'ai l'honneur de vous écrire. J'ai mis, mes divins anges, toutes vos remarques avec la pièce; et je ne reverrai ce

— procès que quand j'aurai la tête bien nette. En 1759. attendant, je vous envoie, pour vous amuser, le drame (*) de feu M. *Thompson*, traduit par mon ami M. *Fatema*.

Je ne veux, d'ici à quinze jours, penser ni aux chevaliers, ni à *Pierre le grand*; j'oublierai jusqu'à M. l'abbé d'*Espagnac*. Il n'en est pourtant pas des affaires comme d'une pièce de théâtre et d'une histoire; ces ouvrages gagnent à se reposer, et les affaires perdent à n'être pas suivies. Mais, si je veux vivre, j'ai besoin d'un parfait repos pour quelque temps.

Ne vous fâchez pas contre moi d'être comtesse, c'est un usage reçu; c'est un titre qu'on donne à beaucoup de ministres qui ne vous valent pas; et, si vous étiez en pays étranger, il faudrait bien vous y accoutumer malgré vous. Tout mon malheur est que vous n'ayez pas l'ambassade de Suisse; mais pourquoi non? cela vaut cent mille livres de rente; et on est bien pis que comte, on est roi. Après le plaisir de voir couper ses blés et battre en grange, c'est le premier des emplois; les douze mille fromages de Parmesan ne sont rien en comparaison. Vous auriez une bonne troupe de comédiens à Soleure, vous viendriez voir le petit château que je bâtis, vous seriez enchantée de mon château; il est d'ordre dorique, il durera mille ans. Je mets sur la frise *Voltaire fecit*. On me prendra, dans la postérité, pour un fameux architecte. Vous ne vous souciez point de tout cela, parce que vous êtes à Paris; mais, peut-on ne jamais sortir de Paris? J'aime mon czar qui, dans un clin d'œil, allait bâtir à Archang.

(*) Socrate.

gel , à Astracan , sur la mer Noire , sur la mer Baltique. Mon Dieu , que vous êtes casaniers. 1759.

Dites - moi donc comment se trouve M. le comte de *Choiseul* de son voyage ; ne sera-t-il pas bien excédé de l'étiquette de la cour de Vienne ? Vous n'auriez point d'étiquette en Suisse , vous régneriez comme vous voudriez. Si je n'avais pas acquis des terres qui me tournent la tête , je supplierais M. le duc de *Choiseul* de me donner un consulat au grand Caire ou en Grèce. J'enrage de mourir sans avoir vu les pyramides et les ruines du théâtre d'*Eschyle*.

LETTRE CCLIX.

A LA MÊME.

Aux Délices., 15 d'auguste.

VRAIMENT, Madame, il est bien temps de s'occuper de chevalerie, pendant que M. de *Contades*, en vrai angevin, mène à la boucherie tous les descendans de nos anciens chevaliers, et leur fait attaquer quatre-vingts pièces de canon., comme don *Quichotte* attaquait des moulins à vent. Cette horrible journée perce l'ame. Je suis français à l'excès, sur-tout depuis mon beau brevet dont j'ai l'obligation à vous, mes divins anges, et à MM. de *Choiseul*. *Luc* (vous savez qui est *Luc* donne probablement bataille aux Autrichiens et aux Russes, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire ; du moins il m'a mandé que c'était sa royale intention. S'il est battu, comme cela peut arriver, quelle

— honte pour nous de l'avoir été par ce prince
 1759. de *Brunswick* ! Je voudrais que vous connussiez
 ce prince, vous seriez bien étonnée, et vous
 diriez : il faut que les gens qu'il bat soient de
 grands imbéciles. La vérité du fait est que
 toutes ces troupes-là sont mieux disciplinées
 que les nôtres. Quiconque ne suivra pas entiè-
 rement les maximes du maréchal de *Saxe*, sera
 infailliblement battu comme à *Rosbac*. Voilà
 ce que j'ai l'impudence de vous dire, en qua-
 lité d'historiographe; et je vous dis encore que
 je tremble pour votre descente en Angleterre.
 Nous aïlons être réduits à la besace. Heu-
 reux qui a des fromages de *Parmesan* et des
 terres.

Mon accident n'a pas duré, il m'a laissé en-
 core des passions vives : celle d'être libre chez
 moi est très-forte; mais la plus grande de mes
 passions, c'est l'attachement que j'ai pour mes
 divins anges.

J'ai envoyé d'énormes paquets à M. d'*Argen-
 tal*, sous l'enveloppe de M. de *Courteille*. J'ab-
 use des bontés de M. d'*Argental* et de M. de
Chauvelin.

M. de *Choiseul* m'a fait l'honneur de m'é-
 crire; je le crois bien affligé. Ah, pauvres
 Français !

L E T T R E C C L X.

A M. C L A I R A U T.

19 d'auguste.

VOTRE lettre, Monsieur, m'a fait autant de plaisir que votre travail m'a inspiré d'estime. 1759.
Votre guerre avec les géomètres, au sujet de la comète, me paraît la guerre des Dieux dans l'Olympe, tandis que sur la terre, les chiens se battent contre les chats. Je suis effrayé de l'immensité de votre travail. Je me souviens qu'autrefois, quand je m'appliquais à la théorie de *Newton*, je ne sortais jamais de l'étude que malade : les organes de l'application et de l'intelligence ne sont pas si bons chez moi que chez vous. Vous êtes né géomètre, et je n'étais devenu disciple de *Newton* que par hasard. Votre dernier travail doit certainement honorer la France : les Anglais ne peuvent pas avoir tout dit ! *Newton* avait fondé ses lois en partie sur celles de *Kepler*, et vous avez ajouté à celles de *Newton*. C'est une chose bien admirable d'être parvenu à reconnaître les inégalités que l'attraction des grosses planètes opère sur la route des comètes : ces astres que nos pères et les Grecs ne connaissaient qu'en qualité de chevelus, selon l'étymologie du nom, et en qualité de méchants, comme nous connaissons *Clodion le chevelu*, sont aujourd'hui soumis à votre calcul, aussi-bien que les astres du système solaire ; mais il faudrait être bien difficile pour exiger qu'on prédît le retour d'une comète à la

— minute, de même qu'on prédit une éclipse de
 1759. soleil ou de lune: il faut se contenter de l'a
 peu-près dans ces distances immenses, et dans
 ces complications de causes qui peuvent accélérer ou retarder le retour d'une comète. D'ailleurs la quantité de la masse de *Jupiter* et de *Saturne* peut-elle être connue avec précision? cela me paraît impossible. Il me semble que, quand on vous accordera un mois d'échéance pour le retour d'une comète, comme on en accorde pour les lettres de change qui viennent de loin, on ne vous fera pas une grande grâce; mais quand on avouera que vous faites honneur à la France et à l'esprit humain, on ne vous rendra que justice.

Plût à Dieu que notre ami *Moreau-Maupertuis* eût cultivé son art comme vous, qu'il eût prédit seulement le retour des comètes, au lieu d'exalter son ame pour prédire l'avenir, de dissequer des cervelles de géans pour connaître la nature de l'ame, d'enduire les gens de poix résine pour les guérir de toute espèce de maladie, de persécuter *Kanig*, et de mourir entre deux capucins!

Au reste, je suis fâché que vous désigniez par le nom de *newtoniens* ceux qui ont reconnu la vérité des découvertes de *Newton*: c'est comme si on appelait les géomètres *euclydiens*. La vérité n'a point de nom de parti: l'erreur peut admettre des mots de ralliement. On dit jansénistes, molinistes, quiétistes, anabaptistes, pour désigner différentes sortes d'aveugles: les sectes ont des noms, et la vérité est vérité. Dieu bénisse l'imprimeur qui a mis les *altercations* de la comète, au lieu d'altérations!

Il a eu plus raison qu'il ne croyait ; toute vérité produit altercation. Je pourrais bien me plaindre aussi à mon tour de ceux qui m'ont appelé mauvais citoyen ; quand j'ai mis le premier en France le système de l'anglais *Newton* au net ; mais j'ai effuyé tant d'injustices d'ailleurs, que celle-là m'a échappé dans la foule. Je suis enfin parvenu à ne plus mesurer que la courbe que mes nouveaux semoirs tracent au bout de leurs rayons ; le résultat est un peu de froment : mais, quand je me suis tué à Paris pour composer des poèmes épiques, des tragédies et des histoires, je n'ai recueilli que de l'ivraie. La culture des champs est plus douce que celle des lettres ; je trouve plus de bon sens dans mes laboureurs et dans mes vigneron, et sur-tout plus de bonne foi, que dans les regrattiers de la littérature, etc.

Je cultive la terre ; voilà par où il faut finir. J'ai fait naître un peu d'abondance dans le pays le plus agréable et le plus pauvre que j'aye jamais vu. C'est une belle expérience de faire croître quatre épis où la nature n'en donnait que deux. Les académies de *Cérès* et de *Pomone* valent bien les autres.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Fortunatus et ille deos qui novit agrestes !*

LETTRE CCLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Farcy, 17 d'août.

— **M**ON divin ange, est-ce que M. *Fatema* n'au-
 1759. rait pas trouvé grâce devant vos yeux? Voici,
 pour vous en dire, un gros paquet contenant
 des choses délicieuses, un billet de M. *Fabri*,
 fermier de Gex, c'est-à-dire son reçu de son
 tiers de loés et ventes; quelle lecture agréable!
 et puis une lettre à M. l'abbé d'*Espagnac*,
 pleine de jeremiades sur le sort des pauvres
 seigneurs de château; et une lettre à M. de
Chauvelin l'ambassadeur. Je me console au
 moins avec lui de cet embarras d'affaires. Sa-
 vez-vous que je passe les jours entiers dans
 ces discussions de toute espèce? Il faut s'ac-
 coutumer à tout. Cette vie-là ne me déplaît
 point, elle est toute remplie. Il est plus doux
 qu'on ne pense de planter, de semer et de bâ-
 tir. Je me plains toujours, selon l'usage; mais,
 dans le fond, je suis fort aise.

Je réserve les chevaliers pour le temps des
 vendanges. Vous, mon cher ange, et M. de
Chauvelin, qui daignez être mes médiateurs
 avec M. d'*Espagnac*, vous n'échouerez pas dans
 votre négociation. Lisez ma lettre à M. d'*Espagnac*,
 et vous verrez si j'ai raison; lisez aussi
 ma dépêche à M. de *Chauvelin*, et vous juge-
 rez si le conseil de monseigneur le comte de
la Marche n'a pas beaucoup de tort.

Enfin donc; je crois que mes Russes sont près

lu grand Glogau. Qui croirait que la *Barbani* (*) va être assiégée par mes Russes, et sans Glogau ? O destinée ! Je n'aime point *Luc*, il s'en faut beaucoup : je ne lui pardonnerai jamais ni son infame procédé avec ma nièce, ni la hardiesse qu'il a de m'écrire deux fois par mois des choses flatteuses, sans avoir jamais réparé ses torts. Je désire beaucoup sa profonde humiliation, le châtement du pécheur ; je ne fais si je désire sa damnation éternelle.

Mon divin ange, vous ne m'écrivez point ; vous ne me dites rien des succès de M. le comte de *Choiseul* à la cour de Vienne. Je fais sans vous qu'il y réussit beaucoup. Je suis toujours enchanté de M. le duc de *Choiseul*, et si enchanté que je ne lui demande rien. Je ne veux point du tout l'importuner pour ma terre viagère de *Tourney* ; je veux qu'il sache que je lui suis attaché par goût, par reconnaissance, et que l'intérêt ne déshonore point mes sentimens généreux.

Comment se porte madame *Scaliger* ? Je suis à ses pieds, et bientôt je travaillerai sur ses commentaires. Adieu, divins anges ; je souhaite à votre nation tous les succès possibles dans le continent et dans les îles. A propos, parlez-vous italien ?

Mille respects à tout ange.

(*) Danseuse de l'opéra de Berlin.

L E T T R E C C L X I I .

A . M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

17 de septembre.

— IL est vrai, Madame, que vous êtes dans un
 1759. couvent comme *Héloïse*, et que vous avez eu
 comme elle un oncle chanoine. Il est encore
 vrai que je suis à peu-près réduit à l'état d'*Abé-
 lard*; mais, malheureusement pour moi, je ne
 peux pas goûter la consolation de vous dire:
 C'est avec vous que j'ai perdu le peu que je
 regrette.

Je peux seulement vous assurer que je vous
 ai toujours trouvée très supérieure à *Héloïse*,
 quoique vous ne soyez pas aussi théologienne
 qu'elle. Je vous ai connu une imagination
 charmante, et une vérité dans l'esprit que j'ai
 rencontrée bien rarement ailleurs. Si je n'ai
 point eu l'honneur de vous écrire, c'est que
 ma retraite m'a fait penser qu'un homme qui
 avait renoncé à Paris, ne devait pas se jouer
 à ce qu'il a connu dans Paris de plus aimable.

J'ai été sensiblement affligé de votre état, et
 je vous jure qu'il n'a pas peu contribué à me
 persuader que le meilleur des mondes possibles
 ne vaut pas grand' chose. Je crois avoir renoncé
 pour le reste de ma vie à la plus extravagante
 des villes possibles. Ce n'est pas que j'aye la
 vanité de me croire plus sage que ses habitants,
 mais je me suis fait une petite destinée à part,
 avec laquelle je ne puis regretter aucune des

solies des autres, attendu que' je suis trop occupé des miennes: je me suis avisé de devenir 1759.
un être entièrement libre.

J'ai joint à mon petit hermitage des Délices, des terres sur la frontière de France, qui avaient autrefois le beau privilège de ne dépendre de personne; j'ai été assez heureux pour que le roi m'ait rendu tous ces privilèges, malgré le journal de Trevoux et les gazettes ecclésiastiques. J'ai eu l'insolence de faire bâtir un château dans le goût italien; j'ai fait dans un autre une salle de comédie; j'ai trouvé de bons acteurs; et, malgré tout cela, je me suis aperçu à la fin que le plus grand plaisir consiste à être particulièrement et utilement occupé.

Je vois que tous les poètes ont eu raison de faire l'éloge de la vie pastorale, que le bonheur attaché aux soins champêtres n'est point une chimère; et je trouve même plus de plaisir à labourer, à semer, à planter, à recueillir, qu'à faire des tragédies et à les jouer. *Salomon* avait bien raison de dire qu'il n'y a de bon que de vivre avec ce qu'on aime, se réjouir dans ses œuvres; et que tout le reste est vanité.

Plût à Dieu, Madame, que vous pussiez vivre comme moi, et que votre société charmante pût augmenter mon bonheur. Vous voulez que je vous envoie les ouvrages auxquels je m'occupe quand je ne laboure ni ne sème; en vérité, Madame, il n'y a pas moyen, tant je suis devenu hardi avec l'âge. Je ne peux plus écrire que ce que je pense, et je pense si librement qu'il n'y a guère d'apparence d'envoyer mes idées par la poste.

Il y a pourtant un ouvrage honnête qui est

— 1759. actuellement sur le métier; c'est l'histoire de la création de deux mille lieues de pays, par le czar *Pierre*. Je fais cette histoire sur les archives de Pétersbourg, qu'on m'a envoyées; mais je doute que cela soit aussi amusant que la vie de *Charles XII*; car ce *Pierre* n'était qu'un sage extraordinaire, et *Charles* un fou extraordinaire, qui se battait comme don *Quichotte*, contre des moulins à vent. J'aurai assurément l'honneur de vous envoyer un des premiers exemplaires; mais je serai bien surpris si l'ouvrage est intéressant.

Non, Madame, je n'aime des Anglais que leurs livres de philosophie, quelques-unes de leurs poésies hardies; et, à l'égard du genre dont vous me parlez, je vous avouerai que je ne lis que l'ancien Testament, trois ou quatre chants de Virgile, tout l'Arioste, une partie des Mille et une nuits; et, en fait de prose française, je relis sans cesse les Lettres provinciales. Ce n'est pas que les pièces nouvelles de nos jours, et les poésies sacrées de M. le Franc n'aient leur mérite. On m'a parlé aussi d'un livre de son frère l'évêque, intitulé: *La réconciliation de l'esprit avec la religion*, ou, comme quelques-uns disent, la réconciliation normande; mais on ne peut pas tout lire, et il faut bien se livrer à son goût.

Je vous félicite, Madame, vous et M. le président *Hénault*, de vivre souvent ensemble, et de vous consoler tous deux des sottises de ce monde par les agrémens délicieux de votre commerce. J'espère que vous jouirez long-temps tous deux de cette consolation. Vous avez été gourmande, et quand les gourmands sont devenus sobres, ils vivent cent ans. Si les événemens

u temps sont le sujet de vos conversations, les ne doivent pas tarir; il ne laisse pas d'y voir quelque plaisir à voir tous les huit jours une sottise nouvelle. 1759

C'est encore un avantage que j'ai dans le petit coin du monde que j'habite: il n'y a point de pays où l'on soit instruit plutôt de tout ce qui se passe dans l'Europe; nous savons toujours les aventures d'Allemagne quatre jours avant vous. Le roi de Prusse me fesait l'honneur de m'écrire assez régulièrement avant que les Russes lui eussent donné sur les oreilles; il n'a pas actuellement le temps d'écrire; je le crois très-embarrassé: et, à moins d'un prodige, il faudra qu'il soit un exemple des malheurs de l'ambition; mais, s'il succombe, il ne pourra pas au moins reprocher sa perte aux Français.

Adieu, Madame; soyez heureuse autant que vous le pourrez. Conservez votre santé, continuez à faire le charme de la société, faites-vous lire des livres qui vous amusent. Vous ne pouvez lire l'Arioste dans sa langue, et en cela je vous plains beaucoup; mais, croyez-moi, faites vous lire la partie historique de l'ancien Testament d'un bout à l'autre; vous verrez qu'il n'y a point de livre plus amusant; je ne parle pas de l'édition qu'on en retire, je parle de la singularité des mœurs antiques, de la foule des événemens dont le moindre tient du prodige, de la naïveté du style, etc.

N'oubliez pas le premier chapitre d'*Ezéchiel*, que personne ne lit; mais faites-vous sur-tout traduire le chapitre XVI, qu'on n'a pas osé traduire fidèlement; et vous verrez que *Jérusalem est une belle fille que le Seigneur a aimée dès*

2759. Comme il faut lire quelquefois après avoir conduit sa charrue et son semoir, dites-moi, je vous en prie, ce que c'est qu'une Histoire des jésuites, ou De la morale des jésuites, ou Des dogmes des jésuites, prouvés par les faits, en trois ou quatre volumes; en un mot, c'est une compilation de tout ce qu'ils ont fait de mémorable depuis frère Guignard jusqu'à frère Malagrida. J'ai demandé ce livre à Paris, mais je n'en fais pas le titre.

... *Quid novi?* comment vous portez-vous? n'êtes-vous pas gras à lard et assez honnêtement heureux? *Si ita est, congratulor. Farewell my dear.*

L E T T R E C C L X I V .

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tournay, le 18 de septembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu la panégyrique de *Pierre le grand*, que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer. Il est bien juste qu'un homme de votre académie chante les louanges de cet empereur. C'est par la même raison que les hommes sont obligés de chanter les louanges de DIEU, car il faut bien louer celui qui nous a formés. Il y a certainement de l'éloquence dans ce panégyrique. Je vois que votre nation se distinguera bientôt par les lettres comme par les armes; mais ce sera principalement à vous, Monsieur, qu'elle en aura l'obligation. Je vous ai celle d'avoir reçu de vous
des

les mémoires plus instructifs qu'un panégyrique : —
ce qui n'est qu'un éloge ne sert souvent qu'à 1759.
faire valoir l'esprit de l'auteur. Le titre seul
avertit le lecteur d'être en garde ; il n'y a que
les vérités de l'histoire qui puissent forcer l'esprit
à croire et à admirer. Le plus beau panégyrique
de *Pierre le grand*, à mon avis, est son journal
dans lequel on le voit toujours cultiver les arts
de la paix au milieu de la guerre, et parcourir
les Etats en législateur, tandis qu'il les défendait
en héros contre *Charles XII*. J'attends toujours
vos nouveaux mémoires avec l'empressement du
zèle que vous m'avez inspiré. Je me flatte que
j'aurai autant de secours pour les événemens qui
suivent la bataille de Pultava, que j'en ai eu
pour ceux qui la précèdent. Ce sera une grande
consolation pour moi de pouvoir achever ma
carrière par cet ouvrage ; ma vieillesse et ma mau-
vaise santé me font connaître que je n'ai pas de
temps à perdre : mais ce n'est pas le plus grand
motif de mon empressement. Je suis impatient,
Monsieur, de répondre, si je le puis, à la con-
fiance que vous avez bien voulu me témoigner,
et de satisfaire votre goût autant que je suivrai
vos instructions.

Voici, Monsieur, un moment bien glorieux
pour votre auguste impératrice et pour la Russie.
C'est la destinée de *Pierre le grand* et de sa digne
fille de rétablir la maison de Saxe dans ses Etats.
J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CCLXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , le 1^{er} d'octobre.

A MON CHER ANGE ,

759. IL faudra que , sur ses ordres , on transcrit à force la Chevalerie , et qu'on l'enverra incessamment , comme affaire du conseil , à M. de *Courteille*. Pour la Femme qui a raison , patience , s'il vous plaît ; ce ferait deux femmes qui auraient raison en un jour , et c'est trop à la comédie. Pour madame *Scaliger* , qui fait la troisième , elle verra qu'on a été en tous les points de l'avis de ses remontrances. Au reste , nous jouons après-demain *Mérope* sur mon petit théâtre verd et or. Vous voyez bien , mes divins anges , qu'en faisant le rôle de *Narbas* , faisant bâtir , faisant mes vendanges , et faisant battre en grange , je ne peux guère songer à la Femme qui a raison.

A M. de Chauvelin , l'ambassadeur.

Si son excellence prend ce chemin de Genève , nous tâcherons de lui donner la Chevalerie sur mon théâtre grand comme la main ; et , si elle lui plaît , nous serons bien fiers. Tous les spectateurs feront serment de n'en point parler , et je réponds que Paris n'en saura rien. Nous voudrions seulement savoir quand monsieur l'ambassadeur passera par chez nous. Je lui réitère les plus tendres remerciemens.

A M. de Chauvelin, l'intendant.

1759.

P U I S Q U E ma sangsue ne fert qu'à le faire rire, je m'accommode sérieusement avec elle : j'aime à payer ce qui est dû ; mais injustice et rapacité révoltent ma bile, et l'allument. Je suppose que M. de *Chauvelin* a toujours la rage du bien public.

A M. de Chauvelin, l'abbé.

Q U ' I L soit averti que les remontrances du parlement n'ont réussi dans aucun pays de l'Europe. Il est triste d'avoir la guerre contre les Anglais ; mais, puisqu'ils nous battent, il faut bien que nous payions l'amende.

A M. Omer de Fleuri.

A qui en avez-vous, maître *Omer* ? Votre frère l'intendant est aimable ; mais quelle fureur avez-vous d'être un petit *Anitus* ? On se moque de vous et de vos discours, et de vos dénominations. Mon Dieu, que cela est bête !

Somme totale.

LE sens commun paraît exilé de France, mais il réside chez mes anges, avec la bonté et l'esprit.

N. B. Comment pourrons-nous parler de ces grands chevaliers, et dire que tout Français est à craindre, tandis que tout le monde nous donne sur les oreilles. Ah, mon divin ange, que j'ai bien fait de me composer une petite destinée indépendante ! que j'ai bien choisi mes retraites ! que je m'y moque du genre humain !

1759.

*Atque metus omnes strepitumque Acherontis avari
Subjicio pedibus.*

Mais mon refrain , mon triste refrain , est toujours que je mourrai sans avoir revu mon cher ange. Il n'y a pas d'apparence que je revienne dans le pays des *Amis* et des *Frères*. Je suis continuellement partagé entre le bonheur extrême dont je jouis , et la douleur de votre absence.

LETTRE CCLXVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE,
CHEVALIER DE SAINT-LOUIS, SEIGNEUR
DE DIRAC, etc. à Angoulême.

Le 1 d'octobre.

MONSIEUR ,

LA confiance que vous voulez bien me témoigner , et le goût que vous avez pour la vérité , me touchent sensiblement. Vous avez perdu , dites-vous , des protecteurs ; mais vous êtes , sans doute , votre protecteur vous-même : on n'a besoin de personne , quand on a un nom et des terres. M. le chevalier d'*Aydie* a pris , il y a long-temps , le parti de se retirer chez lui ; il s'est procuré par-là une vie heureuse et longue. Il n'y a personne qui ne regarde le repos et l'indépendance comme le but de tous ses travaux ; pourquoi donc ne pas aller au but de bonne heure ? On est égal aux rois , quand on fait vivre heureux chez soi.

Quant aux objets de métaphysique, dont vous me faites l'honneur de me parler, ils méritent votre attention. Il est bien vrai que, dans les lois de *Moïse*, il n'est jamais parlé de l'immortalité de l'ame, ni de récompense et de peines dans une autre vie: tout est temporel; et l'anglais *Warburton*, que M. *Silhouette* a traduit en partie, prétend que *Moïse* n'avait pas besoin de ce ressort pour conduire les Hébreux, parce qu'ils avaient DIEU pour roi, et que ce roi les punissait sur le champ, quand ils avaient fait quelque faute. Cependant il est clair que, du temps de *Moïse*, les Egyptiens avaient embrassé le dogme et l'existence d'une ame aérienne et éternelle qui devait se rejoindre au corps après une multitude de siècles. C'est pour cette raison qu'on embaumait les corps, afin que l'ame les retrouvât, et qu'on bâissait des tombeaux en pyramides. L'idée de l'immortalité de l'ame et d'un enfer se trouve dans l'ancien *Zoroastre*, contemporain de *Moïse*, dont les titres et les opinions nous ont été conservés dans le *Sadder*. La même opinion est confirmée dans les poésies d'*Homère*. Il est vrai qu'on n'avait pas l'idée d'un esprit pur; l'ame, chez tous les anciens, était un air subtil; mais il n'importe quelle fût son essence; le grand intérêt des sociétés demandait qu'elle fût immortelle, et qu'après sa mort on pût lui demander compte. *Démocrite*, *Epicure* et plusieurs autres combattirent ce sentiment; ils prétendirent que les honnêtes gens n'avaient pas besoin d'un enfer pour être vertueux; que l'idée de l'enfer faisait plus de mal que de bien; que l'ame n'est pas un être à part; que c'est une faculté de sentir, de penser, comme

— les arbres ont de la nature la faculté de végéter;
 1759. qu'on sent par les nerfs; qu'on pense par la tête, comme on touche avec les mains, et qu'on marche avec les pieds.

Pour *Platon* et *Socrate*, il est indubitable qu'ils croyaient l'âme immortelle. Ce dogme a été le plus universellement répandu; il paraît le plus sage, le plus consolant et le plus politique. Pour peu que vous lisiez, Monsieur, les bons livres traduits en notre langue, vous en saurez beaucoup plus que je ne pourrais vous en dire; et, avec l'esprit juste que vous avez, vous vous formerez des idées saines de toutes ces choses qui nous intéressent véritablement. Vous avez grande raison de rejeter toutes les idées populaires; jamais les sages n'ont pensé comme le peuple. *St. Crépin* est le saint des cordonniers, *Ste Barbe* est la sainte des vergettiers; mais la vérité est le saint des philosophes.

En voilà beaucoup pour un vieillard qui ne connaît plus que sa charrue et ses vignes.

Je trouve que la meilleure philosophie est celle de cultiver ses terres.

Je me croirais fort heureux si je pouvais avoir l'honneur de vous recevoir dans un de mes hermitages.

Je suis avec respect, etc.

L E T T R E C C L X V I I .

A U M Ê M E .

L'ÉTAT de la question est de savoir si, dans la loi des Juifs, il leur est commandé de croire une autre vie, si on leur promet le ciel après la mort, et si on les menace de l'enfer. 1759-

Or, dans la loi des Juifs, il n'y a pas un seul mot de ces promesses, de ces menaces ni de cette croyance. *Arnaud*, dans son *Apologie du Port-royal*, l'avoue formellement. *C'est le comble de l'ignorance, dit-il, de ne pas admettre cette vérité qui est une des plus communes. Les promesses de l'ancien Testament n'étaient que temporelles et terrestres : les Juifs n'adoraient un Dieu que pour les biens charnels.* Il est indubitable que, dans le temps où l'on prétend que le Pentateuque fut écrit, les Chaldéens, les Syriens, les Perses, les Egyptiens admettaient l'immortalité de l'âme. Il faut savoir ce que tous les peuples entendaient par ce mot chaldéen *ruah*, traduit en grec par *pneuma*, et chez les Latins par *anima*; il voulait dire souffle, vent, vie, ce qui anime; et ce mot est toujours pris pour la vie dans le Pentateuque.

Les songes dans lesquels l'on voit souvent ses amis morts, et dans lesquels on s'entretient avec eux, firent aisément croire qu'on avait vu les âmes des morts. Ces âmes étaient corporelles; c'était un vent, c'était une ombre légère qui avait la figure du corps, c'étaient des mânes. Il n'y a pas un seul mot dans toute l'antiquité, jusqu'à *Platon*, qui puisse faire croire que l'âme

— eût jamais passé pour un être absolument im-
1759. matériel.

Thaut, Sanchoniathon, Bérofe, les fragmens d'*Orphée, Manéthon, Hésiode*, tous les anciens qui ont dit, sans connaître les livres juifs, que DIEU fit l'homme à son image, crurent DIEU corporel ; et le Pentateuque ne parle jamais de DIEU que comme d'un être corporel.

Dans ce Pentateuque, il n'y a pas un seul mot concernant la spiritualité immatérielle de DIEU ni de l'âme humaine. Ceux qui, trompés par quelques mots équivoques, épars dans les prophètes, prétendent que les Juifs avaient quelque idée de l'âme immortelle, et des récompenses et des peines après la mort, devraient considérer qu'ils font de *Moïse*, ou un ignorant bien grossier, puisqu'il n'annonce pas ce que les autres juifs savaient, ou un fourbe bien mal-avisé, si étant instruit de ce dogme si utile, il n'en faisait pas usage.

La défense faite dans le Deutéronome, chapitre XVIII, de consulter les *forçiers ou voyans, les pythons*, et de demander la vérité aux morts, n'a rien de commun avec l'espérance d'être récompensé dans la vie future.

Cette défense prouve seulement ce qu'on fait assez, c'est qu'en Égypte, en Chaldée et en Syrie, il y avait des prophètes, des voyans, des forçiers qui se mélaient de prédire. On mettait le crâne ou un autre ossement sous son lit pour voir en songe l'ombre d'un mort. Ces superstitions très-anciennes ont duré jusqu'à nos jours. Le Pentateuque veut que l'on consulte l'*Urim* et le *Thummim*, et non d'autres oracles ; les prêtres
juifs

juifs, et non d'autres prêtres; les voyans juifs, et non d'autres voyans.

1759.

Au reste, il est prouvé par ce mot de *python*, qui se trouve dans le Deutéronome, que ce livre ne fut écrit que long-temps après la captivité, quand les Juifs commencèrent à entendre parler du serpent *Python* et des autres fables des Grecs.

Les Juifs ont écrit très-tard, et sont un peuple très-moderne en comparaison des grandes nations dont ils étaient environnés.

L'ignorance, la superstition, la barbarie des Juifs ne doit avoir aucune influence sur les hommes raisonnables qui vivent aujourd'hui.

L E T T R E C C L X V I I I .

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOFF.

A Tournay, 6 d'octobre.

M O N S I E U R ,

J E vous avais déjà fait compliment sur l'heureux succès de vos armes, lorsque j'ai reçu la lettre dont votre excellence m'a honoré, avec la relation de la bataille, que M. de *Soltikof* a bien voulu me communiquer. Vos bontés augmentent tous les jours l'intérêt que je prends à la gloire de l'impératrice et à l'empire de Russie. Le terme d'*honneur* doit être bien certainement à la mode chez vous, quoi qu'en dise un certain homme qui a mis son honneur à faire bien du mal, et à en dire beaucoup de votre auguste impératrice. Ce n'est pas d'aujourd'hui

T. 85. *Corresp. générale*. Tome VII. S s

— que j'ai pris part à la gloire de votre nation;
 1759. tous les événemens ont justifié ma manière de
 penser. Je vois, avec la plus sensible joie, que
 la digne fille de *Pierre le grand* perfectionne
 tout ce que son père a commencé. Le bruit a
 couru, dans nos Alpes, que sa santé avait été
 dérangée : j'en ai ressenti de bien vives alarmes.
 Nous faisons mille vœux, dans mes retraites,
 pour la durée et la prospérité de son règne.

Le premier tome de l'Histoire de *Pierre le
 grand* serait déjà parvenu à votre excellence, si
 les personnes que j'emploie étaient aussi diligentes
 que je l'ai été. La vie est bien courte, et tout
 ouvrage est bien long. Je consacrerai ce qui me
 reste de vie à travailler au second volume, aussi-
 tôt que j'aurai les matériaux nécessaires. Il n'y
 a point d'occupation qui me soit plus précieuse;
 et, si je suis assez heureux pour secondér vos
 nobles intentions, je n'aurai jamais si bien em-
 ployé mon temps; mais je regretterai toujours
 de n'avoir pu voir la ville que *Pierre le grand*
 a fondée, et vous, Monsieur, qui faites fleurir
 les arts et les vertus dans le plus grand empire
 de la terre.

Je ferai toute ma vie, avec l'attachement le
 plus respectueux et le plus sincère, etc.

L E T T R E C C L X I X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 13 d'Octobre.

Il est bien triste, Madame, pour un homme
 si vit avec vous, d'être un peu sourd : je vous
 ains moins d'être aveugle. Voilà le procès des
 eugles et des sourds décidé. Certainement c'est
 lui qui ne vous entend point qui est le plus
 alheureux. 1759.

Je n'écris à Paris qu'à vous, Madame, parce
 de votre imagination a toujours été selon mon
 eur ; mais je ne vous passe point de vouloir
 e faire lire les romans anglais, quand vous ne
 uez pas lire l'ancien Testament. Dites-moi
 nc, s'il vous plaît, où vous trouvez une his-
 ire plus intéressante que celle de *Joseph* de-
 enu contrôleur général en Egypte, et recon-
 aissant ses frères ? Comptez-vous pour rien
aniel qui confond si finement les deux vieil-
 rds ? Quoique *Tobie* ne soit pas si bon, ce-
 endant cela me paraît meilleur que *Tom Jones*,
 ins lequel il n'y a rien de passable que le ca-
 ctère d'un barbier.

Vous me demandez ce que vous devez lire ;
 mme les malades demandent ce qu'ils doivent
 anger ; mais il faut avoir de l'appétit, et vous
 rez peu d'appétit avec beaucoup de goût. Heu-
 ux qui a assez faim pour dévorer l'ancien Tes-
 ment ! Ne vous en moquez point : ce livre

— fait cent fois mieux connaître qu'Homère les
1759. mœurs de l'ancienne Asie ; c'est , de tous les monumens antiques , le plus précieux. Y a-t-il rien de plus digne d'attention qu'un peuple entier situé entre Babylone , Tyr et l'Egypte , qui ignore pendant six cents ans le dogme de l'immortalité de l'âme , reçu à Memphis , à Babylone et à Tyr ? Quand on lit pour s'instruire , on voit tout ce qui a échappé lorsqu'on ne le fait qu'avec les yeux.

Mais vous , qui ne vous souciez pas de l'histoire de votre pays , quel plaisir prendrez-vous à celle des Juifs , de l'Egypte , et de Babylone ? J'aime les mœurs des patriarches , non parce qu'ils couchaient tous avec leurs servantes , mais parce qu'ils cultivaient la terre comme moi. Laissez-moi lire l'Ecriture sainte , et n'en parlons plus.

Mais vous , Madame , prétendez-vous lire comme on fait la conversation ? prendre un livre comme on demande des nouvelles ? le lire et le laisser là ; en prendre un autre qui n'a aucun rapport avec le premier , et le quitter pour un troisième ? En ce cas , vous n'avez pas grand plaisir.

Pour avoir du plaisir , il faut un peu de passion ; il faut un grand objet qui intéresse , un envie de s'instruire déterminée , qui occupe l'esprit continuellement ; cela est difficile à trouver , et ne se donne point. Vous êtes dégoûtée ; vous voulez seulement vous amuser , je le vois bien , et les amusemens sont encore assez rares.

Si vous étiez assez heureuse pour savoir l'italien , vous seriez sûre d'un bon mois de plaisir avec l'Arioste. Vous vous pâmeriez de joie ; vous

riez la poésie la plus élégante et la plus facile, qui orne, sans effort, la plus féconde imagination dont la nature ait jamais fait présent à aucun homme. Tout roman devient insipide auprès de l'Arioste : tout est plat devant lui, et surtout la traduction de notre *Mirabeau*.

1754.

Si vous êtes une honnête personne, Madame, comme je l'ai toujours cru, j'aurai l'honneur de vous envoyer un chant ou deux de la Pucelle, que personne ne connaît, et dans lequel l'auteur a tâché d'imiter, quoique très-faiblement, la manière naïve et le pinceau facile de ce grand homme. Je n'en approche point du tout ; mais il donne au moins une légère idée de cette école de peinture. Il faut que votre ami soit votre lecteur, et ce sera un quart d'heure d'amusement pour vous deux, et c'est beaucoup. Vous ferez cela, quand vous n'aurez rien à faire de plus, quand votre ame aura besoin de bagatelles ; et point de plaisir sans besoin.

Si vous aimez un tableau très-fidèle de ce vieux monde, vous en trouverez un quelque jour dans l'Histoire générale des sottises du genre humain (que j'ai achevée très-impartialement). J'avais donné, par dépit, l'esquisse de cette histoire, parce qu'on en avait imprimé déjà quelques fragmens ; mais je suis devenu depuis plus hardi que je n'étais ; j'ai peint les hommes comme ils sont.

La demi-liberté avec laquelle on commence à rire en France, n'est encore qu'une chaire montante. Toutes vos grandes Histoires de France sont diaboliques, non-seulement parce que le fond en est horriblement sec et petit, mais parce que les *Daniel* sont plus petits encore. C'est un

— bien plat préjugé de prétendre que la France ait
 1759. été quelque chose dans le monde, depuis *Racul*
 et *Eudes*, jusqu'à la personne d'*Henri IV* et au
 grand siècle de *Louis XIV*. Nous avons été des
 fots barbares, en comparaison des Italiens, dans
 la carrière de tous les arts.

Nous n'avons même que depuis trente ans,
 appris un peu de bonne philosophie des Anglais.
 Il n'y a aucune invention qui vienne de nous.
 Les Espagnols ont conquis un nouveau monde;
 les Portugais ont trouvé le chemin des Indes,
 par les mers d'Afrique; les Arabes et les Turcs
 ont fondé les plus puissans empires; mon ami le
 czar *Pierre* a créé, en vingt ans, un empire de
 deux mille lieues; les Scythes de mon impéra-
 trice *Elisabeth* viennent de battre mon roi de
 Prusse, tandis que nos armées sont chassées par
 les payfans de Zell et de Volfenbittel.

Nous avons eu l'esprit de nous établir en Ca-
 nada, sur des neiges, entre des ours et des
 castors, après que les Anglais ont peuplé, de
 leurs florissantes colonies, quatre cent lieues du
 plus beau pays de la terre, et on nous chasse
 encore de notre Canada.

Nous bâtitons encore de temps en temps
 quelques vaisseaux pour les Anglais, mais nous
 les bâtitons mal; et, quand ils daignent les
 prendre, ils se plaignent que nous ne leur don-
 nons que de mauvais voiliers.

Jugez, après cela, si l'histoire de France est
 un beau morceau à traiter amplement, et à lire.

Ce qui fait le grand mérite de la France, son
 seul mérite, son unique supériorité, c'est un pe-
 tit nombre de génies sublimes ou aimables, qui
 font qu'on parle aujourd'hui français à Vienne,

Stockholm, et Moscou. Vos ministres, vos intendans et vos premiers commis n'ont aucune part à cette gloire. 1759.

Que lirez-vous donc, Madame? Le duc d'Orléans régent daigna un jour causer avec moi au bal de l'opéra: il me fit un grand éloge de *Rabelais*; et je le pris pour un prince de mauvaise compagnie, qui avait le goût gâté. J'avais alors un souverain mépris pour *Rabelais*. Je l'ai repris depuis; et comme j'ai plus approfondi toutes les choses dont il se moque, j'avoue qu'aux bassesses près, dont il est trop rempli, une bonne partie de son livre m'a fait un plaisir extrême. Si vous en voulez faire une étude sérieuse, il ne tiendra qu'à vous; mais j'ai peur que vous ne soyez pas assez savante, et que vous ne soyez trop délicate.

Je voudrais que quelqu'un eût élagué, en français, les Oeuvres philosophiques de feu milord *Bolingbroke*: c'est un prolix personnage, et sans aucune méthode; mais on en pourrait faire un ouvrage bien terrible pour les préjugés, et bien utile pour la raison. Il y a un autre anglais qui vaut bien mieux que lui; c'est *Hume*, dont on a traduit quelque chose avec trop de réserve. Nous traduisons les Anglais aussi mal que nous nous battons contre eux sur mer.

Plût à Dieu, Madame, pour le bien que je vous veux, qu'on eût pu au moins copier fidèlement le Conte du tonneau du doyen *Swift*; c'est un trésor de plaisanterie dont il n'y a point d'idée ailleurs. *Pascal* n'amuse qu'aux dépens des jésuites, *Swift* divertit et instruit aux dépens du genre humain. Que j'aime la hardiesse anglaise! que j'aime les gens qui disent ce qu'ils

— pensent ! C'est ne vivre qu'à demi que de n'oser
1759. penser qu'à demi.

Avez-vous jamais lu, Madame ; la faible traduction du faible Anti-Lucrèce du cardinal de *Polignac* ? Il m'en avait autrefois lu vingt vers qui me parurent fort beaux : l'abbé de *Rothelin* m'assura que tout le reste était bien au-dessus. Je pris le cardinal de *Polignac* pour un ancien romain, et pour un homme supérieur à *Virgile* ; mais, quand son poème fut imprimé, je le pris pour ce qu'il est ; poème sans poésie, et philosophie sans raison.

Indépendamment des tableaux admirables qui se trouvent dans Lucrèce, et qui feront passer son livre à la dernière postérité, il y a un troisième chant dont les raisonnemens n'ont jamais été éclaircis par les traducteurs, et qui méritent bien d'être mis dans leur jour. Nous n'en avons qu'une mauvaise traduction, par un baron des *Coutures*. Je mettrai, si je vis, ce troisième chant en vers, ou je ne pourrai.

En attendant, feriez-vous assez hardie pour vous faire lire seulement 40 ou 50 pages de ce *des Coutures* ? Par exemple, liv. III, page 281, tome I, à commencer par les mots, *on ne s'aperçoit point* ; il y a en marge XII^e argument. Examinez ce XII^e argument jusqu'au XXVII^e, avec un peu d'attention, si la chose vous paraît en valoir la peine.

Nous avons tous un procès avec la nature, qui sera terminé dans peu de temps ; et presque personne n'examine les pièces de ce grand procès. Je ne vous demande que la lecture de 50 pages de ce III^e livre ; c'est le plus beau préservatif contre les fottes idées du vulgaire ; c'est le

plus ferme rempart contre la misérable superstition. Et quand on songe que les trois quarts du sénat romain, à commencer par *César*, pensaient comme *Lucrece*, il faut avouer que nous sommes de grands polissons, à commencer par *Joli de Fleuri*. 1759.

Vous me demandez ce que je pense, Madame: je pense que nous sommes bien méprisables, et qu'il n'y a qu'un petit nombre d'hommes répandus sur la terre qui osent avoir le sens commun; je pense que vous êtes de ce petit nombre. Mais à quoi cela sert-il? à rien du tout. Lisez la parabole du brahmin que j'ai eu l'honneur de vous envoyer; et je vous exhorte à jouir, autant que vous pourrez, de la vie qui est peu de chose, sans craindre la mort qui n'est rien.

Comme vous n'avez guère que des rentes viagères, l'ennuyeux ouvrage dont vous me parlez tombe moins sur vous que sur un autre. Sauve qui peut. Demandez à votre ami si, en 1708 et en 1709, on n'était pas cent fois plus mal: ces souvenirs consolent.

La première scène de la pièce de *Silhouette* a été bien applaudie: le reste est sifflé, mais il se peut très bien que le parterre ait tort. Il est clair qu'il faut de l'argent pour se défendre, puisque les Anglais se ruinent pour nous attaquer.

Ma lettre est devenue un livre, et un mauvais livre: jetez-la au feu, et vivez heureuse, autant que la pauvre machine humaine le comporte.

L E T T R E C C L X X .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

A Tournay , 22 d'octobre.

— ACTEURS moitié français moitié suisses, décorateurs de mon théâtre de *Polichinelle*,
1759.

Durant quelques momens souffrez que je respire, et que je réponde à mon ange. Je devrais lui avoir déjà envoyé la pièce, telle que Madame *Scaliger* la veut. Mon ange est aussi un peu *Scaliger*, et je le suis plus qu'eux tous. Vous ne la reconnaîtrez pas, cette Chevalerie. J'en use comme dans le temps où j'envoyais à mademoiselle *Desmares* des corrections dans un pâté: *hesternus error, hodierna virtus*. Si j'avais quatre-vingts ans, je chercherais à me corriger. Je n'ai point cette roideur d'esprit des vieillards, mon cher ange; je suis flexible comme une anguille, et vif comme un lézard, et travaillant toujours comme un écureuil. Dès qu'on me fait apercevoir d'une sottise, j'en mets vite une autre à la place.

Notre conseil n'a jamais pu adopter les négociations de monsieur l'ambassadeur; il sera refusé tout net, mais nous adoucirons le mauvais succès de son ambassade par une réception dont j'espère que lui et madame l'ambassadrice seront contents: d'ailleurs il entend raison; il ne voudra pas qu'un maure envoie un espion dans Syracuse,

quand les portes sont fermées ; il ne voudra pas que ce maure propose de mettre tout à feu et à sang, si l'on perd une fille. Figurez-vous le beau rôle que jouerait la fille pendant tout ce temps-là ; et ne voilà-t-il pas une intrigue bien attachante que l'embarras de quatre chevaliers qui délibéreraient, de sang-froid, si l'on exécutera mademoiselle ou non ! et puis alors, comment justifier cette pauvre créature ? qu'aurait-elle à dire ? tout déposerait contre elle. L'abbé d'Espagnac, grand raisonneur, lui dirait : Mon enfant, non-seulement vous avez écrit à *Solamir*, mais vous l'excitez contre nous : il est clair que vous êtes une malheureuse. Elle serait forcée à dire toujours non, non, non, pendant deux actes ; ce serait un procès criminel sans preuves justificatives, et *Joli de Fleuri* ferait brûler son billet comme un mandement d'évêque, et comme l'Ecclésiaste.

O juges malheureux, qui dans vos fottes mains,
Tenez si pesamment la plume et la balance,
Combien vos jugemens sont aveugles et vains !

Mon cher ange, on dit que la dernière pièce du traducteur de Pope est sifflée : dites-moi si elle réussit à la longue. Dites-moi s'il est vrai que M. le duc de Broglie est le *Germanicus* qui ranimera les pauvres légions de *Varus*. Quoi, les Anglais auraient pris Surate ! ah, ils prendront Pondichéry ; et *Dupleix* en rira, et j'en pleurerai ; car j'y perdrai la moitié de mon bien, et mon beau château *nel gusto grande* ne sera pas achevé ; et, après avoir fait l'insolent pendant deux ans, je demanderai l'aumône à la porte de

— mon palais. Faites la paix; je vous en prie;
1759. mon cher ange.

N'oubliez pas de demander à M. le duc de
Choiseul, s'il est content de la marmotte.

Madame *Denis* joue bien. Nous avons un *Tan-
crède* admirable. Je crois jouer parfaitement le
bon homme : je me trompe peut-être ; mais je
vous aime passionnément, et en cela je ne me
trompe pas; autant en fait la nièce.

Je supplie mes anges de m'écrire par Genève;
et non à Genève, cet à Genève a l'air d'un ré-
fugé.

LETTRE CCLXXI

A U M Ê M E.

Aux Délices; 24 d'octobre.

LE théâtre de *Polichinelle* est bien petit, je
l'avoue; mais, mon divin ange, nous y tîmes,
hier neuf, en demi cercle, assez à l'aise; en-
core avait-on des lances, des boucliers, et on
attachait des écus et l'armet de *Mambrin* à nos
bâtons verts et clinquans, qui passeront, si l'on
veut, pour pilastres vert et or. Une troupe de
racleurs et de sonneurs de cor saxons, chassés
de leur pays par *Luc*, composaient mon orches-
tre. Que nous étions bien vêtus! que madame
Denis a joué supérieurement les trois quarts de
son rôle! Je souhaite, en tout, que la pièce
soit jouée à Paris comme elle l'a été dans ma-
masure de Tourney. Madame *Scaliger*, votre
pièce a fait pleurer les vieilles et les petits gar-
çons, les Français et les Allobroges: jamais le

mont Jura n'a eu pareille aubaine. Le *billet adulateur* n'a choqué personne, c'est le mot propre. La sicilienne est mariée par paroles de présent, comme disent les vieux romans. *Vamir*, *Spartacus*, passez les premiers, je ne suis nullement pressé. Je vous enverrai, mon cher ange, pièce, rôles et notes, dans quelque temps, et vous en ferez ce qu'il vous plaira.

Si M. et madame de *Chauvelin* viennent dans mon hermitage des Délices, nous les mènerons à la comédie à Tournay. Une tragédie nouvelle et des truites sont tout ce qu'on peut leur donner dans mon pays; mais j'ai bien peur que vous ne gardiez vos amis. Vous me mandez que M. de *Chauvelin* fera le jour de tous les saints chez moi; mais ne se pourrait-il pas faire qu'il fût secrétaire d'Etat en attendant. Mon cher ange, si vous n'êtes pas aussi secrétaire d'Etat, venez nous voir en allant à Parme; car il faudra bien que vous alliez à Parme. Vous verrez, en passant, votre étrange tante; vous ferez un fort joli voyage. Que dites-vous de *Luc* qui, après avoir été frotté par mes Scythes, veut entreprendre le siège de Dresde? Cette guerre ne finira point: en voilà pour dix ans. On me demande qu'on est tout consterné et tout sot à Paris: on paye cher les malheurs de nos généraux; mais le parlement, sur les conclusions d'*Omer Joli*, raccommodera tout en faisant brûler de bons ouvrages.

Votre abbé *Zachée* est donc incurable (*)!

(*) L'abbé de *Chauvelin* qui était de très-petite taille. Il l'appelle *Zachée*, par allusion à ce petit juif qui grimpa sur un arbre pour voir passer *Jésus*.

1759. Heureusement sa maladie ne fait pas de tort à son frère l'ambassadeur ; les folies sont personnelles. Et le vétéillard d'*Espagnac*, qu'en ferons-nous ? il me paraît que ce grave personnage marche à pas bien mesurés. Je vous demande bien pardon de vous avoir embêté de cette négociation.

On m'écrivait que le *chôse* du Portugal, comme dit *Luc* qui ne voulait pas l'appeler roi, avait envoyé tous les jésuites à l'abbé *Rezzonico*, et en gardait seulement vingt-huit pour les pendre ; mais ces bonnes nouvelles ne se confirment pas. Je baise le bout de vos ailes, mon divin ange.

L E T T R E C C L X X I I

A MONSIEUR

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI,

à Bologne.

Au château de Tournay, 1 de novembre.

MONSIEUR,

UNE indisposition me prive de l'honneur de vous écrire de ma main. Mes marchés avec vous ne sont pas si bons que je m'en flattais, puisque ce n'est pas vous qui daignerez traduire la tragédie que vous m'avez demandée : vous l'auriez sûrement embellie. Nous l'avons jouée trois fois sur mon petit théâtre de Tournay ; nous avons fait pleurer tous les Allobroges et tous les Suisses du pays ; mais nous savons bien que ce n'est pas une raison pour plaire à des italiens. Ce qui

pourrait me donner quelque espérance, c'est que nous avons tiré des larmes des plus beaux yeux qui soient à présent dans les Alpes ; ces yeux sont ceux de madame l'ambassadrice de France à Turin. Elle a passé quelques jours chez moi avec monsieur l'ambassadeur ; et tous deux m'ont rassuré contre la crainte où j'étais de vous envoyer un ouvrage fait en si peu de temps ; ce ne sera qu'avec une extrême défiance de moi-même que je prendrai cette liberté. Mon théâtre se prosterne très-humblement devant le vôtre. Nous savons ce que nous devons à nos maîtres.

J'ai reçu la *Mort de César*, traduite par M. *Paradis*. J'admire toujours la fécondité et la flexibilité de votre langue, dans laquelle on peut tout traduire heureusement ; il n'en est pas ainsi de la nôtre. Votre langue est la fille aînée de la latine. Au reste, j'attends vos ordres, Monsieur, pour savoir comment je vous adresserai le paquet. J'attends quelque chose de mieux que vos ordres, c'est l'ouvrage que vous avez bien voulu me promettre.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens que je vous dois, etc.

L E T T R E C C L X X I I I .

A MADAME DE FONTAINE.

5 de novembre.

A la fin c'est trop de silence,
En si beau sujet de parler.

— C E S paroles, ma chère nièce, sont tirées de
1759. *Malherbe* que vous ne connaissez guère, et vont
fort bien au sujet. Comment vous trouvez-vous
des trois vingtièmes, et de la chute des actions
sur les fermes, et de tout ce qui s'ensuit? Voilà
bien le temps d'aimer ses terres et d'encourager
l'agriculture; car, en conscience, c'est le seul
commerce qui nous reste. Nous faisons pitié à
nos alliés et à nos ennemis.

Que vous êtes sage d'avoir achevé votre châ-
teau! mais aurez-vous le courage d'y demeurer?
Il faut que je vous avertisse que celui de Ferney
est entièrement bâti et couvert; et, sans vanité,
c'est un morceau d'architecture qui aurait des
approbateurs, même en Italie. N'allez pas croire
que je n'aye sacrifié qu'à l'agréable, j'y ai joint
l'utile; et Ferney est devenu une terre de sept à
huit mille livres de rente, dans le pays le plus
riant de l'Europe. Ajoutez à ces avantages l'agré-
ment unique d'être libre, et de ne payer aucun
droit, de quelque nature que ce puisse être. Je
veux me bercer de l'idée que vous viendrez un
jour nous voir dans toute notre beauté: il faut
que vous veniez reconnaître des domaines qui,
selon les droits de la nature, doivent appartenir
à votre fils. C'est grand dommage que Ferney ne
soit

soit pas en Picardie ; mais une terre libre mérite bien qu'on passe le mont Jura. Je ne suis point mécontent de la mesure de Tournay ; j'y ai bâti au moins le plus joli des théâtres , quoique le plus petit. Nous y avons joué trois fois la Chevalerie , pour nous consoler des malheurs de la France. Cette Chevalerie est comme le château de Ferney : cela ne veut pas dire que l'architecture en soit aussi belle , cela veut dire seulement que j'ai pris autant de peine pour l'achever.

1759.

Après en avoir donné trois représentations , nous avons joué *Mérope*. Soyez très-convaincue que vous , et M. le chevalier de *Florian* , et le jurifconsulte , vous auriez été bien étonnés , et que vous auriez fondu en larmes.

Nous avions , à nos Délices , le marquis de *Chauvelin* , ambassadeur à Turin , et madame sa femme , députés de M. le duc de *Choiseul* et de la tribu d'*Argental* , pour savoir comment j'étais venu à bout de la Chevalerie. Ce voyage ne les a guère détournés de la route de Turin ; et je peux vous dire qu'ils ne sont pas mécontents d'avoir alongé leur chemin. Ils auraient beau courir tous les théâtres de l'Europe , ils ne verraient rien de si plaisant qu'un français fuisse qui a fait la pièce , le théâtre et les acteurs. Votre sœur a joué comme mademoiselle *Duménil* ; je dis comme mademoiselle *Duménil* dans son bon temps. Cela paraît un conte , une exagération d'oncle ; cela est pourtant très-vrai , et je le fais de cent personnes qui me l'ont toutes attesté par leurs larmes. Moi qui vous parle je vous apprends que je suis un assez singulier vieillard. Ah ! ma chère nièce , que nous vous avons regrettée ! c'est à présent qu'il faudrait être chez nous. No-

— tre Carthage est fondée. Nous avons eu l'insolence de recevoir M. et madame de *Chauvelin* avec une magnificence à laquelle ils ne s'attendaient pas; mais on ne peut trop faire pour de tels hôtes; il n'y a rien de plus aimable dans le monde; ils réunissent tous les talens et toutes les grâces; ils séduiraient un amiral anglais, et feraient tomber les armes des mains du roi de Prusse.

Je suis excédé de plaisir et de fatigue; voilà pourquoi je ne vous écris point de ma main; mais c'est mon cœur qui vous écrit, c'est lui qui vous dit combien il vous regrette, vous et les vôtres.

LETTRE CCLXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL

A Tournay, 5 de novembre.

DIVINS anges, les députés de votre hiérarchie vous auront peut-être rendu compte de la descente qu'ils ont faite dans nos cabanes. *Baucis* et *Philémon* ont fait de leur mieux. Deux tragédies en deux jours ne sont pas une chose ordinaire dans les vallées du mont Jura. Madame de *Chauvelin* nous a payés comme les sirènes, en chantant d'une manière charmante, et en nous enforcelant. J'ai retrouvé monsieur l'ambassadeur tout comme je l'avais laissé, il y a environ quatorze ans, ayant tous les moyens de plaire sans avoir lu *Moncrif*, et expédiant dans ce département dix ou douze personnes à la fois. J'ai retrouvé les grâces et les mœurs faciles et indulgentes, que ni les Corfès ni les Allobroges n'ont

pu diminuer. Vous savez que , malgré cette en-
 vie et ce don de plaire à tout le monde , vous 1759.
 avez le fond de son cœur dont il distribue l'écorce
 par-tout. Nous nous sommes trouvés tous réunis
 par le plaisir de vous aimer. Combien nous avons
 tous parlé de vous ! combien nous vous avons
 regrettés ! et que de châteaux en Espagne nous
 avons bâtis ! Il est vrai que ce n'est pas actuelle-
 ment en France qu'on en fait d'agréables. Les
 nouvelles foudroyantes , qui nous ont atterrés
 coup sur coup , ne paraissent pas rendre le sé-
 jour de Paris délicieux. Divins anges , je ne me
 sens porté ni à revoir Paris , ni à y envoyer mes
 enfans. Notre Chevalerie demande , ce me sem-
 ble , à être jouée dans un autre temps que celui
 de l'humiliation et de la disette. Nous l'avons
 jouée trois fois sur mon théâtre de marionnettes ,
 dans ma mesure de Tourney ; deux fois devant
 les Allobroges et les Suisses , sans avoir la moin-
 dre penr. Mais , quand il a fallu paraître devant
 vos députés , nos jambes et nos voix ont trem-
 blé. Nous avons pourtant repris nos esprits , et
 nous avons fait verser des larmes aux plus beaux
 et aux plus vilains visages du monde , aux vieilles
 et aux jeunes , aux gens durs , aux gens qui veu-
 lent être difficiles. Les deux députés célestes ont
 vu qu'en un mois de temps nous avions profité
 de tous les commentaires de madame Scaliger.
 Je leur laisse le soin de vous mander tout ce
 qu'ils pensent de la pièce et des acteurs.

Vous ferez , sans doute , surpris que la Cheva-
 lerie ne vous parvienne pas avec ma lettre ; mais
 il faut que vous conveniez que trois représenta-
 tions doivent éclairer assez un auteur pour lui
 faire encore retoucher son tableau. Il a été d'a-

— bord esquissé avec fougue, il faut le finir avec
 1759. réflexion. Passez, encore une fois, *Vamir* et
Spartacus ; passez. J'augure beaucoup du gladiateur, et je souhaite passionnément que *Saurin* réussisse. Mon cher ange, je crois que cet hiver doit être le temps de la prose, du moins pour moi. *Saurin*, d'ailleurs, a besoin d'un succès pour sa considération et pour sa fortune. Je vous avoue que, si j'ai aussi quelque petit succès à espérer, je le veux dans un temps moins déplorable que celui où nous sommes. Je veux que certaines personnes aient l'âme un peu plus contente. Ce n'est pas à des cœurs ulcérés qu'il faut présenter des vers ; c'est aux âmes tranquilles, et douces et sensibles à la fois comme la vôtre.

Méropé-Aménaiide-Denis vous fait mille complimens, et moi je vous adore plus que jamais.

LETTRE CCLXXV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOFF.

Au château de Tournay, le 11 de novembre.

MONSIEUR,

M. de *Soltikof* s'est chargé de vous faire parvenir un petit ballot contenant quelques imprimés et quelques manuscrits pour votre bibliothèque. J'offre à votre excellence ces fruits de ma petite terre, en attendant que je puisse lui envoyer ceux qu'elle a fait naître elle-même, et qui sont le produit de votre glorieux empire. Je n'ai jamais tant désiré de m'attirer l'attention des lecteurs que depuis que je suis devenu

Votre secrétaire, car en vérité je n'ai que cette fonction, et si vous en exceptez le manuscrit du général *le Fort*, et quelques autres pièces que j'ai consultées, tout a été fidèlement écrit sur les Mémoires que vos bontés m'ont fait tenir. Vous aurez incessamment un volume entier qui est poussé non-seulement jusqu'à la bataille de Pultava, mais qui embrasse toutes les suites de cette journée mémorable.

Je vous avouerai que j'ai toujours besoin de nouveaux éclaircissmens sur la campagne de Pruth. Cette affaire n'a jamais été fidèlement écrite, et le public est aussi incertain qu'il est avide d'en connaître le fond et les accessoires. Le journal de *Pierre le grand* passe bien légèrement sur cet important article.

Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne me fassiez communiquer ce qu'on pourra confier de vos archives. Soyez bien sûr que je ne veux être éclairé que pour assurer mieux la gloire de votre législateur. Vous savez qu'on ne peut donner de crédit aux belles actions qu'en ne dissimulant rien; mais qu'en disant la vérité, on peut toujours la présenter dans un jour favorable. On a imprimé, depuis deux ans, à Londres, les Mémoires de *Witwarck*, envoyé d'Angleterre à votre cour dans le commencement du siècle. Ces Mémoires ne sont pas trop favorables à l'impératrice *Catherine*, et ne rendent pas à *Pierre le grand* toute la justice qui lui est due. Je suis obligé de suivre quelquefois l'historien passionné de *Charles XII*, mais très-mal-adroit dans sa passion, et très-peu judicieux dans ses idées.

Quelques-uns de nos savans de Paris veulent que les Sibériens viennent des Huns, les Huns

— des Chinois, les Chinois des Egyptiens: on peut
 1759. égayer une préface en montrant le ridicule de
 ces chimères. Il n'y a pas grand profit à faire
 pour l'esprit humain, à rechercher l'ancienne
 histoire des Huns et des ours, qui ne savaient
 pas plus écrire les uns que les autres.

Il s'agit de l'histoire de celui qui a créé des
 hommes. Comme il ne faut rien que de vrai
 dans cette histoire, je vous ai supplié, Mon-
 sieur, de vouloir bien me dire, si je dois em-
 ployer le discours qu'on attribue à *Pierre le*
grand, en 1714 : *Mes frères, qui de vous au-*
rait pensé, il y a trente ans, que nous gagne-
rions ensemble des batailles sur la mer Balti-
que, etc. Ce discours, s'il est authentique, est
 un morceau très-précieux.

Mon estime pour le jeune M. de *Soltikof*
 augmente à mesure que j'ai l'honneur de le voir.
 Il est bien digne de vos bienfaits. Son goût pour
 s'instruire, son assiduité à l'étude, son esprit qui
 est au-dessus de son âge, justifient tout ce que
 votre générosité fait pour lui. Je ne puis, en
 vous parlant de lui, oublier le général de son
 nom qui se couvre de tant de gloire, et qui en
 acquiert une nouvelle à votre empire.

Pour vous, Monsieur, vous vous contentez
 du rôle de *Mécénas*; ce rôle n'est pas assurément
 le moins noble et le moins utile; il mène à une
 sorte de gloire indépendante des événemens, et
 il est fait pour un esprit supérieur et pour un
 cœur bienfaisant. Voilà la gloire véritable.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CCLXXVI.

1759.

A U M Ê M E.

Aux Délices, 22 de novembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu aujourd'hui le paquet dont vous m'avez honoré, par les mains de M. de *Soltikof*; il me paraît de jour en jour plus digne de son nom et de vos bontés. Je peux assurer votre excellence que rien ne vous fera plus d'honneur que d'avoir développé ce mérite naissant. Vous avez la réputation de répandre des bienfaits; mais vous ne pouviez jamais les placer ni sur une ame qui les méritât mieux, ni sur un cœur plus reconnaissant. Il se formera très-vite aux affaires, et vous aurez un jour en lui un homme capable de vous seconder dans toutes vos vues, de rendre votre patrie aussi supérieure par les arts qu'elle l'est par les armes. Je vois bien que le lieu où il est à présent est pour lui un petit théâtre. Votre excellence le fera voyager en France, en Italie: je regretterai sa perte, mais tout ce qui sera de son avantage fera ma consolation. Je me flatte, Monsieur, que vous avez reçu à présent tout ce que vous avez permis que je vous envoyasse; le premier volume de *Pierre le grand*, un autre paquet assez gros de livres et de manuscrits, et une caisse d'eau de *Coladon*, que je ne vous ai présentée que comme un des meilleurs remèdes pour les maux d'estomac, aussi agréable à boire que l'eau des Barba-

— des , et qui peut servir à vos amis dans l'occa-
 1759. sion ; car , pour vous , je fais que vous joignez
 à vos vertus celle d'être sobre. Votre excellence
 m'honore de présens plus dignes d'elle et de sa
 cour. Je brave , avec vos belles fourrures , les
 neiges des Alpes , qui valent bien les vôtres. Un
 présent bien plus cher , est celui des manuscrits
 que je reçois ; ils me serviront beaucoup pour le
 second tome auquel je vais me mettre. Je n'ai
 point de temps à perdre. Mon âge et ma faible
 santé m'avertissent qu'il ne faut pas négliger un
 instant. *Pierre le grand* mourut avant d'avoir
 achevé ses grandes entreprises , son historien
 veut achever sa petite tâche.

Le catalogue de tous les livres écrits sur *Pierre
 le grand* me servira peu , puisque , de tous les
 auteurs que ce catalogue indique , aucun ne fut
 conduit par vous. La triste fin du czarovitz
 m'embarrasse un peu ; je n'aime pas à parler
 contre ma conscience. L'arrêt de mort m'a tou-
 jours paru trop dur. Il y a beaucoup de royaumes
 où il n'eût pas été permis d'en user ainsi. Je ne
 vois dans le procès aucune conspiration ; je n'y
 aperçois que des espérances vagues , quelques
 paroles échappées au dépit , nul dessein formé ,
 nul attentat. J'y vois un fils indigne de son père ;
 mais un fils ne mérite point la mort , à mon
 sens , pour avoir voyagé de son côté , tandis que
 son père voyageait du sien. Je tâcherai de me
 tirer de ce pas glissant , en faisant prévaloir , dans
 le cœur du czar , l'amour de la patrie sur les
 entrailles de père.

Je suis bien surpris de voir , dans les Mémoires
 que je parcours , ces mots-ci : *Les biens du
 monastère de la Trinité ne sont point immenses*

ils ont deux cents mille roubles de rente. En vérité, il est plaisant de faire vœu de pauvreté pour tant d'argent: les abus couvrent la face de la terre. 1759.

Quelques lettres de *Pierre le grand* seront bien nécessaires; il n'y a qu'à choisir les plus dignes de la postérité. Je demande instamment un précis des négociations avec *Gortz* et le cardinal *Alberoni*, et quelques pièces justificatives. Il est impossible de se passer de ces matériaux. Ayez la bonté, Monsieur, de me les faire parvenir. Donnez-moi vite, et vous recevrez vite. Vous êtes cause que j'ai fait une tragédie, et que j'ai bâti un théâtre dans mon château, n'ayant rien à faire. J'en suis honteux; j'aurais mieux aimé travailler pour vous. J'aime mieux traiter l'histoire de votre héros, que de mettre des héros imaginaires sur la scène. N'allez pas me réduire à m'amuser, quand je ne veux m'occuper qu'à vous servir. Regardez-moi comme votre secrétaire tendrement attaché.

LETTRE CCLXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A vous seul.

Novembre.

MON divin ange, vous êtes un ange de paix. Permettez que je vous parle votre langue, après avoir parlé celle de notre tripot des Délices. Vous êtes né, de toutes façons, pour mon bonheur dans mes plaisirs, dans mes affaires. Je
T. 85. *Corresp. générale.* Tome VII. V v

— vous dois tout; vous êtes en tout temps con-
 1759. stitué mon ange gardien : écoutez donc ma dé-
 vote prière.

1°. Je voudrais savoir, en général, si M. le duc de *Choiseul* est content de moi; et vous pouvez aisément vous en enquérir un mardi. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai grande envie de lui plaire, et comme son obligé, et comme citoyen.

2°. S'il entrait avec vous dans quelque détail, comme il y est entré avec M. de *Chauvelin*, ne pourriez-vous pas lui dire, quelque autre mardi, la substance des choses ci-dessous.

Voltaire est dans une correspondance suivie avec *Luc*; mais, quelque ulcéré qu'il puisse être et qu'il doive être contre *Luc*, puisqu'il est capable d'avoir étouffé son ressentiment au point de soutenir ce commerce, il l'étouffera bien mieux quand il s'agira de servir. Il est bien avec l'électeur palatin, avec le duc de *Wurtemberg*, avec la maison de *Gotha*, ayant eu des affaires d'intérêt avec ces trois maisons qui sont contentes de lui, et qui lui écrivent avec confiance. Il a été le confident du prince de *Hesse* l'apostat. Il a des amis en Angleterre. Toutes ces liaisons le mettent en droit de voyager par-tout sans causer le moindre soupçon, et de rendre service sans conséquence.

Il a été envoyé secrètement, en 1743, auprès de *Luc*. Il eut le bonheur de déterrer que *Luc* alors se joindrait à la France; il le promit: le traité fut conclu depuis et signé par M. le cardinal de *Tencin*. Il pourrait rendre aujourd'hui quelque service non moins nécessaire.

Mon cher ange, il faut la paix à présent, et

des victoires complètes sur mer et sur terre ; ces victoires complètes ne sont pas certaines, et la paix vaut mieux qu'une guerre si ruineuse. On ne se dissimule pas, sans doute, l'état funeste où est la France ; état pire pour les finances et pour le commerce qu'il ne l'était à la paix d'Utrecht. Que quelquefois, quand on veut, sans compromettre la dignité de la couronne, parvenir à un but désiré, on se fert d'un capucin, d'un abbé *Gautier*, ou même d'un homme obscur comme moi, comme on envoie un piqueur détourner un cerf avant qu'on aille au rendez-vous de chasse. Je ne dis pas que j'ose me proposer, que je me fasse de fête, que je prévienne les vues du ministère, que je me croie même digne de les exécuter ; je dis seulement que vous pourriez hasarder ces idées, et les échauffer dans le cœur de M. le duc de *Choiseul*. Je lui répondrais sur ma tête qu'il ne serait jamais compromis ; que je ne ferais jamais un pas ni en-deçà ni en-delà de ce qu'il me prescrirait. Je pense qu'il ne lui convient pas absolument de demander la paix, mais qu'il lui convient fort d'en faire naître le désir à plus d'une puissance, ou plutôt de faire mettre ces puissances à portée de marquer des intentions sur lesquelles on puisse ensuite se conduire avec honneur.

Il part, sans doute, d'un principe aussi vrai que triste ; c'est qu'il n'y a rien à gagner pour nous, d'aucune façon, dans ce gouffre où tout l'argent de la France a été englouti. J'ai pris la liberté de lui prédire la prise de *Quebec* et celle de *Pondichéry* : l'une est arrivée, et je tremble pour l'autre. Il y a des citoyens de *Genève* qui ont des correspondances par tout l'u-

1759. — nivers habitable. Il y a autour de moi des gens de toute nation, des ministres anglais, des allemands, des autrichiens, des prussiens, et jusqu'à d'anciens ministres russes. On voit les choses d'un œil plus éclairé qu'on ne les voit à Paris; on croit que, si la descente projetée dans une des provinces anglaises s'effectue, il ne reviendra pas un seul français. Le passé, le présent et l'avenir font frémir. Je sais que le ministère a du courage, et qu'il a, cette année, des ressources; mais ces ressources sont peut-être les dernières, et on touche au temps de vérifier ce qui a été dit, qu'il y avait une puissance qui donnerait la paix, et que cette puissance était la misère.

J'ai peur qu'on ne soit résolu encore à faire des tentatives ruineuses, après lesquelles il faudra demander humblement une paix défavorable, qu'on pourrait faire aujourd'hui utile, sans être déshonorante.

Enfin, mon cher ange, vous êtes accoutumé à corriger mes plans: si celui-ci ne vous plaît pas, jetez-le au feu, et je vous enverrai simplement la Chevalerie.

Vous pouvez au moins savoir si M. le duc de Choiseul est content de moi. Ce n'est pas que je doive craindre qu'il en soit mécontent, mais il est doux d'apprendre de votre bouche à quel point il agréé ma reconnaissance. Comptez d'ailleurs que je ne suis pas pressé, et que je me trouve très-bien comme je suis, à votre absence près. Adieu, je baise le bout de vos ailes.

LETTRE CCLXXVIII.

A U M Ê M E.

Aux Délices, 24 de novembre.

MON cher ange, vous me trouvez bien indigne des plumes de vos ailes; mais c'est pour en être digne que je diffère l'envoi de la Chevalerie. *Horace* veut qu'on tienne son affaire enfermée neuf ans; je ne demande que neuf semaines: voyez comme l'âge ma rendu temporisateur. Je suis un petit *Fabius*, un petit *Daun*: d'ailleurs, moi qui ai d'ordinaire deux copistes, je n'en ai plus qu'un; et il ne peut suffire à tenir l'état de mes vaches et de mon foin en parties doubles, à la correspondance, et aux tragédies, et à *Pierre le grand*, et à *Jeanne*. Laissez-moi faire, tout viendra à point.

Dites-moi donc, mon divin ange, s'il ne vaut pas mieux bien faire que se presser. Quand on voudra faire la paix, qu'on se presse; mais, en fait de tragédies, si on les veut bonnes, il faut qu'on ait la bonté d'attendre. Parlez-moi, je vous en prie, de la fortune que vous avez faite à Cadix, et dites-moi si vous mangez sur des affiettes à cu noir. Le crédit est-il toujours grand à Paris? le commerce florissant? M. le duc de *Choiseul* m'a mandé que feu M. de *Meuse* avait une terre sur la porte de laquelle était gravé: *A force d'aller mal, tout va bien*.

Je vous demandais s'il daignait être content de moi, je vous dis aujourd'hui qu'il a la bonté d'en être content.

— 1759. Quand vous serez de loisir et lui aussi, quand tout ira de pis en pis, quand on n'aura pas le fou; vous pourrez, mon divin ange, lui dire les belles lanternes dont il est question dans ma dernière épître; cela pourrait réussir, et, en tout cas, cela ne gâtera rien. Vous êtes maître de tout.

Mais vraiment, mon cher ange, je crois que tout le monde fera la campagne prochaine sur terre et sur mer; j'entends sur mer ceux qui auront des vaisseaux: il faut que je déraisonne politique.

1°. L'Espagne est seule en état de proposer la paix, d'offrir sa médiation, de menacer si on ne l'accepte pas, etc., etc.

2°. Les Anglais peuvent nous prendre Pondichéry, pendant que la gravité espagnole fera ses propositions.

3°. Le Canada n'est qu'un sujet éternel de guerres malheureuses, et j'en suis fâché.

4°. Il y a des gens qui prétendent que la Louisiane valait cent fois mieux, sur-tout si la Nouvelle Orléans qu'on appelle une ville était bâtie ailleurs.

5°. Je ne vois dans tout ceci qu'un labyrinthe et peu de fil.

J'aime à vous dire tout ce qui me passe par la tête, parce que vous êtes accoutumé à rectifier mes idées.

6°. *Luc* voudrait bien la paix. Y aurait-il si grand mal à la lui donner, et à laisser à l'Allemagne un contrepoids? *Luc* est un, je le fais, mais faut-il se ruiner pour anéantir un dont l'existence est nécessaire?

7°. Si vous avez de quoi bien faire la guerre, faites-la ; sinon , la paix. — 1759.

Vous vous moquez de moi , mon divin ange, vous avez raison ; mais mes terres sont couvertes de neige , tous mes travaux champêtres sont malheureusement suspendus ; permettez-moi de déraisonner c'est un grand plaisir.

Mille tendres respects à madame *Scaliger*.

M. de *Choiseul* a bien de l'esprit.

LETTRE CCLXXIX.

A U M Ê M E.

Aux Délices, 30 de novembre.

MON adorable ange, je vois bien, par votre lettre, que M. le duc de *Choiseul* est encore plus estimable que je ne le croyais ; je vois sa franchise noble et digne d'un meilleur temps, et sur-tout je vois que son cœur est digne de vous aimer. Il vous a mis au fait de tout ; il ne peut assurément mieux placer sa confiance. Je lui envoie aujourd'hui un gros paquet de *Luc* ; peut-être, avec le temps, on tirera quelque avantage des lettres que je fais passer. Je ne suis point jaloux du roi d'Espagne, s'il fait la paix ; moi, *Jodelet*, je ne vais point sur les brisées de sa Majesté catholique.

Sérieusement, mon cher ange, je n'ai eu aucune envie de me faire de fête ; j'ai seulement rêvé que, pouvant aller souvent chez l'électeur palatin qui daigne m'aimer un peu, et chez madame la duchesse de Gotha, et même à Lon-

— dres où l'on m'a invité vingt fois, je pourrais, 1759. dans l'occasion faire passer au ministre un compte fidelle de ce que j'aurais vu et entendu. Je me flatte que M. le duc de *Choiseul* ne me prend pas pour un *altè succinctus* qui cherche pratique. Je suis frappé de nos malheurs; et, s'il s'agissait de m'arracher à ma charmante retraite, pour aller ramasser quelque caillou qui pût servir parmi les fondemens qu'on cherche pour établir l'édifice de la paix, j'aurais été chercher ce caillou dans l'Elbe ou dans la Tamise; mais, Dieu merci, je serai inutile, et je ne quitterai probablement pas mes étables, ma bergerie et mon cabinet.

Permettez-moi de laisser dormir mes chevaliers jusqu'en janvier. Pour les oublier mieux, je me mets au second volume de *Pierre le grand*. Le Pruth, *Catherine* orpheline gouvernant un empire, un fils condamné par son père et par quatre-vingts juges dont la moitié ne savait pas signer son nom, feront une diversion qui vaudra les neuf années d'*Horace*. On dit qu'une nouvelle scène de finances va égayer la nation. On ne fera point la guerre l'hiver, on courra aux spectacles, et la Chevalerie pourra vous amuser ce carême.

Je pense que c'était à l'abbé du *Resnel* à gouverner nos finances plutôt qu'à *Silhouette*; car celui-ci n'a traduit Pope et le *Tout est bien* qu'en prose; et l'abbé l'a traduit en vers; mais j'aimerais encore mieux *Martin* le manichéen.

De grâce, mon respectable ami, dites-moi si les effets publics reprennent un peu de faveur. J'ai quatre-vingts personnes à nourrir.

Est-il vrai que M. d'*Armentières* a été battu?

est-il vrai que les flottes se battent? Je croyais —
 que la flotte de M. le maréchal de *Conflans* al- 1759.
 lait à la Jamaïque. J'ai peur que tout n'aille au
 diable sur mer et sur terre. La paix, la paix,
 mon divin ange.

L E T T R E C C L X X X.

A M A D A M E .

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Du 3 de décembre.

JE ne vous ai point dépêché, Madame, ce
 vieux chant de la Pucelle que le roi de Prusse
 m'a renvoyé, unique restitution qu'il ait faite
 en sa vie. Les plaisanteries ne m'ont pas paru
 de saison : il faut que les lettres et les vers arrivent
 dumoinsà propos. Je suis persuadé qu'ils seraient
 ma reçus immédiatement après la lecture de quel-
 que arrêt du conseil qui vous ôterait la moitié
 de votre bien, et je crains toujours qu'on ne
 se trouve dans ce cas. Je ne conçois pas non
 plus comment on a le front de donner à Paris
 des pièces nouvelles ; cela n'est pardonnable
 qu'à moi, dans mon enceinte des Alpes et du
 mont Jura. Il m'est permis de faire construire
 un petit théâtre, de jouer avec mes amis et de-
 vant mes amis ; mais je ne voudrais pas me
 hasarder dans Paris avec des gens de mauvaise
 humeur. Je voudrais que l'assemblée fût com-
 posée d'ames plus contentes et plus tranquilles.
 D'ailleurs vous m'apprenez que les personnes

— 1779. qui ont du goût ne vont plus guère aux spectacles, et je ne fais si le goût n'est point changé, comme tout le reste, dans ceux qui les fréquentent; je ne reconnais plus la France, ni sur terre, ni sur mer, ni en vers, ni en prose.

Vous me demandez ce que vous pouvez lire d'intéressant: Madame, lisez les gazettes; tout y est surprenant comme dans un roman. On y voit des vaisseaux chargés de jésuites, et on ne se lasse point d'admirer qu'ils ne soient encore chassés que d'un seul royaume; on y voit les Français battus dans les quatre parties du monde, le marquis de Brandebourg faisant tête tout seul à quatre grands royaumes armés contre lui, nos ministres dégringolant l'un après l'autre comme les personnages de la lanterne magique, nos bateaux plats, nos descentes dans la rivière de la Vilaine. Une récapitulation de tout cela pourrait composer un volume qui ne serait pas gai, mais qui occuperait l'imagination.

Je croyais qu'on donnerait les finances à l'abbé du Resnel; car, puisqu'il a traduit le *Tout est bien* de Pope en vers, il doit en savoir plus que le *Silhouette* qui ne l'a traduit qu'en prose. Ce n'est pas que ce M. de *Silhouette* n'ait de l'esprit et même du génie, et qu'il ne soit fort instruit; mais il paraît qu'il n'a connu ni la nation, ni les financiers, ni la cour; qu'il a voulu gouverner en temps de guerre comme à peine on le pourrait faire en temps de paix, et qu'il a ruiné le crédit qu'il cherchait, comptant pouvoir suffire aux besoins de l'Etat avec un argent qu'il n'avait pas. Ses idées m'ont paru très-belles, mais employées très-mal à propos.

Je croyais sa tête formée sur les principes de l'Angleterre, mais il a fait tout le contraire de ce qu'on fait à Londres, où il avait vécu un an chez mon banquier *Bénézet*. L'Angleterre se soutient par le crédit; et ce crédit est si grand que le gouvernement n'emprunte qu'à quatre pour cent, tout au plus. Nous n'avons encore su imiter les Anglais ni en finance, ni en marine, ni en philosophie, ni en agriculture. Il ne manque plus à ma chère patrie que de se battre pour des billets de confession, pour des places à l'hôpital, et de se jeter à la tête la faïence à cu noir, sur laquelle elle mange, après avoir vendu sa vaisselle d'argent.

Vous m'avez parlé, Madame, de la Lorraine et de la terre de Craon; vous me la faites regretter, puisque vous prétendez que vous pourriez quelque jour aller en Lorraine. Je me ferais volontiers accommodé de Craon, si je m'étais flatté d'avoir l'honneur de vous y recevoir avec madame la maréchale de *Mirepoix*; mais ce sont-là de beaux rêves.

Ce n'est pas la faute du jésuite *Menou*, si je n'ai pas eu Craon; je crois que la véritable raison est que madame la maréchale de *Mirepoix* n'a pas pu finir cette affaire. Le jésuite *Menou* n'est point un sot comme vous le soupçonnez, c'est tout le contraire; il a attrapé un million au roi *Stanislas*, sous prétexte de faire des missions dans des villages lorrains qui n'en ont que faire. Il s'est fait bâtir un palais à Nancy. Il fit croire au goguenard de pape *Benoît XIV*, auteur de trois livres ennuyeux in-folio, qu'il les traduisait tous trois; il lui en montra deux pages, en obtint un bon bénéfice

— dont il dépouilla des bénédictins, et se moqua
1759. ainsi de *Benoit XIV* et de saint *Benoit*.

Au reste, il est grand cabaleur, grand intrigant, alerte, serviable, ennemi dangereux, et grand convertisseur. Je me tiens plus habile que lui, puisque, sans être jésuite, je me suis fait une petite retraite de deux lieues de pays, à moi appartenantes. J'en ai l'obligation à M. le duc de *Choiseul*, le plus généreux des hommes. Libre et indépendant, je ne me troquerais pas contre le général des jésuites.

Jouissez, Madame, des douceurs d'une vie tout opposée; conversez avec vos amis; nourrissez votre ame. Les charrues qui fendent la terre, les troupeaux qui l'engraissent, les greniers et les pressoirs, les prairies qui bordent les forêts, ne valent pas un moment de votre conversation.

Quand il gèlera bien fort, lorsqu'on ne pourra plus se battre ni en Canada, ni en Allemagne, quand on aura passé quinze jours sans avoir un nouveau ministre ou un nouvel édit, quand la conversation ne roulera plus sur les malheurs publics, quand vous n'aurez rien à faire, donnez-moi vos ordres, Madame, et je vous enverrai de quoi vous amuser, et de quoi me censurer.

Je voudrais pouvoir vous apporter ces pauvretés moi-même, et jouir de la consolation de vous revoir; mais je n'aime ni Paris, ni la vie qu'on y mène, ni la figure que j'y ferais, ni même celle qu'on y fait. Je dois aimer, Madame, la retraite et vous. Je vous présente mon très-tendre respect.

LETTRE CCLXXXI.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 5 de décembre.

HERMITE de l'arsenal, l'hermite de Tourney et des Délices est dictateur, parce qu'il a 1759. mal aux yeux. Vous m'écrivez toujours à Genève, comme si j'étais un parpaillot; mettez par *Genève*, s'il vous plaît: je ne veux pas que l'enchanteur qui fera mon histoire prétende, sur la foi de vos lettres, que j'ai fait abjuration. La bonne compagnie de Genève veut bien venir chez moi, mais je ne vais jamais dans cette ville hérétique. C'est ce que je vous prie de signifier à frère *Berthier*, supposé qu'il vive encore, ou à frère *Garasse*, ou même à l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*. Il me semble qu'il faudrait faire une battue contre toutes ces bêtes puantes; mais les philosophes ne sont presque jamais réunis, et les fanatiques, après s'être déchirés à belles dents, se réunissent tous pour dévorer les philosophes. Un de mes plaisirs, dans mon petit royaume, est de tirer à cartouches contre ces diôles-là, sans les craindre; c'est un des amusemens de ma vieillesse.

On dit que la tragédie de M. de *Thibouville* (*) n'a pas si bien réussi que l'*Apparition* de frère *Berthier*. Il y a quelques années que les choses sérieuses ne réussissent guère en France, témoin la prose retirée du traducteur de *Pope*, et témoin

(*) V amir.

— nos combats sur terre et sur mer. Il faut espérer
 1759. que le diable, qui n'est pas toujours à la porte
 d'un pauvre homme, ne sera pas toujours à la
 porte de la pauvre France.

O passi graviora! dabit Deus his quoque finem.

On profitera, sans doute, des bons exemples
 des Russes et du maréchal de *Daun*. Retenez
 pour votre vie, mon ancien ami, une anecdote
 singulière; le roi de Prusse me mande, du 17 de
 novembre, ces propres mots: *Dans huit jours*
je vous en écrirai davantage de Dresde; et,
 au bout de trois jours, il perd vingt mille hom-
 mes. Vous m'avouerez que ce monde-ci est la
 fable du Pot au lait.

Vous avez, sans doute, une mauvaise copie
 de la Femme qui a raison, et soyez sûr qu'on
 n'a que de très-détestables copies de presque
 tous nos amusemens de Tournay et des Délices.
 Vous auriez bien dû venir voir les originaux:
 nous avons joué une nouvelle tragédie sur un
 petit théâtre vert et or, et nous avons fait pleurer
 deux des plus beaux yeux que je connaisse, qui
 sont ceux de madame l'ambassadrice de *Chau-*
velin, sans compter ceux de son mari, moins
 beaux à la vérité, mais appartenant à une tête
 pleine d'esprit et de goût. Ma nièce n'a pas tous
 les talens de mademoiselle *Clairon*, mais elle est
 beaucoup plus attendrissante, et non moins vraie.
 Pour moi, je suis, sans vanité, le meilleur vieil-
 lard que nous ayons à la comédie.

Je me suis un peu ruiné, mon cher ami, en
 bâtimens et en châteaux, et mes moutons se
 meurent de la clavelée; cependant je n'ai point
 envoyé ma vaisselle à la monnaie, attendu qu'il

n'y a point d'hôtel ni même aucune monnaie dans le pays de Gex, et que je ne veux point la vendre à des huguenots. Je n'ai point de cus noirs, et j'ai renoncé aux blancs que j'aimais autrefois à la folie. 1759.

M. de *Paulmi* a-t-il renoncé à l'exécrable dessein d'aller en Pologne? Présentez-lui mes respects, et dites-lui que, s'il persiste dans cette triste idée, j'avertirai les hussards prussiens qui le prendront en passant. N'a-t-il donc pas assez de son mérite pour vivre à Paris toujours estimé et honoré?

Bona nosce, mon ancien ami.

LETTRE CCLXXXII.

▲ M. LE COMTE D'ARGENTAL.

- 5 de décembre.

MON cher ange, que dites-vous de *Luc* qui me mande, le 17: *Je vous écrirai plus au long de Dresde*, et le troisième jour vous savez ce qui lui arrive. Vous voyez qu'il ne faut compter sur rien, pas même sur nos flottes, pas même sur les tragédies de M. de *Thibouville*. Voyez ce qui arrive à frère *Berthier*; il va à Versailles dans toute sa gloire, et meurt en bâillant. On n'est sûr de rien dans ce monde; j'en excepte *Tancrède*. Vous devez être sûr, mon divin ange, que je la mettrai à vos pieds; et, si elle a le sort de *Thibouville*, ce ne sera pas sans y avoir bien songé. Je me flatte que *Spartacus* va se montrer. Seriez-vous assez ange pour faire dire au feseur de *Spartacus* que mes chevaliers

— n'osent se battre contre les gladiateurs, et que
 1759. mon estime et mon amitié lui ont cédé volontiers le pas?

Je vois que la prose du traducteur de *Pope* ne lui a point du tout réussi. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire si ses successeurs écrivent plus rondement, et ont le style moins dur. Que pense-t-on des billets ou actions des fermes? Il est bien bas de vous parler de cette prose, ou plutôt de ces chiffres, au lieu de vous envoyer des tirades d'*Aménai*de en vers croisés; mais on n'est pas toujours sur *Pégase*; on est balotté dans le même vaisseau où vous criez tous miséricorde.

LETTRE CCLXXXIII.

A U M Ê M E.

Aux Délices, 11 de décembre.

JE me flatte, mon divin ange, que la mort funeste de la princesse que vous regrettez ne changera rien à votre destinée, et que votre place n'en fera pas moins pour vous une source de choses utiles et agréables. Permettez-moi de vous marquer toute la part que nous prenons, madame *Denis* et moi, à ce triste accident. Je suis persuadé que madame l'infante vous avait bien goûté, qu'elle sentait tout ce que vous valez; et, en ce cas, vous perdez beaucoup. Votre cœur sera affligé; mais, quoique votre intérêt ne soit pas pour vous un motif de consolation, il faut bien que vos amis envisagent cet intérêt que vous êtes bien homme à négliger.

Voilà

3
1^{re} Voilà, dit-on, de belles espérances de paix ; le roi d'Angleterre l'offre en vainqueur. Je ne veux point demander si cette déclaration de sa part est une suite de certaines démarches ; je demande seulement, comme citoyen, si vous pensez que nous aurons la paix. Je la vois nécessaire pour nous. J'ai bien de la peine à la voir glorieuse ; mais j'attends tout des lumières et de la belle ame de M. le duc de Choiseul. C'est alors que nous pourrons mettre les chevaliers français sur la scène ; ils seront à vos ordres comme l'auteur. Cette Femme qui a raison me fait de la peine ; on la dit imprimée, et très-mal ; c'est ma destinée, et cette destinée désagréable a été toujours la suite de ma facilité. On ne se corrige de rien ; au contraire, les mauvaises qualités augmentent avec l'âge comme les bonnes. Que vous êtes heureux ! et que cette loi de la nature vous est favorable. Je vous souhaite, et à madame Scaliger, une jolie année 1760, et cinq ou six bonnes pièces nouvelles. Si j'avais du temps, j'en ferais une, bonne ou mauvaise ; mais Pierre m'appelle ; je ne connais que vous et lui.

LETTRE CCLXXXIV.

AM. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, le 11 de décembre.

IL est bien beau à votre excellence de songer
 1759. à des tragédies françaises, quand vous avez des
 opéra italiens. Pour moi, je renonce cet hiver
 aux uns et aux autres. *Phédre*, non pas la *Phédre*
 de Racine, mais *Phédre* le conteur de fables,
 dit :

*Vaces, oportet, Eutyche, à negotiis,
 Ut liber animus sentiat vim carminis.*

Je maintiens que le public de Paris est comme
 ce monsieur *Eutyclus*; il n'est pas en état de
 sentir *vim carminis*. Il lui faut argent, gaieté,
 succès; il n'a rien de tout cela: il siffle tout
 pour se venger.

J'avais fait ma chevalerie dans un temps moins
 malheureux, et j'espérais que vous pourriez la
 voir à Paris. Vous et madame l'ambassadrice
 l'avez assez honorée dans ma petite retraite.
 M. le duc de Choiseul est, je crois, à présent
 un vrai *Eutyclus*; moi, chétif, je suis *attristato*,
malinconico, *ammalato*. L'hiver me rend de
 mauvaise humeur; il m'ôte le plaisir de me ruiner
 en bâtimens. J'essuie des banqueroutes. Les
 misères publiques poussent jusqu'au mont Jura,
 et viennent m'y trouver.

Vraiment oui, Monsieur, j'ai reçu une lettre
 du roi de Prusse; j'en ai reçu trois en huit jours.

Je suis comme les gens de l'île des Papegots : l'avez-vous vu, bonnes gens, l'avez-vous vu ? *ch oui, pardieu, nous en avons vu trois, et nous n'y avons guère profité.* Cette petite affaire me paraît aussi épineuse que celle de ce rude abbé d'*Espagnac* qui ne finit point, et qui s'amuse à présent à condamner le lit de justice.

1759.

Je pense que tout le monde est devenu fou : cela ne ferait rien, si l'on n'était pas aussi devenu gueux. Je crois pourtant que *Luc* écrira à votre ami avant un mois. Pour moi, je vous remercierai toujours des bontés dont vous m'avez honoré auprès de cet épineux d'*Espagnac* ; il devrait bien plutôt songer à tirer le pays de Gex de la misère, qu'à grimeliner des lods et ventes.

Il ne m'appartient pas de parler à votre excellence des affaires publiques ; mais il faut que je vous conte un trait assez singulier, qui a quelque rapport à ce qui se passe sur terre. Vous savez que le roi de Prusse m'écrit quelquefois en vers et en prose, quand il a fait sa revue et joué de la flûte ; or, il m'écrivait, le 17 de novembre : *Nous touchons à la fin de notre campagne ; elle sera bonne, et je vous écrirai, dans une huitaine de jours de Dresde, avec plus de tranquillité et de suite qu'à présent ; et vous savez, au bout de trois jours, ce qui lui est arrivé.* Je trouve par-tout la fable du Pot au lait. Quel pot au lait que ce *Silhouette* ! Son premier début m'avait séduit. Ce traducteur de Tout est bien de *Pope* m'a vite rangé du parti de *Martin*, et m'a fait voir combien tout est mal. Il faut tâcher de vivre comme le seigneur *Pococurante*. Mais il y a un seigneur qui me paraît de tout point préférable ; c'est le plus

— aimable des hommes, mari de la plus aimable
1759. des femmes. Je leur présente à tous deux, avec
leur permission, les plus tendres respects.

LETTRE CCLXXXV.

A M. THIRIOT.

Le 15 de décembre.

VOUS ne vous plaindrez pas cette fois-ci, mon cher et ancien ami, que j'épargne les ports de lettres. J'ai peur qu'il ne soit ridicule de parler de comédie dans le temps qu'il n'est question que de cus noirs, de bourses vides, de flottes dispersées et de malheurs en tout genre, sur terre et sur mer. L'espérance de la paix est dans le fond de la boîte de *Pandore*; mais, pendant que tout l'Etat souffre, il se trouve toujours des gredins qui impriment, des oisifs qui lisent, et des *Frérons* qui mordent. Je vous prie de m'envoyer, par M. *Rouret* ou par quelque autre contresigneur, la *Femme qui a raison*, et la *Malsemaine* dans laquelle *Fréron* répand son venin de crapaud.

On m'a envoyé la magnifique édition de l'*Ecclésiaste*; elle est imprimée au Louvre, avec mon portrait à la tête; mais il y a beaucoup de fautes, et le texte manque au bas des pages. Il en paraîtra une plus belle édition approuvée par le pape. Il faut apprendre à de petits esprits intolens, qui abusent de leurs places, à quel point on doit les mépriser, et à quel point on peut les confondre. On reviendrait à Paris leur

marquer tout le dédain qu'on leur doit, si on —
 n'aimait pas mieux être chez soi libre et tran- 1759.
 quille.

*Sed nil dulcius est bene quam munita tenere
 Edita doctrinâ sapientum templa serena,
 Unde queas alios passim videre palantes.*

LETTRE CCLXXXVI.

A M LE COMTE D'ARGENTAL

22 de décembre.

MA dernière lettre était déjà partie, et mon cœur avait prévenu le vôtre, mon respectable ami, avant que je reçusse les dernières marques de votre amitié et de votre confiance. Vous me confirmez tout ce que j'avais imaginé, votre douleur raisonnable et les consolations de M. le duc de *Choiseul*. Il me semble que sa belle ame était faite pour la vôtre. En qui peut-il mieux placer sa confiance qu'en vous? n'y a-t-il pas de la modestie à lui à penser que c'est le ministre d'Angleterre qui jette les premiers fondemens de la paix? mais n'y a-t-il pas aussi un peu d'insolence à moi, à penser que je crois savoir que c'est M. le duc de *Choiseul* lui-même qui a tout préparé, et que c'est sur une de ses lettres envoyée certainement à Londres, que M. *Pitt* s'est déterminé? M. le duc de *Choiseul* lui-même ne m'ôterait pas de la tête qu'il est le premier auteur de la paix que toute l'Europe, excepté *Marie-Thérèse*, attend avec empressement. Cependant, si *Luc* pouvait être puni

— avant cette heureuse paix ! si le chemin de la
 1759. Lusace et de Berlin étant ouvert par le dernier
 avantage du général *Beck*, quelque *Hadick* pou-
 vait aller visiter Berlin ! Vous voyez, divin ange,
 que dans la tragédie, je veux toujours que le
 crime soit puni.

On parle d'une grande bataille donnée le 6
 entre *Luc* et l'homme à la toque bénite : on la
 dit bien meurtrière. Trois lettres en parlent ; il
 n'y a peut-être pas un mot de vrai : nous ne
 le saurons que dans deux jours. Je m'intéresse
 bien vivement à cette pièce. Dès que les Au-
 trichiens ont un avantage, M. le comte de *Kau-*
nitz dit à madame de *Bentink* : Ecrivez vite
 cela à notre ami. Dès que *Luc* a le moindre
 succès, il me mande : J'ai frotté les oppresseurs
 du genre humain. Cher ange, dans ces horreurs,
 je suis le seul qui aye de quoi rire ; cependant
 je ne ris point, et cela à cause des cus noirs,
 des annuités, des loteries et de Pondichéri ; car
semper temo per Pondichéri. Pour nos cheva-
 liers, ils sont à vos ordres. Il faudra s'attendre
 aux insultes de ce polisson de *Fréron*, aux cris
 de la canaille. Je me préparerai à tout, en fe-
 sant mes pâques dans ma paroisse ; je veux me
 donner ce petit plaisir en digne seigneur châtelain.
 Et ce M. d'*Espagnac* ! quel homme ! quel grand
 chambrier ! quel minutieux seigneur ! il ne finira
 donc jamais. Mais, à propos, je vous prépare
 des gantelets, des gages de bataille pour Pâques.
 Et pourquoi ne pas jouer Rome sauvée sur votre
 vaste théâtre cet hiver ? pourquoi ne pas en-
 tendre les cris de *Clytemnestre* ? ne faut-il rien
 hasarder ?

Mille tendres respects à madame *Scaliger*.

LETTRE CCLXXXVII.

FRAGMENT A UN JESUITE.

.. Du

S'IL y a des esprits de travers parmi vous, —
comme il y en a dans toutes les communautés, 1759.
il me semble que les bons ne doivent pas payer
pour les méchants, et qu'on n'en doit pas moins
estimer un *Bourdaloue*, parce qu'on méprise un
Garasse.

Ce monde-ci est une guerre continuelle ; on
a des ennemis et des alliés. Nous voilà alliés
contre le gazetier janséniste, et je souhaite que
le *Journal de Trévoux* ne me fasse pas d'infidélités.
Il ne faut pas ressembler au bon *David*
qui pillait également les Juifs et les Philistins.

Dans cette guerre interminable d'auteurs contre
auteurs, de journaux contre journaux, le
public ne prend d'abord aucun parti que celui
de rire ; ensuite il en prend un autre, c'est celui
d'oublier à jamais tous ces combats littéraires.
Le gazetier ecclésiastique s'imagine que l'Europe
s'occupera long-temps de ses feuilles ; mais le
temps vient bientôt où l'on nettoie la maison,
et où l'on détruit les toiles des araignées. Cha-
que siècle produit tout au plus dix ou douze bons
ouvrages, le reste est emporté par le torrent du
fleuve de l'oubli. Eh, qui se souvient aujourd'hui
des querelles du père *Bouhours* et de *Ménage* ?
et, si *Racine* n'avait pas fait ses tragédies, sa-
rait-on qu'il écrivit contre le Port-royal ? Presque
tout ce qui n'est que personnel est perdu pour
le reste des hommes.

1759.

LETTRE CCLXXXVIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, décembre.

QUANDO mi capitò la vostra gentile epistola, stavo bene, e ne fui allegro tutto il giorno; ma sonorcaduto, stò male, e sono pigro, attristato, malinconico; ò tralasciato un mese i miei armenti, e l'istoria, e la poësia, ed ancora voi stesso, cigno di Padova, che cantate adesso sulle sponde del piccol Reno, *parvique Bononia Rheni*.

Vi parlerò prima dell' opéra rappresentata nella corte di Parma:

Che quanto per udita io vene parlo,
Signor miraste, e feste altrui mirarla.

Il vostro *saggio sopra l'opera* in musica fù il fondamento della riforma del regno de i castrati: il legame delle feste, e deil' azione a noi Francesi si caro, farà forse un giorno l'invioabil legge dell' opera italiana.

Notre quatrième acte de l'opéra de Roland, par exemple, est, en ce genre, un modèle accompli. Rien n'est si agréable, si heureux que cette fête des bergers qui annoncent à *Roland* son malheur; ce contraste naturel d'une joie naïve et d'une douleur affreuse, est un morceau admirable en tout temps et en tout pays. La musique change, c'est une affaire de goût et de mode; mais le cœur humain ne change pas. Au reste, la musique de *Lully* était alors la vôtre; et pouvait-il, lui qui était un *valente bug-*

buggerone di Firenze, connaître une autre musique que l'italienne?

1759a

Je compte envoyer incessamment à M. *Albergati* la pièce que j'ai jouée sur mon petit théâtre de Ferney, et qu'il veut bien faire jouer sur le sien, en cas qu'il ne soit point effrayé d'avoir commerce avec une espèce d'hérétique, moitié français moitié suisse. Je crois, Messieurs, que, dans le fond du cœur, vous ne valez pas mieux que nous; mais vous êtes heureusement contraints de faire votre salut.

M. *Albergati* m'a mandé qu'il avait vraiment une permission de faire venir des livres. Oh Dio! *O Dii immortales!* Les jacobins avaient-ils quelque intendance sur la bibliothèque d'un sénateur romain? Yes, good sir, I am free and far more free, than all the citizens of Geneva. *Libertas qua sera tamen respexit, sed non inermem.* C'est à elle seule qu'il faut dire: *Tecum vivere amem, tecum obeam libenter.* Cependant j'écris l'histoire du plus despotique bouvier qui ait jamais conduit des bêtes à cornes; mais il les a changées en hommes. J'ai chez moi, au moment que je vous écris, un jeune *Soltikof*, neveu de celui qui a battu le roi de Prusse; il a l'ame d'un anglais, et l'esprit d'un italien. Le plus zélé et le plus modeste protecteur des lettres que nous ayons à présent en Europe, est M. de *Schouvalof*, le favori de l'impératrice de Russie: ainsi les arts font le tour du monde.

Niente dal vostro librajò, ve l'ò detto, è un briccone. *Annibal* et *Brennus* passèrent les Alpes moins difficilement que ne font les livres. *Interim, vive felix, and dare to come to us.*

T. 85. *Corresp. générale.* Tome VII. Y y

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I.	Page 18
— II.	75
— III.	209
— IV.	417
— V.	527
ALBARET. (M. le comte d')	
LETTRE I.	368
— II.	428
ALBERGATI CAPACELLI, (M.) <i>Sénateur</i> <i>de Bologne.</i>	
LETTRE I.	396
— II.	494
ALGAROTTI. (M. le comte)	
LETTRE I.	141
— II.	374
— III.	528
ANNECY. (M. l'évêque d')	399
ARGENCE. (M. le marquis d') Chevalier de Saint- Louis, Seigneur de Dirac, etc.	
LETTRE I.	476
— II.	479
ARGENTAL. (Madame la comtesse d')	
LETTRE I.	251
— II.	445
— III.	457
— IV.	459
ARGENTAL. (M. le comte d')	
LETTRE I.	5

ALPHABETIQUE.

535

LETTRE II.

—	III.	7
—	IV.	10
—	V.	16
—	VI.	21
—	VII.	27
—	VIII.	29
—	IX.	33
—	X.	41
—	XI.	48
—	XII.	50
—	XIII.	52
—	XIV.	61
—	XV.	64
—	XVI.	69
—	XVII.	70
—	XVIII.	72
—	XIX.	83
—	XX.	86
—	XXI.	91
—	XXII.	96
—	XXIII.	100
—	XXIV.	116
—	XXV.	122
—	XXVI.	130
—	XXVII.	135
—	XXVIII.	138
—	XXIX.	142
—	XXX.	150
—	XXXI.	153
—	XXXII.	159
—	XXXIII.	160
—	XXXIV.	163
—	XXXV.	172
—	XXXVI.	175
—		180

LETTER XXXVII.	195
XXXVIII.	199
XXXIX.	213
XL.	242
XLI.	257
XLII.	265
XLIII.	267
XLIV.	271
XLV.	273
XLVI.	277
XLVII.	285
XLVIII.	287
XLIX.	288
L.	293
LI.	296
LII.	299
LIII.	303
LIV.	307
LV.	314
LVI.	316
LVII.	321
LVIII.	326
LIX.	327
LX.	337
LXI.	340
LXII.	342
LXIII.	345
LXIV.	349
LXV.	351
LXVI.	353
LXVII.	356
LXVIII.	372
LXIX.	402
LXX.	433
LXXI.	435

A L P H A B E T I Q U E.

LETTRE LXXII.	440
_____ LXXIII.	442
_____ LXXIV.	449
_____ LXXV.	451
_____ LXXVI.	464
_____ LXXVII.	474
_____ LXXVIII.	490
_____ LXXIX.	492
_____ LXXX.	498
_____ LXXXI.	505
_____ LXXXII.	509
_____ LXXXIII.	512
_____ LXXXIV.	519
_____ LXXXV.	520
_____ LXXXVI.	525
AUBERT. (M. l'abbé)	332

B.

BASTIDE, (M. de) auteur de l'ouvrage intitulé : le Nouveau spectateur ou le Monde.	414
BERNIS, (M. l'abbé comte de) au sujet de sa promotion au cardinalat.	369
BOCAGE. (Madame du)	

LETTRE I.	184
_____ II.	375

BORDES, (M. de) de l'académie de Lyon	111
BRIASSON, (M.) libraire à Paris.	90
BURIGNY, (M. de) de l'académie des inscriptions.	

LETTRE I.	207
_____ II.	216
_____ III.	225

C.

CHAUVELIN. (M. le Marquis de) Ambassadeur à Turin.	528
---	-----

CHOISEUL (M. le comte de)

87

CIDEVILLE. (M. de)

LETTRE I.	102
———— II.	192
———— III.	201
———— IV.	226
———— V.	248
———— VI.	324
———— VII.	388
———— VIII.	391
———— IX.	394
———— X.	422
———— XL	453

CLAIRAUT.

461

CLAIRON. (Mademoiselle)

LETTRE I.	56
———— II.	63

CONDILLAC. (M. l'abbé de)

79

COURTIVRON. M. le marquis de)

LETTRE I.	II
———— II.	246

D.

DARGET. (M.)

LETTRE I.	82
———— II.	228
———— III.	269
———— IV.	275
———— V.	292
———— VI.	294
———— VII.	305
———— VIII.	317
———— IX.	362
———— X.	378

ALPHABETIQUE. 435

LETTRE XI. 385

———— XII. 420

DEFFANT. (Madame la marquise du)

LETTRE I. 118

———— II. 411

———— III. 466

———— IV. 483

———— V. 513

DIDEROT. (M.)

LETTRE I. 355

———— II. 392

DUPUY, (Madame) *femme du secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui, plusieurs années avant son mariage, avait consulté l'auteur sur les livres qu'elle devait lire.* 133

F.

FONTAINE. (Madame de)

LETTRE I. 3

———— II. 30

———— III. 73

———— IV. 81

———— V. 95

———— VI. 110

———— VII. 187

———— VIII. 194

———— IX. 205

———— X. 214

———— XI. 229

———— XII. 236

———— XIII. 249

———— XIV. 280

———— XV. 295

———— XVI. 300

LETTRE XVII.	431
----- XVIII,	496
FORMONT, M. de)	
LETTRE I.	126
----- II.	386
G.	
GRAFFIGNI, (Madame de)	
LETTRE I.	333
----- II.	343
H.	
HALLER, (M. le baron de)	77
HELVETIUS, (M.)	401
L.	
LINANT, (M)	329
LUTZELBOURG. (Madame la comtesse de)	98
M.	
MARSAIS. (M. du)	60
MICHODIERE. (M. de la) <i>Intendant d'Au-</i>	
<i>vergne.</i>	281
MONCRIF, (M. de)	220
N.	
NEUVILLE. (Madame la comtesse de la)	32
P.	
PARIS DUVERNEY, (M.)	
LETTRE I.	113
----- II.	148
PILAVOINE, (M.)	182
R.	
ROUSSEAU. (M. J. J.)	
LETTRE I.	36

A L P H A B E T I Q U E. 937

LETTRE II. 44

— III. 162

ROUSSEAU. (M. *Pierre*)

LETTRE I. 182

— II. 371

RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)

LETTRE I. 14

— II. 46

— III. 53

— IV. 87

— V. 99

— VI. 108

— VII. 112

— VIII. 115

— IX. 128

— X. 140

— XI. 145

— XII. 151

— XIII. 156

— XIV. 165

— XV. 166

— XVI. 170

— XVII. 176

— XVIII. 178

— XIX. 186

— XX. 198

— XXI. 203

— XXII. 204

— XXIII. 222

— XXIV. 223

— XXV. 235

— XXVI. 238

— XXVII. 244

— XXVIII. 259

LETTRE XXIX.

260

XXX.

272

S.

SAURIN, (M.) *de l'académie française.* 410

SCHOUVALOF. (M. le comte de)

LETTRE I.

240

II.

253

III.

255

IV.

339

V.

358

VI.

364

VII.

405

VIII.

436

IX.

455

X.

472

XI.

481

XII.

500

XIII.

503

SOLTIKOF. (M. de)

417

T.

THIRIOT. (M.)

LETTRE I.

13

II.

20

III.

31

IV.

39

V.

55

VI.

68

VII.

93

VIII.

104

IX.

120

X.

124

XI.

132

XII.

146

ALPHABETIQUE. 539

LETTRE	XIII.	154
————	XIV.	157
————	XV.	168
————	XVI.	173
————	XVII.	177
————	XVIII.	190
————	XIX.	212
————	XX.	227
————	XXI.	232
————	XXII.	266
————	XXIII.	379
————	XXIV.	383
————	XXV.	389
————	XXVI.	398
————	XXVII.	408
————	XXVIII.	425
————	XXIX.	427
————	XXX.	429
————	XXXI.	443
————	XXXII.	470
————	XXXIII.	517
————	XXXIV.	524

TRESSAN. (M. le comte de)

LETTRE	I.	84
————	II.	312
————	III.	319
————	IV.	348
————	V.	424

U.

UZÈS. (M. le duc d')

LETTRE	I.	106
————	II.	197

V.

VALLIERE. (M. le Duc de) 110

